



COURS

ÉLÉMENTAIRE

DE LITTÉRATURE.

Propriété.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
PLACE SORBONNE, 2.

HISTOIRE

ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE

RENFERMANT :

Outre des détails biographiques et des considérations générales
sur les auteurs,

L'EXAMEN ANALYTIQUE DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES ET UN
GRAND NOMBRE DE CITATIONS NOUVELLES,

AVEC DEUX TABLES,
L'une des matières et l'autre des auteurs;

Par M. Em. Lefranc,

Auteur d'un Traité de Littérature, d'un Cours d'histoire, etc.

LITTÉRATURE SACRÉE.

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

Paris, | Lyon,

8, RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE. | 33, GRANDE RUE MERCIÈRE.

1838.

AVERTISSEMENT.

J'ai toujours été dans l'étonnement et le regret que la Littérature sacrée ne fût point introduite dans la série des études classiques. On fait admirer à la jeunesse de nos écoles les beautés des auteurs profanes; mais si ces auteurs sont propres à lui former le goût, on est souvent obligé de la mettre en garde contre leurs principes. Avec les écrivains sacrés, du moins, on n'a pas ce danger à craindre ni cette précaution à prendre. Par une exception unique, les Livres Saints sont un code infaillible de morale pour le chrétien, en même temps qu'ils sont un sujet inépuisable d'admiration pour le littérateur. En effet, on peut dire qu'indépendamment de leur céleste origine, « ces livres contiennent plus d'éloquence, plus de vérités « historiques, plus de richesses poétiques, en un mot, « plus de beautés de tous les genres qu'on n'en pourrait « recueillir de tous les autres livres ensemble, dans « quelque langue et dans quelque siècle qu'ils aient été « composés[1] ».

On peut faire et l'on a fait quelques objections sur l'introduction de la Littérature sacrée dans les études classiques. Ces objections, je les ai réfutées d'une manière, je crois, satisfaisante dans les Observations préliminaires qui servent de début à cet ouvrage. Je n'y reviendrai donc pas ici; je n'y ajouterai qu'une considération.

Quand le philosophisme a voulu détrôner l'Ecriture Sainte, cette reine légitime de toutes les intelligences, il

[1] Note écrite sur le dernier feuillet d'une Bible par Williams Jones, illustre fondateur de la Société asiatique de Calcutta, société qui a renversé de fond en comble tout le système *philosophique*, c'est-à-dire, anti-chrétien des antiquités indiennes.

l'a d'abord attaquée sous le point de vue littéraire; car on cesse bientôt de respecter comme règle de conduite ce qu'on méprise comme œuvre de goût. Quelque plaisanterie bien plate, quelque injure bien grossière, sortie de l'école voltairienne, avait formulé un jugement sur ce qu'il y a au monde de plus élevé et de plus vénérable, et l'on s'en est long-temps tenu à ce jugement aussi inepte qu'il est impie. Cette fausse monnaie de la mauvaise foi, accueillie par l'irréligion et l'ignorance, n'a plus cours aujourd'hui, sans doute; mais elle n'a pas encore entièrement disparu de la circulation. Il est temps d'en balayer les restes, et de rendre aux Livres Saints, avec la vénération qu'ils ont reconquise, l'admiration à laquelle ils ont droit plus que tout autre. Il ne s'agit pour cela que de les faire littérairement connaître, et c'est ce que j'ai tenté dans cet ouvrage.

Ce que je viens de dire des Livres Saints, je puis le dire aussi bien des Pères de l'Eglise. Leur mérite a long-temps été méconnu; long-temps on a négligé les précieux trésors que leurs écrits renferment, et les mauvaises passions qui proscrivaient l'Ecriture Sainte de la littérature, en proscrivaient aussi les plus éloquents interprètes. On ignorait ou l'on feignait d'ignorer que les Pères de l'Eglise ont été les premiers hommes de leurs siècles, comme orateurs, comme philosophes, comme poètes. Sans compter que sous le rapport du style, ils luttent sans désavantage avec ce que l'antiquité païenne a de plus brillant ou de plus parfait, ils ont, sur les auteurs profanes, un immense et double avantage. C'est que d'abord leurs ouvrages intéressent tous les lieux et tous les temps, qu'ils ne défendent point la cause d'un citoyen seul ou d'un seul Etat, mais qu'ils agitent dans leurs discours les intérêts de l'humanité tout entière. Puis comme dans les Livres Saints, quoique à un moindre degré sans doute, les beautés littéraires des Pères sont en même temps des beautés morales; le beau s'y accorde avec le vrai et le bon, et si parfois on rencontre des endroits faibles ou défectueux, on est du moins toujours sûr d'y trouver des idées

saines, de bons exemples et de salutaires préceptes.

Ce n'est point ici le lieu de m'étendre sur leur mérite, trop long-temps dédaigné; leurs œuvres parleront assez d'elles-mêmes.

Bossuet, Fleury, La Harpe, le docteur Lowth, MM. de Chateaubriand, de Maistre, Guillon, Villemain, et d'autres encore m'ont servi de guides partiels dans la rédaction de cet ouvrage, et lorsque je n'en ai point eu d'autre que mes propres méditations, je les ai soumises aux lumières d'hommes aussi pieux que savants que je prie de recevoir ici le témoignage public de ma vive reconnaissance.

Quant à la forme sous laquelle j'ai rédigé cette histoire de la Littérature sacrée, elle est la même que dans l'histoire de la Littérature grecque et de la Littérature latine. Sans renoncer aux détails bibliographiques qui ont leur intérêt, ni aux généralités qui ont leur avantage, il m'a semblé que dans une histoire classique de la *littérature,* je devais surtout m'attacher à la partie *littéraire* du sujet, la seule qui soit réellement convenable à la jeunesse de nos écoles. Ainsi j'analyse les principaux ouvrages de chaque auteur, je caractérise sa diction, et je fais juger par des citations son style ou son génie. Tantôt je donne le texte original lorsqu'il veut être connu; tantôt je m'en tiens à la traduction, lorsque j'ai plus en vue la pensée que les mots. Ici je ne cite qu'une phrase, là c'est un passage plus long, ailleurs des chapitres, des tirades ou même des pièces entières. Ces citations ont pour but et doivent, si je ne me trompe, avoir pour résultat d'intéresser les jeunes gens aux histoires littéraires qu'ils ne goûtent pas généralement, parce qu'elles ne sont point composées pour eux.

A la tête de chaque paragraphe ou de chaque article, se trouve un sommaire des matières, comme dans le Traité de littérature; seulement, j'en ai retranché la forme interrogative de questions; mais rien ne sera plus facile aux maîtres que de la rétablir dans les exercices de leurs classes, s'ils le jugent à propos. Des numéros marquent la

correspondance entre les divisions du sommaire et celles du paragraphe ou de l'article.

Outre les citations contenues dans le corps de l'ouvrage, j'en avais préparé beaucoup d'autres qui l'eussent terminé, comme elles le font dans le Traité de littérature; mais j'ai craint qu'elles ne grossissent trop ce volume, et je les réserve pour une seconde édition, si leur insertion paraît être désirée.

Au lieu de ces citations, j'ai terminé l'ouvrage par une table alphabétique de toutes les matières qui y sont traitées et de tous les auteurs qui y sont cités. C'est un guide indispensable pour se retrouver sûrement et sans peine au milieu d'une multitude innombrable de noms et d'objets.

L'Histoire de la litérature sacrée couronne et domine l'Histoire des deux littératures profanes.

Je ne parlerai pas des peines infinies que m'ont coûtées ces trois ouvrages. Elles s'effacent toutes devant mon désir bien connu d'être utile à la jeunesse. Maintenant comme faisaient les maîtres anciens et comme Rollin le désirait des maîtres nouveaux, je lui adresserai le fruit de mes veilles, du lieu champêtre que j'ai choisi pour l'asile de mon âge mûr, *è Meduntano meo*.

E. LEFRANC.

Mantes, 25 août 1838.

HISTOIRE

ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE SACRÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

LITTÉRATURE BIBLIQUE OU HÉBRAIQUE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

1. La littérature biblique doit faire partie des études classiques. — 2. La poésie sacrée doit être placée au premier rang entre toutes les autres compositions du même genre. — 3. Manière dont la littérature sacrée doit être traitée et étudiée. — 4. Source de la littérature hébraïque; division de la Bible. — 5. La version des Septante et la Vulgate. — 6. Hexaples et Polyglottes. — 7. Talmud et Targumin.

1. Quand les ouvrages de Moïse, de David, d'Isaïe, de Job, etc., ne nous auraient été transmis que comme des productions purement humaines, ils seraient encore, par leur ancienneté, dignes de toute l'attention des hommes qui pensent, et par les beautés uniques dont ils brillent, dignes de l'admiration et de l'étude de tous ceux qui ont le sentiment du beau.

En effet, les Hébreux sont le premier peuple de l'antiquité qui nous ait laissé des ouvrages littéraires. Leur langue était déjà riche en chefs-d'œuvre, plusieurs siècles avant que les Grecs connussent l'art d'écrire. Sanchoniathon, le plus ancien historien d'Égypte, n'écrivit que vers le temps de Saül, c'est-à-dire long-temps après l'époque où l'on place la publication des premiers livres juifs;

enfin, celui des écrivains hébreux qui termine leur première époque littéraire, Esdras, était contemporain d'Hérodote, le père de l'histoire grecque.

Sous le rapport du mérite littéraire, on peut dire qu'indépendamment de leur céleste origine, « les livres « saints contiennent plus d'éloquence, plus de vérités « historiques, plus de morale, plus de richesses poé- « tiques, en un mot, plus de beautés de tous les genres « qu'on n'en pourrait recueillir de tous les autres livres « ensemble, dans quelque langue et dans quelque siècle « qu'ils aient été composés[1]. »

Or, si la littérature sacrée l'emporte sur les littératures profanes, autant par son ancienneté que par son mérite, on ne saurait la regarder comme étrangère ou comme peu convenable à la jeunesse de nos écoles.

On objecte que l'on peut bien soumettre à l'examen de la critique, et juger d'après les règles de l'art, les écrits de ces hommes qui se sont seulement élevés par leur talent et leur génie; mais que des ouvrages dus à l'inspiration de l'Esprit saint, tout en brillant d'un éclat et d'une beauté qui leur est propre, ne reconnaissent point l'empire de l'art, parce qu'ils sont placés hors de ses limites.

Sans doute, la littérature sacrée, si l'on en considère l'origine, est infiniment au dessus de la nature et de l'art humain. Cependant, si l'on veut en apprécier avec justesse les qualités sublimes, c'est-à-dire connaître avec exactitude combien elle est propre à produire des émotions dans le cœur de l'homme, il faut recourir à la critique; il faut examiner en quoi consistent ces émotions, et par quels moyens on peut les faire naître[2]. Ainsi, la

[1] Note écrite sur le dernier feuillet d'une Bible par Williams Jones, illustre fondateur de la Société asiatique de Calcutta; société qui a renversé de fond en comble tout le système *philosophique*, c'est-à-dire, anti-chrétien des antiquités indiennes.

[2] Tel est le motif pour lequel nous avons souvent parlé des Livres Saints dans notre *Traité de Littérature* (t. I[er], p. 100, 107, 108, 198, 264, 375; t. II, p. 45-8, 137, 145, 181 et suiv. et t. III, p. 357).

poésie des livres saints, se proposant pour but de rendre l'homme meilleur et de diriger ses passions vers un terme légitime, il importe de faire connaître les moyens et les ressorts qu'elle met en œuvre pour y réussir.

2. Si l'art s'est formé sur les créations du génie, c'est avec justice que les poésies sacrées réclament le premier rang entre toutes les autres compositions du même genre, puisqu'on peut y trouver l'origine de l'art même et en mesurer toute la noblesse. Nous aimons à fouiller dans les ténèbres de l'antiquité profane, pour y rechercher les premiers essais des autres arts, malgré leur grossièreté, leur imperfection et la faible importance de leur objet. Ici, nous pouvons contempler la poésie dans ses commencements, plutôt descendant du ciel qu'enfantée par l'esprit de l'homme, ne s'élevant pas peu à peu par d'insensibles progrès, mais, dès sa naissance même, parvenue à une parfaite maturité de force et de beauté; refusant de se rendre l'esclave de la frivolité ou de l'erreur, mais se vouant au service de la vérité, comme médiatrice entre Dieu et les hommes. D'une part, en effet, elle eut pour principale fonction de donner un nouveau lustre aux prières, aux actions de grâces, aux louanges que les hommes adressaient au Très-Haut; de l'autre, de leur découvrir les desseins mystérieux du Ciel et de leur annoncer l'avenir : office que la poésie a toujours regardé comme le plus honorable et le plus glorieux de tous ceux qui lui furent attribués. C'est une remarque digne d'attention, que les prédictions des événements futurs ont toujours été faites en vers, ou du moins en discours mesurés, et que le même Esprit, par son influence divine, a tout à la fois dévoilé l'avenir aux yeux des prophètes et enrichi leur langue des ornements poétiques, afin qu'une sorte de divinité dans l'élocution s'accordât avec une matière qui surpasse si fort toutes les idées humaines.

3. Mais il faut se garder, dit Rollin[1], de confondre les

[1] *Traité des études*, II, 377.

Livres sacrés avec les ouvrages des auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flatte l'oreille et l'esprit, et ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'est proposé, en parlant aux hommes dans ses Ecritures, n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil et leur curiosité, ni de faire des orateurs et des savants, mais de les rendre meilleurs. Son dessein, dans ces Livres sacrés, n'est pas de plaire à notre imagination ou de nous apprendre à remuer celle des autres, mais de nous purifier et de nous convertir, et de nous rappeler, du dehors où nos sens nous conduisent, à notre cœur où la grâce nous éclaire et nous instruit.

Il est vrai que la Sagesse divine mène à sa suite tous les biens; et comment ne serait-elle pas éloquente, elle qui rend éloquentes les langues des petits enfants[1]? Mais cette divine Sagesse, pour se rendre accessible à l'intelligence de l'homme, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, et balbutier pour ainsi dire avec des enfants. De là vient que le caractère dominant des Ecritures, caractère qui s'y fait sentir presque partout, est la simplicité.

Si donc on y trouve des endroits si beaux et si éclatants, il est très remarquable que cet éclat et cette beauté ne viennent point d'une élocution recherchée et étudiée; mais du fond même des choses, qui sont par elles-mêmes si grandes et si élevées, qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du style.

Il était nécessaire de prendre ces précautions et d'établir ces principes, avant que d'entreprendre l'histoire de la Littérature sacrée. Si l'on faisait trop valoir les beautés qu'elle renferme, on exposerait les jeunes gens au péril de moins respecter les endroits de l'Ecriture où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, et qu'elle y cache souvent de plus grandes profondeurs; ou bien il en résulterait un danger non moins à craindre, ce serait de négliger les

[1] Sapientia linguas infantium fecit disertas (*Sap.*, x, 21).

choses même que nous dit la Sagesse, pour n'être attentifs qu'à la manière dont elle les dit, et ainsi d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne que les traits d'éloquence qui lui échappent. Or, c'est lui faire injure que d'admirer sa suite et son cortége sans la regarder elle-même, d'être plus touché des présents qu'elle fait souvent à ses ennemis que des grâces qu'elle réserve pour ses enfants et ses disciples.

4. La littérature hébraïque est renfermée dans la *Bible*, βίβλιον, mot qui veut dire *livre par excellence*. La Bible se compose de deux parties principales : l'*Ancien Testament* et le *Nouveau Testament*.

5. On appelle *version des Septante* une traduction grecque des livres hébraïques, exécutée sous Ptolémée-Philadelphe, pour la bibliothèque d'Alexandrie. Il paraît qu'elle dut son nom, soit au travail de soixante-douze Juifs hellénistes envoyés au roi d'Égypte par le grand-prêtre Éléazar, soit à l'examen qui en fut fait avant son admission dans le musée alexandrin, et à l'approbation qui lui fut donnée par soixante-dix savants, destinés spécialement à ce genre de fonctions.

La version des Septante a servi de texte à un grand nombre de traductions latines : celle que l'on a distinguée particulièrement est connue sous le nom d'*Italique*, et plus généralement sous le nom de *Vulgate*. Saint Jérôme, cet homme savant et pur, a donné, d'après le texte hébreu, une traduction latine de la Bible qui jouit à juste titre d'une grande célébrité, et qui porte aussi le nom de Vulgate.

6. Origène, autre père de l'Église, rassembla, sous le nom d'*Hexaples*, en un corps d'ouvrage, les quatre traductions grecques qui, de son temps, passaient pour les plus remarquables. Depuis, la pieuse magnificence de quelques modernes fit naître les superbes éditions *Polyglottes;* celle que le cardinal Ximenez fit publier à Alcala, en 1517, renferme le texte hébreu, la traduction chaldaïque, la version des Septante et la Vulgate. La *Polyglotte royale*, que le théologien espagnol Arias Mon-

tanus publia par ordre de Philippe II, renferme l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin et le syriaque. Un avocat de Paris, nommé Lejay, surpassa encore ces entreprises; la Bible qu'il fit imprimer à ses frais en 16.8, et qui ne fut achevée qu'en 1645, contenait l'hébreu, le samaritain, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le grec et le latin. Les Anglais, jaloux de la Bible de Lejay, en firent composer une semblable par l'évêque Walton : c'est la plus renommée des Bibles polyglottes.

7. Les Israélites admettent parmi leurs livres sacrés d'autres ouvrages que les livres canoniques de l'Église. Leurs traditions, ou *loi orale*, ont été recueillies par leurs rabbins sous le nom de *Talmud*, qu'ils vénèrent à l'égal de la Bible.

Les Juifs reconnaissaient deux Talmuds, celui de Jérusalem et celui de Babylone; ils les divisent en deux parties, le *Mishna*, ou le texte, et la *Gémare*, ou le commentaire. Le dernier travail est, dans le Talmud de Babylone, l'ouvrage des Juifs cabalistiques du cinquième siècle de notre ère ; il porte le caractère de cette science pesamment frivole connue sous le nom de *Cabale*, en hébreu *Kâhbalaht* (science de tradition), qui s'attribuait la connaissance de l'avenir au moyen d'interprétations mystérieuses des philosophies antérieures, et dont les sectateurs avaient classé les différentes espèces d'esprits, et se vantaient de savoir s'attirer l'amitié des intelligences bienfaisantes et de s'assujétir les mauvais génies.

D'autres commentaires de livres hébreux, ou plutôt des travaux philosophiques sur le texte, portent chez les Juifs le nom de *Targumin*, qui signifie les *traductions*; les plus connues de ces traductions sont celles d'Onkelos, de Jonathan, et celle de Jérusalem. Ces travaux sont dus au zèle d'Esdras qui, au retour de la captivité, fit traduire les Livres Saints en langue chaldaïque, pour ce grand nombre de Juifs nés à Babylone, et qui ne connaissaient d'autres dialectes que ceux de leurs maîtres. Le *Targum* d'Onkelos embrasse les cinq livres de

Moïse, ou le Pentateuque; celui de Jonathan comprend le Pentateuque et les Prophètes. Le Targum de Jérusalem est écrit dans le dialecte particulier à cette cité; l'auteur en est inconnu.

Ire DIVISION. — ANCIEN TESTAMENT.

Division des livres de l'Ancien Testament.

Les livres de l'Ancien Testament se divisent en quatre classes : l'*histoire*, la *législation*, la *morale* et la *poésie*.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE OU LIVRES HISTORIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Division des livres historiques de l'Ancien Testament.

Les livres historiques de l'Ancien Testament se divisent en deux classes : 1° ceux qui traitent d'histoire générale, et qui portent le nom de *Genèse*, d'*Exode*, de *Josué*, des *Juges*, des *Rois*, des *Paralipomènes*, d'*Esdras*, de *Néhémias* et des *Machabées*; 2° ceux qui traitent d'une histoire spéciale, et qui portent le nom de *Ruth*, de *Judith*, d'*Esther* et de *Tobie*.

Ire SECTION. — LIVRES D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

§ 1er. — *De la Genèse et de l'Exode.*

1. La Genèse et son contenu. — 2. L'auteur de la Genèse, et rapport sous lequel nous l'envisagerons. — 3. Début de la Genèse. — 4. On ne peut comparer Homère à Moïse. — 5. Ce qu'il faudrait faire pour apprécier Moïse. — 6. Comparaison d'une scène d'Homère à celle de Joseph — 7. L'Exode et son contenu. — 8. Ce qu'on peut remarquer dans l'Exode. — 9. Livres où est contenue l'histoire des Juifs depuis la mort de Moïse jusqu'à Josué; ce qu'on remarque dans le Deutéronome sous le rapport oratoire et poétique.

1. La *Genèse*, ainsi nommée d'un mot grec qui signifie *génération*, *naissance*, contient l'histoire de la créa-

tion du monde, le récit des temps antérieurs au déluge, le tableau de la vie des premiers peuples et des patriarches jusqu'à la mort de Joseph.

2. La Genèse[1] a pour auteur Moïse, regardé par les Juifs et les Chrétiens comme un envoyé de Dieu, par les historiens comme un grand guerrier, un savant législateur, et que nous n'envisagerons ici que comme poète et comme annaliste.

3. Moïse fut en effet un grand poète, et sans doute le plus grand poète de son temps. Le début de sa cosmogonie est sublime, et Longin, en exprimant l'admiration que ce tableau lui fait éprouver, n'a été que l'interprète des esprits élevés de tous les temps. La simplicité de langage, en raison inverse de la magnificence des faits, nous semble le dernier effort du génie :

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

La terre était informe et toute nue; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Or, Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne et il la sépara des ténèbres.

On ne montre pas comment un pareil style est beau; et si quelqu'un le critiquait, on ne saurait que répondre. Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines : cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère qui parle des dieux avec tant de sublimité, n'a rien de semblable à cette naïveté imposante; c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes pour leur faire comprendre ses merveilles, mais c'est toujours Dieu [2].

On trouve dans le Timée de Platon [3] quelque chose de

[1] La Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, ouvrages de Moïse, forment ce qu'on appelle le *Pentateuque* (πέντε, cinq, τεῦχος, livre.)

[2] Voyez le sermon de Bossuet *sur le Bonheur du ciel.*

[3] Voyez Histoire de la Littérature grecque, p. 241-44.

semblable; mais on sait que ce philosophe n'était pas totalement étranger à la science biblique, qu'il avait connue chez les Egyptiens.

4. Si la langue des Hébreux nous était plus connue, nul doute que les poëmes de Moïse, comparés à ceux d'Homère, l'emporteraient par l'harmonie des tableaux, par la peinture naïve des mœurs et des usages; quant à la narration, au charme du récit, aux mouvements dramatiques, le développement des premières sociétés, la vie errante d'Abraham et de sa tribu, la venue de ces êtres célestes qui vinrent s'asseoir sous sa tente, l'exil d'Agar, le message d'Eliézer, les guerres, les dissensions de famille qui quelquefois agitèrent ces contrées, tous ces tableaux, brillants de fraîcheur et de grâce, ne sont-ils pas supérieurs aux descriptions souvent prolixes du divin Grec? Ces traditions fidèles des mœurs de l'Orient ne surpassent-elles pas, dans leur simple beauté, celles qu'Homère a recueillies sur les premiers temps de la Grèce; et ce terrible et jaloux Jéhovah, le Dieu fort, le Dieu des armées, n'est-il pas la véritable Divinité dont l'ingénieux aveugle cherchait vainement à donner une idée aux mortels, en leur décrivant les pompes de l'Olympe et les caprices tout puissants de son *Zeus* ou Jupiter?

5. Si l'on voulait apprécier l'auteur de la Genèse, il faudrait la citer tout entière; il faudrait le suivre aux noces d'Isaac, au sacrifice d'Abraham; il faudrait s'attendrir sur l'histoire si touchante de Joseph; observer l'art avec lequel l'écrivain le fait passer, conformément aux desseins de la Providence, de l'infortune la plus profonde à l'éclat du plus haut rang; avec quelle candeur il le montre conservant au sein de l'opulence la simplicité de son ame, la liberté de son cœur, et après tant d'émotions diverses, voir l'historien ménager encore au lecteur la peinture de la douleur d'un frère; de la terreur de l'innocent Benjamin, en apprenant le vol qu'on lui impute; des remords de ses frères inhumains, et enfin de la scène où Joseph se fait reconnaître.

6. Comparons une scène d'Homère à celle de Joseph. Ulysse est assis au festin du roi Alcinoüs; Démodocus chante la guerre de Troie et les malheurs des Grecs (*Odyss.* VIII, 83) :

Ulysse prenant dans sa forte main un pan de son superbe manteau de pourpre, le tirait sur sa tête pour cacher son noble visage et pour dérober aux Phéaciens les pleurs qui lui tombaient des yeux. Quand le chantre divin suspendait ses vers, Ulysse essuyait ses larmes, et prenant une coupe, il faisait des libations aux dieux. Quand Démodocus recommençait ses chants et que les anciens l'excitaient à continuer (car ils étaient charmés de ses paroles), Ulysse s'enveloppait la tête de nouveau et recommençait à pleurer.

Ce sont des beautés de cette nature qui, de siècle en siècle, ont assuré à Homère la première place entre les plus grands génies. Il n'y a point de honte à sa mémoire de n'avoir été vaincu dans de pareils tableaux que par des hommes écrivant sous la dictée du Ciel. Mais vaincu, il l'est, et d'une manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique.

Ceux qui ont vendu Joseph, les propres frères de cet homme puissant, retournent vers lui sans le connaître, et lui amènent le jeune Benjamin qu'il avait demandé (*Gen.* XLIII, 27 et suiv.) :

Joseph les salua aussi en leur faisant bon visage, et il leur demanda : Votre père, ce vieillard dont vous parliez, vit il encore, se porte-t-il bien ?

Ils lui répondirent : Notre père, votre serviteur, est encore en vie et se porte bien. Et en se baissant profondément ils l'adorèrent.

Joseph, levant les yeux, vit Benjamin, son frère, fils de Rachel, sa mère, et il leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos frères dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit toujours favorable.

Et il se hâta de sortir, parce que ses entrailles avaient été émues en voyant son frère, et qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes : il passa donc dans une autre chambre et pleura.

Et après s'être lavé le visage, il revint, et se faisant violence, dit à ses serviteurs : Servez à manger.

Voilà les larmes de Joseph en opposition avec celles d'Ulysse; voilà des beautés semblables, et cependant quelle différence de pathétique! Joseph, pleurant à la

vue de ses frères ingrats, et du jeune et innocent Benjamin; cette manière de demander des nouvelles d'un père; cette adorable simplicité, ce mélange d'amertume et de douceur, sont des choses ineffables; les larmes en viennent aux yeux et l'on se sent prêt à pleurer comme Joseph.

Ulysse, caché chez Eumée, se fait reconnaître à Télémaque; il sort de la maison du pasteur, dépouille ses haillons, et reprenant sa beauté par un coup de baguette de Minerve, il rentre pompeusement vêtu (*Odyss.* XVI, 178 et suiv.) :

Son fils bien-aimé l'admire, et se hâte de détourner la vue, dans la crainte que ce ne soit un Dieu. Faisant un effort pour parler, il lui adresse rapidement ces mots : Étranger, tu me parais bien différent de ce que tu étais avant d'avoir ces habits, et tu n'es plus semblable à toi-même. Certes, tu es quelqu'un des dieux habitants du secret Olympe; mais sois-nous favorable, nous t'offrirons des victimes sacrées, et des ouvrages d'or merveilleusement travaillés.

Le divin Ulysse, pardonnant à son fils, répondit : Je ne suis point un Dieu. Pourquoi me compares-tu aux dieux? *Je suis ton père*, pour qui tu supportas mille maux et les violences des hommes. Il dit, et il embrasse son fils, et les larmes qui coulent le long de ses joues viennent mouiller la terre; jusqu'alors il avait eu la force de les retenir.

Voyons la reconnaissance de Joseph et de ses frères.

Joseph, après avoir fait mettre une coupe dans le sac de Benjamin, ordonne d'arrêter les enfants de Jacob; ceux-ci sont consternés; Joseph feint de vouloir punir le coupable : Judas s'offre en otage pour Benjamin; il raconte à Joseph que Jacob lui avait dit, avant de partir pour l'Egypte (*Gen.* XLIV, 27 et suiv.; XLV, 1 et suiv.) :

Vous savez que j'ai eu deux fils de Rachel, ma femme.

L'un d'eux étant allé aux champs, vous m'avez dit qu'une bête l'avait dévoré; il ne paraît point jusqu'à cette heure.

Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il lui arrive quelque accident dans le chemin, vous accablerez ma vieillesse d'une affliction qui la conduira au tombeau.

Joseph ne pouvait plus se retenir, et parce qu'il était environné de plusieurs personnes, il commanda que l'on fît sortir tout le monde, afin que nul étranger ne fût présent lorsqu'il se ferait reconnaître à ses frères.

Alors les larmes lui tombant des yeux, il éleva fortement sa voix, qui fut entendue des Égyptiens et de toute la maison de Pharaon :

Il dit à ses frères : JE SUIS JOSEPH, mon père vit-il encore? Mais ses frères ne purent lui répondre, tant ils étaient saisis de frayeur.

Il leur parla avec douceur, et il leur dit : Approchez-vous de moi; et s'étant approchés de lui, il ajouta : Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu pour l'Égypte.

Ne craignez rien et ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie.....

Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu, qui m'a rendu comme le père de Pharaon, le maître de toute sa maison, et le prince de toute l'Égypte.

Hâtez-vous d'aller trouver mon père et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils Joseph : Dieu m'a rendu le seigneur de toute l'Égypte, venez me trouver, ne différez point.

Vous demeurerez dans la terre de Gessen; vous serez près de moi avec vos enfants et les enfants de vos enfants, vos brebis, vos troupeaux de bœufs et tout ce que vous possédez...

Vous voyez de vos yeux, vous et mon frère Benjamin, que c'est moi-même qui vous parle de ma propre bouche.

Annoncez à mon père toute ma gloire et tout ce que vous avez vu dans l'Égypte; hâtez-vous et amenez-le-moi.

Et s'étant jeté au cou de Benjamin son frère pour l'embrasser, il pleura; et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé.

Joseph embrassa aussi tous ses frères, il pleura sur chacun d'eux, et après cela, ils se rassurérent pour lui parler.

Voyons comment la reconnaissance de Joseph et de ses frères l'emporte sur celle d'Ulysse et de Télémaque.

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une erreur en employant le merveilleux. Dans les scènes dramatiques, lorsque les passions sont émues et que tous les miracles doivent sortir de l'ame, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentiments l'air de la fable, et décèle le mensonge du poète où l'on ne pensait trouver que la vérité. Ulysse, se faisant reconnaître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été plus touchant. C'est ce qu'Homère lui-même avait senti, puisque le roi d'Ithaque se découvre à sa nourrice Euryclée par une ancienne cicatrice, et à Laërte par la circonstance des treize poiriers que le vieillard avait donnés à Ulysse enfant.

La reconnaissance est mieux amenée dans la Genèse : une coupe est mise, par la plus innocente vengeance,

dans le sac d'un jeune frère innocent; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père; l'image de la douleur de Jacob brise tout-à-coup le cœur de Joseph, et le force à se découvrir plus tôt qu'il ne l'avait résolu : quant au mot fameux, *Je suis Joseph,* on sait qu'il faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Le Πατὴρ τεός εἰμι, je suis ton père, est bien inférieur à l'*Ego sum Joseph.* Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidèle; Joseph parle à des frères qui *l'ont vendu;* il ne leur dit pas *Je suis votre frère,* il leur dit seulement *Je suis* JOSEPH, et tout est pour eux dans ce nom de *Joseph.* Comme Télémaque, ils sont troublés, mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raisonnement pour lui prouver qu'il est son père : Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob. Il *les appelle auprès de lui;* car s'il a élevé la voix *assez haut* pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit *Je suis Joseph,* ses frères doivent être maintenant les *seuls* à entendre l'explication qu'il va ajouter à *voix basse :* Ego sum Joseph, FRATER VESTER QUEM VENDIDISTIS IN ÆGYPTUM; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au plus haut degré.

Remarquons encore avec quelle bonté Joseph console ses frères, les excuses qu'il leur fournit en leur disant, que loin de l'avoir rendu misérable, ils sont au contraire la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Ecriture ne manque jamais, de placer la Providence dans la perspective de ses tableaux. Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu, et cela s'étend jusque sur les sentiments. Supposez que tout se passe dans l'histoire de Joseph comme il est marqué dans la Genèse; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit *philosophe,* et qu'ainsi au lieu de dire *Je suis ici par la volonté du Seigneur,* il dise, *La fortune m'a été favorable,* les objets diminuent, le cercle se rétrécit et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque; mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain. Au reste, la comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Télémaque et d'Ulysse aux cris d'un aigle et de ses aiglons (comparaison que nous avons supprimée) nous semble encore de trop dans ce lieu. « *Et s'étant jeté au cou de Benjamin pour l'embrasser, il pleura; et Benjamin pleura aussi en le tenant embrassé* », c'est là la seule magnificence de style convenable en de telles occasions.

Plus loin Jacob arrive en Egypte et Joseph le présente à Pharaon. On voit dans ce passage une certaine façon de s'exprimer, plus touchante que toute la poésie d'Homère. Si celui-ci veut peindre la vieillesse, il dit (*Il.* I, 247):

Nestor, cet orateur des Pyliens, cette bouche éloquente dont les paroles étaient plus douces que le miel, se leva au milieu de l'assemblée. Déjà il avait charmé par ses discours deux générations d'hommes, entre lesquelles il avait vécu dans la grande Pylos, il régnait maintenant sur la troisième.

Cette phrase est de la plus belle antiquité, comme de la plus douce mélodie. Le second vers imite la douceur du miel et l'éloquence onctueuse d'un vieillard :

Τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή.

Pharaon ayant interrogé Jacob sur son âge, le patriarche répond (*Gen.*, XLVIII, 9) :

Il y a cent trente ans que je suis voyageur. Mes jours ont été courts et mauvais, et ils n'ont point égalé ceux de mes pères.

Voilà deux sortes d'antiquités bien différentes : l'une est en image, l'autre en sentiment; l'une réveille des idées riantes, l'autre des pensées tristes; enfin l'une plaît à l'imagination, et l'autre touche le cœur.

7. L'*Exode*, ainsi nommé d'un mot qui signifie *sortie*,

contient le récit de la servitude des Hébreux dans l'Égypte, de leur délivrance par Moïse, des essais d'organisation politique de leur fondateur dans le désert; c'est le commencement de leur histoire comme nation, leur première chronique nationale. Elle s'étend depuis la mort de Joseph jusqu'à l'érection du tabernacle au pied du mont Sinaï.

8. De la même plume dont Moïse traçait les pages naïves de l'histoire de Joseph, découlaient les poëmes qui laissent bien loin derrière eux tout ce qu'ont produit les littératures profanes. Tel est le cantique composé après le passage de la mer Rouge [1], expression la plus sublime des mouvements de reconnaissance et d'admiration d'un peuple qui, par un prodige, vient d'échapper au glaive de ses ennemis (c. xv).

9. L'histoire des Hébreux depuis Moïse jusqu'à Josué se trouve dans les trois livres appelés *Lévitique*, *Nombres* et *Deutéronome*, dont nous parlerons plus loin sous le rapport de la législation. Sous le rapport de la poésie le Deutéronome nous offre un discours qui peut être considéré comme un modèle de l'art oratoire. C'est celui que Moïse prononça, lorsqu'à l'extrémité de sa carrière, il donna à son peuple, avant de le quitter, des conseils et des instructions : il menace les Hébreux de la colère de Dieu s'ils s'abandonnent à l'idolâtrie. Le législateur qui parlait à un peuple dont il avait étudié le caractère, lui présente les images les plus propres à produire une profonde impression sur son ame; il lui trace un tableau effrayant des fléaux qui l'attendent s'il transgresse les lois qu'il lui a données au nom du Seigneur (c. xxix et xxx) :

Vous avez vu tout ce que le Seigneur a fait devant vous en Égypte, de quelle manière il a traité Pharaon, et tous ses serviteurs et tout son royaume; vous avez vu les plaies dont il les a punis, ces miracles et ces prodiges épouvantables qu'il a faits en votre faveur. Mais le Seigneur ne vous a point donné jusqu'à ce jour un cœur qui pût comprendre, des yeux qui pussent voir et des oreilles qui pussent enten-

[1] Voyez le développement oratoire de ce cantique, au t. III du *Traité de Littérature* (Rhétorique et Éloquence, p. 357).

dre. Il vous a conduits jusqu'ici par le désert... afin que vous entriez dans l'alliance du Seigneur votre Dieu... Cette alliance que je fais aujourd'hui, ce serment que je confirme, gardez-vous de l'enfreindre. Que pas un homme, pas une femme, pas une famille, pas une tribu n'aille adorer les dieux des nations... Le zèle jaloux de notre Dieu s'enflammerait, il maudirait cette contrée, il la réduirait en un sol aride et brûlant, où la main de l'homme ne répandrait plus de semence, où rien ne germerait, où l'œil n'apercevrait plus aucune trace de verdure. A la vue de ces ruines, les races qui doivent naître de vous, l'étranger qui viendrait de sa contrée lointaine, diraient : Quels sont donc les crimes qui ont attiré sur cette terre la colère de Dieu ? Pourquoi sa main vengeresse s'est-elle appesantie sur elle ? Et on leur répondrait : La colère de Dieu est tombée sur ces lieux criminels, parce qu'ils ont abandonné l'alliance que le Dieu de leurs pères avait fait avec eux ; parce qu'ils ont suivi des dieux étrangers et qu'ils les ont servis et adorés. C'est pour cela que le Seigneur, dans sa fureur, a fait tomber sur leurs habitants tous les flots de sa malédiction, qu'il les a arrachés de leur patrie, qu'ils les a dispersés sur une terre étrangère. Tels sont les desseins cachés du Seigneur notre Dieu, mais il me les a révélés pour votre salut.

Qu'on se représente cette multitude d'Hébreux écoutant de semblables paroles de la bouche d'un patriarche qui, depuis quarante ans, est en possession de leur donner des lois, qui les a soustraits à la servitude, dont la valeur a dissipé leurs ennemis, qui leur a fait voir cent prodiges, et qui va gravir à leurs yeux la Montagne sainte pour y déposer la vie, comme un pontife qui dépouille sa robe au soir d'une solennité; une nation entière écoutant les menaces d'un vieillard qui n'a plus d'intérêt apparent sur la terre et qui les quitte en s'écriant :

Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre que je vous ai montré le bien et le mal, la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisissez.

Et cette scène se passe dans les champs fertiles de l'Idumée, couverts de troupeaux et de tentes, comme pour attester aux Hébreux assemblés des biens que leur a donnés celui qui les menace, et des maux qu'ils ont à craindre s'ils méprisent ses avis.

Le Deutéronome nous offre encore un cantique admirable (c. XXXII). Moïse y parle seul et l'époque en est

remarquable : ce fut lorsqu'il eut appris de Dieu que l'heure de sa mort approchait; ce fut alors que prêt à descendre au tombeau il assembla le peuple, et du ton le plus élevé de l'inspiration :

Que les cieux m'écoutent parler, dit-il, et que la terre soit attentive à mes paroles. Dieu est la fidélité même, exempt de toute iniquité, il est juste et droit par essence.

Alors rappelant tout ce que Dieu avait fait en faveur de son peuple, il reprend :

Est-ce là le retour que tu dois à ton Dieu, peuple stupide et insensé? Méconnais-tu en lui ton père? N'est-ce pas lui qui te possède, lui qui t'a fait, lui qui t'a créé? Rappelle-toi les jours antiques; compte les générations passées, interroge tes pères, ils t'apprendront ce qu'il a fait pour toi; interroge tes aïeux, ils te l'attesteront. Le Seigneur a fait de son peuple une partie de lui-même : il l'a environné, il l'a instruit, il l'a conservé comme la prunelle de ses yeux. Semblable à l'aigle qui excite ses aiglons à prendre leur vol, et qui volant sur eux lui-même, étend ses ailes, les reçoit sur son dos, les porte dans les airs, le Seigneur a élevé et soutenu son peuple. Ce Dieu qui t'a fait, tu l'as abandonné, et tu as oublié ton Créateur. Il a vu ton ingratitude et il s'est livré à sa colère, et il a dit : J'assemblerai sur eux un déluge de maux. Au dehors le glaive, au dedans la terreur en fera sa proie, sans épargner ni le jeune homme, ni la jeune vierge, ni le vieillard, ni l'enfant à la mamelle. Il a dit : Où sont-ils? je veux les effacer de la mémoire des hommes. Mais je diffère, pour ne pas donner ce triomphe à leurs ennemis, de peur qu'ils ne s'enorgueillissent et qu'ils ne disent : C'est la force de notre bras, et non pas le Seigneur qui a fait toutes ces choses. C'est à moi seul qu'appartient la vengeance, et je l'exercerai quand il en sera temps [1].

[1] Hæccine reddis Domino, popule stulte et insipiens? Numquid non ipse est pater tuus, qui possedit te, et fecit, et creavit te? Memento dierum antiquorum; cogita generationes singulas; interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicent tibi... Pars Domini populus ejus... Circumduxit eum, et docuit, et custodivit quasi pupillam oculi sui. Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans, expandit alas suas, et assumpsit eum, atque portavit in humeris suis... Deum qui te genuit, dereliquisti, et oblitus es Domini creatoris tui! Vidit Dominus, et ad iracundiam concitatus est... Et ait... Congregabo super eos mala... Foris vastabit eos gladius, et intùs pavor, juvenem simul ac virginem, lactentem cum homine sene. Dixi : Ubinam sunt? Cessare faciam ex hominibus memoriam eorum. Sed propter iram inimicorum distuli, ne fortè superbirent hostes eorum; et dicerent : Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia... Mea est ultio, et ego retribuam in tempore.

§ 2. — *Des livres de Josué et des Juges.*

1. Le livre de Josué et son contenu. — 2. Endroit par où le livre de Josué se distingue particulièrement. — 3. Le livre des Juges et son contenu. — 4. Ce qu'on peut surtout remarquer dans le livre des Juges.

1. Le *livre de Josué* porte le nom du guerrier qui commanda les Israélites après Moïse, lorsque ce peuple, entouré d'ennemis, avait moins besoin d'un législateur que d'un général. Ce livre, dont Josué lui-même est regardé comme l'auteur, embrasse un espace de vingt-sept ans, une période de victoires et de conquêtes, terminées par le partage de la Terre-Sainte entre les douze tribus.

2. Le livre de Josué se distingue particulièrement par les morceaux oratoires. Il faut remarquer parmi ces discours celui des députés d'Israël aux chefs des tribus de Gad et de Ruben, qui avaient élevé un autel au delà du Jourdain :

D'où vient, leur dirent-ils, que vous violez ainsi la loi du Seigneur? Pourquoi désertez-vous le Seigneur, Dieu d'Israël, en dressant un autel sacrilége contre le culte qui lui est dû? N'est-ce pas assez que vous ayez péché comme nous à Beelphégor, et que la tache de ce crime ne soit pas encore effacée parmi nous, malgré tout ce qu'il en a coûté de sang à notre peuple? Vous autres, vous abandonnez aujourd'hui le Seigneur, et demain sa colère éclatera sur tout Israël. Si vous croyez impure la terre qui vous est échue en partage, que ne passez-vous dans celle où se trouve le tabernacle du Seigneur, pourvu seulement que vous ne vous sépariez point d'avec nous en bâtissant autel contre autel? N'est-ce pas ainsi qu'Achaz, fils de Zaré, viola le commandement divin et que la colère céleste s'étendit ensuite sur tout le peuple d'Israël? Et cependant il avait péché tout seul, et plût à Dieu qu'après son crime il eût aussi péri lui seul!

3. Le *livre des Juges* porte le nom des treize suffètes, espèce de dictateurs qui succédèrent à Josué. Ce livre, écrit après l'extinction de cette magistrature, contient l'histoire des Israélites depuis la mort de Josué jusqu'au gouvernement de Samuel.

4. On peut d'abord remarquer, dans le livre des Juges, le cantique de la prophetesse Debbora et de Ba-

rac, en actions de grâces pour la victoire remportée sur Jabin (c. v) :

Vous qui vous êtes signalés entre les enfants d'Israël par le mépris des périls et de la vie, bénissez le Seigneur.

Écoutez, rois; princes, prêtez l'oreille : C'est moi, c'est moi qui chanterai le Seigneur, qui consacrerai des hymnes au Dieu d'Israël.

Seigneur, lorsque vous êtes sorti de Seïr et que vous passiez par le pays d'Édom, la terre a tremblé, les cieux et les nuées se sont fondus en eau.

Les montagnes se sont écoulées comme l'eau devant la face du Seigneur...

On avait cessé de voir de vaillants hommes dans Israël; il ne s'en trouvait plus jusqu'à ce que Debbora se soit élevée, jusqu'à ce qu'il se soit élevé une mère dans Israël.

Puis elle s'anime elle-même, et, dans son enthousiasme, elle se croit encore au milieu du combat :

Courage, courage, Debbora; excitez-vous et chantez le Seigneur. Excitez-vous, ô Barac, saisissez-vous des captifs que vous avez faits...

Le ciel a combattu pour nous : les étoiles ont lancé contre Sisara les foudres et les éclairs.

Le torrent de Cison a entraîné leurs cadavres; il a entraîné l'ame des forts...

Ainsi périssent, ô Seigneur, tous vos ennemis; mais que ceux qui vous aiment brillent comme le soleil lorsque ses rayons éclatent au matin.

Nous pouvons encore citer l'apologue de Joathan, qui présente la naïve simplicité de ceux qu'on attribue à Ésope, dont on ne place l'existence qu'environ six siècles après. Nous indiquerons encore le discours de Jephté au roi des Ammonites, et l'histoire de Jephté lui-même, sur laquelle semble être calquée celle d'Idoménée.

M. Mollevaut a rendu avec bonheur l'épisode de la fille de Jephté :

La nuit même, à l'instant où dans les cœurs mortels
Le sommeil a versé l'oubli des maux cruels,
Seule, veille et s'afflige une vierge éplorée :
Seule, au fond du désert, triste, pâle, égarée,
De sa voix gémissante à l'écho des forêts,
Elle conte en ces mots sa peine et ses regrets :

« La jeune vigne en paix boit les feux de l'aurore,
Le palmier verdoyant ne craint point de périr;
La fleur même vivra plus d'un matin encore,
Et moi, je vais mourir!

« Mes compagnes un jour, au nom sacré de mère,
En secret tressaillant d'orgueil et de plaisir,
Verront sourire un fils aussi beau que son père,
Et moi, je vais mourir!

« Aux auteurs de leurs jours prodiguant leur tendresse,
Sous le fardeau des ans s'ils viennent à fléchir,
Elles seront l'appui de leur faible vieillesse,
Et moi, je vais mourir!

« Toi qui des cieux entends une vierge plaintive,
Vois les pleurs de mon père, et daigne les tarir;
Donne-lui tous les jours dont sa rigueur me prive,
Et je saurai mourir! »

(*Chants sacrés*, l. II.)

§ 3. — *Des livres des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras, de Néhémias et des Machabées.*

1. Les livres des Rois et leur contenu. — 2. Intérêt particulier que présentent les livres des Rois. — 3. Ce qu'on trouve dans le second livre des Rois; analyse du chant funèbre de David sur Saül et Jonathas. — 4. Ce qu'on trouve dans le second livre des Rois et dans les deux derniers. — 5. Les Paralipomènes, contenu du premier livre et du second. — 6. Contenu des deux livres d'Esdras et de Néhémias. — 7. Les livres des Machabées et ce qu'on peut y remarquer.

1. Les *livres des Rois*, au nombre de quatre, sont ainsi nommés parce qu'ils contiennent les règnes des princes qui gouvernèrent pendant près de six siècles les royaumes de Juda et d'Israël. Les deux premiers livres sont attribués aux prophètes Samuel, Nathan et Gad; mais au fait, leur auteur est aussi peu connu que celui des deux derniers, qui ne l'est pas.

2. L'époque la plus intéressante de l'histoire des Hébreux est sans contredit celle qui commence avec les livres des Rois. L'établissement de la royauté exerça la plus grande influence sur leurs mœurs, sur leurs opinions, et, par suite, sur leur littérature. On la voit prendre en effet le caractère d'un temps plus raffiné; auparavant naïve et simple, elle se fait majestueuse, elle s'orne, elle se pare, elle devient reine. Ce fut surtout

l'époque poétique, l'époque des prophètes, dont nous parlerons plus loin.

3. Le second livre des Rois (c. I) nous présente une élégie de la plus grande beauté : c'est le chant funèbre que David composa sur la mort de Saül et de Jonathas. Ce cantique, extrait d'un recueil de poésies, à ce qu'il semble, mais perdu depuis long-temps, nous a été conservé par l'historien sacré. En voici l'analyse :

Le poète commence par l'éloge de ceux dont il déplore la mort; mais bientôt sa douleur éclate en gémissements, en exclamations :

O gloire d'Israël, tu as péri sur les montagnes! Comment les forts sont-ils tombés?

La douleur est soupçonneuse; elle se crée facilement des motifs pour accroître ses souffrances; elle supporte impatiemment les railleries et les insultes :

N'annoncez point cette nouvelle dans Geth; ne la publiez point dans les places publiques d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, de peur que les filles des incirconcis n'en triomphent.

La douleur est encore difficile, inquiète, injuste; elle s'en prend à tout ce qui se présente. Ainsi, dans la *Médée* d'Euripide (st. I) et dans celle d'Ennius, la nourrice de cette princesse s'exhale en plaintes contre les forêts du Pélion :

Εἴθ' ὤφελ' Ἀργοῦς μὴ διαπτάσθαι σκάφος,
Κόλχων ἐς αἶαν, κυανέας Συμπληγάδας,
Μηδ' ἐν νάπαις Πηλίου πεσεῖν ποτε
Τμηθεῖσα πεύκη· οὐ γὰρ ἂν δέσποιν' ἐμὴ
Μήδεια πύργους γῆς ἔπλευσ' Ἰωλκίας.

Utinam ne in nemore Pelio securibus
Cœsa cecidisset abiegna ad terram trabes!
Utinam ne in Pelio nata ulla unquam esset arbor!
Utinam ne esset mons ullus Pelion!
Nam nunquam hera errans mea domo efferret pedem,
Medea, animo ægro, amore sævo saucia.
(Cic., *De fato*, XV.)

Mais combien la plainte de David est plus éloquente!

O montagnes de Gelboë, que jamais la rosée ni la pluie ne tombent sur vous! Que sur vos pentes, il n'y ait pas un seul champ qui fournisse des prémices pour les offrandes, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré de l'huile sainte.

Après avoir satisfait sa douleur, le poète peut passer avec plus de convenance à l'éloge de ses héros. Il les loue tous les deux pour leur courage et leurs exploits; il célèbre leur tendresse mutuelle, enfin leur légèreté et leur vigueur :

Jamais la flèche de Jonathas n'est retournée en arrière, sans avoir versé le sang, sans s'être engraissée de la chair des braves; jamais l'épée de Saül n'a été tirée en vain.

Saül et Jonathas qui s'aimaient avec tant de tendresse, sont demeurés inséparables dans la mort même.

Ils étaient plus rapides que les aigles, plus courageux que les lions.

Il vante en particulier Saül pour avoir comblé tous ses sujets de biens et de richesses : cette idée est rendue avec la dernière élégance. Le poète amène sur la scène, avec une convenance parfaite, les femmes d'Israël, et embellit sa pensée par des traits appropriés à ce sexe avec la plus grande justesse :

Filles d'Israël, pleurez sur Saül qui vous parait d'une pompe éclatante en vos jours de fêtes, qui vous fournissait de l'or pour vos atours.

Enfin il s'acquitte envers Jonathas par un éloge particulier, et exprime de la manière la plus touchante le regret que lui cause la perte d'une amitié remplie de douceur :

Comment les forts sont-ils tombés dans les combats? comment Jonathas a-t-il péri sur vos collines?

Je verse des pleurs sur toi, ô mon frère, ô Jonathas, le plus beau des princes, plus aimable que la plus aimable des femmes. Je t'aimais comme une mère aime son fils unique.

Comment les forts sont-ils tombés, et comment a péri avec eux la gloire des armes?

Il faut encore remarquer ce refrain, qui convient parfaitement à la nature de l'élégie. La douleur, en effet, se complaît dans ses regrets; elle aime à revenir sur ses

plaintes, à les reproduire par intervalles. C'est ce que fait David dans ce chant funèbre; mais ce refrain offre quelques singularités. La forme et les expressions n'en sont pas toujours exactement les mêmes. On y remarque, soit dans les mots, soit dans leur ordre, quelques légers changements et une variation qui n'est pas sans agrément dans les trois occasions où il reparaît : car on le retrouve au commencement, au milieu et à la fin de l'élégie. Ce poème est un petit chef-d'œuvre.

Lefranc de Pompignan a traduit ainsi ce chant funèbre :

Considère tes disgrâces,
Peuple abandonné des cieux;
La mort a souillé tes traces
Du sang le plus précieux.
Elle a frappé tes collines,
Tes champs sont pleins de ruines,
L'appui du trône est tombé.
Ces chefs long-temps invincibles,
Ces chefs si forts, si sensibles,
Comment ont-ils succombé?

Légions israélites,
Dissimulez vos douleurs;
Aux cruels Ascalonites,
N'annoncez pas nos malheurs.
O Juda, que ta tristesse
Se dérobe à l'allégresse
Des femmes des Philistins,
Et n'augmentons pas la joie
Où ce peuple impur se noie
Dans les jeux et les festins.

Montagne de sang arrosée,
Séjour de trouble et d'effroi,
Gelboé, que la rosée
Ne tombe jamais sur toi;
Que dans tes flancs l'eau tarisse;
Que tout germe s'y flétrisse;
Que tout fruit sèche en sa fleur;
Monument triste et durable,
De l'outrage irréparable
Qu'a souffert l'oint du Seigneur.

La Mort attachait ses ailes

Aux flèches de Jonathas;
Saül, des rois infidèles,
Exterminait les soldats.
Fils aimable, père illustre,
Que vous répandiez de lustre
Sur nos jours les moins brillants!
Que d'exploits sous de tels guides!
Les aigles sont moins rapides,
Et les lions moins vaillants.

Toujours unis, la mort même
Ne les a point séparés.
Objets de ma crainte extrême,
Filles d'Israël, pleurez:
Pleurez des maîtres si justes,
Qui, dans nos fêtes augustes,
Versaient leurs dons sur vos pas,
Et dont les mains triomphantes
De parures éclatantes
Ornaient vos jeunes appas.

Vous adoriez leur empire;
C'en est fait, ils ont vécu;
Dieu loin de nous se retire,
Et l'idolâtre a vaincu.
Quels nouveaux guerriers s'avancent?
Quels vils ennemis s'élancent
Des vallons de Jesraël?
Par des armes méprisées
Comment ont été brisées
Les colonnes d'Israël?

Héros du peuple fidèle,
Prince tendre et généreux,
Tu meurs: ô douleur mortelle
Pour ton ami malheureux!
O Jonathas, ô mon frère,
Je t'aimais comme une mère
Aime son unique enfant!
Avec toi notre courage
Disparaît comme un nuage
Qu'emporte un souffle de vent.

4. Le second livre des Rois nous offre, au chap. 12, un modèle d'apologue, c'est celui dont se servit le prophète Nathan pour reprocher à David son crime. La forme en est ingénieuse et vive.

Enfin, ce livre renferme encore (c. XXII) un sublime cantique, dont le psaume 17 n'est que la reproduction, et que pour ce motif nous renvoyons au chapitre de la poésie.

Les deux autres livres des Rois ne nous présentent rien de particulier sous le rapport littéraire. On voit seulement, au chap. IV du troisième, que Salomon avait composé des traités sur les plantes et les animaux, trois mille paraboles et cinq mille poèmes :

Locutus est Salomon tria millia parabolas; et fuerunt carmina ejus quinque et mille.

Et disputavit super lignis, à cedro quæ est in Libano usque ad hyssopum quæ egreditur de pariete; et disseruit de jumentis, et volucribus et reptilibus et piscibus.

5. Les *Paralipomènes* (littéralement *faits omis*) sont un appendice aux livres des Rois. Ils se divisent en deux parties, qui sont l'une et l'autre une espèce de journal; les Juifs les nomment même le Journal, *Verba dierum*, ou les Annales. Saint Jérôme les appelle les *livres de la Chronique*, parce qu'on y trouve l'histoire sommaire des temps selon l'ordre chronologique.

Le premier livre des Paralipomènes contient une espèce de récapitulation de l'Histoire sainte par généalogies, depuis l'origine du monde jusqu'à la mort de David (1014 av. J.-C.); le deuxième livre renferme l'espace de quatre cent soixante-dix-huit ans, depuis la mort de David jusqu'au retour de la captivité, l'an 536 av. J.-C.

On trouve dans le premier un beau cantique, dont voici quelques strophes (c. XVI, 30 et suiv.) :

Que toute la terre s'émeuve à sa vue,
Car c'est lui qui l'a assise sur une base inébranlable.
Que la terre tressaille d'allégresse, et que les cieux soient transportés de joie;
Qu'ils annoncent, au milieu des nations, le règne du Seigneur.
Que la mer frémisse avec tout ce qu'elle renferme dans son sein,
Et l'univers avec tous ses habitants.
Que les fleuves battent des mains;
Qu'à l'envi les monts éclatent en cantiques joyeux à l'aspect du Seigneur; car il arrive,
Il arrive pour juger la terre.

6. Les deux *livres d'Esdras* et *de Néhémias* retracent l'histoire du retour de la captivité, depuis l'édit de Cyrus (536) jusqu'au delà du règne d'Artaxerxès-Longuemain.

Les deux *livres des Machabées* sont un morceau lyrique plein d'intérêt; il tend à célébrer le courage des Hébreux et de leurs chefs, sous les successeurs d'Alexandre. On ignore quel est l'auteur du premier livre, qui contient l'espace de quarante ans, depuis l'avénement d'Antiochus-Epiphane jusqu'à la mort du grand-prêtre Simon. Le second est un abrégé de l'histoire des persécutions dirigées par Epiphane et par Eupator contre les Juifs : cette histoire avait été composée par Jason, en cinq livres; mais on ne connaît pas le nom de l'abréviateur.

Le début du premier livre est admirable; il résume la vie d'Alexandre d'une manière sublime :

Après qu'Alexandre, roi de Macédoine et fils de ce Philippe qui régna le premier sur la Grèce, fut sorti du pays de Cethim et qu'il eut abattu Darius, dernier roi des Perses et des Mèdes;

Il livra mille batailles victorieuses, il emporta les villes les plus fortes des nations, il tua les rois de la terre;

Il passa jusqu'a l'extrémité du monde, il s'enrichit des dépouilles de tous les peuples; et toute la terre se tut devant lui.

Ainsi maître du monde, son cœur se gonfla d'orgueil, il voulut être Dieu.

Mais peu après il tomba de cette élévation dans le lit de la mort, et se sentant près de sa fin, il partagea son empire aux grands de sa cour.

Ainsi cet Alexandre régna douze ans et il mourut.

Où trouvera-t-on, dans les historiens profanes, un tableau d'une rapidité, d'une concision si effrayante pour l'imagination ?

Peut-on mieux peindre le désespoir de l'oppression que dans le passage suivant (c. 2)?

Malheur à moi! dit Mathathias. Suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple et le renversement de la ville sainte? Faut-il que je demeure en paix lorsqu'elle est livrée à ses ennemis?

Son sanctuaire est sous la main des étrangers; son temple est traité comme un lieu infâme.

Les vases de sa gloire ont été ravis comme des captifs et conduits

dans une terre étrangère; les vieillards ont été massacrés dans les rues, et les jeunes gens sont tombés sous le glaive.

Quelle nation n'a point eu part à l'héritage de son royaume, au partage de ses dépouilles?

Tout ce que nous avions de saint, de beau, d'éclatant, a été désolé, a été profané par les nations.

Pourquoi donc vivons-nous encore?

On peut citer encore comme modèles d'éloquence oratoire le discours de Mathathias mourant à ses fils (l. I, c. 2), et d'éloquence historique, le tableau de la puissance romaine (l. I, c. 8), ainsi que le récit de la mort d'Eléazar et des sept frères Machabées (l. II, c. 6 et 7).

IIe SECTION. — LIVRES D'HISTOIRE SPÉCIALE.

§ 1er. — *Du livre de Ruth et du livre de Judith.*

1. Le livre de Ruth. — 2. Caractère et analyse de ce livre. — 3. Mérite de ce poème. — 4. Livre de Judith. — 5. Analyse du livre de Judith. — 6. Ce qu'on peut remarquer dans ce livre.

1. Le *livre de Ruth* peut être considéré comme une suite du livre des Juges, parce que l'histoire qui s'y trouve en est contemporaine, et comme une introduction au livre des Rois, parce qu'on y lit la généalogie de David.

2. Le livre de Ruth est une charmante idylle, où sont retracées sous les couleurs les plus naïves les mœurs aimables et simples de ces temps reculés. En voici l'analyse :

Sous l'un des Juges, un homme de Bethléem, nommé Élimélech, quitte sa patrie pour éviter la famine qui la désolait. Il se retire avec Noémi sa femme, et ses deux fils, Mahalon et Chélion, dans la terre de Moab. Il y meurt, ses deux fils épousent deux Moabites. Mahalon épouse Ruth, et Chélion Orpha. Ces deux jeunes hommes meurent et Noémi reste avec les deux veuves, ses belles-filles. Elle prend le parti de retourner dans son pays : ses deux brus veulent l'y suivre; elle les exhorte à retourner dans la maison de leurs parents pour y prendre d'autres maris. Orpha l'embrasse et la quitte; mais Ruth s'attache à Noémi dont elle ne veut point se séparer. Nouvelles exhortations de Noémi, nouveau refus de Ruth. Elles partent et toutes deux arrivent à Bethléem (c. 1). Ruth va glaner dans le champ de Booz, proche parent d'Elimélech, son beau-père. Booz reçoit Ruth et lui parle avec bonté: il la loue de son attachement pour sa belle-mère, et il prie le Seigneur

de la bénir. Il la fait manger avec ses moissonneurs et leur ordonne de laisser tomber des épis, afin qu'elle en ramasse davantage. Elle reporte à sa belle-mère trois boisseaux d'orge qu'elle a recueillis (c. II). Par le conseil de Noémi, Ruth va se coucher aux pieds de Booz. Celui-ci, surpris et troublé de la voir, apprend que c'est Ruth, la traite avec douceur, lui promet de l'épouser et lui donne six boisseaux d'orge qu'elle donne à sa belle-mère (c. III). Booz propose au plus proche parent de Ruth d'acheter le champ de Noémi et d'épouser la Moabite. Ce parent refuse de le faire et cède son droit à Booz. Booz épouse Ruth en présence de tout le peuple, et tout le peuple souhaite à cette femme une heureuse fécondité. Ruth donne en effet à Booz un fils nommé Obed, aïeul de David.

3. Il faudrait tout citer de ce petit poème; tout y est gracieux, naïf, enchanteur. Quoi de plus expressif que cette réponse de Ruth à Noémi, lorsque celle-ci la pressait de la quitter :

Ne vous opposez point à moi, en me forçant à vous quitter et à m'en aller; en quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous. Je mourrai où vous mourrez; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu.

Tâchons, dit M. de Chateaubriand, de traduire ce verset en langue homérique :

La belle Ruth répondit à la sage Noémi, honorée du peuple comme une déesse : « Cessez de vous opposer à ce qu'une divinité m'inspire; je vous dirai la vérité telle que je la sais et sans déguisement. Je demeurerai avec vous, soit que vous restiez chez les Moabites, habiles à lancer le javelot, soit que vous retourniez au pays de Juda, si fertile en oliviers. Je demanderai avec vous l'hospitalité aux peuples qui respectent les suppliants. Nos cendres seront mêlées dans la même urne, et je ferai au Dieu qui vous accompagne toujours des sacrifices agréables. »

Elle dit, et comme, lorsque le violent zéphyr amène une pluie tiède du côté de l'Occident, les laboureurs préparent le froment et l'orge, et font des corbeilles de jonc très proprement entrelacées, car ils prévoient que cette ondée va amollir la glèbe et la rendre propre à recevoir les dons précieux de Cérès; ainsi les paroles de Ruth, comme une pluie féconde, attendrirent le cœur de Noémi.

Autant que nos faibles talents, poursuit l'illustre auteur, nous ont permis d'imiter Homère, voilà peut-être l'ombre du style de cet immortel génie. Mais le verset de Ruth, ainsi délayé, n'a-t-il pas perdu ce charme original

qu'il a dans l'Écriture? Quelle poésie peut valoir jamais ce seul tour : *Populus tuus populus meus, et Deus tuus, Deus meus.*

4. Le *livre de Judith* nous présente un autre caractère : c'est un épisode plein d'intérêt de la grande épopée biblique. Il est appelé *Judith*, parce qu'il contient l'histoire de la délivrance de Béthulie par le courage et la force héroïque d'une veuve de ce nom. On en ignore l'auteur; les uns l'attribuent à Judith elle-même; d'autres au grand-prêtre Eliachim; mais il paraît avoir été composé pendant la captivité de Babylone.

5. Le livre de Judith mérite une analyse particulière :

Nabuchodonosor, roi des Assyriens, enflé de ses victoires, veut étendre son empire sur toute la terre (c. I). Holoferne, chargé d'exécuter ce dessein, passe l'Euphrate, pille les richesses de Madian, ruine la Syrie et répand partout la terreur de ses armes (c. II). Tous les rois se soumettent en tremblant, et tâchent en vain de l'adoucir; il détruit leurs villes, leurs bois sacrés, leurs idoles, selon l'ordre de Nabuchodonosor, qui veut qu'on ne reconnaisse point d'autre dieu que lui (c. III). L'approche d'Holoferne remplit d'effroi les Israélites, qui toutefois se préparent à lui résister, encouragés qu'ils sont par le grand-prêtre Éliachim (c. IV). Holoferne, à cette nouvelle, consulte Achior, roi des Ammonites, sur les forces des Hébreux; Achior lui déclare qu'ils seront invincibles s'ils n'ont point offensé leur Dieu. Ce discours manque de causer sa mort (c. V). Holoferne, pour l'envelopper dans la ruine des Juifs, l'envoie à Béthulie (c. VI). Le général assyrien s'approche de la ville avec une vitesse prodigieuse, coupe les aquéducs, fait garder les fontaines et réduit les Béthuliens aux dernières extrémités de la soif. Ozias, sur leur demande, leur promet de se rendre si Dieu ne les assiste dans cinq jours (c. VII). Judith, veuve recommandable plus par sa piété que par ses richesses, ranime leur courage et leur communique le dessein qu'elle a formé pour leur délivrance (c. VIII); puis elle prie le Seigneur de la fortifier dans sa résolution (c. IX). Judith se pare alors de ses plus beaux habits et de ses plus riches ornements. Dieu relève la beauté de Judith par un nouvel éclat. Elle sort de Béthulie; des soldats assyriens la rencontrent et la conduisent à leur général, qui s'éprend de sa beauté (c. X). Judith, à la prière d'Holoferne, lui raconte les motifs prétendus de sa démarche; le général, charmé de son discours, lui promet d'adorer son Dieu (c. XI). Quatre jours après, il donne un grand festin; il y convie Judith, et ravi de la voir, il boit avec excès (c. XII). Judith se trouvant seule dans la tente d'Holoferne, invoque le Seigneur devant le lit où reposait l'Assyrien et lui coupe la tête. Elle sort ensuite du camp, se fait ou-

vrir les portes de la ville, raconte ce qu'elle a fait et montre la tête d'Holoferne; tous les habitants adorent le Seigneur et bénissent leur libératrice (c. xiii). Judith fait pendre aux murs de Béthulie le trophée sanglant, et donne l'ordre aux Béthuliens de sortir comme pour combattre l'ennemi. Les Assyriens vont pour éveiller Holoferne, ils le trouvent mort; ils sont saisis d'une frayeur extrême et tout leur camp retentit de cris effroyables (c. xiv). Ils fuient, les Israélites les poursuivent et les taillent en pièces. Judith est récompensée par des louanges et des présents (c. xv). Elle chante alors un cantique au Seigneur pour le remercier de cette victoire, dont le souvenir est perpétué par une fête (c. xvi).

6. Les chap. iii et iv de ce livre présentent un beau contraste. Tandis que toutes les autres nations tremblent et s'humilient, les Israélites, qui s'étaient d'abord livrés à l'effroi, se rassurent soudain à la voix de leur grand-prêtre Eliachim :

Nous sommes, dirent les premiers, les humbles esclaves du grand roi Nabuchodonosor; nous voici devant vous; traitez-nous comme il vous semblera bon.

Nos habitations et ce qu'elles renferment, nos champs et leurs moissons, nos cabanes et nos tentes, nous déposons tout cela à vos pieds; faites-en ce qu'il vous plaira.

Mais les Israélites poussèrent un cri de douleur vers le Dieu d'Israël, le suppliant avec instance et d'une commune voix, de ne point livrer leurs enfants à la dispersion, leurs femmes à l'esclavage, leurs villes à la ruine, leurs lieux saints à la profanation... et le Seigneur écouta leur voix.

Au chap. v, Holoferne, furieux et surpris de ce que les Israélites se préparent à lui résister, consulte Achior sur les forces de ce peuple, comme Xerxès consulta Démarate à son invasion dans la Grèce [1]. On peut comparer les deux scènes, et l'on verra combien la Bible l'emporte sur Sénèque.

On peut citer encore comme un modèle d'éloquence le discours de Judith aux anciens du peuple (c. viii, 10-33), la prière qu'elle adresse au Seigneur (c. ix), et le cantique d'actions de grâces qui termine cet intéressant épisode (c. xvi).

[1] Sen., *De Benef.*, l. vi, c. 31.

§ 2. — *Des livres de Tobie et d'Esther.*

1. Le livre de Tobie. — 2. Idée de quelques chapitres de ce livre. — 3. Fin du livre de Tobie. — 4. Le livre d'Esther.

1. Le *livre de Tobie* renferme la vie de deux Juifs de ce nom. Il paraît avoir été composé par eux-mêmes, ou du moins sur leurs mémoires, pendant la captivité de Babylone. On y trouve le modèle de la vertu la plus rare et la plus héroïque. Rien de plus pur et de plus sublime que la morale des Tobie ; rien de plus excellent que leurs maximes de conduite. Leur patience dans les maux, leur charité toujours attentive à soulager leurs frères affligés, le soin du père pour son fils unique, des leçons et des exemples de piété (c. IV), la vie innocente et pure du jeune Tobie, tout cela forme un tableau plein d'intérêt, de grâce et de fraîcheur.

2. Le chap. X est un chef-d'œuvre de sentiment. Tobie le jeune est parti pour aller épouser Sara. Sa longue absence inquiète ses parents. C'est le père qui commence à témoigner son inquiétude; la mère n'ose encore parler; il y a là une délicatesse infinie :

D'où peut venir ce retard de mon fils, dit le père, qui peut le retenir si long-temps? Gabelus serait-il mort, et n'aurait-il trouvé personne qui lui rendît cet argent? (On sait que Tobie avait prêté 10 talents à Gabelus, qui demeurait à Ragès, ville des Mèdes.)

Anne (c'est la mère) ne dit rien, mais elle se met à pleurer avec son époux aveugle. Enfin la douleur maternelle éclate :

Hélas! hélas! mon fils, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espoir de notre postérité. Non, nous ne devions pas nous séparer de toi.

Tobie, qui tout-à-l'heure se livrait à la plus profonde tristesse (*cœpit contristari nimis ipse*), change alors de langage; c'est la nature prise sur le fait :

Cessez, lui dit-il, de parler ainsi; ne vous troublez point; notre fils se porte bien; nous devons compter sur l'homme qui l'accompagne.

Mais rien ne pouvait la consoler; sortant tous les jours de sa maison, elle regardait de tous les côtés, elle parcourait tous les chemins, pour tâcher de le découvrir de loin, quand il reviendrait.

Quel charme encore dans la description de son retour (c. XI) :

Un jour qu'Anne, assise sur le sommet d'une montagne, regardait si son fils ne venait pas, elle l'aperçut de bien loin, elle le reconnut aussitôt et courut en porter la nouvelle à son mari : *Voilà*, s'écria-t-elle, *votre fils qui arrive.*

Cependant le chien du jeune Tobie, courut devant son maître, et comme s'il eût porté la nouvelle de son retour, il témoignait sa joie par ses caresses et les mouvements de sa queue.

Le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, voulut aller au devant de son fils, et prenant la main d'un serviteur, il précipita ses pas mal assurés.

En l'accueillant, il l'embrassa; Anne fit de même et tous trois se mirent à pleurer.

Ce dernier trait est admirable; ils ne peuvent se parler, ils pleurent; c'est la nature elle-même.

3. Le livre se termine par un cantique, l'un des plus beaux de l'Écriture. Il contient deux parties principales : la première est une action de grâces à laquelle Tobie le père invite tous les enfants d'Israël; la seconde, toute prophétique, prédit les malheurs de Jérusalem et de Ninive (c. XIII et XIV).

4. Le *livre d'Esther,* ainsi nommé parce qu'il contient l'histoire de cette reine, est un des épisodes les plus attachants de la Bible. Ce sujet est trop connu par la tragédie d'Esther pour que nous en fassions ici l'objet d'un examen spécial. L'œuvre de Racine, tout entière extraite de l'Écriture, en fait assez l'éloge.

CHAPITRE II.

LÉGISLATION OU LIVRES LÉGAUX DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome.

1. Livres légaux de l'Ancien-Testament. — 2. Le Lévitique. — 3. Les Nombres. — 4. Le Deutéronome. — 5. Supériorité de la législation hébraïque sur toutes les autres. — 6. Le Deutéronome est encore remarquable sous le rapport du style.

1. Les *livres légaux* de l'Ancien-Testament sont au nombre de trois : le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome.*

2. Le *Lévitique* est ainsi nommé parce qu'il contient spécialement les lois qui regardent les sacrifices et les devoirs des prêtres et des lévites.

3. Le *livre des Nombres*, ainsi nommé parce qu'il commence par le dénombrement du peuple et des lévites, renferme l'histoire de ce qui s'est passé pendant trente-neuf ans du voyage des Israélites dans le désert. On y trouve aussi des réglements de police, des institutions religieuses et des lois criminelles.

4. Le *Deutéronome* est ainsi nommé de deux mots grecs qui signifient *seconde loi* (δεύτερος νόμος), parce qu'il comprend l'abrégé des lois précédemment promulguées. Ces lois y sont rapportées avec des explications et des additions, en faveur de ceux qui n'étaient pas encore nés ou en âge de raison, lorsqu'elles furent données la première fois.

5. Toutes les maximes de la sagesse humaine, dit M. de Chateaubriand, peuvent se renfermer dans quelques pages. Et dans ces pages encore, combien d'erreurs !

Lois du second Zoroastre :

Zerwan ou le temps sans bornes et incréé est le créateur de tout. La parole fut sa fille et de sa fille naquit *Ormuzd*, dieu du bien, et *Ahriman*, dieu du mal.

Invoque le taureau céleste, le père de l'herbe et de l'homme.

L'œuvre la plus méritoire est de bien labourer son champ.

Prie avec pureté de pensée, de parole et d'action (*Zend-Avesta*), enseigne le bien et le mal à ton fils âgé de cinq ans. (Xénoph., *Cyr.*; Plat., *De leg.*, l. ii.)

Que la loi frappe l'ingrat (Xénoph., *ib.*).

Qu'il meure le fils qui a désobéi trois fois à son père.

La loi déclare impure la femme qui passe à un second hymen.

Frappe le faussaire de verges.

Méprise le menteur.

A la fin et au renouvellement de l'année, observe dix jours de fêtes.

Lois indiennes :

L'univers est Vichnou.

Tout ce qui a été, c'est lui; tout ce qui est, c'est lui; tout ce qui sera, c'est lui.

Hommes, soyez égaux.

Aime la vertu pour elle; renonce au fruit de tes œuvres.

Mortel, sois sage, tu seras fort comme dix mille éléphants.

L'ame est Dieu.

Confesse les fautes de tes enfants au soleil et aux hommes, et purifie-toi dans l'eau du Gange (*Pr. des Br. Hist. of Ind.*, Diod. Sic., etc.).

Lois égyptiennes :

Cneph, dieu universel, ténèbres inconnues, obscurité impénétrable.

Osiris est le dieu bon; Typhon, le dieu méchant.

Honore tes parents.

Suis la profession de ton père.

Sois vertueux : les juges du lac prononceront après ta mort sur tes œuvres.

Lave ton corps deux fois le jour et deux fois la nuit.

Vis de peu.

Ne révèle point les mystères (Hérod., l. ii; Plat., *De leg.*; Plut., *de Is. et Os.*).

Lois de Minos :

Ne jure point par les dieux.

Jeune homme, n'examine point la loi.

La loi déclare infâme quiconque n'a point d'ami.

Que la femme adultère soit couronnée de laine et vendue.

Que vos repas soient publics, votre vie frugale et vos danses guerrières (Arist., *Pol.*; Plat., *De leg.*).

Nous ne donnerons point ici les lois de Lycurgue, parce qu'elles ne font en partie que répéter celles de Minos.

Lois de Solon :

Que l'enfant qui néglige d'ensevelir son père, que celui qui ne le défend point, meure.
Que le temple soit interdit à l'adultère.
Que le magistrat ivre boive la ciguë.
La mort au soldat lâche.
La loi permet de tuer le citoyen qui demeure neutre au milieu des dissensions civiles.
Que celui qui veut mourir le déclare à l'archonte, et meure.
Que le sacrilége meure.
Épouse, guide ton époux aveugle.
L'homme sans mœurs ne pourra gouverner (PLUT., *in Vit. Sol.;* TIT.-LIV.).

Lois primitives de Rome :

Honore la petite fortune.
Que l'homme soit laboureur et guerrier.
Réserve le vin aux vieillards.
Condamne à mort le laboureur qui mange le bœuf (PLUT., *in Num.;* TIT.-LIV.).

Lois des Druides :

L'univers est éternel, l'ame immortelle.
Honore la nature.
Defendez votre mère, votre patrie, la terre.
Admets la femme dans tes conseils.
Honore l'étranger, et mets à part sa portion dans ta récolte.
Que l'infâme soit enseveli dans la boue.
N'élève point de temple et ne confie l'histoire du passé qu'à ta mémoire.
Homme, tu es libre; sois sans propriété.
Honore le vieillard, et que le jeune homme ne puisse déposer contre lui.
Le brave sera récompensé après la mort, et le lâche puni (TAC., *de mor. Germ.;* STRAB.; CÆS.; *Com. Edda,* etc.).

Lois de Pythagore :

Honore les dieux immortels, tels qu'ils sont établis par la loi.
Honore tes parents.
Fais ce qui n'affligera pas ta mémoire.
N'admets point le sommeil dans tes yeux avant d'avoir examiné trois fois dans ton ame les œuvres de ta journée.
Demande-toi : Où ai-je été? Qu'ai-je fait? Qu'aurais-je dû faire?
Ainsi, après une vie sainte, lorsque ton corps retournera aux élé-

ments, tu deviendras immortel et incorruptible, tu ne pourras plus mourir.

Nous ne parlons point du Koran. Tout ce qui s'y trouve de saint et de juste est emprunté presque mot pour mot de nos Livres sacrés; le reste est une compilation rabbinique.

Tel est à peu près tout ce qu'on peut recueillir de cette antique sagesse du temps, si fameuse. Là, Dieu est représenté comme quelque chose d'obscur, sans doute, mais à force de lumière : des ténèbres couvrent la vue lorsqu'on cherche à contempler le soleil. Ici l'homme sans ami est déclaré infâme; Minos a donc déclaré infâmes presque tous les infortunés! Plus loin, le suicide devient loi; enfin quelques uns de ces sages semblent oublier entièrement un Être suprême. Et que de choses vagues, incohérentes, communes, dans la plupart de ces sentences! Les sages du Portique et de l'Académie énoncent tour-à-tour des maximes si contradictoires, qu'on peut souvent prouver par le même livre que son auteur croyait et ne croyait point en Dieu; qu'il reconnaissait et ne reconnaissait point une vertu positive; que la liberté est le premier des biens, et le despotisme le meilleur des gouvernements.

Si au milieu de tant de perplexités, on voyait paraître un code de lois morales sans contradictions, sans erreurs, qui fît cesser nos incertitudes, qui nous apprît ce que nous devons croire de Dieu, et quels sont nos véritables rapports avec les hommes; si ce code s'énonçait avec une assurance de ton et une simplicité de langage inconnues jusqu'alors, ne faudrait-il pas en conclure que ces lois ne peuvent émaner que du Ciel? Nous les avons, ces préceptes divins : et quels préceptes pour le sage! et quel tableau pour le poète!

Voyez cet homme qui descend de ces hauteurs brûlantes! ses mains soutiennent une table de pierre sur sa poitrine, son front est orné de deux rayons de feu, son visage resplendit des gloires du Seigneur, la terreur de Jéhovah le précède : à l'horizon se déploie la chaîne du Liban avec ses éternelles neiges et ses cèdres fuyant dans

le ciel : prosternée au pied de la montagne, la postérité de Jacob se voile dans la crainte de voir Dieu et de mourir. Cependant les tonnerres se taisent, et voici venir une voix :

Ecoute, ô toi Israël, moi Jéhovah, ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre de Misraïm, de la maison de servitude.

I. Il ne sera point à toi d'autres dieux devant ma face.

II. Tu ne feras point d'idole par tes mains, ni aucune image de tout ce qui est en haut dans le ciel, ni sur la terre au dessous, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne t'inclineras point devant les images, et tu ne les serviras point; car moi, je suis Jehovah, ton Dieu, le Dieu fort, le Dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des pères, l'iniquité de ceux qui me haïssent, sur les fils de la troisième et de la quatrième génération, et je fais mille fois grâce à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements.

III. Tu ne prendras point le nom de Jéhovah, ton Dieu, en vain; car il ne déclarera point innocent celui qui prendra son nom en vain.

IV. Souviens-toi du jour du sabbath pour le sanctifier. Six jours tu travailleras et tu feras ton ouvrage, et le jour septième de Jéhovah, ton Dieu, tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton hôte, devant tes portes; car en six jours Jéhovah fit le ciel, la terre et la mer, et tout ce qui est en elle, et se reposa le septième : or Jéhovah le bénit et le sanctifia.

V. Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre, et par delà la terre que Jéhovah, ton Dieu, t'a donnée.

VI. Tu ne tueras point.

VII. Tu ne seras point adultère.

VIII. Tu ne voleras point.

IX. Tu ne porteras point contre ton prochain un faux témoignage.

X. Tu ne désireras point la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à ton prochain [1].

Voilà les lois que l'Eternel a gravées, non seulement sur la pierre du Sinaï, mais encore dans le cœur de l'homme. On est frappé d'abord du caractère d'universalité qui distingue cette table divine de toutes les autres. C'est ici la loi de tous les peuples, de tous les climats, de tous les temps. Pythagore et Zoroastre s'adressent à des Grecs et à des Mèdes; Jéhovah parle à tous les hommes; on reconnaît ce Père tout-puissant qui

[1] Traduction littérale du Décalogue de l'hébreu.

veille sur la création, et qui laisse également tomber de sa main le grain de blé qui nourrit l'insecte et le soleil qui l'éclaire.

Rien n'est ensuite plus admirable, dans leur simplicité pleine de justice, que ces lois morales des Hebreux. Les païens ont recommandé d'honorer les auteurs de nos jours : Solon décerne la mort au mauvais fils. Que fait Dieu? il promet la vie à la piété filiale. Ce commandement est pris à la source même de la nature. Dieu fait un précepte de l'amour filial, il n'en fait pas un de l'amour paternel; il savait que le fils, en qui viennent se réunir les souvenirs et les espérances du père, ne serait souvent que trop aimé de ce dernier; mais au fils il commande d'aimer; car il connaissait l'inconstance et l'orgueil de la jeunesse.

Enfin les législateurs antiques ont marqué dans leurs codes les époques des fêtes nationales; mais le jour du repos d'Israël est le jour même du repos de Dieu. L'Hebreu, et son héritier le Gentil, dans les heures de son obscur travail, n'a rien moins devant les yeux que la création successive de l'univers. La Grèce, pourtant si poétique, n'a jamais songé à rapporter les soins du laboureur ou de l'artisan à ces fameux instants où Dieu créa sa lumière, traça la route au soleil, et anima le cœur de l'homme.

6. Le Deutéronome n'est pas moins remarquable sous le rapport des images et du style. En voici quelques exemples. Dans le chap. XXXII, Moïse compare le pouvoir céleste du cantique qu'il adresse à son peuple, par l'ordre de Dieu, aux pluies qui arrosent l'herbe :

Ma doctrine s'épanchera comme la pluie,
Mes discours couleront comme la rosée;
Comme des gouttes déliées sur l'herbe,
Comme des gouttes pressées sur le gazon.

Dans le même chapitre, il fait un beau rapprochement de la sollicitude et de l'amour paternel du Seigneur pour son peuple avec la tendresse de l'aigle envers ses petits :

C'est ainsi que l'aigle anime au vol sa nichée,
S'agite au dessus de ses jeunes aiglons,
Déploie ses ailes, soutient ses petits,
Et les porte lui-même sur son dos.

CHAPITRE III.

MORALE OU LIVRES MORAUX DE L'ANCIEN TESTAMENT.

—

Livres moraux de l'Ancien-Testament.

Les livres moraux de l'Ancien-Testament, qu'on pourrait appeler poèmes didactiques, sont au nombre de quatre : les *Proverbes*, l'*Ecclésiaste*, le *Livre de la Sagesse* et l'*Ecclésiastique*.

§ 1er. — *Des Proverbes.*

1. Ce qu'il faut entendre par le nom de Proverbes. — 2. Ouvrage d'où le livre des Proverbes est extrait. — 3. Forme du livre des Proverbes. — 4. Sa nature et sa division : ce qui distingue le Prologue. — 5. Chapitre où commencent véritablement les Proverbes, et leur contenu. — 6. Formes ordinaires des Proverbes. — 7. Beautés principales de ce genre de composition. — 8. De à quoi tient la tournure frappante qui distingue les Proverbes. — 9. Il ne résultait point d'obscurité pour les Hébreux de la nature et de la forme des Proverbes. — 10. Exemples des Proverbes d'après les figures qui y sont employées.

1. Le nom de *Proverbes* ne doit point s'entendre ici dans sa signification triviale. Il marque dans ce livre des sentences, des maximes, des leçons instructives écrites d'une manière concise. Les Grecs l'ont appelé Παροιμίαι, Paraboles, à cause de son style parabolique et figuré; les anciens Pères, Πανάρετος, c'est-à-dire, instruction pour la pratique de toutes les vertus.

2. Salomon avait composé plus de trois mille paraboles (p. 25) : le livre des Proverbes paraît en être un extrait composé soit par lui-même, soit par Esdras, ou par les savants qui revirent les Ecritures après la captivité de Babylone.

3. La forme des Proverbes touche à la naissance de la

poésie didactique. Elle ne consista d'abord que dans des sentences détachées et faciles à retenir. Ces axiomes, embellis par les grâces poétiques, étaient des espèces de lois, qui ne laissaient aucune place à la discussion. C'est aussi pour ne pas effrayer des hommes ignorants et grossiers que ces lois, ces préceptes furent renfermés dans des sentences courtes, harmonieuses, pleines d'images et de figures, également frappantes par le fond des choses et par l'éclat des expressions. Cette méthode, suivie chez tous les peuples, au moins dans les premiers temps, fut toujours en vigueur chez les Hébreux. Ils donnèrent même à ce genre une dénomination particulière qu'on a traduite par le mot de *parabole*.

4. Le livre des Proverbes est un recueil de sentences détachées et par cela même peu susceptibles d'analyse. On y trouve cependant une espèce de division. Les neuf premiers chapitres servent comme de prologue ou d'exorde; on y voit l'éloge de la Sagesse, présenté sous des faces diverses. Cette partie se distingue des autres autant par la forme que par les idées. On y remarque tous les ornements de la poésie, la plus belle description et les images les plus brillantes; le style en est élégant, noble et quelquefois sublime.

Dans ce prologue, c'est presque toujours Salomon qui parle; il s'adresse à un interlocuteur qu'il appelle son fils. Quelquefois c'est le père de Salomon qui prend la parole, comme au chap. IV, où l'auteur rapporte les préceptes que lui donnait son père. Quelquefois encore, c'est la Sagesse elle-même qui, par une espèce de prosopopée, se fait tout-à-coup entendre et qui fait d'elle-même un magnifique éloge (c. VIII, 22-30) :

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; rien n'était créé et j'étais déjà.

Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue; les fontaines n'étaient pas encore sorties de la terre; la pesante masse des montagnes n'était pas encore formée, et déjà j'étais enfantée dans le sein de Dieu.

Il n'avait point encore créé la terre ni affermi le monde sur ses pôles, et j'étais déjà.

Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente; j'étais là, lorsqu'il en-

virronnait les abîmes de bornes infranchissables; j'étais là, lorsqu'il suspendait les nuées au dessus de la terre et qu'il dispensait dans leur équilibre les eaux des sources; j'étais là, lorsqu'il renfermait la mer dans ses limites et qu'il posait les fondements de l'univers.

J'étais avec lui, avec lui je réglais toutes choses, ravie de joie dans ses créations et me jouant sans cesse devant lui.

Dans le chapitre suivant, cette prosopopée se trouve reproduite sous la forme de récit (v. 1-6). Le tour en est vif, ingénieux, intéressant. Salomon présente ensuite l'image d'une femme étrangère qui attire tous les passants pour les perdre; c'est l'erreur opposée à la vraie sagesse. L'allégorie est évidente; car les portraits forment un contraste parfait.

5. Les Proverbes ne commencent véritablement qu'au dixième chapitre. Les pensées dont ils se composent roulent sur la morale; elles n'ont entre elles aucune connexion et les diverses maximes viennent sans ordre les unes après les autres. Au chap. XXII, Salomon reprend la parole et rompt ainsi l'uniformité de ces sentences détachées. Au chap. XXV, nous sommes avertis que les proverbes suivants sont encore de Salomon, mais qu'ils ont été recueillis par les serviteurs d'Ezéchias, roi de Juda. Le trentième chapitre met en scène un homme doué de l'esprit prophétique, et s'exprimant par des énigmes qu'il résout après les avoir présentées. Enfin au trente-unième et dernier chapitre, paraît encore un nouveau personnage, c'est la mère de Salomon. Ce prince rappelle les discours qu'elle lui tenait autrefois. C'est là que se trouve le fameux portrait de la femme forte (v. 10-31), portrait simple, naïf, touchant et plein d'une beauté réelle. On peut regarder ces deux derniers chapitres comme une espèce d'épilogue.

6. Dans les Proverbes, une seule sentence n'occupe presque toujours qu'un seul verset; très souvent même, ce verset se divise en deux parties opposées l'une à l'autre par la pensée ou par les mots. C'est ainsi qu'au chap. XXVIII, v. 1, Salomon peint la terreur de l'impie et la paix imperturbable du juste :

Le méchant fuit, lors même qu'il n'est poursuivi de personne; mais le juste a la confiance du lion, il ne craint rien.

Quelquefois cette opposition de pensées se trouve dans le verset suivant, et les idées prennent alors plus d'extension (c. xxiv, v. 24-25) :

Celui qui dit à l'impie : Tu es juste, sera maudit des peuples et détesté des nations.

Mais celui qui lui reproche son impiété, méritera des louanges et la bénédiction descendra sur lui.

Telle est la double forme sous laquelle se présentent généralement les Proverbes. Et ce n'est point un caractère exclusif à cet ouvrage; il s'étend à toutes les autres compositions hébraïques. La raison en est que les hymnes religieux étaient chantés alternativement par deux chœurs, et ce mode également propre à l'harmonie musicale, au rhythme poétique, au génie de la langue, fut adopté pour tous les autres genres de poésie.

7. Salomon nous explique lui-même dans un de ses proverbes les principales beautés de ce genre de composition, en nous donnant à la fois le précepte et l'exemple (c. xxv, v. 11) :

Une parole dite à propos est comme des pommes d'or dans des corbeilles d'argent.

Les pensées graves et profondes deviennent encore plus intéressantes lorsqu'elles sont revêtues d'un style pur, correct, élégant. Toutefois le principal mérite d'un proverbe, c'est la brièveté, puisqu'il est destiné à être confié à la mémoire. La brièveté est une forme instructive et philosophique. Si l'on délaie la pensée, c'est un discours, ce n'est plus une sentence. Une sentence doit se faire sentir comme la piqûre d'un aiguillon; son action sur l'esprit doit être prompte et instantanée. Horace nous donne avec le précepte la raison sur laquelle il est fondé :

Quidquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.

Salomon avait exprimé la même pensée en style parabolique (*Eccles.*, ch. XII, v. 11) :

Les paroles du sage sont comme des aiguillons et comme des clous profondément enfoncés [1].

8. La tournure frappante qui distingue les Proverbes tient autant à la brièveté qu'à la forme allégorique dont ils sont enveloppés. L'allégorie est pour ainsi dire l'essence du proverbe : aussi le mot hébreu qui signifie proverbe signifie encore comparaison, métaphore.

Les allégories répandues dans cet ouvrage sont tirées d'objets familiers et communs, des usages les plus vulgaires; destinées aux simples, aux ignorants, elles devaient n'offrir que des sens clairs et faciles à saisir. Cet air de familiarité qui en fait souvent le charme, les mettait à la portée de tout le monde.

Ici l'allégorie est tirée du pain (XX, 17); là la sagesse est comparée au miel (XXIV, 13) :

Mon fils, mangez le miel, parce qu'il est bon, et le rayon, parce qu'il est doux à la bouche.

Horace a rendu fidèlement, mais sans figure, cette pensée connue et vulgaire :

Dédaigne la volupté; le plaisir, acheté au prix de la douleur, est nuisible.

Sperne voluptates; nocet empta dolore voluptas.
(*Sat.*, l. II, v. 55.)

Combien cette idée n'est-elle pas plus élégamment exprimée par Salomon, à l'aide d'une image, et sous le voile de l'allégorie (c. XXV, v. 16)?

As-tu trouvé du miel? manges-en sans excès, de peur que la satiété ne soulève ton cœur de dégoût.

Le figuier joue aussi un grand rôle dans les allégories de Salomon. On en voit beaucoup d'autres tirées du climat qu'habitaient les Juifs. Placés sous un ciel brûlant,

[1] Voyez Traité de Littérature, *Poétique*, p. 143.

ils se plaisent à emprunter leurs métaphores et leurs comparaisons de la pluie, des sources d'eau fraîche, si précieuses dans la Palestine (xxi, 1; xxv, 14) :

Le cœur des rois est dans la main du Seigneur, comme une eau courante entre les mains d'un habile jardinier; il le fait tourner de tel côté qu'il veut.

Nuage et vent sans pluie, c'est l'homme qui se vante et ne remplit point ses promesses.

Ces images, ces expressions sont charmantes : elles montrent quelle douce impression de tels objets faisaient sur les esprits.

Les animaux communs dans la Judée, pays montueux, fournissent encore une foule de comparaisons (xxiii, 5) :

Ne levez point les yeux vers les richesses que vous ne pouvez avoir, parce qu'elles prendront des ailes comme l'aigle et qu'elles s'envoleront dans le ciel.

9. Ces exemples suffisent pour nous faire voir que de la nature et de la forme des Proverbes, il ne pouvait résulter d'obscurité pour les Hébreux. Au reste, le style parabolique aime une légère obscurité et s'en fait un mérite. Elle est en effet souvent utile en ce qu'elle pique et réveille l'attention, qu'elle exerce la sagacité et la pénétration du lecteur. Souvent le rapport inattendu qu'on découvre entre deux objets qui n'en ont point en apparence, produit une impression délicieuse sur notre esprit. Nous n'en citerons qu'un exemple (xxvi, 4-5), où les deux versets semblent contradictoires; cependant ils présentent un très beau sens, et la forme sous laquelle ils sont exposés donne un charme infini à la pensée :

Ne répondez point au fou selon sa folie, de crainte que vous ne lui deveniez semblable.

Répondez au fou selon sa folie, de peur qu'il ne s'imagine faussement être sage.

10. Il est des proverbes qui tirent de la comparaison toute leur force, toute leur vivacité (xxvii, 6) :

Les blessures d'un ami valent mieux que les baisers trompeurs d'un ennemi.

Quelquefois ces images donnent à la pensée de la noblesse et de la majesté (xvi, 31; xvii, 6) :

La vieillesse est une couronne d'honneur, lorsqu'elle se trouve dans les sentiers de la justice.

Les enfants des enfants sont la couronne des vieillards, et les pères sages, la gloire de leurs enfants.

Tantôt ce sont des images gracieuses, empruntées du climat et de tout autre objet intéressant (xvi, 15; xix, 12) :

Le sourire d'un roi donne la vie; sa clémence est comme la pluie pour la terre altérée.

La colère du roi, c'est le rugissement du lion; la sérénité de son visage, c'est la rosée qui rafraîchit l'herbe.

Tantôt les comparaisons donnent un tour spirituel à la pensée (xxvi, 9) :

La parabole est dans la bouche d'un insensé comme une épine dans la main d'un homme ivre.

D'autrefois il est en même temps noble et spirituel (xix, 17) :

Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt; le Seigneur le lui rendra avec usure.

Enfin les Proverbes, qu'ils soient ou non accompagnés d'images, ont presque toujours un sens profond (xvii, 16; xix, 6) :

Que sert à l'insensé d'avoir de grands biens, puisqu'il ne peut pas en acheter la sagesse?

Beaucoup d'hommes honorent la personne de celui qui peut, et cultivent l'amitié de celui qui donne.

§ 2.—*De l'Ecclésiaste.*

1. L'Ecclésiaste. — 2. Plan et but de l'Ecclésiaste. — 3. Idée principale de cet ouvrage. — 4. Contre-partie des tableaux de l'Ecclésiaste. — 5. Jugement du docteur Lowth sur l'Ecclesiaste. — 6. Poète français par qui ont été reproduites les pensées de l'Ecclésiaste.

1. Le mot hébreu qu'on a traduit par le mot grec Ἐκκλησιαστής et qui peut en latin se rendre par *concio-*

nator, signifie à peu près dans notre langue *harangueur, prêcheur*. En effet, dans cet ouvrage, intitulé l'*Ecclésiaste*, l'auteur prêche le néant des choses humaines. Quant à l'auteur lui-même, les uns pensent que c'est Salomon qui, revenu des erreurs de sa vie passée, dévoile aux peuples la vanité des biens terrestres dont il a pu juger mieux que personne; selon d'autres, c'est un écrivain postérieur qui a emprunté un grand nom, croyant avoir plus d'empire sur l'âme des hommes, s'il parlait par la bouche de Salomon lui-même. Mais les plus habiles critiques s'accordent à reconnaître ce roi pour l'auteur de l'Ecclésiaste.

2. Différent des Proverbes, cet ouvrage a, sinon un plan suivi, du moins un but fixe. Il était en quelque sorte impossible à Salomon d'avoir une marche déterminée, quand son esprit était tourmenté par l'examen d'un problème difficile à résoudre. La question qu'il se propose est celle-ci : *L'homme peut-il être véritablement heureux sous le soleil?* Dans cette intention, il passe en revue toutes les joies de la terre, il les interroge l'une après l'autre, et reconnaît qu'elles ne sauraient satisfaire ce désir ardent du cœur humain pour le bonheur. Tout n'est que vanité, parce que tout est passager et périssable. La science est vaine, car elle n'a qu'un temps; il n'est qu'une science qui soit réelle, c'est celle qui doit nous faire triompher de la mort, c'est la crainte de Dieu et la pratique de ses commandements : car c'est là tout l'homme, et Dieu dans sa justice examinera tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal. Tel est donc le fond de l'ouvrage : les choses auxquelles nous attachons follement le bonheur ne sont que vanités; c'est la crainte de Dieu, c'est la pratique de ses commandements qui doit nous assurer une éternelle félicité. C'est ce que Salomon exprime dans les premiers et dans les derniers versets de l'Ecclésiaste. Mais laissons-le parler lui-même (c. I, II et dernier) :

Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste; vanité des vanités, tout n'est que vanité.

Après ce début, le poète dépeint les ennuis et les chagrins qui sont le partage de l'homme :

J'ai régné sur les peuples, j'ai construit des temples magnifiques, je me suis livré à toutes sortes de voluptés, j'ai eu des milliers d'esclaves. Qui s'est rassasié, s'écrie-t-il, et qui jouira de toutes sortes de délices autant que moi? Eh bien! j'ai reconnu que tout cela n'est que vanité. J'ai appliqué mon esprit à l'étude, j'ai accru la somme de mes connaissances, j'ai embrassé toutes les sciences, j'ai cherché à séparer les erreurs de la vérité, la folie de la sagesse; travail laborieux et désespérant! En ajoutant à ses connaissances, on n'ajoute qu'à ses désirs. Alors, découragé, je me suis dit : Eh bien! je me livrerai aux délices de la vie, je jouirai des biens de la terre; nouvelle vanité! J'ai vu que le plaisir trahissait notre attente, et j'ai dit à la Joie : Pourquoi me trompes-tu?

Mais où tend tout ce discours; écoutez-le tous. Craignez le Seigneur, pratiquez ses commandements; c'est là qu'est tout l'homme. Souvenez-vous que Dieu lui tiendra compte de tout ce qu'il aura fait de bien et de mal.

5. Il est bien difficile de saisir avec précision la division exacte de ce poème; quant aux idées dont il se compose, nous nous contenterons d'en indiquer les principales.

Salomon parle très souvent de l'amour des richesses, et pour démontrer la vanité de ces biens frivoles qu'on recherche avec tant d'ardeur, il nous présente différents tableaux propres à nous en inspirer le mépris. D'abord c'est un avare qui voit périr des trésors péniblement amassés sans l'espoir de les recouvrer et désormais incapable d'élever son jeune fils (v, 12-16). Ici, c'est un avare sans épouse, sans enfants, qui oublie de se dire à lui-même : A quoi bon consumer ma vie pour d'avides étrangers (iv, 8)? Là, c'est un avare entassant or sur or et ne pensant jamais à jouir (vi, 2). Tantôt c'est un riche qui fait usage de ses richesses et les prodigue à contenter ses désirs magnifiques, sans se demander à lui-même : Qui sera le maître de tous ces ouvrages dispendieux et de tant de travaux? Sera-ce un homme vertueux ou un insensé (ii, 4-19)?

Salomon s'entretient aussi de la vanité de la puissance (iv, 13-16). Dans cet endroit, il parle d'un jeune homme

qui doit monter sur le trône, mais que la mort arrachera bientôt à ses peuples au sein des grandeurs; c'est une allusion prophétique à son jeune fils.

La recherche de la science, nous dit-il encore, est vaine; il se plaît à le redire en beaucoup d'endroits (I, 12; II, 12; III, 10; VII, 24-25; VIII, 16-17); tantôt parce que l'on acquiert ce bien avec beaucoup de peine; tantôt parce que sa possession ne fait pas échapper davantage à la mort.

Enfin, il montre que toutes les supériorités de la terre (IX, 11) sont des vanités, non pas seulement parce qu'elles sont périssables, mais parce que personne n'est à sa place sous le soleil. Ce passage sert de transition à une nouvelle idée, fréquemment reproduite dans l'Ecclésiaste. C'est que le sage n'est pas toujours le mieux récompensé sur la terre (III, 16-17; IV, 1 et s.; V, 7-8; VII, 16; VIII, 10-14; IX, 1; X, 5). Par là, Salomon entend certainement parler de cette espèce de désordre moral universel dont l'impiété s'est servie contre l'existence d'une autre vie. Mais Bossuet, dans un de ses plus beaux sermons [1], n'a pas mis en usage d'autre preuve que ce désordre pour soutenir la réalité d'une Providence intéressée au triomphe du juste et à la punition du méchant.

4. Après l'énumération de toutes les vanités auxquelles les hommes s'attachent, Salomon ne manque pas de placer auprès de chacune d'elles une espèce de remède et de consolation, afin de ne pas abattre les humains par le tableau de leurs misères. Il leur apprend donc que le bonheur est placé dans la jouissance modérée des biens que Dieu a daigné accorder à l'homme (II, 24). Cette pensée se trouve répétée presque aussi souvent que l'idée fondamentale du poëme; et il semble en effet que l'une doive toujours accompagner l'autre, pour consoler des impressions pénibles qu'elle a faites. Le

[1] Premier sermon pour le jeudi de la deuxième semaine de carême, *sur la Providence*.—Voyez aussi M. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

repos dans les dons du Seigneur est donc le seul bonheur de la vie, et encore celui-là aussi n'est que vanité. Salomon va plus loin : il accuse éloquemment la vie de n'être qu'une erreur, et la joie qu'un mensonge. Enfin, il pousse à bout la vanité humaine; il compare l'homme à la bête (III, 8) :

J'ai dit dans mon cœur, touchant les enfants des hommes, qu'ils sont semblables aux bêtes, et qu'ils meurent comme elles.

Isolé, ce morceau serait impie; mais dans un poème, plein d'ailleurs de maximes si religieuses, il ne laisse pas le moindre doute sur la pureté des intentions de l'auteur, qui ne ravale ainsi l'homme que pour le convaincre de la vanité de la vie terrestre, et au contraire, de la réalité de la vie qui doit suivre la mort.

5. Le docteur Lowth juge avec beaucoup de sévérité le style de l'Ecclésiaste, qu'il trouve trivial, sans noblesse, lâche et diffus; mais nous osons ne pas être de son avis. Nous pensons que le style n'y dépare point la noblesse des pensées, et que, sauf quelques comparaisons communes, ce livre ne le cède en rien à celui des Proverbes.

6. Voltaire a reproduit dans une traduction les pensées de l'Ecclésiaste; mais en général il reste bien au dessous de son modèle. Il ne s'élève un peu que lorsqu'il traduit le passage où l'homme est rabaissé au niveau de la bête. En voici quelques passages :

Dans ma bouillante jeunesse,
J'ai cherché la volupté,
J'ai savouré son ivresse;
De mon bonheur dégoûté,
Dans sa coupe enchanteresse,
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur et la richesse,
Dans l'âge mûr m'ont flatté.
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont averti ma vieillesse
Que tout était vanité.

J'ai voulu de la science
Pénétrer l'obscurité.
O nature, abîme immense!
Tu me laisses sans clarté;
J'ai recours à l'ignorance,
Le savoir est vanité.

Tout cela est bien froid et bien prosaïque.

Quel homme a jamais su, par sa propre lumière,
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos sens se dissout tout entière,
Si nous vivons encore ou si tout est détruit?

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence :
Ils sont, ainsi que nous, les objets de ses soins;
Il borna leur instinct et notre intelligence;
Ils ont les mêmes sens et les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous, ils expirent de même.
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême?
Humains, faibles humains, vous ne le savez pas.

Il y a un peu plus de mouvement dans ces vers. Cela devait être. Voltaire et la philosophie du dix-huitième siècle ne se sont plu qu'à dégrader l'humanité.

§ 3. — *Du livre de la Sagesse.*

1. Le livre de la Sagesse. — 2. Jugement qu'en porte le docteur Lowth. — 3. Division du livre de la Sagesse; contenu de la première partie. — 4. Commencement et contenu de la seconde partie. — 5. Commencement et contenu de la troisième partie.

1. Depuis long-temps l'usage s'est établi de donner aux livres moraux de l'Ancien Testament le nom de *Livres sapientiaux*. Ces livres contenaient les Proverbes, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique et celui dont nous allons parler, nommé par excellence le *Livre de la Sagesse,* ou comme disent les Grecs, la *Sagesse de Salomon,* Σοφία Σαλομῶντος. Il ne faut pas, néanmoins, en conclure que ce prince en soit l'auteur : saint Jean Chrysostome et saint Irenée pensent que cet ouvrage a été composé à l'imitation des écrits de Salomon.

2. Le docteur Lowth n'en porte pas un jugement favorable. Le style en est, dit-il, inégal, tantôt enflé et plein

d'emphase, tantôt abondant, chargé d'épithètes, contre l'usage ordinaire des Hébreux, tantôt cependant tempéré, élégant, sublime et poétique. Il blâme surtout l'ordonnance et l'économie du sujet; il en trouve le dessein moins profond que celui de l'Ecclésiaste, le style moins énergique et moins figuré que celui des Proverbes. Ces critiques sont sévères, et nous verrons dans l'analyse de cet ouvrage à quel point il faut les réduire.

3. L'argument latin divise l'ouvrage en trois parties. Dans la première, qui contient les six premiers chapitres, l'auteur invite tous les hommes, mais surtout les puissants de la terre, à pratiquer la sagesse; et pour les déterminer, il y compare perpétuellement le sort de l'impie avec celui du juste.

Après des réflexions générales, l'auteur entre en matière. On voit au chap. II les paroles désespérées de l'impie, qui s'indigne de l'idée d'une vie future, où il ne peut attendre qu'un malheur éternel. Ce raisonnement, présenté d'une manière vive et animée, rappelle le sermon de Bossuet, dont nous avons précédemment parlé.

Le chap. III n'est que la suite du deuxième. L'auteur établit un parallèle entre la vie future du juste et celle de l'impie. Il y compare encore la récompense de la chasteté à la punition de l'adultère, et répand sur ces comparaisons une douce onction, une élévation sainte.

Au chap. IV, il range les adultères parmi les impies; il montre la misère de ces hommes et leur oppose la beauté d'une génération chaste. D'une part, il présente la mort affreuse de l'impie; de l'autre, la vieillesse vénérable du juste. On y trouve encore la justification de la Providence, qui souvent accorde de longs jours au méchant et retire, après une courte vie, le bon de cette terre d'iniquité. Des raisons ingénieuses démontrent que cette injustice apparente n'est que l'effet d'une bonté spéciale de la Providence (v. 7-17) :

Quand le juste mourrait d'une mort prématurée, ce ne serait pour lui qu'un repos précoce.

Ce qui rend la vieillesse vénérable, ce n'est ni la longueur de la vie ni le nombre des années.

Mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse.

Le juste est l'objet des complaisances divines, et c'est parce que Dieu l'aime, qu'il l'enlève d'entre les pécheurs.

Il l'enlève pour mettre son intelligence à l'abri des sophismes impies, et son ame à l'abri des apparences trompeuses de ce monde, etc.

Sous le rapport poétique, ce chapitre nous offre une riche similitude prolongée pendant trois versets (v. 3, 4 et 5), où les adultères sont comparés à des plantes qui ne poussent point de profondes racines, ou que la tempête renverse aussitôt qu'ils s'élèvent.

Le chap. v contient le même contraste. C'est encore la gloire éternelle du bon, le désespoir et la punition du méchant : grandes idées, sur lesquelles roule l'admirable sermon de Massillon, *La mort du pécheur et celle du juste.* On trouve dans ce chapitre une suite de comparaisons prises de choses qui passent sans laisser de traces (v. 9-12). Les impies y comparent eux-mêmes leur félicité à des ombres, à des éclairs, etc. :

Toutes ces choses, disent-ils, sont passées comme l'ombre qui s'évanouit et comme un courrier qui disparaît;

Ou comme un vaisseau qui fend les vagues agitées, qui ne laisse après lui nulle trace et qui n'imprime sur les flots nulle marque de sa route;

Ou comme un oiseau qui vole sans qu'on puisse remarquer son passage; on n'entend que le bruit de ses ailes, qui frappent l'air et le divisent avec effort, et quand il cesse de voler, on cherche en vain le chemin qu'il a suivi;

Ou comme une flèche lancée vers son but; l'air qu'elle divise se rejoint aussitôt sans qu'on reconnaisse par où elle a passé.

Plus loin (v. 15), une suite de comparaisons vives nous montre la vanité des espérances du méchant. Enfin l'auteur nous peint, dans des métaphores remarquablement belles, le Seigneur qui va s'armer pour la défense du juste et pour la punition de l'impie (v. 18-24).

Dans le sixième chapitre, qui, pour ainsi dire, est une conséquence des premiers, l'auteur invite les rois et les juges à la sagesse, dont il fait ressortir toute l'utilité (v. 13-17) :

Aimez la sagesse, dit-il ; c'est une vive lumière qui frappe vos yeux ; prenez-la pour guide ; ne craignez ni les menaces du méchant, ni les outrages de l'impie, ni les revers que Dieu vous envoie pour vous éprouver ; la vie future remettra tout à sa place. C'est déjà une grande sagesse que d'espérer en la sagesse.

4. La seconde partie commence au septième chapitre. L'auteur y prend la parole d'un ton sombre et mélancolique. Pénétré de la vanité de l'homme, il s'écrie (v. 1-6) :

Je suis roi, mais je suis né dans une condition aussi misérable que les autres hommes ; je dois souffrir les mêmes douleurs ; je dois, comme eux, sortir de cette vie malheureuse.

Ces premières idées l'amènent naturellement à vanter les avantages de la sagesse, qui seule donne du prix à la vie ; il l'a désirée, il l'a demandée à celui qui la dispense ; c'est elle qui l'a rendu heureux et puissant. De là il arrive à l'éloge de la sagesse, qu'il considère comme séparée de Dieu, quoiqu'elle soit un de ses attributs éternels. Cet éloge, imité de celui que nous avons vu dans les Proverbes (p. 40), se distingue par de brillantes métaphores.

Dans le huitième chapitre, l'auteur continue l'éloge de la sagesse : c'est elle qui donne la tempérance et toutes les vertus, les seuls biens que l'homme doive désirer. Il faut donc demander à Dieu cet inestimable trésor. Là, l'auteur fait une prière qui comprend le chap. IX et qui continue dans les suivants par intervalles.

5. C'est au dixième chapitre que commence la troisième partie. L'auteur fait voir les desseins de la Sagesse divine sur le peuple juif. Le chap. XI résume l'histoire de ce peuple sous Moïse. Au douzième commence une digression sur l'idolâtrie, qui se prolonge jusqu'au seizième inclusivement. Le treizième est un des plus remarquables. L'auteur s'élève avec force contre l'idolâtrie, dont il explique la naissance au quatorzième d'une manière ingénieuse :

Un père avait perdu un fils chéri ; dans sa profonde douleur, il fait une image de ses traits et l'adore comme un Dieu. Un peuple venait de perdre un roi qui faisait son bonheur ; dans sa tristesse, il en fait une image pour rappeler sa présence et lui rend les hommages divins.

Le quinzième chapitre roule sur les mêmes idées; le seizième, sur les bienfaits du Seigneur envers le peuple juif; le dix-septième, sur les ténèbres affreuses qui pendant trois jours couvrirent toute l'Égypte, tandis que la lumière céleste éclairait le reste de l'univers; le dix-huitième, sur la colonne de feu qui conduisit les Israélites au milieu de cette nuit effroyable; enfin le dix-neuvième, sur le passage de la mer Rouge.

§ 4. — *De l'Ecclésiastique.*

1. L'Ecclésiastique. — 2. Il ressemble aux Proverbes. — 3. L'Ecclésiastique offre de la suite dans les idées. — 4. Rapprochements qui montrent le rapport de l'Ecclésiastique et des Proverbes. — 5. Mérite littéraire de l'Ecclésiastique.

1. L'*Ecclésiastique* est ainsi nommé à l'imitation de l'Ecclésiaste. Le prologue nous apprend qu'il fut composé par Jésus, fils de Sirach, et que ce livre fut traduit de l'hébreu en grec, par un descendant de l'auteur, en Égypte, sous le règne de Ptolémée-Évergète (3e siècle av. J.-C.).

2. L'Ecclésiastique ressemble aux Proverbes de Salomon, autant, dit Lowth, qu'une imitation peut ressembler à un original. Il est par lui-même peu susceptible d'analyse, vu qu'il se compose, en général, de pensées détachées. Au quarante-troisième chapitre commence la péroraison de l'ouvrage, où se trouve un magnifique éloge de la grandeur de Dieu. Les sept chapitres suivants renferment l'énumération de tous les justes que le Seigneur a soutenus par sa protection. Enfin, au cinquante-unième et dernier chapitre, le fils de Sirach fait au ciel une prière qu'on peut regarder comme l'épilogue de l'Ecclésiastique.

3. Quoique l'Ecclésiastique ne se compose que de réflexions détachées, on y rencontre néanmoins une certaine suite, un certain développement d'idées. Il n'est pas rare de voir un chapitre entier consacré à l'amplification d'une même pensée; il n'est pas rare non plus qu'un chapitre fasse suite à un autre. Le style a du colo-

ris et de l'éclat; il est enrichi d'images et de figures brillantes; c'est comme un reflet des Proverbes.

4. En effet, l'Ecclésiastique semble calqué sur l'ouvrage de Salomon. Les idées, le sujet, le style des deux poèmes ont entre eux la plus grande analogie. Quelquefois l'auteur prend pour texte une pensée de Salomon et la retourne sous toutes les faces. C'est ainsi que le chap. I n'est que le développement d'un proverbe (I, 7): *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.*

Cette imitation qu'on remarque dans le fond se fait plus encore remarquer dans la forme. Tantôt, comme Salomon, il s'adresse à un interlocuteur qu'il appelle son fils, tantôt il fait au Seigneur une prière pour obtenir les vertus (XXII, 1 et s.); enfin, au chap. XXIV, on retrouve une magnifique prosopopée de la Sagesse, qui fait elle-même son éloge, comme au chap. VIII des Proverbes (p. 40). On croirait sans peine entendre Salomon. Les pensées y sont à peu près les mêmes; les métaphores n'y sont pas moins hardies ni moins belles; on y trouve de brillantes comparaisons. Celle qui revient le plus souvent dans cet éloge, comme dans le reste de l'ouvrage, est tirée des cèdres du Liban, des palmiers et généralement de tous les arbres dont les branches s'étendent au loin.

Ici, comme dans les poèmes de Salomon, une multitude de pensées se présentent sous la forme d'une image vive et frappante. En voici des exemples (IV, 36; VI, 36):

Que votre main ne soit point ouverte pour recevoir, et fermée pour donner.

Si vous savez un homme de sens, allez le trouver dès le point du jour, et que votre pied presse souvent le seuil de sa porte.

5. Les comparaisons sont fréquentes et souvent très ingénieuses. Pour faire sentir combien est incompréhensible la Sagesse divine, il énumère tous les objets qu'il est difficile de compter ou de pénétrer (I, 2), et il s'écrie (v. 3):

Qui a trouvé la sagesse de Dieu, cette sagesse qui précède toutes choses?

Au chap. IV, 10, il recommande, sous une éloquente comparaison, à l'homme puissant, d'être le père des orphelins et le mari des veuves. Le chap. IX, 14-15, nous montre, dans une comparaison pleine de grâce, qu'il ne faut point quitter un ancien ami :

Ne quittez point un ancien ami pour un nouveau, car le nouveau ne lui sera point semblable.

Le nouvel ami est un vin nouveau; il faut qu'il vieillisse pour que vous le buviez avec plaisir.

Au chap. XXII, 7, l'auteur nous parle de l'inutilité d'instruire un homme inepte; la comparaison est tirée d'un objet trivial, mais combien elle est frappante!

Instruire un homme inepte, c'est vouloir rejoindre les pièces d'un pot cassé.

Que de vivacité dans la comparaison suivante, où l'auteur veut montrer l'inutilité des biens pour qui ne s'en sert pas?

Des biens cachés dans une bouche fermée sont comme un grand festin autour d'un sépulcre.

Plusieurs pensées sont présentées sous la forme d'apologue ou d'allégorie. Tel est, au chap. XIII, 2-3, l'apologue du pot de terre et du pot de fer :

Celui qui forme alliance avec un plus grand que lui, se met un pesant fardeau sur les épaules. Quelle union peut-il y avoir entre un pot de terre et un pot de fer? S'ils viennent à se heurter, le premier sera brisé par le second.

On peut joindre à cette citation les versets 22 à 27 du chap. XIV, où l'auteur, sous la forme d'une allégorie continuée, fait l'éloge de l'homme qui cherche la sagesse.

Le contraste, si fréquent dans les Proverbes, se rencontre souvent aussi dans l'Ecclésiastique (XVIII, 12; XXI, 16-17) :

La miséricorde de l'homme ne s'étend que sur son prochain; mais celle de Dieu s'étend sur toute chair.

La science du sage se répand comme un fleuve qui féconde les campagnes; mais le cœur de l'insensé est comme un vase rompu qui ne retient rien.

L'Ecclésiastique nous offre un grand nombre de passages remarquables par la vivacité des peintures. Telle est la suivante, où l'auteur montre que le méchant ne peut échapper aux regards de Dieu (XVI, 16-20) :

Ne dites point : Je me déroberai aux regards de Dieu; et qui se souviendra de moi au haut du ciel?

Je ne serai point reconnu parmi un si grand peuple; qu'est-ce en effet que mon ame parmi cette multitude innombrable de créatures?

Mais voilà que le ciel et le ciel des cieux, et tout l'univers tremble à sa seule vue.

Les montagnes, les collines et les fondements de la terre sont effrayés au moindre de ses regards.

Telle est encore cette pensée, qu'il est impossible de louer Dieu d'une manière digne de lui (XLIII, 29 et s.) :

En vain multiplierions-nous à l'infini les discours, les paroles nous manqueraient pour louer dignement le Seigneur.

Et que pourrions-nous dire pour relever sa puissance? le Tout-Puissant est au dessus de tous ses ouvrages.

Portez la gloire du Seigneur aussi haut que vous le pourrez, elle éclatera toujours au dessus de vos efforts.

Exaltez sa grandeur autant que vous le pourrez, elle sera toujours au dessus de vos louanges.

Ajoutez conceptions sur conceptions, il restera toujours au dessus de votre intelligence.

Pascal emploie la même gradation lorsqu'il parle de l'infini en grand et en petit (*Pensées*, 1re part., art. 2).

Les pensées de l'Ecclésiastique sont souvent remarquables par leur justesse ou par leur profondeur; aussi quelques unes d'entre elles sont-elles devenues proverbes (III, 27) :

Le cœur dur s'en trouvera mal à la fin; et celui qui aime le péril, y périra.

Le chap. XXIX, verset 4 et suivants, nous peint d'une manière ingénieuse et vraie la mauvaise foi d'un débiteur perfide :

On en voit qui regardent ce qu'on leur prête comme une chose qu'ils ont trouvée.

Avant de recevoir, ils baisent la main de celui qui les oblige, ils lui font de belles promesses en langage humble et mielleux;

Mais quand il faut rendre, ils demandent des délais, ils se plaignent, ils murmurent, ils répètent que les temps sont mauvais.

Enfin, ils paient en injures, en outrages, et c'est ainsi qu'ils rendent le mal pour le bien.

C'est la fable de la Lice et de sa compagne.

Nous terminerons ces remarques par deux beaux passages. L'un (IV, 5-6), qui rappelle l'allégorie des prières boiteuses d'Homère[1] :

Ne détournez point vos yeux du pauvre et ne donnez point sujet à ceux qui vous demandent, de vous maudire derrière vous.

Car celui qui vous maudit dans l'amertume de son cœur sera exaucé, dans son imprécation, par celui qui l'a créé.

L'autre (XIII, 28-29) présente un contraste énergique entre le riche et le pauvre :

Que le riche parle, tous se taisent, et chacun à l'envi relève ses paroles jusqu'au ciel.

Que le pauvre parle, on dit : Qui est celui-ci? Et s'il fait un faux pas, on achève de le faire tomber.

La Bruyère (*De la ville*, c. VI) a développé cette idée :

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré..... Il s'arrête et l'on s'arrête; il continue de marcher et l'on marche; tous se règlent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler; on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite..... Il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre... Il croit peser à ceux à qui il parle; il conte brièvement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire..... Il est pauvre.

Cette peinture ne vaut pas les deux versets de l'Ecclésiastique.

[1] Traité de Littérature, t. Ier (Style et Composition), p. 339.

CHAPITRE IV.

POÉSIE OU LIVRES POÉTIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

—

§ 1er. — *De la Poésie Hébraïque en général.*

1. La poésie des Hébreux est métrique; les deux propriétés de ses vers. — 2. Conformation particulière des vers hébraïques considérés par groupes. — 3. Moyen mécanique dont les poètes hébreux se servaient pour soulager la mémoire. — 4. Sens étymologique du mot de poésie chez les Hébreux. — 5. Forme dominante de la poésie hébraïque. — 6. Figures les plus usitées dans la poésie hébraïque. — 7. Images qu'elle emploie presque toujours et manière dont elle les emploie. — 8. Ce qu'elle exprime par l'idée de lumière et par celle de ténèbres. — 9. Par l'emblême d'une inondation. — 10. Par le Liban et le Carmel. — 11. Principales images que les Hébreux empruntaient à leur manière de vivre. — 12. Usage qu'ils font des peintures prises de l'ivresse. — 13. Images puisées dans ce qui tenait à leur religion? — 14. A leur histoire. — 15. Objets auxquels s'appliquent les images qui se rapportent au chaos et à la création. — 16. Au déluge et à la ruine de Sodome. — 17. Licence de la poésie hébraïque sous le rapport des nombres, des personnes et des temps. — 18. Manière dont se chantaient les hymnes sacrées et ce que l'Eglise a pris de cet usage. — 19. Résultat du chant des hymnes par des chœurs alternatifs. — 20. Disposition poétique des phrases dans la poésie des Hébreux. — 21. Différentes espèces de parallélismes. — 22. Parallélisme synonyme. — 23. Parallélisme antithétique. — 24. Parallélisme synthétique. — 25. La versification hébraïque ne se bornait pas au parallélisme des phrases. — 26. Livres poétiques des Hébreux.

1. La poésie des Hébreux est métrique. Les vers dont elle se compose ont deux propriétés : la première, c'est qu'ils diffèrent de longueur et qu'ils varient de six à douze syllabes; la seconde, c'est que la fin de ces vers concourt presque toujours avec la division des divers membres de la phrase.

2. La mesure réelle des vers, c'est-à-dire leur rhythme et leur prosodie, nous sont totalement inconnus, comme l'ancienne prononciation de l'hébreu. Cependant, en les considérant par groupes, on peut en distinguer la conformation. Elle consiste en ce que la phrase entière se divise en un certain nombre de parties à peu près égales, et que chacune de ces divisions forme un vers entier. C'est à la faveur de cette forme particulière de compo-

sition que nos versions littérales des poètes hébreux, quoique écrites en prose, conservent un tour poétique, tandis qu'on arriverait à un résultat tout opposé en traduisant les poètes grecs ou latins de la même manière.

3. Les poètes hébreux faisaient usage d'une sorte de mécanisme qui semble avoir été principalement inventé pour le soulagement de la mémoire. Avaient-ils à retracer des choses incohérentes, des pensées détachées et qui, par la nature ou la disposition du sujet, n'avaient aucune liaison entre elles; ils suivaient alors l'ordre de l'alphabet dans la lettre initiale de chaque verset ou strophe. Il existe encore aujourd'hui dans les poésies sacrées beaucoup d'exemples de cette pratique [1].

4. Le mot de *poésie* renfermait étymologiquement chez les Hébreux trois idées principales : celle d'une forme sentencieuse ou coupée, celle d'un langage figuré, enfin celle d'une élocution élevée; idées qui ne sont rendues qu'imparfaitement par le mot usité de *parabole*, ou *style parabolique*.

5. La forme sentencieuse domine dans toute la poésie hébraïque. Le poète énonce d'abord brièvement sa pensée, sans la développer, sans l'accompagner d'aucune épithète. S'il veut l'embellir, il la répète, la varie, l'étend et renferme dans la même période ou la même idée, ou une idée correspondante, ou une idée opposée. Telles sont les trois formes que les poètes hébreux emploient le plus souvent. Ils disposent leurs phrases deux à deux, leur donnant à peu près la même étendue et faisant symétriser les pensées et les mots.

6. Les figures les plus usitées dans la poésie hébraïque sont la métaphore, l'allégorie, la comparaison et la prosopopée. Ce sont aussi celles qui sont plus exactement renfermées dans l'idée du style parabolique.

7. Les poètes sacrés, dans leur élocution figurée, font

[1] Voyez les Ps. 24, 33, 36, 110, 111, 118, 144; le chap. XXXI des Proverbes depuis le v. 10 jusqu'à la fin, et les Lamentations de Jérémie, à l'exception du dernier chap.

presque toujours usage d'images vulgaires; mais s'ils empruntent leurs métaphores d'objets connus, ordinaires et familiers, ils ont soin, dans l'application qu'ils en font à des objets étrangers, de suivre un ordre fixe, une sorte de règle déterminée par l'usage. En voici des exemples.

8. Il n'est rien de plus ordinaire, dans toutes les langues, que d'exprimer le bonheur par l'idée de lumière, et le malheur par celle de ténèbres; mais les Hébreux emploient ces métaphores presque partout où le sujet le demande, ou seulement le permet. Si Horace dit à Auguste :

Lucem redde tuæ, Dux bone, patriæ :
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies,
Et soles meliùs nitent.
(IV, Ode 4.)

Isaïe, pour promettre au peuple de Dieu le renouvellement de ses prérogatives, l'assurance d'un bonheur sans bornes, dira (XXX, 26) :

La lumière de la lune égalera celle du soleil à son midi;
Les rayons du soleil auront l'éclat de sept jours,
Lorsque le Seigneur aura guéri la blessure de son peuple.

Ce n'est point encore assez; écoutons ce qu'il dit ailleurs (LX, 19-20) :

Tu n'auras plus de soleil pour t'éclairer,
Et la lune ne brillera plus pour toi pendant la nuit;
Mais le Seigneur deviendra lui-même ta lumière éternelle,
Et ton Dieu sera ta gloire.
Ton soleil ne se couchera plus,
Et la lune ne disparaîtra plus à tes yeux;
Parce que le Seigneur te servira de flambeau sans fin,
Et que les jours de ton deuil s'évanouiront.

Voici de quelles images, au contraire, un autre prophète, Ézéchiel, menace du plus affreux désastre l'orgueilleux monarque d'Égypte (XXXII, 7) :

Lorsque je t'éteindrai, je voilerai les cieux,
J'obscurcirai leurs étoiles,
J'envelopperai le soleil d'un nuage,

Et la lune n'enverra plus sa lumière.
Je couvrirai de deuil, à cause de toi, tous les corps lumineux,
Et je répandrai les ténèbres sur la terre, dit le Seigneur.

9. Pour peindre des malheurs graves et subits, les poètes sacrés emploient souvent l'emblême d'une inondation. C'est que tous les ans le Jourdain débordait, grossi par les neiges du Liban, et qu'après la saison des pluies de nombreux torrents se précipitaient dans les étroites vallées de la Palestine.

10. Enfin, le Liban et le Carmel fournissaient des images physiques qui sont exclusivement propres aux Hébreux. Le premier, remarquable par la hauteur et par la magnificence de ses cèdres, offrait un symbole aussi juste qu'expressif de la force et de la majesté. Le second, fertile et couvert de vignes, d'oliviers, d'arbres fruitiers de toute espèce, présentait une image frappante de la fécondité, de la beauté et de la grâce la plus aimable. De là, par une métonymie pleine de hardiesse, le Liban désigne, tantôt le peuple d'Israël ou l'Église (*Is.,* XXXIII, 9; XXXV, 2), tantôt Jérusalem (*Is.,* XXXVII, 24; *Jérém.,* XXII, 6-23) ou son temple (*Zach.,* XI, 2), tantôt le roi d'Assyrie et son armée (*Is.,* X, 34), enfin ce qui dans tout sujet se fait remarquer par sa grandeur, sa noblesse et son élévation (*Is.,* II, 3; *Ezéch.,* III); et de même tout ce qui possède fertilité, richesse, beauté singulière, reçoit le nom du Carmel (voy. les exemples ci-dessus, et *Is.,* X, 18; *Mich.,* VII, 14; *Jérém.,* IV, 6). C'est encore ainsi que par les forts de Basan, les béliers, les génisses, les taureaux (*Ps.,* XXVI, 36; *Ezéch.,* XXXIX, 18; *Amos,* IV, 1), la bête féroce des roseaux (*Ps.,* LXVII, 31), le lion du Jourdain, sont figurés les monarques superbes et cruels des nations.

11. Les poètes hébreux empruntent un grand nombre d'images à leur manière de vivre; or l'occupation principale de ce peuple était la culture des terres et le soin des troupeaux. Il serait trop long d'énumérer combien de figures brillantes ils ont tirées d'une opération champêtre, celle de battre les épis sur l'aire, et comment, à

l'aide de cette image seule, ils ont donné un nouvel éclat aux plus belles pensées et une nouvelle majesté aux idées les plus imposantes. C'est ainsi qu'ils nous peignent le Très-Haut :

Enflammé de colère, qui brise, écrase, foule aux pieds les impies (*Habac.* III, 12; *Joël.* III, 14; *Jerem.* LI, 33; *Is.* XI, 10); qui livre les peuples au bras d'Israël, afin que semblable à un traîneau armé de dents, il les broie, ou qu'il les réduise en poudre sous ses pieds d'airain (*Mich.* IV, 13); qui souffle sur ses ennemis, devenus plus légers que le chaume des montagnes, et les disperse par le tourbillon de son indignation (*Is.* XVII, 13).

C'est ainsi qu'Isaïe a dit (XLI, 15) :

J'ai fait de toi, Israël, j'ai fait de toi un traîneau,
Une herse neuve, hérissée de dents :
Tu fouleras les montagnes et tu les écraseras ;
Tu réduiras les collines en poudre, comme la paille ;
Tu les vanneras, et le vent les emportera,
Et l'ouragan les dissipera au loin.

Homère, pour qui toute image empruntée de la vie champêtre avait tant de charmes, a trois fois employé, sous forme de comparaison, ce qui chez les poètes hébreux est en métaphore (*Il.*, V, 499; XIII, 588; XX, 495). Voici la traduction du dernier passage :

Ainsi quand le laboureur a réuni sous le joug des taureaux au large front, pour fouler l'orge blanchissante sur l'aire aplanie, les tiges se brisent avec facilité sous les pieds des bœufs mugissants. Ainsi, poussés par le magnanime Achille, ses coursiers, au pied solide, écrasent les corps sans vie et les boucliers.

Cette comparaison, toute belle qu'elle est, reste bien au dessous de la hardiesse hébraïque. Un poète de cette nation aurait comparé le héros lui-même au traîneau, plutôt que ses coursiers aux bœufs qui y sont attachés ; rapprochement trop servile, et qui offre une ressemblance trop grande entre les objets comparés.

Le symbole d'un pressoir, qu'aucune poésie n'a mis en usage, sert encore chez les Hébreux à représenter la vengeance divine (*Is.*, LXIII, 1-3). Mais comment exprimer en un idiome étranger ce qui ne peut être dignement re-

tracé que dans la langue originale? Comment rendre même quelques traits de cette peinture où Isaïe nous montre le Messie :

Armé de la puissance et du courroux de son père, s'avançant revêtu d'une pourpre éclatante à travers les bataillons renversés des grands de la terre; il les foule aux pieds dans sa fureur vengeresse, semblable au vigneron, qui dans la cuve où bouillonne un vin nouveau, bondit sur les raisins entassés et les écrase. Le carnage a souillé ses pieds et le sang dégoutte de ses vêtements.

12. Les poëtes sacrés font un emploi fréquent des peintures prises de l'ivresse. Ils célèbrent le glaive guerrier, enivré de sang et transporté d'une fureur effrénée (*Deut.*, XXXII, 42; *Is.*, XXXIV, 5-6). Ils nous représentent les peuples s'enivrant du sang de leurs ennemis, qui fait naître en eux une soif nouvelle (*Is.*, XLIX, 26; LXIII, 6); enfin, par un rapprochement hardi, ils assimilent la terre tremblante à un homme pris de vin, qui chancelle (*Is.*, XXIV, 20) :

La terre chancellera comme un homme ivre,
Elle sera transportée comme une tente dressée pour une nuit.

13. Tout ce qui tenait à la religion était pour eux une source d'images. Ainsi les expressions consacrées pour désigner les ornements et le ministère des prêtres, désignent chez les poëtes hébreux une beauté parfaite, ou la grandeur de la majesté divine. Isaïe, prophétisant la gloire et la joie de l'Église naissante, nous la montre *ornée des vêtements du salut, revêtue du manteau de justice, parée comme un époux pour ses noces* (LXI, 10).

L'art de la broderie, réservé au sanctuaire, fournit au psalmiste une métaphore qui s'ennoblit singulièrement quand on en considère l'origine. Elle se trouve dans le psaume 138, où le poëte célèbre à la fois l'immensité de Dieu et l'habileté admirable que l'Artiste suprême a déployée dans la structure du corps humain :

Pendant que vous me formiez dans le secret,
Et que vous travailliez mes membres, comme avec l'aiguille, dans les lieux cachés de la terre.

Si l'on songe au mécanisme de notre corps, à cet entrelacement varié de veines, d'artères, de fibres, de membranes qui peut être appelé avec tant de raison un ineffable tissu, on reconnaîtra facilement toute l'élégance et toute la justesse de cette métaphore; mais on n'en sentira toute la force et toute la noblesse qu'en se rappelant que l'art de la broderie était réservé pour les habits sacerdotaux et pour les voiles du tabernacle (*Exod.*, XXVIII, 39; XXVI, 36; XXVII, 16).

14. L'emploi d'images tirées de leur histoire était en quelque sorte national et domestique pour les poètes hébreux; rien n'en égalait l'effet pour émouvoir et charmer les esprits. Voici comment ils procèdent à cet égard: pour peindre les faits éclatants, les merveilles à venir, ils empruntent quelque trait important de leurs annales, éclaircissent à l'aide de couleurs étrangères, mais ressemblantes, les événements futurs par les événements passés, les nouveaux par les anciens, les moins connus par ceux qui l'étaient davantage. Cette pratique, exclusive à la poésie sacrée, sera rendue sensible par des exemples.

15. Ainsi les images qui se rapportent au chaos et à la création s'appliquent constamment aux révolutions heureuses ou malheureuses des empires, au renversement ou au rétablissement des états. Jérémie veut-il prédire la ruine du royaume de Juda, il s'écrie, comme s'il avait sous les yeux le tableau de la désolation prête à fondre sur la Judée (IV, 24-26):

J'ai regardé cette terre, et je n'y ai vu que vide et néant;
J'ai considéré les cieux, et ils étaient sans lumière.
J'ai porté mes regards sur les montagnes, et elles tremblaient;
Toutes les collines se choquaient violemment entre elles.
J'ai jeté les yeux de toutes parts, et il n'y avait plus d'hommes;
Et tous les oiseaux du ciel avaient disparu.
J'ai regardé, et j'ai vu le Carmel désert,
Et toutes ses cités détruites,
A l'aspect du Seigneur, par le feu dévorant de sa colère.

Voyez encore Isaïe (XXXIV, 4) et Joël (III, 15-16).

Isaïe veut-il, au contraire, prédire le rétablissement d'Israël, il dit (LI, 15-16):

Je suis le Seigneur ton Dieu,
Qui calme en un instant la mer, lorsque frémissent ses flots;
Mon nom est le Dieu des armées.
J'ai placé ma parole dans ta bouche,
Et je t'ai couvert de l'ombre de ma main,
Pour créer les cieux, établir la terre sur ses fondements,
Et annoncer à Sion cet oracle : Tu es mon peuple.

16. Le même Isaïe figure la dévastation de la Judée par des métaphores prises dans le déluge universel (XXIV, 1, 18 et s.).

Pour peindre les châtiments que la justice divine réserve aux impies, les poètes sacrés empruntent leurs images à la ruine de Sodome (*Ps.* X, 7; *Is.*, XXXIV, 8). Dieu veut-il promettre à son peuple son secours, la liberté, le salut et ses faveurs; aussitôt se présentent à l'esprit du prophète la sortie de l'Égypte, les flots de la mer divisés, les ennemis d'Israël submergés, les déserts traversés sans péril, les sources jaillissant du sein des rochers (*Is.*, XLIII, 16; LI, 9). Enfin la descente du Très-Haut sur le Sinaï figure en général, dans les poëmes hébreux, la manifestation de la puissance divine (*Mich.*, I, 3-4; *Ps.* XVII, 8 et s.).

17. Dans aucune langue la prose ne diffère autant de la poésie que dans l'hébreu. Le poète peut à loisir passer sans cesse du singulier au pluriel et du pluriel au singulier; il peut changer subitement de personne et de temps; il peut même exprimer le futur par le parfait, ou le parfait par le futur. Voici quelques exemples de ces licences :

1° Changement de nombres (*Job.*, III, 20-24) :

Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un infortuné,
Et la vie à ceux dont le cœur est dans l'amertume;
Qui attendent avidement la mort et la mort ne vient point;
Qui l'arracheraient du sein de la terre comme un trésor,
Et qui triompheraient de joie, s'ils trouvaient le tombeau;
Car mes soupirs devancent toujours ma nourriture,
Et mes rugissements s'épanchent avec mon breuvage.

2° Changement de personnes (*Deut.*, XXXII, 5-6).

Dans l'exorde de son cantique, Moïse célèbre la véracité de Dieu, sa fidélité dans tous ses desseins et dans tous ses actes; de là il prend occasion de se déchaîner subitement contre les désordres et la perfidie d'un peuple ingrat, d'abord comme s'il était absent :

La dépravation a corrompu le cœur de ses enfants, il les a reniés.

Et aussitôt, leur adressant la parole :

O race perverse et dépravée,
Est-ce donc là la reconnaissance que tu témoignes au Seigneur,
Nation stupide et insensée?
N'est-il pas ton Père et ton Rédempteur?

Bientôt, l'indignation du poète s'étant un peu calmée, il remonte vers le passé et développe avec le plus grand éclat l'indulgence et la tendresse plus que paternelle de Dieu pour les Israélites; puis il relève l'endurcissement et la stupidité de ce peuple, ou plutôt de cette brute aussi ingrate qu'impie :

Mais le bien-aimé du Seigneur, engraissé de ses dons, s'est révolté contre lui.
Tu t'es engraissé, tu t'es accru, tu t'es revêtu d'embonpoint!
Et il a abandonné le Dieu qui l'avait créé,
Et il a méprisé celui qui avait été son rempart et son salut.

Ce discours qui, dans une courte phrase, s'adresse aux Israélites et s'en détourne un instant après, est d'un effet admirable. Ce mouvement est plein de chaleur et de véhémence; il pénètre l'ame et peint parfaitement le courroux et l'indignation. A ce passage de Moïse est digne d'être comparée, quoique moins vive, cette apostrophe ingénieuse par laquelle Virgile reproche à un traître son crime, et en même temps écarte du roi, qui l'a condamné, l'inculpation d'une cruauté odieuse :

Haud procul indè citæ Metium in diversa quadrigæ
Distulerant; at tu dictis, Albane, maneres!
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus,
Per silvam, et sparsi rorabant sanguine vepres.
(Æn., l. VIII, 642.)

3° Changement de temps. C'est ce qu'on voit partout

dans les Prophètes, pour qui l'avenir n'est pas seulement le présent, mais le passé (*Is.*, x, 28-32; *Joël*, I, 6, 7, 10). Ils expriment aussi les événements passés par un futur (*Deut.*, XXXII, 10).

Asaph, après avoir exposé les crimes dont se sont rendus coupables les Israélites jusqu'au sortir de l'Égypte, devance dans son esprit la clémence du Très-Haut et les désordres du peuple juif. Aussi le passé est-il exprimé par un futur, comme si ces événements étaient sur le point de s'effectuer (*Ps.* LXXVII, 38, 40) :

Cependant le Seigneur leur pardonnera leur iniquité dans sa miséricorde et ne les exterminera point d'entre les hommes;
Souvent il suspendra sa colère,
Et ne laissera point un libre cours à son indignation.
Combien de fois cependant ne l'irriteront-ils pas dans le désert,
Et ne provoqueront-ils pas sa fureur dans la solitude?

Le psaume 103 présente un exemple élégant de cette construction. Le poète sacré, célébrant la grandeur et la sagesse du Très-Haut, manifestées dans l'ordre et la conservation de l'univers, parle au présent des œuvres du Créateur, comme s'il avait été témoin lorsque Dieu réglait toutes choses pour la première fois; mais en exposant les suites de cette grande œuvre, les usages différents des êtres créés, leurs causes finales, il emploie le futur, comme si dès lors il eût prévu les effets qui devaient en résulter dans l'avenir [1].

18. C'était une coutume reçue chez les Hébreux de chanter les hymnes sacrées en chœurs alternatifs (*Néhém.*, XII, 24, 31, 38, 40). Quelquefois l'un des chœurs chantait l'hymne, et l'autre, à des intervalles déterminés, répétait un distique intercalaire, ou refrain (*Exod.*, XV, 20-21); d'autres fois, à chacun des versets que chantait le premier chœur, le second répondait par un refrain invariable, comme dans le psaume 135, où les mots *parce que sa miséricorde est éternelle* achèvent chaque distique.

[1] Voyez le Traité de Littérature, t. II (*Poétique*), p. 45 et 233, où ce psaume a été développé.

Dans les premiers siècles, l'Église chrétienne emprunta de la religion judaïque l'usage des chœurs alternatifs. On appelait cette sorte de chant *antiennes* ou *répons,* lorsque les versets étaient chantés à l'alternative par une moitié du chœur; mais lorsque le verset était partagé en deux, et que le second chœur chantait la dernière moitié, le chant recevait alors la dénomination particulière d'*ἀκροστιχία*, *ἀκροτελευτία ὑποψάλλειν*.

19. De cet usage il résultait que les hymnes étaient disposées en strophes égales, presque toujours en distiques, et en distiques formés en quelque sorte de vers parallèles. Comme cette disposition se trouvait très propre à la modulation musicale, et qu'elle avait d'ailleurs le plus grand rapport avec le caractère de la langue et la nature de son rhythme, elle s'étendit facilement aux autres espèces de poèmes, quoiqu'ils ne pussent pas être chantés de la même manière, et c'est ainsi qu'elle devint d'un usage général dans la poésie des Hébreux.

20. La disposition poétique des phrases consiste principalement dans l'égalité des membres de chaque période, et dans une sorte de similitude ou de parallélisme qui existe entre eux; de telle manière que le plus souvent, dans deux de ces membres, les objets répondent aux objets, les expressions aux expressions avec la plus exacte symétrie.

21. Il y a trois espèces de parallélismes: le *synonyme,* l'*antithétique* et le *synthétique.*

22. Le parallélisme synonyme a lieu lorsqu'une pensée déjà exprimée, l'est de nouveau en d'autres termes d'une signification à peu près semblable. Ici, c'est le premier membre de la période qui est répété en tout ou en partie :

Que tel soit le cri d'Israël : Depuis ma jeunesse, mes ennemis m'ont souvent attaqué;

Depuis ma jeunesse, mes ennemis m'ont souvent attaqué, mais ils n'ont pas prévalu contre moi. (Ps. CXXVIII, 1-2.)

Dieu des vengeances, Seigneur, Dieu des vengeances, montrez-vous dans tout votre éclat.

Jusqu'à quand les impies, Seigneur, jusqu'à quand les impies seront-ils triomphants? (Ps. XCIII, 1, 3.)

Là, la totalité du second membre de la période ne répond qu'à une partie du premier :

Le Seigneur règne; que la terre se réjouisse, que se réjouissent les îles nombreuses de la mer. (Ps. XCVI, 1.)

23. Le parallélisme antithétique a lieu lorsque la pensée est éclaircie par l'opposition d'un contraire. On peut opposer les phrases aux phrases, les mots aux mots, soit deux à deux, soit un à un :

L'ame rassasiée foule aux pieds le rayon de miel; mais pour l'ame affamée, l'aliment amer a de la douceur. (Prov. XXVII, 7.)

Tel feint d'être riche, pendant que tout lui manque; tel autre, d'être pauvre, pendant qu'il regorge de tout. (*Ib.*, XIII, V.)

Cette sorte de parallélisme convient principalement aux maximes et aux sentences, dont la finesse forme le caractère propre. Cependant elle n'est point bannie des autres genres de poésie, comme on peut en juger par le cantique d'Anne (I, *Reg.*, II, 4), et dans Isaïe (LXV, 13) :

L'arc des forts est brisé; les faibles ont été revêtus de force.

Le Seigneur livre à la mort, et il rend à la vie;--il précipite au tombeau et il en retire;

Le Seigneur réduit à la pauvreté et il enrichit; — il abaisse et élève.

Oui, mes serviteurs se rassasieront, mais vous, vous serez affamés; — mes serviteurs se désaltéreront, mais vous, vous aurez soif.

Mes serviteurs se réjouiront; mais vous, vous serez couverts de honte; — mes serviteurs chanteront dans la joie qui transportera leur ame; mais vous, vous pousserez des soupirs, dans la douleur qui déchirera la vôtre.

24. Le parallélisme synthétique a lieu lorsque les membres de phrase se correspondent mutuellement, par l'effet de la seule forme de la période, sans aucune répétition de la même idée, de même que sans aucune opposition d'idées contraires :

La loi du Seigneur est parfaite, elle convertit les ames; —le témoignage du Seigneur est véritable, il donne l'intelligence à l'ignorant.

Les préceptes du Seigneur sont droits, ils réjouissent les cœurs;—la règle du Seigneur est pure, elle éclaire les yeux.

La crainte du Seigneur est chaste, elle subsiste éternellement; — les jugements du Seigneur sont la vérité même, ils portent leur justification en eux-mêmes.

Ils sont plus désirables que l'or, et que des amas de pierres précieuses; — ils sont plus doux que le miel et que les rayons liquides de la ruche. (Ps. XVIII, 8-11.)

25. C'est dans ce parallélisme des phrases que consistait en grande partie la versification des Hébreux, et l'on peut croire qu'ils y joignaient l'observance d'un certain rhythme, et même de certains pieds. Mais la marche qu'ils suivaient à cet égard est maintenant couverte d'une telle obscurité qu'il est impossible de décider si l'oreille seule et la durée pareille des sons servait de règle, ou bien si c'était une prosodie fixe et déterminée par des lois rigoureuses.

26. Outre les poèmes didactiques dont nous avons parlé précédemment, et le Cantique des cantiques dans lequel Salomon figure l'alliance de Dieu et de son Église, l'Ancien Testament renferme le livre de *Job*, celui des *Psaumes* et ceux des *Prophéties*.

§ 2. — *Du Livre de Job en général.*

1. Job et le temps dans lequel il vivait. — 2. Caractère du poème de Job. — 3. Auteur de ce poème. — 4. Parties qu'on y distingue. — 5. Ce poème est précieux sous le rapport scientifique.

1. Les plus habiles critiques s'accordent à regarder Job, comme arrière-petit-fils d'Esaü. L'épreuve à laquelle il fut soumise paraît être arrivée vers la naissance de Moïse, et sa mort, vers celle de Josué.

2. Le poème de Job est d'une espèce toute particulière, en ce sens qu'il n'offre ni rapport avec les autres poèmes hébraïques, ni liaison avec ce qui concerne les Israélites. La scène est placée en Idumée; c'est l'histoire d'un Iduméen qu'on y raconte; tous les interlocuteurs sont des Iduméens ou des Arabes, habitants des contrées voisines et pour la plupart issus d'Abraham. L'hébreu pur est la langue dont se sert l'auteur, quoiqu'il paraisse être Iduméen. Il est très probable en effet que tous les descendants d'Abraham, Israélites, Iduméens, Ara-

bes, tant ceux qui naquirent de Céthura que ceux qui sortaient d'Ismaël, firent pendant long-temps usage d'un idiome commun.

3. On est moins d'accord sur l'auteur de ce poème. Les uns l'attribuent à l'interlocuteur Eliu, se fondant sur le v. 17 du c. XXXII, où ce personnage semble dire quelque chose en qualité d'auteur (XXXII, 1-15).

D'autres en font honneur à Moïse qui l'aurait composé sur les mémoires laissés par Job. Quoi qu'il en soit, c'est le plus ancien monument de la littérature et de la poésie sacrée.

4. Saint Jérôme distingue deux parties dans le livre de Job : l'une, ou la narration, est en prose; l'autre, ou les discours et les dialogues, est en vers. Il compare la mesure de ces vers à celle des hexamètres latins et grecs. Il est difficile, aujourd'hui, pour ne pas dire impossible, de vérifier l'opinion de saint Jérôme; mais on remarque dans les discours de Job et de ses amis un style vif, des expressions nobles et figurées, et tout ce qui constitue la poésie, soit dans le tour des phrases, soit dans la diction.

5. Le poème de Job est un monument d'autant plus précieux, qu'il renferme une foule de détails curieux sur l'état des connaissances humaines, à cette époque si reculée de nous. On y trouve des descriptions d'animaux, de plantes, de météores célestes, des notions astronomiques qui prouvent, non que dès lors la science avait fait des progrès remarquables, mais que les hommes ont commencé par la science.

ART. Ier. — ANALYSE DU LIVRE DE JOB.

1. Début du livre de Job. — 2. Sujet du poème. — 3. Nombre d'interlocuteurs que l'auteur y introduit. — 4. Caractère du langage des trois amis de Job. — 5. Réponses de Job et effet de ses réponses. — 6. Questions sur lesquelles roule entre eux le débat. — 7. Véritable état de la question. — 8. Coup décisif de cette question.

1. Job était un homme d'un cœur droit et simple. Il était riche et puissant; il avait dix enfants tous unis entre eux, et pour lesquels il avait soin d'offrir des sacrifices au Seigneur.

Un jour que le trône de Dieu était environné de ses fidèles et rapides messagers, l'ange des ténèbres osa se présenter devant lui, et l'Eternel lui dit :

As-tu vu mon serviteur Job, cet homme simple et vertueux, craignant Dieu et évitant le mal? Il n'en est point de comparable à lui sur la terre.

Le génie du mal lui répondit :

Job craint Dieu, il est vrai ; il cultive la vertu, mais ta main puissante l'a comblé de tous les biens ; permets que j'étende la mienne sur lui, que je mette sa vertu à l'épreuve, et alors tu jugeras s'il est véritablement fidèle à tes lois.

Dieu accorde alors à l'Esprit la permission qu'il demandé, mais il lui défend de frapper Job dans sa personne. Aussitôt l'Esprit descend sur la terre, et détruit tous les biens de Job : le même jour, à la même heure, des messagers se présentent et lui apprennent qu'il a perdu ses enfants, ses moissons, ses troupeaux, tout ce qui faisait sa richesse et sa joie.

Job s'humilie, il se prosterne devant le Seigneur, et dans son affliction profonde, il ne profère que ces paroles dont le souvenir a été recueilli dans tous les siècles :

Nu je suis sorti de la terre et nu j'y rentrerai. Dieu m'avait donné ces biens, Dieu me les a ôtés; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu. Que son nom soit béni.

Tant de malheurs ne lui arrachent pas même un murmure :

Jusque là, dit l'historien sacré, la bouche de Job ne commit aucune faute et ne proféra contre le Seigneur aucune parole indiscrète.

L'ange de la nuit, confus, remonte aussitôt vers le ciel et se présente de nouveau devant Dieu. L'Eternel lui dit :

Tu as vu mon serviteur Job? Sa patience s'est-elle démentie? — Non, répond l'Esprit; mais souffre que je le frappe encore, et tu jugeras s'il était digne de tes bontés. — Va, dit le Tout-Puissant, je te permets d'éprouver Job par de nouveaux malheurs.

L'ange des ténèbres prend son vol, étend sa main funeste sur le vertueux patriarche, et le couvre d'un ulcère qui dévore tous ses membres et lui fait éprouver d'affreuses douleurs. Job, étendu sur un monceau de fumier, n'a, pour enlever les immondices de ses plaies, que les débris inégaux d'un vase de terre. Sa femme lui demande avec une cruelle ironie, avec le sarcasme du désespoir, s'il est toujours disposé à bénir l'Éternel. Job lui répond :

Vous parlez comme une femme qui n'a point de sens. Si nous avons reçu les biens de la maindu Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ? — En toutes ces choses encore, la bouche de Job ne se rendit coupable d'aucun péché.

L'écrivain sacré fait cette remarque et la répète par deux fois, pour réveiller le lecteur et le rendre plus attentif à ce qui constitue le sujet du poème ; c'est-à-dire, pour qu'il observe si Job persévérera dans sa constance et s'il soutiendra de nouvelles épreuves avec une égale force d'ame, avec la même réserve et la même modération dans ses paroles.

2. Trois amis de Job arrivent pour le consoler ; mais à l'aspect des maux qui le rongent, ils reculent d'épouvante ; ils se taisent d'abord ; mais leur pitié se changera bientôt en soupçons, et ces soupçons éclateront en reproches importuns, en invectives cruelles. C'est de là que naît le sujet du poème.

3. L'auteur y introduit quatre interlocuteurs, Eliphaz, Baldad, Sophar, ces trois amis de Job, et plus tard Eliu. Job prend le premier la parole ; il exprime en termes éloquemment plaintifs l'horreur de sa situation. Il maudit le jour où il est né, le lait qu'il a sucé, les caresses qu'il a reçues ; la mort lui semble préférable à la colère de Dieu.

4. Eliphaz le reprend pour son impatience, lui reproche sa faiblesse, et se jetant dans des considérations générales sur la justice divine, il le taxe indirectement de quelque grande faute. Son éloquence est pompeuse,

mais vague et verbeuse; le cœur n'est point satisfait de ses paroles.

Par une gradation qui dénonce tout l'art du poète, on observe plus de force dans le discours du second interlocuteur. Baldad exprime hautement ce qu'Eliphaz ose à peine laisser entrevoir : il pose en principe un dogme reçu chez les Juifs, savoir, que la justice divine ne frappe jamais l'innocent; il en conclut que Job n'est malheureux, qu'il n'a vu périr ses enfants, détruire ses moissons que parce qu'il est un grand coupable.

Le troisième interlocuteur, Sophar, l'accuse d'orgueil, d'erreur et de mensonge, parce qu'il se défend contre les accusations de ses amis; il l'exhorte à revenir à des sentiments plus sages, à une conduite plus pure. Sophar, comme Eliphaz et Baldad, s'étend sur la manifestation toujours éclatante des jugements de Dieu contre les méchants et les impies, sur la perte certaine qu'il réserve aux hypocrites, attaquant ainsi Job d'une manière encore détournée, mais évidente.

5. Job, dans une triple invocation d'une richesse infinie, soutient trois fois que sa vie est pure, et que les rigueurs du ciel sont pour lui un mystère qu'il ne saurait comprendre. Il prend Dieu et les hommes à témoin de son innocence; il conjure le Très-Haut de cesser une lutte où le plus faible doit succomber. Bientôt ses plaintes contre l'Être Suprême deviennent plus vives, et dans l'emportement de sa douleur il avance que les bons et les méchants sont également exposés aux coups de sa vengeance.

Ses réponses ne font qu'irriter ses amis, imbus du dogme religieux qu'ils ont fait connaître. Ils accusent Job d'hypocrisie; ils le traitent d'insensé; ils répètent ce qu'ils ont dit de la justice divine; ils le répètent en l'accompagnant de comparaisons hardies, de métaphores brillantes, de toutes les fleurs de la poésie orientale.

Job à son tour oppose les mêmes réponses, mais il les étend et les amplifie; il renouvelle ses appels à l'Être Suprême, ses instances pressantes, ses protestations

d'innocence; il se plaint de la dureté de ses amis, de la vanité de sa vie, des maux qu'il endure; il s'abandonne à la douleur, au désespoir, en assurant que c'est en Dieu qu'il place sa dernière espérance. Plus ses adversaires ont mis de force à lui objecter les châtiments des impies, plus Job met d'obstination à leur opposer, à leur démontrer l'impunité, la sécurité, le bonheur inaltérable dont ils jouissent jusqu'à la mort.

Eliphaz, animé par cette réponse, en vient aux inculpations ouvertes, aux insultes; il accuse avec emportement l'homme le plus irréprochable, de crimes très graves, d'injustices, de rapines, d'oppressions; et après lui avoir reproché de n'être qu'un impie qui joue la vertu et la piété, il termine en l'exhortant à la pénitence (c. XXII).

Job n'en appelle qu'avec plus de courage au tribunal de Dieu, et fait des vœux pour qu'il lui soit permis de plaider sa cause devant lui; il se plaint avec plus d'impatience des rigueurs dont il est accablé, se glorifie avec plus de confiance de sa vertu, et défend avec plus de force l'opinion qu'il a avancée sur l'impunité des impies (XXIII, XXIV).

Baldad répond seulement par une peinture courte mais très ornée de la majesté et de la sainteté du Très-Haut, attaquant d'une manière cachée la hardiesse de Job qui avait osé en appeler à son jugement (XXV).

Job se raille de Baldad et expose encore avec plus de magnificence et d'étendue, la puissance et la sagesse infinie de Dieu. Le troisième ami ne répliquant rien et les autres restant aussi dans le plus profond silence, Job manifeste enfin sa véritable opinion sur le sort des impies. Il déclare que leur félicité n'a rien de stable, et qu'un jour eux et leurs descendants éprouveront tout-à-coup que Dieu tire vengeance de l'injustice; mais que sur tous ces points il est impossible aux mortels de pénétrer les secrets de la sagesse divine, et que la plus grande sagesse de l'homme consiste dans la crainte de Dieu. Il relève sa gloire et sa félicité première en les comparant

à sa misère et à son humiliation présente. Enfin, pour répondre aux inculpations d'Eliphaz et aux inductions injustes des autres, il rend un compte détaillé de sa vie passée, proteste en présence de Dieu et des hommes de l'intégrité qu'il a toujours manifestée dans l'accomplissement de ses devoirs et en appelle une seconde fois au jugement de Dieu (XXVI-XXXI).

6. Ce débat roule, comme on le voit, sur deux questions : dans la première, il s'agit de savoir si celui qui par un jugement particulier de Dieu, se trouve exposé aux plus grands maux, peut être regardé comme un homme innocent et religieux; la seconde, déterminée moins exactement, a pour objet l'examen des desseins de Dieu, dans la dispensation des biens et des maux de cette vie. Dans l'une et dans l'autre, Job soutient qu'il est juste, de manière à taxer Dieu lui-même d'injustice.

7. L'état de la question est très clairement expliqué dans ce qui suit. En effet, les trois amis de Job ayant cessé toute réplique, *parce que Job se regardait toujours comme juste* (XXXII, 1), Eliu se présente et se déclare contre tous avec une égale force : contre Job, *parce qu'il se défendait aux dépens du Seigneur* (XXXII, 2); contre les trois amis, *parce que n'ayant rien à répondre à Job, ils le condamnaient* (XXXII, 3). Le discours de ce quatrième interlocuteur est parfaitement conforme à l'état de la question. Après avoir dit quelques mots sur lui-même, il déclare qu'il va entrer en discussion avec Job, d'une autre manière, et sans écouter ni la haine ni la faveur. En conséquence, opposant à Job ses propres paroles, il le reprend de ce qu'il fait trop de fond sur sa justice, de ce qu'il affirme avec assurance qu'il est exempt de tout crime et de toute malice; de ce qu'il se défend avec trop d'emportement et de ce qu'il ose avancer que Dieu a contre lui des sentiments de haine (XXXIII, 9, 10, 11). Il établit ensuite que Dieu n'est point tenu de manifester aux hommes les motifs de sa conduite; que cependant il donne des avertissements aux mortels, par des révélations nocturnes ou par des maladies ex-

traordinaires, afin de les guérir de leur orgueil (*Ib.*, 12, 13, 15, 22). Il reproche de nouveau à Job, de vanter sa justice, de prétendre que Dieu le traite injustement et en ennemi (XXXIV, 5), en lui montrant combien ces accusations sont irrévérentes et injurieuses envers Dieu. En troisième lieu, il objecte à Job que c'est à tort et sans motif qu'il conclut, du malheur des bons et de la félicité des méchants, que la piété est inutile à l'homme, observant que si les bons restent long-temps en butte à l'adversité, c'est parce qu'ils ne cherchent pas le secours du ciel, ou parce qu'ils ne l'attendent pas avec patience, ou qu'ils ne se montrent pas humbles et soumis à Dieu (*Ib.*, 11-20). Par cette seule réponse, Eliu, comme il le remarque fort justement lui-même, condamne l'obstination de Job et détruit les préventions malignes de ses trois censeurs (XXXV, 4). Ensuite il développe les desseins de Dieu dans les châtiments qu'il inflige aux hommes; le Très-Haut veut, par là, les éprouver, les corriger, abattre leur orgueil, perdre les pécheurs obstinés et faire grâce à ceux qui se soumettent. C'est ainsi que Dieu s'est conduit envers Job; il doit prendre garde de se montrer rebelle à ses volontés ou de se rendre désormais coupable de quelque crime (XXXVI, 16). Enfin il l'exhorte, par la considération de la puissance et de la majesté divine, à présenter au Très-Haut le tribut de respect qui lui est dû. A ces reproches, à ces conseils d'Eliu, si souvent interrompus et si souvent repris, Job ne répond rien.

8. Il était temps de frapper le coup décisif, d'attaquer le doute par sa propre conviction, et c'est ce que le poète a fait.

Dieu se montre enfin lui-même : il reproche aux amis de Job de s'être égarés en vains discours; il condamne Job lui-même d'avoir voulu pénétrer dans des mystères inaccessibles, et pour lui montrer sa faiblesse et son ignorance, il l'interroge sur les merveilles de la nature qu'il décrit avec un langage sublime, il lui demande quelle part il a prise à tout cet ouvrage, et s'il y recon-

nait un seul défaut. A ces mots, Job se soumet et s'abaisse devant Dieu; il avoue sa faute, se couvre de cendre, fait pénitence et recouvre tous les biens qu'il avait perdus.

ART. II. — BEAUTÉS DU LIVRE DE JOB.

1. Manière dont sont représentés les trois amis de Job. — 2. Raison pour laquelle le rôle de censeur est réparti entre trois personnages. — 3. Sentiments exprimés dans le livre de Job. — 4. Manière dont Job peint l'espérance, la mort, la grandeur de Dieu.— 5. Comparaison d'Homère avec Job dans quelques passages analogues. — 6. Le livre de Job brille par les descriptions. — 7. Idée du discours sublime que le poète prête à Dieu.

1. Ce poème parfait dans son ensemble, ne l'est pas moins dans ses détails. Les trois amis sont représentés sous les traits qu'exigeait la nature de la composition : censeurs durs, sévères, faciles à s'irriter, ils se laissent aisément entraîner, du pieux dessein de consoler, aux invectives et aux insultes. Dès le début, ils manifestent cette disposition, et l'on voit clairement ce que l'on doit attendre d'eux. Le premier, en prenant la parole, montre quelque douceur (IV, 2) :

Si nous tentons, dit-il, de te parler, tu le supporteras peut-être avec peine.

L'indignation l'emporte sur-le-champ, et il ajoute :

Mais qui peut retenir ses paroles ?

Le second s'enflamme tout-à-coup et s'écrie (VIII, 2) :

Jusques à quand tiendras-tu de semblables discours? Jusques à quand les paroles de ta bouche seront-elles comme un vent impétueux ?

Entendons le troisième (XI, 2-3) :

La multitude des paroles restera-t-elle sans réponse, suffira-t-il de parler sans fin pour paraître juste ?
Tes mensonges imposeront-ils silence aux hommes, et crois-tu qu'après que tu t'es raillé des autres, nul ne pourra te confondre ?

Ils sont injustes, querelleurs; ils enveniment tout (VIII, 3) :

Dieu pervertira-t-il l'équité ? le Tout-Puissant fera-t-il fléchir la justice ?

Et il est à remarquer que Job ne s'est encore rien permis contre la justice divine.

Que dis-je! tu rends la piété vaine et tu bannis la prière qu'on adresse au Seigneur (xv, 4).

Telle est la conséquence maligne qu'ils tirent. Ils sont pleins d'orgueil, de vanité, tout enflés de leur sagesse (xviii, 3-5) :

Pourquoi, lui disent-ils, nous regardes-tu comme des animaux sans raison? Pourquoi semblons-nous impurs à tes yeux?

O insensé, qui te déchires toi-même dans la colère qui te transporte! Est-ce donc qu'à cause de toi la terre deviendra déserte et que le rocher sera arraché de sa place?

Ah! nous verrons plutôt s'obscurcir la lumière et s'éteindre le feu des impies!

2. C'est une heureuse idée que d'avoir réparti le rôle de censeur entre trois personnages : un seul aurait été trop borné et n'aurait eu aucune importance; un nombre considérable de détracteurs aurait été importun et il en serait résulté de la confusion.

3. Le poème de Job, merveilleusement approprié pour exprimer la terreur, respire partout la grandeur et le sublime; mais les émotions plus douces n'en sont point bannies pour cela. Le poète sait aussi employer la plainte et la voix de la douleur pour faire naître la pitié :

Puisse périr le jour où je suis né, et la nuit en laquelle il a été dit : Un homme a été conçu (iii, 3)!

Etrange manière de gémir! Il n'y a que l'Écriture qui ait jamais parlé ainsi.

Je dormirais dans le silence et je reposerais dans mon sommeil (*Ib.* 13).

Cette expression, *je reposerais dans* MON *sommeil*, est une chose frappante; mettez *le* sommeil, tout disparaît. Bossuet a dit : *Dormez* VOTRE *sommeil, riches de la terre, et reposez dans* VOTRE *poussière*. (Or. fun. de Le Tellier.)

Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur (*Ib.*, 20)?

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

L'homme, né de la femme, vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères.

Tel que la fleur, il brille un instant et se fane; il fuit comme l'ombre, et sa forme n'est jamais la même.

O Seigneur, ouvrirez-vous sur lui vos yeux redoutables et le ramènerez-vous en jugement avec vous?

Détournez de lui vos regards afin qu'il ait quelque relâche et qu'il se repose à l'heure marquée, comme le mercenaire (xiv, 1, 2, 3, 6).

Cette circonstance, *né de la femme*, est une redondance merveilleuse; on voit toutes les infirmités de l'homme dans celles de sa mère. Le style le plus recherché ne peindrait pas la vanité de la vie avec plus de force que ce peu de mots : « Il vit *peu de temps* et il est « rempli de *beaucoup* de misères. »

Bientôt la douleur s'élève plus vive, mais elle conserve encore par intervalles ses accents plaintifs et touchants (xix, 2, 3, 21, 22) :

Jusques à quand tourmenterez-vous mon ame et m'accablerez-vous par vos discours?

Déjà dix fois vous m'avez outragé, vous ne rougissez point, vous êtes endurcis contre moi.

Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi; car la main du Seigneur m'a frappé.

Pourquoi me poursuivez-vous à l'exemple de Dieu? Déjà ne vous êtes-vous pas rassasiés de ma chair?

4. Avec quelle perfection Job nous peint l'espérance se complaisant dans ses idées, ingénieuse à se créer dans l'avenir des images de bonheur, les nourrissant avec crédulité, les décrivant et les embellissant avec tous les transports de la joie (xxix, 18-25) :

Je disais : Je mourrai dans mon nid, et mes jours se multiplieront comme les branches du palmier;

Mes racines s'étendront jusqu'au bord des eaux et la rosée séjournera sur mon branchage.

Ma gloire sera toujours nouvelle, et mon arc se renouvellera dans ma main.

Les hommes m'attendront et resteront dans l'attente; ils se tiendront en silence, attentifs à mon dessein.

Lorsque j'aurai parlé, ils ne répliqueront rien; mes paroles couleront doucement sur eux.

Ils m'attendront comme la pluie, et ils ouvriront la bouche comme à la pluie du soir.

Homère a cent façons sublimes de peindre la mort; mais Job les a toutes surpassées par ce seul mot (XVIII, 13) :

Le premier-né de la mort dévorera sa beauté.

Le premier-né de la mort pour dire *la mort la plus affreuse* est une de ces figures qu'on ne trouve que dans la Bible. L'Ecriture appelle encore la mort *le roi des épouvantements.*

Quand Job veut relever la grandeur de Dieu, il s'écrie :

L'enfer est devant ses yeux (XXVI, 6);..... C'est lui qui lie les eaux dans les nuées (XVI, 12);..... Il ôte le baudrier aux rois et ceint leurs reins d'une corde (XII, 18).

5. Comparons Homère avec Job dans quelques passages analogues.

Au festin de Pénélope, le divin Théoclymène est frappé des présages sinistres qui menacent les prétendants (*Odyss.*, XX, 351) :

Ah! malheureux! que vous est-il arrivé de funeste? Quelles ténèbres sont suspendues sur vos têtes, sur votre visage et autour de vos genoux débiles! un hurlement se fait entendre, vos joues sont couvertes de pleurs. Les murs, les lambris sont teints de sang; cette salle, ce vestibule sont pleins de larmes qui descendent dans l'Érèbe, à travers l'ombre. Le soleil s'évanouit dans le ciel, et la nuit des enfers se lève.

Tout formidable que soit ce sublime, il cède encore à la division du livre de Job (IV, 13-16) :

Dans l'horreur d'une vision de nuit, lorsque le sommeil endort le plus profondément les hommes,

Je fus saisi de crainte et de tremblement, et la frayeur pénétra jusqu'à mes os.

Un esprit passa devant ma face, et le poil de ma chair se hérissa d'horreur.

Je vis celui dont je ne connaissais point le visage. Un spectre parut devant mes yeux, et j'entendis une voix comme un petit souffle.

Il y a là beaucoup moins de sang, de ténèbres, de

larmes que dans Homère; mais *ce visage inconnu* et *ce petit souffle* sont en effet beaucoup plus terribles.

Si Homère peint un jeune homme abattu par la lame de Ménélas, il le compare à un jeune olivier couvert de fleurs, planté dans un verger loin des feux du soleil, parmi la rosée et les zéphyrs; tout-à-coup un vent impétueux le renverse sur le sol natal, et il tombe au bord des eaux nourricières qui portaient la sève à ses racines. Voilà la longue comparaison homérique avec ses détails charmants (*Il.*, XVII, 55) :

Καλὸν, τηλεθάον· τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσι
Παντοίων ἀνέμων, καί τε βρύει ἄνθεϊ λευκῷ.

On croit entendre les soupirs du vent dans la tige du jeune olivier.

Job pour tout cela n'a qu'un trait (XV, 33) :

L'impie se flétrira comme la vigne tendre, comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur.

Mais ailleurs, il sait employer à propos la longue comparaison (VIII, 16-18) :

Vous verriez l'impie humecté avant le lever du soleil et réjouir sa tige dans son jardin.

Ses racines se multiplient dans un tas de pierres et s'y affermissent.

Si on l'arrache de sa place, le lieu même où il était le renoncera et lui dira : Je ne t'ai point connu.

Combien cette comparaison, ou plutôt cette figure prolongée, est admirable ! C'est ainsi que les méchants sont reniés par ces cœurs stériles, par *ces tas de pierres* sur lesquels, dans leur prospérité coupable, ils jettent follement leurs racines.

6. Le poème de Job renferme d'admirables descriptions. Nous avons déjà cité celle du cheval [1]. La peinture qu'Eliu fait du tonnerre ne lui est pas inférieure (XXXVII, 1) :

Mon cœur est saisi d'épouvante, il bondit et s'élance hors de mon sein.

[1] Traité de Littérature, t. Ier (Style et Composition), p. 264.

Écoutez attentivement le frémissement de sa voix (du tonnerre) et le murmure terrible qui sort de sa bouche.

Il vole en droite ligne dans toute l'étendue des cieux, et sa lumière brille jusqu'aux extrémités de la terre.

Sa voix, sa grande voix rugit ensuite; sa voix majestueuse tonne au loin, et l'on ne peut en retrouver la trace après qu'elle s'est fait entendre.

7. Le génie qui étincelle dans le discours que le poète prête au Créateur, a été un sujet d'admiration dans tous les siècles. Mille traducteurs ont essayé à l'envi de rendre la grandeur de ce morceau sublime; tous ont échoué. Voici cependant une esquisse assez habile des principales beautés qu'il renferme :

Homme, où te cachais-tu, quand du sein du chaos,
La lumière naquit, fille de mes paroles?
Où pesas-tu la terre? où scellas-tu ses pôles?
As-tu franchi le seuil des prisons de la mort,
Vu le berceau du jour, le lit où la nuit dort?
Fais-tu gronder la foudre, errer la nuit obscure,
Et du vieil Océan ondoyer la ceinture?
As-tu dit au soleil : Luis, parcours l'univers?
Embrases-tu l'été? Glaces-tu les hivers?
Répands-tu la rosée et la pluie abondante?
L'épervier te doit-il son aile indépendante,
L'autruche son instinct libre et dénaturé,
Le paon étoilé d'or, son plumage azuré?
Aiguises-tu le dard de l'hydre empoisonnée?
Ouvris-tu les forêts à la biche étonnée?
Fais-tu lever l'aurore au cri d'un noble oiseau,
Et rugir sur les monts l'antre du lionceau?
As-tu prêté la vie à l'argile grossière,
En papillons légers animé la poussière,
Du coursier belliqueux enflammé les naseaux?
Soumets-tu la baleine, épouvante des eaux,
Monstre qui sous ses flancs blanchit les mers profondes,
Ouvre une gueule armée et fume au sein des ondes?
Interroge ta fange, homme présomptueux,
Réponds, qu'as-tu fait? Parle et dis ce que tu peux.

LEMERCIER.

§ 3. *Des Psaumes.*

Ce que comprend le livre des Psaumes.

Le livre des Psaumes comprend : 1° des *hymnes pro-*

prement dites; 2° des *hymnes historiques;* 3° des *élégies;* 4° des *odes;* 5° des *acrostiches* et des *stances morales.*

ART. Ier. — HYMNES PROPREMENT DITES.

1. Origine des hymnes.—2. Époque à laquelle la poésie lyrique des Hébreux fut surtout florissante. — 3. Hymnes de la Veillée et hymnes Invitatoires. — 4. Hymnes pour la fête des Tabernacles. — 5. Pour la fête de la Pentecôte. — 6. Idée des autres hymnes, et entre autres des hymnes de la Restauration et des Miséricordes. — 7. Époques auxquelles les hymnes étaient chantées ; idée des hymnes du Départ et de l'Introït.

1. On a dit que les premières paroles de l'homme furent un chant d'admiration et d'amour. A la vue de l'univers et de toutes les merveilles qui lui paraissaient faites pour lui, l'homme sentit qu'il existait un Être bon qui l'avait comblé de tant de bienfaits, un Être puissant qui avait produit tant de choses, un Être éternel qui n'avait été créé par personne ; il le nomma aux cieux, à la terre, à la nature entière.

Tel fut aussi l'effet de ce spectacle sur l'auteur de ce beau psaume 148, où toutes les créatures sont invitées à célébrer de concert la gloire de Dieu :

Louez le Seigneur, habitants des cieux, louez-le dans les régions élevées.

Louez le Seigneur, vous qui êtes ses anges ; louez-le, vous tous qui formez son armée.

Ce cantique a été imité avec la plus grande élégance par Milton, qui l'a mis avec beaucoup de convenance dans la bouche d'Adam, encore habitant du jardin de délices.

L'origine des hymnes remonte donc à celle de la poésie, et celle-ci va s'unir à la naissance de la religion, c'est-à-dire du genre humain lui-même.

Cette tradition n'était pas inconnue aux Grecs, et les fables de leurs poètes la déguisaient mal lorsqu'ils disaient que *l'origine de la musique,* c'est-à-dire de l'art des chants ou de la poésie, *était sainte et céleste. Les poètes,* ajoutaient-ils, *sont donc des personnages sacrés, les interprètes des volontés divines, des hommes en relation et en commerce avec le ciel.*

C'était pour les rappeler à ce ministère sacré et aux

fonctions de cet auguste sacerdoce que Platon mettait au premier rang des poésies les hymnes en l'honneur des dieux [1]. Les hymnes en l'honneur du grand Dieu, de Jéhovah, étaient aussi le sujet que préféraient les prophètes de Sion. Ils aimaient à *le louer sur la lyre et sur la harpe, sur les instruments à corde et sur les flûtes; ils le louaient au son des trompettes, au bruit des tambours et des cymbales retentissantes.* Ils disaient :

Lévites, de vos sons prêtez-nous les accords,

et tout-à-coup, échauffés de l'esprit divin, comme si Dieu lui-même eût parlé par leur bouche, ils employaient pour le célébrer tout ce que la poésie a de plus sublime, tout ce qu'elle a de plus merveilleux dans le style et de plus passionné dans les mouvements.

2. Ce fut principalement sous le règne de David que la poésie lyrique fut florissante. Suivant l'ordre établi par ce roi, quatre mille chantres ou musiciens pris parmi les lévites et divisés en vingt-quatre classes [2], sous la conduite de deux cent quatre-vingt-huit directeurs, se succédaient de semaine en semaine pour le service du temple; ils avaient pour unique fonction, les uns de chanter les hymnes [3], les autres d'en accompagner le chant avec différentes espèces d'instruments. Leurs chefs étaient Asaph, Eman et Idithun, qui paraissent avoir aussi composé des psaumes [4]. Par un appareil si magnifique et auquel il n'a jamais rien existé de comparable, nous pouvons conjecturer quelle était la noblesse et la majesté de la poésie lyrique des Hébreux. Ce qui nous en reste ne nous est parvenu que dépouillé de tous ses ornements; ceux qui dépendent de l'élocution et des pensées sont les seuls qui se soient conservés, et même encore ils sont quelquefois obscurcis par d'épaisses ténèbres.

3. Le livre des Psaumes nous paraît renfermer trente hymnes proprement dites. Il faut placer à leur tête le

[1] *De legibus*, l. 3.

[2] I. Paralip. XXIII, 5. — [3] *Ib.* XXV, 1-7. — [4] II. Paralip. XXIX, 30.

psaume 103, ou l'*hymne de la création*, dont nous avons déjà parlé [1]. On ne peut douter que cette hymne et toutes les autres n'aient été composées pour augmenter encore la pompe et l'éclat de ces fêtes solennelles où l'on voyait le peuple accourir en foule de toutes les parties de la Judée. Aussitôt que les joyeuses fanfares des trompettes du temple avaient annoncé le retour de la fête tant désirée, soudain de tous les points s'élançaient des troupes pleines d'allégresse, revêtues de leurs plus beaux habits et non moins brillantes que les Théories de la Grèce. Un lévite marchait à leur tête; il leur chantait de *douces paroles*, et tous l'accompagnaient en répétant en chœur les *hymnes de la veillée* [2] (ps. 83), jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la ville sainte. Bientôt ils inondaient en foule les portiques du temple, qui se présentait à eux comme paré de toute sa gloire et partout orné de festons magnifiques; et tandis qu'ils se rangeaient en ordre dans la cour du peuple, élevés sur les degrés du vestibule et revêtus de leurs habits sacerdo-

[1] Traité de Littérature, *Poétique*, p. 45 et 235.

[2] L'hymne de la Veillée nous explique les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait, du temps de David, être aperçu que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrase prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénelon, il découvre dans le cœur de l'homme *ces degrés mystérieux qui, de vertus en vertus, nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux.*

Ascensiones in corde suo disposuit... Ibunt de virtute in virtutem; videbitur Deus deorum in Sion.

Quelquefois le sentiment qui l'oppresse intercepte sa respiration. Un verbe, qui s'avançait pour exprimer la pensée du prophète, s'arrête sur ses lèvres et retombe sur son cœur; mais la piété le comprend, lorsqu'il s'écrie : TES AUTELS, Ô DIEU DES ESPRITS! *Altaria tua, Domine virtutum!*

Le Ps. 142 devine en quelques mots tout le christianisme :

Apprends-moi, Seigneur, à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu.

Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, *parce qu'il est Dieu*, et que le mérite dépend exclusivement de cette direction soumise de la pensée?

taux, les lévites les exhortaient au silence, et les sons des harpes unis aux accents de leurs voix, faisaient retentir jusqu'aux cieux les *hymnes invitatoires* (ps. 150, 66, 133, 116, 199, 112, 95, 148, 94). Après cette espèce d'exorde sublime, le psalmiste se livrait à l'enthousiasme divin, et de ses lèvres inspirées sortaient ces merveilles incomparables de la poésie sacrée.

4. Au jour de la *fête des Tabernacles* (ps. 8 et 80), de cette fête instituée par Moïse en mémoire de l'établissement des Israélites dans la terre de Chanaan, après le voyage dans le désert, où ils avaient logé sous des tentes, il vous rappellera (ps. 80, v. 7) que c'est le bras vengeur du Tout-Puissant qui les a délivrés de la servitude d'Égypte,

Qui a éloigné les fardeaux loin de leurs épaules, et qui a repoussé loin de leurs mains les paniers de l'esclavage.

Tout-à-coup on croit entendre Dieu lui-même leur adresser encore la parole au milieu des foudres et des éclairs, du haut du mont Sinaï; et lorsqu'au souvenir des *eaux de contradiction* ce même Dieu leur reproche, dans les termes les plus tendres et les plus affectueux, leur obstination, leur ingratitude et l'oubli criminel dont ils ont payé toujours et paient encore ses bienfaits, alors on se sent touché jusqu'aux larmes et l'on ne peut s'empêcher de demander : Quel est donc cet homme, qui sait ainsi réunir toutes les beautés du sentiment à toutes les richesses du style?

5. Ces richesses excitent encore l'admiration, si l'on entre dans le temple au jour de cette autre fête, celle de la Pentecôte (ps. 64), où

Tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.

Car le psalmiste a profité de cette circonstance pour étaler aux yeux le plus riant, le plus ingénieux et le plus animé des tableaux de la nature; il se plaît à exal-

ter, dans les termes les plus magnifiques, la bonté du Dieu qui fertilise la terre; et s'il est quelque chose que l'on puisse comparer à la richesse d'expressions qu'il prodigue, ce n'est certainement que l'éclat des richesses qu'il décrit.

Tu visites la terre dans ton amour, tu la fécondes, tu la combles de richesses !

Fleuve du Seigneur, surmonte tes rivages ! Prépare la nourriture de l'homme, c'est l'ordre que tu as reçu.

Inonde les sillons, va chercher les germes des plantes, et la terre, pénétrée de gouttes génératrices, tressaillera de fécondité.

Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de bénédictions; tes nuées distilleront l'abondance.

Des îles de verdure embelliront le désert; les collines seront revêtues d'allégresse et les épis se presseront dans les vallées.

Les troupeaux se couvriront de riches toisons; tous les êtres pousseront un cri de joie. Oui ! tous diront une hymne à ta gloire [1].

6. Le psalmiste mérite encore de ravir notre admiration, soit qu'il célèbre la science infinie de Dieu, son immensité qui remplit tout de sa présence, et l'industrie admirable avec laquelle il a formé le corps humain (ps. 138); soit qu'il chante ses bienfaits, l'immensité de son amour envers les hommes, et sa bonté qui se manifeste visiblement par les secours accordés à tous ceux qui l'invoquent (ps. 32, 65, 91, 110, 145, 146, 147); ou que le front couronné des lauriers de la victoire et traînant à son char les ennemis vaincus, il vienne dans son temple adorer le Dieu des armées et lui rendre la gloire qu'il lui envoyait (ps. 137, 149, 97); ou qu'enfin il emploie tout ce que les images ont de plus sublime pour publier sa grandeur dans l'*hymne de la restauration* (ps. 96). Veut-on, après ces émotions fortes, après ces tableaux imposants, se réfugier dans des sentiments plus doux et plus tendres; le même psalmiste nous offre l'*hymne des miséricordes* (ps. 106) qui n'ont jamais été célébrées, dit La Harpe, d'un ton plus sublime; et nous ajouterons avec lui que jamais le sublime n'a été plus touchant.

[1] Trad. de M. le comte de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, VIIe entretien.

On ne regrettera pas de trouver ici quelques passages du psaume 138.

Dans ce psaume, David se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit (v. 7-10) :

Où me cacher pour fuir tes regards pénétrants ?
Si je m'élève dans les cieux , t'y voilà ;
Si je m'enfonce dans l'abîme, t'y voilà encore.
Si j'emprunte les ailes de l'Aurore
Et que je m'envole jusqu'aux bornes de l'Occident,
C'est encore ta main qui m'y conduit ;
C'est encore ton pouvoir que j'y rencontre.

Dans le ps. 91, il jette les yeux sur la nature et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler (v. 5-7) :

Seigneur, vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages,
Je serai ravi en chantant les œuvres de vos mains.
Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! vos desseins sont des abîmes ;
Mais l'aveugle ne voit point ces merveilles et l'insensé ne les comprend pas.

7. Toutes ces hymnes étaient, comme nous l'avons dit, chantées dans les cérémonies publiques de la religion, dont les unes venaient à des époques fixées par les lois, et les autres étaient commandées par les prêtres dans les circonstances extraordinaires. Parmi ces dernières, il en est une dont la grandeur inspira les hymnes les plus magnifiques aux poètes sacrés : c'est la translation de l'arche sur la montagne de Sion. Long-temps cette arche sainte avait été vue dans un lieu sauvage et reléguée sans honneur dans Ephrata. Ce spectacle attristait l'âme de David, et il fit le serment *de ne jamais accorder le sommeil à ses yeux jusqu'à ce qu'il eût trouvé une demeure au Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob.* L'arche d'alliance où le Seigneur aimait à demeurer dans toute sa gloire, *le marche-pied du Dieu vivant,* est donc enfin transportée sur la montage sainte. Elle sort du palais de David, où d'abord elle avait été dé-

posée, et les prêtres en chœur ont commencé l'*hymne du départ* (ps. 67) qui malheureusement ne se montre plus à nous que couverte de ténèbres impénétrables dans plusieurs de ses parties. Mais ce malheur n'a pas atteint les autres hymnes qui furent composées pour cette cérémonie solennelle. Quoi de plus beau que l'*hymne de l'introït* (ps. 23) qui fut chantée par deux chœurs au moment où l'arche entrait dans ce temple?

1er CHOEUR.—Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme; oui toute la terre et tous ceux qui l'habitent sont à lui.

2e CHOEUR.—Parce que c'est lui qui l'a fondée au dessus des mers et qui l'a établie au dessus des fleuves.

1er. Qui montera sur la montagne du Seigneur? Qui s'arrêtera dans son sanctuaire?

2e. Celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur; celui qui n'a point formé dans son ame de desseins trompeurs et qui n'a point fait de serment frauduleux.

1er. C'est celui-là qui recevra la bénédiction du Seigneur, celui-là qui méritera la miséricorde du Très-Haut.

2e. Oui, telle est la race de ceux qui le cherchent sincèrement, de ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob.

1er. Levez vos portes, ô princes; et vous, portes éternelles, levez-vous, afin de laisser entrer le Roi de gloire.

2e. Quel est ce Roi de gloire? C'est le Dieu fort, le Dieu tout puissant, le Dieu des armées.

1er. Levez vos portes, ô princes; et vous, portes éternelles, levez-vous, afin de laisser entrer le Roi de gloire.

2e. Quel est ce Roi de gloire? C'est Jehovah, le dieu des armées qui est lui-même ce Roi de gloire.

Le plus beau morceau peut-être de Callimaque est celui qui ressemble le plus à l'*hymne de l'introït*.

ART. II. — HYMNES HISTORIQUES.

1. Double but des hymnes historiques. — 2. Caractère de ces hymnes. — 3. Leur destination.

1. Les hymnes historiques des Hébreux avaient pour double but de chanter les miracles opérés par le Tout-Puissant en leur faveur, et de composer un abrégé poétique de leur histoire. Les cinq hymnes de ce genre (ps. 77, 104, 105, 134 et 135) en renferment effective-

ment tous les faits principaux depuis Abraham jusqu'à la ruine du royaume d'Israël.

2. Ici l'on ne s'attend pas sans doute à retrouver la simplicité de l'historien, ni la régularité sage et méthodique de sa marche : c'est un poète qui raconte, sa narration doit être toute poétique. L'histoire apparaît à ses yeux avec tout son cortége de grandeur et de petitesse, de ridicule et de sublime, de bassesse et de majesté. Dédaignant tout ce qui ne peut qu'à peine effleurer l'ame, il s'empare des grands traits capables de faire une impression forte et durable; il les rapproche l'un de l'autre, il les présente sous le jour le plus favorable, et réunissant en un seul faisceau tous les traits de lumière épars et presque perdus dans les livres des historiens, il en forme comme un foyer ardent dont on a peine à soutenir l'éclat. Telle est la marche de Virgile lorsqu'il veut rappeler au souvenir de ses concitoyens les guerres et les triomphes des Romains jusqu'au siècle d'Auguste; et c'est ainsi que les psalmistes nous apprennent aussi les faits les plus importants de l'histoire de leur nation.

Ils chantent l'alliance de Dieu avec Abraham et la protection qu'il lui accorda; la jalousie des fils de Jacob, la douceur, la sagesse et la gloire de Joseph (104); ils disent les maux qui sont le partage des rois aveugles; Pharaon châtié avec son peuple, et englouti avec ses armées dans les profondeurs de la mer (77); le roi de Basan, le roi des Amorrhéens et les rois de Chanaan, *brisés par la verge de fer,* et leurs royaumes donnés en héritage à son peuple (134, 135); ils disent les Israélites ingrats et rebelles condamnés à un exil de quarante années et à la mort dans le désert par un jugement de Dieu (105); ils nous font trembler devant ses vengeances; et vous aussi, tribus rebelles, ils vous effraient sur votre sort, vous qui méconnûtes la puissance du Très-Haut et qu'il soumit au pouvoir du glaive :

O vous, postérité d'Abraham, enfants de Jacob,
Cherchez donc le Seigneur, espérez en lui.
Et vous, Seigneur, ajoutez à toutes vos bénédictions,
Aux bénédictions que vous avez versées sur nous et nos enfants.

Dî senectuti placidæ quietem,
Romulæ genti date remque, prolem,
Et decus omne.
(HOR.)

3. Ainsi les auteurs sacrés ramènent tout à un but moral et religieux que les auteurs profanes ont rarement connu. Mais cette marche devenait surtout nécessaire dans ces hymnes historiques qui semblent avoir été spécialement destinées à l'instruction de la jeunesse; car les Hébreux n'ignoraient pas quel est le charme de l'harmonie, et combien s'oublie difficilement ce qu'elle a gravé dans la mémoire. Leur législateur n'avait pas voulu qu'ils vécussent dans une ignorance coupable de tout ce qu'avaient fait et souffert leurs aïeux, et qu'ils fussent comme étrangers au milieu de leur patrie; mais il avait voulu surtout qu'ils missent toute leur confiance en Dieu, que ses commandements fussent toujours la règle de leur conduite et que jamais le souvenir de ses œuvres ne sortît de leur mémoire. C'était le sens exprès d'une loi du Deutéronome [1], et les hymnes dont nous parlons paraissent avoir été composées pour en rendre l'exécution plus facile. Ainsi les poètes étaient véritablement chez eux les législateurs des hommes et les précepteurs de la sagesse; et la poésie se montrait véritablement la *fille du ciel*, puisque tous ses efforts tendaient à les rappeler au souvenir de sa chère patrie.

ART. III. — ÉLÉGIES.

1. Élégies que renferme le livre des Psaumes. — 2. Idée du psaume 41. — 3. Époque à laquelle semblent appartenir les élégies qui ne sont pas de David.

1. Le livre des Psaumes contient trente élégies dont la plupart furent composées par David. Plusieurs d'entre elles (ps. 68, 85, 142, 37, 54, 108, 139) semblent se rapporter à l'époque où il fuyait devant son fils Absalon [2]. Et que leur nombre n'étonne pas; car y eut-il jamais de sujet d'élégie plus touchant que la situation d'un

[1] C. VI, 7-9; c. XI, 19-20.
[2] Voyez Traité de Littérature, *Poétique*, p. 181 et s.

père malheureux, persécuté par l'enfant dénaturé qu'il se plaisait à regarder comme devant être un jour le soutien de sa vieillesse? *C'est le plus grand et le plus insupportable de tous les maux.* Quelques autres (ps. 38, 53, 34, 141, 55, 30, 41, 42, 62) peuvent aussi se rapporter au temps où Saül, jaloux de son mérite et de sa gloire, cherchait toutes les occasions de le faire périr, ou lorsque ne trouvant pas d'autre moyen de mettre ses jours en sûreté, il avait pris le parti de la fuite, et allait dans le désert, et chez les peuples voisins, où plus d'une fois il fut exposé au même danger qu'il voulait éviter.

Parmi toutes ces élégies, le psaume 41e peut être proposé comme le plus beau modèle du genre.

On sait l'éclat et la magnificence avec laquelle on célébrait chez les Hébreux les cérémonies de la religion: le peuple y accourait en foule des extrémités de la Judée, et ces jours étaient pour lui de véritables jours de fête et de réjouissance. David, poursuivi par ses ennemis, exposé à leurs insultes, et languissant dans l'exil loin du temple et de ses solennités, devait donc être en proie à la plus vive douleur; mais Achille, exilé dans sa tente par la soif de la vengeance, se consolait avec sa lyre; c'était à sa lyre aussi qu'Orphée demandait de dissiper les ennuis de son cœur; et, comme eux, David tâchait d'adoucir ses chagrins en les chantant sur la harpe. Il composa cette admirable élégie où sont peints avec la plus grande vérité tous les sentiments qu'il devait éprouver dans son exil. Tour à tour il frémit de désir, cède à la douleur, s'abandonne aux regrets, succombe sous le poids de l'affliction, et tombe vaincu par les maux qu'il endure; puis il se relève, il ose lutter contre eux, et saisit avidement quelques rayons d'espérance qui brillent au milieu des ténèbres épaisses dont il est enveloppé. Il supplie, il pleure, il aime, il se plaint, il remercie, il se laisse aller au désespoir, à la confiance; il est terrassé, il se relève et paraît comme au même instant et presque à la fois agité de mille sentiments opposés.

Il commence par une comparaison tirée des lieux mêmes qu'il habite. Au sein des déserts brûlants d'Hermoniim, de cette terre altérée que ne peut rafraîchir *un fleuve jaunâtre et profondément encaissé*, qu'on nomme le Jourdain, et *dont l'onde épaissie se traîne avec lenteur sur un sable mobile*, il a vu souvent les animaux haletants de soif se précipiter avec ardeur vers les sources d'eau vive, il trouve de la ressemblance entre leur position et la sienne :

Ainsi qu'un cerf altéré soupire pour l'eau des fontaines,
Ainsi mon ame soupire pour vous, ô mon Dieu !
Mon ame a soif du Dieu fort et vivant.

Et tout-à-coup, se laissant emporter à l'ardeur de ses désirs :

Oh ! quand est-ce que j'irai et que je paraîtrai dans la présence de mon Dieu !

Le plaisir et le bonheur dont il pourra s'enivrer alors lui rappellent douloureusement qu'il est maintenant triste malheureux. Hélas !

Jour et nuit mes larmes sont mon aliment,
Parce qu'on me dit sans cesse : Où est donc ton Dieu ?

Ces demandes, ces reproches impies sont ce qui afflige David le plus profondément : et, qu'on nous permette de le dire en passant, c'est encore un des traits particuliers qui distinguent essentiellement les poésies sacrées de toutes celles de l'antiquité païenne. Partout, il est vrai, les historiens, les poètes, les philosophes, détestent le sacrilége et l'impiété ; c'est une disposition naturelle et générale ; mais aucun ne va jusqu'à s'en affliger, jusqu'à s'en faire un sujet de chagrin personnel ; et il n'y a que David qui se dise et redise :

Leurs blasphèmes sont dans ma mémoire, ils attristent mon ame,
Et j'épanche ma douleur au dedans de moi :
Jusqu'au jour où j'approcherai des tabernacles admirables,
Où je porterai mes pas vers la demeure du Seigneur ;
Au milieu des accents de joie et des cantiques de louange,
Et des exclamations du peuple qui célébrera votre fête.

Ces dernières idées le ramènent encore à l'espérance ; et s'indignant alors contre lui-même de se laisser toujours abattre par la tristesse, il a recours à une des figures les plus animées, et par une apostrophe hardie :

Pourquoi, ô mon âme, es-tu accablée de tristesse?
Pourquoi me troubles-tu?
Espère en Dieu. Oui, je chanterai encore ses louanges,
Les louanges de celui qui est mon salut.

Et ces versets forment le refrain ou la période intercalaire qui est répétée trois fois dans le cours du psaume, et qui convient si bien à la nature de l'élégie, puisque la douleur se complaît dans ses idées, et aime à revenir sur les sentiments qui l'agitent et à les reproduire par intervalles. Dans ce chant d'un exilé, c'est donc l'espérance qu'il se plaît à invoquer, et il redouble d'efforts pour s'exciter lui-même à l'accueillir dans son cœur. Mais tout-à-coup une circonstance imprévue vient donner une nouvelle force à ses craintes et à sa tristesse. Seul sur le haut des montagnes où le Jourdain prend sa source, il contemple ses flots, enflés par la pluie des orages, se précipiter avec fracas, et ce bruit lui rappelle le trouble de sa vie agitée, et par une image hardie, confondant et broyant ensemble les couleurs qui conviennent à la tristesse et celles qui conviennent au torrent :

Ici l'abîme invoque l'abîme,
Tout autour mugissent les cataractes ;
Tous vos orages d'en haut, ô mon Dieu !
Tous vos flots ont passé par dessus ma tête.
Mais au retour de l'aurore, le Seigneur appellera sa miséricorde,
Et, pendant la nuit, je le célébrerai dans mes chants.

Tout le reste de cette élégie nous présente ainsi le tableau fidèle d'un homme agité qui flotte entre l'espérance et la crainte, qui trouve partout des raisons pour l'une et pour l'autre, qui s'empare de toutes les idées, les accueille un moment, les caresse avec complaisance ; puis les rejette avec dépit, pour y revenir encore et les rejeter encore, jusqu'à ce qu'enfin il se réfugie plein de confiance dans la bonté du Seigneur qui le protége.

3. Outre ces élégies de David et les autres (ps. 6, 16, 21, 27, 50), il en est qui portent les noms d'Asaph, d'Ethan, d'Emon, etc. (ps. 78, 87, 88, 43, 101, 119, 122, 129, 136), et qui semblent appartenir à une époque moins éloignée et se rapporter au temps des malheurs des Hébreux et de leur captivité chez les Babyloniens. Dominés par le sentiment de la douleur la plus profonde, tous ces psalmistes recherchent les expressions les plus fortes et les plus sombres que la poésie puisse leur prêter. Ils sont aussi éloquents, aussi terribles que David dans la peinture de leurs maux, où ils semblent aussi se complaire : ils paraissent comme lui sous l'empire de mille passions diverses; la fureur, la colère, l'indignation, la crainte, l'espérance les agitent tour-à-tour, et l'on voit se placer sous leur plume les expressions de la reconnaissance et de l'imprécation, de l'amour et de la haine, de la confiance et du désespoir. Mais quelque belles que soient ces élégies, aucune n'est comparable pour sa perfection à celle de David dans son exil, si ce n'est peut-être le *Super flumina Babylonis*, ce psaume, *le plus beau des cantiques sur l'amour de la patrie*, selon l'expression d'un écrivain célèbre qui l'a lui-même imité pour le fond dans la première strophe d'un chant d'Atala.

ART. IV. — ODES.

1. Divers genres des odes hébraïques. — 2. La poésie hébraïque n'exclut pas la grâce et la douceur. — 3. Psaumes qui peuvent être rangés dans les odes du genre doux. — 4. Idée des odes principales du genre doux. — 5. Psaumes qui peuvent être rangés dans les odes du genre tempéré. — 6. Idée des odes principales du genre tempéré. — 7. Psaumes qui peuvent être rangés dans les odes du genre sublime. — 8. Idée des odes principales du genre sublime.

1. On peut distinguer trois genres dans les odes hébraïques : le genre doux, le genre tempéré et le genre sublime.

2. Quelque grave et sérieuse que soit la poésie des Hébreux, et quoiqu'elle ne descende jamais à ces sujets légers et frivoles qui trop souvent ont envahi le domaine des muses profanes, la grâce et la douceur ne lui sont

pas inconnues; elle se plaît aussi quelquefois à la peinture des sentiments tendres et paisibles; elle emploie les images riantes et fleuries qui viennent agréablement flatter et récréer l'imagination, et par l'habileté qu'elle met à disposer ces pensées et ces sentiments si aimables, elle nous offre plus de charmes, dit Lowth, que n'auraient pu jamais en prodiguer les muses et les grâces profanes en réunissant toutes leurs largesses.

3. On trouve dans le genre doux les ps. 123, 60, 121, 132, 15, 35, 61, 40 et 22 de David; le ps. 79 d'Asaph; les ps. 84 et 44 des fils de Coré; le ps. 126 de Salomon; et les ps. 71, 125, 120, 1, 127 et 128, sans nom d'auteur.

4. Dans le psaume 22, David nous dépeint Dieu comme un pasteur, et lui-même comme une brebis; mais passant sans cesse du sens littéral au sens figuré, on dirait que son ode fut faite pour être chantée par deux chœurs dont le premier était chargé des versets allégoriques, et le deuxième les expliquait, comme dans les tragédies des anciens le chœur expliquait souvent les discours et les actions des personnages :

Le Seigneur est le pasteur qui me conduit; rien ne pourra me manquer; il m'établira dans de gras pâturages; il me guidera près d'une onde qui s'épanche doucement.

Il a converti mon ame; il m'a conduit par les sentiers de la justice pour la gloire de son nom; et dussé-je marcher au milieu des ombres de la mort, je ne craindrai rien, parce que le Seigneur est avec moi.

Sa verge et sa houlette me défendront contre tous mes ennemis, etc.

La marche du psaume 79 est un peu différente. Asaph comparant le peuple d'Israël à une vigne, commence par une transition progressive du style simple au style figuré; puis il finit par un retour gradué du style figuré au style simple. C'est un petit chef-d'œuvre de grâce et d'aménité.

La tendresse et le désir sont peints avec le dernier charme dans le psaume 22 par David, alors exilé au fond des déserts de la Judée. Dans un sujet plus relevé, mais non moins gracieux, où le psalmiste (ps. 71) chante le

sacre de Salomon, la beauté et la variété des images, la noblesse du plan et du style sont portées à un tel point que rien n'égalera jamais la grâce et la douceur mêlées de sublime, qui brillent dans cette composition tout entière.

Le psaume 132 nous semble supérieur à tous les autres de ce genre; il en réunit, comme un abrégé, tous les charmes. David contemplant dans quelque fête solennelle, l'affluence et la concorde du peuple, exprime ainsi le sentiment qu'une vue si agréable fait naître dans son ame :

O spectacle aimable et doux, de voir des frères ainsi habiter ensemble!

Tel est un parfum précieux qui, de la tête d'Aaron, découle sur sa barbe, et de sa barbe jusqu'au bord de ses vêtements.

Telle la rosée qui du sommet de l'Hermon descend sur les montagnes de Sion. Oui, c'est sur Sion que le Seigneur a répandu sa miséricorde.

5. On trouve pour le genre tempéré, les psaumes 3, 4, 7, 9, 11, 12, 13, 18, 19, 20, 26, 29, 31, 39, 51, 52, 56, 57, 58, 59, 63, 69, 107, 109, 130 et 143 de David; le psaume 89 de Moïse; les psaumes 72, 73, 76 et 82 d'Asaph; le psaume 48 des fils de Coré; les psaumes 70, 90, 93, 114, 115, 117 et 131, sans nom d'auteur.

6. Parmi ces odes, on peut remarquer le psaume 11 dont nous avons parlé [1]; le psaume 26, où poursuivi par Saül, il se jette avec tant de confiance dans les bras de Dieu; le vingt-neuvième, dont le titre indique qu'il fut composé pour la dédicace de son palais, et qui renferme l'éloge de la bonté de Dieu, *qui sèche le matin les pleurs qui ont été versés le soir*. L'éloge de cette bonté fait encore en partie le sujet du psaume 117, où le poète célèbre aussi la vengeance que Dieu tire de ses ennemis, et finit par l'expression de la joie la plus vive. Le délire de cette joie se fait également entendre à nous dans le cinquante-sixième; dans le cinquante-huitième, David, plein de confiance en son Dieu, nous peint d'avance la rage et

[1] Traité de Littérature, *Poétique*, p. 47.

la confusion de ses ennemis; le soixante-troisième nous montre les méchants aiguisant leurs langues comme des flèches aiguës, et tombant sous les coups d'un plus faible qu'eux; et dans le soixante-douzième Asaph nous fait entendre le chant d'un homme qui long-temps a douté de la Providence divine, mais qui renonce enfin à son erreur parce qu'il a vu le triomphe du juste et l'abaissement du pécheur.

Sans parler du psaume 18 [1], on en voit plusieurs autres où le psalmiste, après un début simple et sans éclat, s'échauffe à mesure que son sujet se développe sous sa plume, se passionne et s'élève ainsi par degrés jusqu'au ton le plus sublime. Tel est le psaume 76 où le poète, après avoir commencé par dépeindre l'état d'abattement et de trouble dans lequel il est tombé, finit par faire éclater ses transports en pensant à la bonté du Seigneur, et chantant ses louanges, il nous ravit d'admiration par la vivacité du mouvement, le choix des incidents et la magnificence des images.

En effet c'est d'abord une humble prière qu'il adresse au Seigneur :

Ma voix s'élève vers le Très-Haut; sans cesse je pousse des cris vers lui; —ma voix s'élève vers le Très-Haut, afin qu'il daigne m'exaucer.

Mais des prières ne peuvent suffire pour le consoler. Bientôt il cherche un adoucissement à sa douleur dans le souvenir des temps anciens. Mais quel effet peut produire une semblable idée, sinon d'aggraver le sentiment des maux actuels, par le rapprochement du bonheur passé?

Le Seigneur me rejettera-t-il donc pour toujours? ne pourrai-je plus le fléchir?

Sa clémence a-t-elle péri pour jamais? a-t-il retiré ses promesses pour toute la suite des âges?

Dieu a-t-il oublié d'être miséricordieux? dans sa colère a-t-il mis un terme à sa miséricorde?

Mais repassant dans son esprit les desseins de Dieu

[1] Traité de Littérature, *Poétique*, p. 47.

dans les châtiments qu'il inflige aux hommes, il se ranime au souvenir des faveurs dont il a comblé son peuple, il éclate en transports de louanges :

Seigneur, combien tous vos conseils sont saints! quel autre Dieu est égal à vous en majesté!

Vous êtes le Dieu qui opère des prodiges; vous avez manifesté votre force au milieu des nations.

Par le pouvoir de votre bras, vous avez délivré votre peuple, la postérité de Jacob et de Joseph.

Les eaux vous virent, ô mon Dieu, les eaux vous virent et tremblèrent, les abîmes eux-mêmes furent troublés.

Les nuées fondirent en torrents; les cieux firent entendre leurs voix.

Vos flèches parcoururent l'espace; la voix de votre tonnerre roula en tourbillons.

Vos foudres brillèrent sur l'univers, la terre trembla et fut émue d'effroi.

Tel est aussi le psaume 7, qui se présente également composé de deux parties bien distinctes. Dans la première, David rappelle à Dieu qu'il a toujours eu confiance en lui; il le prie de ne pas l'oublier dans ses malheurs, et de ne pas l'abandonner à la fureur de ses ennemis. Jusqu'alors il a soupiré; mais tout-à-coup le nom, le souvenir de ses ennemis le remplit d'une sainte fureur : ce n'est plus le même homme; son cœur se gonfle d'indignation, il ne respire que vengeance et entasse images sur images.

7. On trouve pour le genre sublime les psaumes 10, 17 et 28 de David; les psaumes 49, 74, 75 et 81 d'Asaph; les psaumes 45, 49 et 86 des fils de Coré; enfin les psaumes 2, 10 *bis,* 92 et 113, sans nom d'auteur.

8. Parmi ces odes, il faut distinguer le psaume 28 et le 49e. Le premier nous offre un modèle éclatant de sublime, en même temps que cette heureuse alliance de la brièveté du style avec l'abondance des idées. Le poète y démontre l'empire suprême de Dieu et sa puissance infinie, par le fracas redoutable et par la force merveilleuse du tonnerre, que les Hébreux appelaient *la voix du Seigneur*. Pour cela, il en décrit les effets :

Apportez des victimes au Seigneur; apportez au Seigneur un tribut de gloire et de louange.

Rendez au Seigneur la gloire que vous devez à son nom; chantez la louange à l'entrée de son sanctuaire.

La voix du Seigneur a retenti sur les eaux; le Dieu de puissance a fait entendre son tonnerre sur leur vaste étendue.

La voix du Seigneur est pleine de force; *la voix du Seigneur* est pleine de majesté.

La voix du Seigneur brise les cèdres, le Seigneur brise les cèdres du Liban.

Il les fait bondir comme le petit de la génisse; il a fait bondir le Liban et le Syrion [1] comme le faon de la licorne.

La voix du Seigneur lance la flamme et le feu; *la voix du Seigneur* fait trembler le désert; le Seigneur fait trembler le désert de Gadès.

La voix du Seigneur ravage les forêts; le Seigneur appelle tous les hommes à son temple, pour qu'ils y publient sa gloire [2].....

Le psaume 49 nous présente un autre genre de sublime. Le sujet en appartient à la théologie morale. Les maximes qu'il renferme sont graves, pleines de sagesse; elles n'ont en général rien de relevé ni de brillant. Mais si l'on examine l'ordonnance du poème et la scène qui y est exposée, on reconnaîtra qu'il ne peut y avoir rien de plus magnifique. Dieu, par un décret solennel, convoque toute la race humaine pour exercer devant elle un jugement éclatant sur son peuple. Le tribunal auguste s'élève dans Sion :

Le Dieu des Dieux, le Seigneur a parlé, et il a convoqué la terre depuis l'orient jusqu'au couchant.

Dieu s'est levé de Sion, dans tout l'éclat de sa gloire.

La majestueuse approche du Tout-Puissant est expri-

[1] C'était la cime la plus haute de la chaîne du Liban.

[2] En lisant cette ode, il ne faut pas perdre de vue en quel lieu et au milieu de quel peuple le poète célèbre les louanges du Très-Haut, par la considération des effets terribles du tonnerre. C'est en Palestine, parmi les Israélites qui voyaient naître les orages du côté de l'occident, au sein de la Méditerranée, d'où ils venaient éclater sur la chaîne du Liban, et allaient expirer dans les déserts de l'Arabie. Or, c'est là le tableau que nous trace le poète, imitateur fidèle de ce qui se passait sous ses yeux. Remarquez encore que le nombre septenaire était un nombre consacré par la religion, et c'est à quoi fait allusion ce terme, *la voix du Seigneur*, répété jusqu'à 7 fois.

mée par des images empruntées de l'apparition du Seigneur sur le mont Sinaï :

Notre Dieu approche, et ne gardera point le silence.
Un feu dévorant le précèdera, et un ouragan violent grondera autour de lui.

Le ciel et la terre sont appelés pour être témoins de la justice du Très-Haut, suivant une locution pleine de majesté dont on trouve quelques autres exemples [1] :

D'en haut, il appellera les cieux et la terre pour entrer en jugement avec son peuple.

Aussitôt paraît en personne l'Éternel lui-même, et il prononce la sentence qui remplit tout le reste de l'ode; d'où il résulte que l'éclat et la majesté admirable de l'exorde se communiquent à toutes les autres parties du poème. Parmi les odes d'Horace, il en est une (l. III, 25) dont le sujet est peu différent. Ce poète l'a traité, suivant sa coutume, avec une élégante variété, et même avec plus de gravité et de piété qu'on n'en devait attendre d'Horace. Mais dans une semblable matière, le sublime auquel s'est élevé le psalmiste forme l'apanage exclusif de la poésie hébraïque; et en effet, aucune autre religion, aucune histoire poétique ne peuvent ni ouvrir une scène aussi majestueuse, ni la décorer d'un appareil aussi pompeux et d'images aussi belles et aussi nobles.

ART. V. — ACROSTICHES ET STANCES MORALES.

1. Acrostiches et psaumes où ils se rencontrent. — 2. Usage primitif des acrostiches. — 3. Psaumes qui se composent de stances morales.

1. Les acrostiches sont des poèmes où le génie de l'auteur est obligé de se traîner à la suite des lettres de l'alphabet. Pour ces tours de force de l'esprit, on a coutume de se montrer assez indulgent, et cette indulgence ne paraît que de la justice. Cependant on aurait tort de la réclamer toujours pour David : souvent sa marche ne paraît point gênée par ces entraves, et il se joue de ses

[1] Deutéron. XXXII, 1; Isaïe, I, 2.

fers plutôt qu'il ne les traîne. Tels sont les psaumes 24, 33, 36 et 144 de David, auxquels on peut joindre le psaume 118, sans nom d'auteur.

Dans ce dernier psaume, le poète exalte la douceur et l'excellence de la loi divine :

C'est une lampe pour mon pied mal assuré, une lumière, un astre qui m'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vertu (v. 105).

Je la médite nuit et jour, cette loi divine (v. 97).

Je la cache dans mon ame, afin de ne point l'offenser (v. 11).

Mais si tu dilates mon cœur, je courrai dans la voie de tes commandements (v. 32).

2. L'acrostiche revient quelquefois à son usage primitif, qui fut certainement d'aider la mémoire; et on le trouve dans les psaumes qui se composent de maximes ou de sentences détachées, et dans lesquels il y a peu de rapport et de liaison, tant pour le sujet que pour les pensées. La plupart sont de vraies *stances morales*.

3. Ce nom convient encore à ces autres psaumes (5, 14, 15, 100, 140, 111, 124), où l'auteur, occupé de quelque grande vérité de la morale et de la religion, se laisse aller tranquillement aux réflexions qu'elle lui inspire, et nous arrête quelques instants sur la considération du néant de la vie, de la bonté de Dieu, du bonheur du juste et du triomphe passager du méchant :

Vidi impium super exaltatum, et elevatum sicut cedros Libani.—Et transivi, et ecce non erat (Ps. 36).

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Il foulait à ses pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

RACINE.

§ 4. *De la poésie prophétique.*

ART. 1er. — DE LA POÉSIE PROPHÉTIQUE CONSIDÉRÉE DANS SON ORIGINE.

1. Livres où se trouvent les monuments de la poésie prophétique. — 2. Prophètes et éducation que la plupart recevaient. — 3. Prophéties antérieures à l'établissement des colléges prophétiques.

1. Les monuments de la poésie prophétique se trouvent

dans les prédictions des prophètes, qui composent presque en totalité les livres auxquels ils ont donné leur nom, et dans quelques morceaux que l'on rencontre épars dans les livres historiques. Ces prophéties sont poétiques par la forme et par le style, c'est-à-dire qu'elles sont métriques et revêtues de tous les ornements, de toutes les qualités de la poésie.

2. Les prophètes étaient sans doute choisis de Dieu même, et recevaient de lui tous les dons qui devaient les rendre capables d'un si noble office. Mais la plupart d'entre eux, dès leur plus tendre jeunesse, étaient soumis à une éducation convenable et propre à les préparer à ce ministère sacré. Depuis que les Hébreux existaient en corps de nation, ils avaient eu des colléges de prophètes, dont les membres, éloignés de la foule et du tumulte, se livraient à l'étude des choses saintes et à de pieux exercices; à la tête de ces colléges était un prophète revêtu de la plus grande autorité, et favorisé des inspirations les plus particulières de l'Esprit saint. L'occupation principale de ces hommes privilégiés était de célébrer les louanges du Très-Haut dans des hymnes et des chants qu'ils accompagnaient du son des harpes et des flûtes. Ainsi le don de prophétie avait le rapport et la liaison la plus intime avec la poésie. Une dénomination commune désignait ces deux facultés; elles avaient la même origine, le même auteur, l'Esprit saint. Aux fonctions de prophète étaient principalement appelés ceux qui depuis long-temps s'appliquaient à la poésie sacrée. C'étaient les mêmes personnages qui étaient chargés du soin de composer des hymnes pour des solennités religieuses, et de celui de prédire l'avenir; et il n'y a pas non plus de doute que la plus grande partie des hymnes ne soient des prophéties, et qu'entre les prophéties plusieurs ne soient véritablement des hymnes.

3. Moïse nous a conservé dans son histoire beaucoup de prophéties antérieures à l'établissement des colléges prophétiques. Telle est la prophétie de Noé, divisée en trois versets pareils, et terminée par un autre verset dont

l'indignation semble avoir dicté la répétition (*Gen.*, IX, 25),

Maledictus Chanaan !
Servus servorum erit fratribus suis.
Benedictus Jehova Deus Semi !
Et sit Chanaan servus illius.
Dilatet Deus Japhethum
Et habitet in tentoriis Semi ;
Et sit Chanaan servus illius!

Telles sont encore les bénédictions que Dieu met dans la bouche d'Isaac et de Jacob en faveur de leur postérité (*Gen.*, c. XLIX). Nul doute que l'écrivain sacré n'ait consigné par écrit, avec la plus scrupuleuse fidélité, des prédictions si importantes, qui réglaient les destinées, non seulement du peuple d'Israël, mais encore de tout le genre humain ; qu'il ne les ait rapportées telles qu'il les avait reçues de ses ancêtres, et qu'il ne se soit point permis d'ajouter à des oracles aussi augustes aucun ornement étranger, aucune vaine parure poétique.

Telles sont aussi les dernières bénédictions de Moïse (*Deut.*, XXXIII), la réponse de Samuel à Saül (I, *Reg.*, XV, 22-23), les paroles suprêmes de David (II, *Reg.* XXIII, 1-7), enfin l'oracle d'Isaïe sur Sennachérib, rapporté dans l'histoire des rois de Juda (IV, *Reg.* XIX, 21-34) et répété dans le livre qui porte le nom de ce prophète (XXXVII, 22-35).

ART. II. — DE LA POÉSIE PROPHÉTIQUE CONSIDÉRÉE DANS SA NATURE.

1. Tous les écrits des prophètes n'appartiennent pas à la poésie prophétique. — 2. Les deux caractères de la prophétie. — 3. Forme constitutive du poème prophétique ; exemple du poème prophétique régulier.

1. On trouve, dans les écrits des prophètes, quelques portions qui ne sont pas de véritables prophéties, et d'autres qui, toutes prophétiques qu'elles sont, n'ont cependant rien de poétique. Tels sont les récits purement historiques des événements qui ont donné lieu aux prophéties, et dont l'exposition sert à les amener, à les éclaircir, à les expliquer. On rencontre dans Isaïe quel-

ques morceaux de ce genre, et plus encore dans Jérémie. La prophétie de Jonas n'est que la narration d'un fait; elle n'offre rien de poétique, si ce n'est la prière du prophète, qui doit être rangée parmi les odes (c. II, 3-10). Il faut excepter encore certaines prédictions pleines de grandeur et d'élévation, mais qui, dans leur style et la disposition de leurs périodes, ne présentent point le caractère de la poésie. On en voit beaucoup de semblables dans Ezéchiel. Les mêmes motifs doivent faire exclure des poésies les prophéties de Daniel. Il est vrai qu'il y fait un fréquent usage d'images paraboliques; mais il s'en sert seulement en prophète, annonçant l'avenir par des visions et sous le voile de l'allégorie, sans y joindre aucun emploi du coloris poétique. Enfin, on trouve dans les écrits des prophètes quelques parties, poétiques à la vérité, mais qui n'appartiennent pas à la poésie prophétique proprement dite. Ce sont des poèmes parfaits d'un genre différent, tels que des odes, des élégies, dont Isaïe, Habacuc, Ezéchiel, nous offrent d'excellents modèles.

2. La prophétie présente deux caractères particuliers: elle s'attache de préférence à ne rendre que les traits principaux des objets, à n'exprimer que des idées générales ou des sentiments généraux. De là vient qu'elle peut emprunter avec avantage le secours de la poésie et du style parabolique. La poésie prophétique, entre toutes celles que nous offrent les Livres saints, est donc la plus ornée, la plus éclatante, la plus fleurie. Plus riche et plus féconde en images qu'aucune autre, elle abonde plus qu'aucune autre en métaphores, en comparaisons, en allégories, en descriptions étendues; plus qu'aucune autre elle se distingue par la noblesse et l'éclat de ses conceptions, sources du sublime le plus élevé.

3. Sous le rapport de la disposition du sujet et de la forme constitutive du poème prophétique, on ne peut établir aucune règle générale. Presque toujours libre et exempte d'entraves, la poésie prophétique s'abandonne

à l'impétuosité de ses sentiments, sans s'astreindre à aucune loi, sans suivre d'autre ordre que l'inspiration de l'Esprit saint. Cependant elle offre, même sous ce point de vue, plusieurs exemples de la plus grande beauté. Telles sont les prophéties de Balaam, qui, chacune séparément, présentent un plan régulier, une juste proportion dans leurs parties (*Numer.*, XXIII-XXIV). Elles commencent par un exorde élégant; un enchaînement convenable d'idées en forme le corps; une conclusion les complète et y met le dernier sceau. Il en est beaucoup dans les écrits des autres prophètes, et surtout d'Isaïe, qui méritent des éloges au même titre, et qui doivent être mises au nombre des poèmes réguliers. En voici un exemple tiré des chap. XXXIV et XXXV d'Isaïe.

Ces chapitres forment un poème simple composé de deux parties déterminées par le sujet lui-même. Ce sujet, dans sa généralité, est développé de la manière la plus claire. C'est d'abord l'arrêt d'une destruction universelle, irrévocable, prononcé contre les ennemis de l'Église de Dieu; puis c'est la promesse du rétablissement général et parfait de cette Eglise, événement qui doit être la suite du premier.

Le poète, dans un exorde majestueux, invite la nature entière à se montrer attentive à ce qui intéresse tout l'univers :

Nations, approchez pour entendre;
Et vous, peuples, soyez attentifs.
Écoute, ô terre, avec tout ce que tu renfermes;
Et toi, ô univers, avec toute ta race.

Aussitôt il proclame le décret d'extermination porté par le Très-Haut, contre toutes les nations impies; et il développe l'idée de cette destruction par un heureux choix d'images extrêmement brillantes, et bien propres par leur nature à relever l'importance, la grandeur, l'horreur de l'événement. Il le retrace d'abord sous l'emblème d'une défaite et du carnage qu'un vainqueur fait des ennemis :

Leurs morts sont jetés en tas;

Des cadavres s'exhalera l'infection,
Et les montagnes ruisselleront de leur sang.

Bientôt il s'élève avec plus d'audace, et, empruntant ses images à la peinture du chaos par Moïse, lorsqu'il s'agit de rappeler la destruction des peuples et des empires, il nous peint l'issue de l'événement des mêmes traits que la dissolution de l'univers :

Toute l'armée des cieux séchera de crainte :
Les cieux eux-mêmes se rouleront comme un livre ;
Toute leur armée tombera
Comme la feuille flétrie se détache du cep,
Et la figue desséchée de l'arbre qui la porte.

Aussitôt il passe à une autre image ; c'est un immense sacrifice, une vaste immolation de victimes qui va se célébrer ; Dieu lui-même se montre en personne ; le tableau est sous nos yeux :

Oui, mon glaive s'est enivré de sang dans le ciel ;
Il va s'abaisser sur l'Idumée ;
Sur un peuple que j'ai voué justement à l'extermination.
Le glaive du Seigneur s'est rassasié de sang,
Du sang des béliers et des boucs [1] ;
Le grand sacrifice s'offre à Bosra,
Et commence une vaste immolation au pays d'Edom.

Bientôt le tableau se pare de couleurs nouvelles et plus éclatantes encore ; elles sont prises de la ruine de Sodome, fait souvent rappelé par les poètes hébreux :

Voici le jour des vengeances du Seigneur,
Le jour où justice sera faite à Sion.
Les torrents d'Édom se changeront en bitume,
Et sa poussière en soufre.
Cette terre sera toute réduite en poix enflammée ;
Nuit et jour elle brûlera sans s'éteindre ;
A jamais la fumée s'élèvera de son sein ;
Pendant des âges sans fin elle restera déserte ;
Pendant des siècles innombrables, nul mortel ne la traversera.

[1] Les boucs, les béliers, les taureaux, etc., sont tous compris dans cette classe d'objets que l'usage a consacrés pour désigner les chefs cruels, les tyrans insolents et orgueilleux des nations ennemies de Dieu.

Enfin le même événement est encore représenté sous l'image d'un abandon universel, d'une affreuse solitude, à laquelle ce pays est condamné par le décret du Très-Haut, et dont le poète trace la peinture avec autant d'élégance que de majesté, à l'aide de plusieurs accessoires, tous pris cependant dans une nature générale.

La seconde partie du poème est traitée de la même manière, et nous présente une scène qui contraste admirablement avec la précédente. Les images y sont également variées, éclatantes et générales; mais au lieu d'être puisées dans l'histoire, comme les précédentes, elles sont presque toutes tirées des objets physiques :

Les terres incultes et désertes seront dans la joie,
La solitude réjouie fleurira comme le lis;
Elle fleurira, dans sa joie, d'une manière merveilleuse;
Elle poussera des cris et des chants d'allégresse.
Elle recevra la gloire du Liban,
La beauté du Carmel et de Saron;
Ils verront la gloire du Seigneur,
La majesté de notre Dieu.

ART. III. — DES DIFFÉRENTS PROPHÈTES.

1. Prophètes dont l'Ancien-Testament renferme les écrits. — 2. Isaïe tient le premier rang entre les prophètes. — 3. Caractère d'Isaïe. — 4. Division du livre d'Isaïe. — 5. Citation d'un morceau de ce prophète. — 6. Temps où Jérémie prophétisa. — 7. Caractère de Jérémie. — 8. Division de son livre. — 9. Lamentations de Jérémie. — 10. Leur division et leur sujet; passages des Lamentations. — 11. Baruch. — 12. Caractère de Baruch. — 13. Caractère d'Ézéchiel. — 14. Tout le livre d'Ézéchiel n'est pas poétique. — 15. Citation de quelques morceaux d'Ézéchiel. — 16. Prophéties de Daniel. — 17. Le premier des petits prophètes; caractère d'Osée. — 18. Ce que renferme son livre. — 19. Joël. — 20. Amos. — 21. Mérite des métaphores ordinaires à ce prophète. — 22. Abdias, Michée et Nahum. — 23. Habacuc, Sophonie et Jonas. — 24. Aggée, Zacharie et Malachie.

1. On trouve dans l'Ancien Testament les écrits de dix-sept prophètes, dont quatre grands, *Isaïe, Jérémie, Ezéchiel* et *Daniel;* puis *Baruch;* et douze petits, *Osée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie* et *Malachie.*

2. Isaïe tient le premier rang entre les prophètes, non selon l'ordre des temps, mais à cause de l'importance et du grand nombre de ses prophéties. Il prophétisa sous le règne d'Ozias, de Joathan, d'Achaz, d'Ezéchias et de Manassé, rois de Juda. Ce dernier prince, irrité des

justes reproches que le prophète lui faisait de ses crimes, fit scier, dit-on, les membres du courageux vieillard, qui expira dans les plus affreux tourments.

3. Elégant et sublime, orné et grave tout à la fois, Isaïe réunit en un degré merveilleux l'abondance et la force, la richesse et la majesté. Elévation et magnificence dans les pensées; noblesse, éclat et variété dans les images; simplicité, grâce et clarté dans l'élocution ; telles sont les qualités de ce prophète. Ajoutons que, s'il existe encore quelques traces de la beauté et de la douceur primitive de la poésie hébraïque, c'est surtout dans les écrits d'Isaïe qu'elles se sont conservées.

M. de Chénedollé parle ainsi d'Isaïe :

Tel du front de ces rocs où reposent les nues,
Le Nil, précipitant ses vagues éperdues,
Tombe, écume, bondit, se roule à gros bouillons ;
Et, versant ses trésors sur les plaines fécondes,
De ses puissantes ondes
Enrichit leurs sillons.

Telle, et plutôt encore, une aigle au vol immense,
Des cimes du Liban dans l'espace s'élance,
Jusqu'au char du soleil plane en s'ouvrant les cieux ;
Et se couvrant des jets de la flamme opulente,
Revient étincelante
De clartés et de feux.

Tel Isaïe, armé de ses ailes de flamme,
Rapide, et plein du Dieu qui transporte son ame,
S'élève jusqu'au trône où siége l'Éternel,
Il revient, du génie étalant les miracles,
Proclamer les oracles
Qu'il ravit dans le ciel.

Ainsi chante Isaïe; et sa voix redoutable
Proclamant du Très-Haut l'arrêt épouvantable,
Dans un style inspiré raconte l'avenir;
A Tyr encor vivante ouvre une tombe antique,
Où son chant prophétique
Sait déjà la punir.

Mais si jamais sa vive et poétique ivresse,
Dans des modes sacrés exhalant sa richesse,
A chanté sur un ton encor plus solennel,

C'est lorsque convoquant les pouvoirs de son ame,
En traits d'or et de flamme,
Il nous peint l'Éternel.

O vous, chantres fameux, vous qui, dans vos ouvrages,
Vous disputez le prix de ces vives images
Qui charment la pensée ou ravissent le cœur,
Montrez-nous des tableaux dont l'éclat poétique,
De ce chant prophétique
Égale la vigueur.

Isaïe s'élève en effet jusqu'à la sublimité de Job (p. 83-4), lorsqu'il parle de l'Eternel (XL, 12-26) :

Qui a mesuré les eaux dans le creux de son poing,
Et l'étendue des cieux avec la paume de sa main ?
Qui a renfermé, dans trois de ses doigts, la poussière de la terre?
Qui a pesé les montagnes avec le fléau
Et les collines dans la balance ?
Levez les yeux en haut
Et contemplez quel est celui qui a créé tous ces corps;
Qui a fait marcher leur armée en nombre déterminé;
Qui appelle chacun d'eux par son nom,
Et à cause de la grandeur de sa puissance et de sa force, il n'en est pas un seul qui manque.

Ailleurs, il emploie une comparaison charmante pour peindre la grâce céleste et ses effets (LV, 10) :

De même que la pluie descend
Avec la neige, du haut des cieux;
Et qu'elle n'y retourne plus
Jusqu'à ce qu'elle ait arrosé la terre,
Qu'elle l'ait fécondée, qu'elle ait fait germer son sein,
Afin qu'elle donne la semence au semeur et le pain à celui qui mange;
De même fera la parole qui sort de ma bouche :
Elle ne reviendra point à moi sans effet,
Sans avoir opéré ce que j'aurai voulu,
Sans avoir heureusement exécuté ce que je lui aurai ordonné.

4. Le livre d'Isaïe se divise en deux parties. La 1re, du Ier au XLe chap., contient différentes prophéties dont la division est marquée d'une manière sensible; la 2e, du XLe chap. au dernier, a pour sujet général l'établissement de l'Eglise. On y voit exposées tour à tour la délivrance de la captivité; la vanité des idoles et leur des-

truction ; les preuves irréfragables de la puissance et de la véracité du Très-Haut ; les consolations et les encouragements donnés aux Israélites ; leur impiété, leur réprobation, la vocation des Gentils ; la conservation des restes du peuple juif ; la consommation de la gloire et de la félicité de l'Eglise ; la ruine finale des impies.

5. On a déjà vu de nombreux exemples tirés d'Isaïe ; nous ne citerons plus ici qu'un passage, mais sublime ; c'est le mouvement de l'ode dans son plus haut délire (XXII, 1, 2, 18).

Prophétie contre la vallée de Vision :

D'où vient que tu montes ainsi en foule sur les toits,
Ville pleine de tumulte, ville pleine de peuple, ville triomphante?
Les enfants sont tués, et ils ne sont point morts par l'épée,
Ils ne sont point tombés par la guerre.....
Le Seigneur vous couronnera d'une couronne de maux ;
Il vous jettera comme une balle dans un champ large et spacieux.
Vous mourrez là ; et c'est à quoi se réduira le char de votre gloire.

Dans quel monde inconnu, s'écrie M. de Chateaubriand, le prophète vous jette tout-à-coup! Où vous transporte-t-il? Quel est celui qui parle, et à qui la parole est-elle adressée? Le mouvement suit le mouvement, et chaque verset s'étonne du verset qui l'a précédé. La ville n'est plus un assemblage d'édifices, c'est une femme, ou plutôt un personnage mystérieux, car son sexe n'est pas désigné. Il monte sur *les toits pour gémir ;* le prophète, partageant son désordre, lui dit au singulier : *Pourquoi montes-tu?* et il ajoute, *en foule,* collectif. « Il vous jettera *comme une balle* dans *un champ* « *spacieux,* et c'est *à quoi se réduira le char de votre* « *gloire.* » Voilà des alliances de mots et une poésie qui n'ont rien de comparable.

6. Jérémie, qui vint après Isaïe, commença ses prophéties sous le règne de Josias, au temps de l'avilissement le plus profond du peuple hébreu. Il eut le même genre de courage que son prédécesseur, et ne se lassa pas d'annoncer chaque jour aux princes et aux ministres les malheurs dans lesquels ils allaient plonger la patrie.

Les outrages du peuple furent sa récompense. Il accompagna ses frères dans la servitude qu'il avait prédite; n'ayant pu leur épargner les maux que leur lâcheté, leur mollesse et leurs crimes leur avait attirés, il voulut du moins partager leur infortune.

7. Quoique Jérémie ne manque ni d'élégance, ni d'élévation, il est cependant, pour ces deux qualités, assez loin d'Isaïe. Voué presque toujours à des sentiments doux, cherchant à peindre la douleur et la pitié, il est moins relevé dans ses pensées, moins exact et moins sévère dans le tour de ses périodes. C'est ce qu'on voit principalement dans ses chants élégiaques, connus sous le nom de *lamentations* (θρῆνοι); mais on le remarque souvent aussi dans ses prophéties.

8. Le livre de Jérémie se divise en trois parties : la première est presque entièrement poétique [1]; le milieu au contraire est presque tout historique; la dernière partie, composée de six chapitres (XLVI-LI) et poétique, comme la première, contient des prédictions distinctes dans lesquelles le prophète approche de la sublimité d'Isaïe.

Avec quelle vivacité de couleurs il retrace les malheurs prêts à fondre sur la Judée (IV, 19)!

> Mes entrailles, mes entrailles sont déchirées par la douleur;
> Mon cœur s'agite en tumulte au dedans de moi, je ne puis garder le silence.
> Car, ô mon ame, tu as entendu la voix de la trompette et le fracas de la guerre :
> Elle annonce désastre sur désastre; toute cette terre est dévastée;
> En un instant, mes tentes sont ravagées; en un clin-d'œil, mes pavillons sont emportés.
> Jusqu'à quand verrai-je l'étendard, entendrai-je le son éclatant de la trompette?
> J'ai porté mes regards sur la terre, je l'ai vue sans forme et dépouillée;
> Je les ai tournés vers les cieux, et ils ne brillaient plus.

9. Le chap. LII de ce livre sert de préambule aux La-

[1] Voyez le chap. IX en entier; XIV, 17, etc.; XX, 14-18.

mentations. Celles-ci sont de véritables élégies, où le poète déplore les grandes calamités publiques, la perte des batailles, l'anéantissement des villes, la destruction des empires.

10. Les Lamentations se divisent en cinq parties. Dans la 1re, la 2e et la 4e, c'est le prophète qui parle, ou Jérusalem dont il rapporte les discours; dans la 3e, c'est un chœur de Juifs représenté par un coryphée, comme chez les Grecs; dans la 5e, qui forme une sorte d'épilogue, la nation juive tout entière, déjà emmenée en captivité, répand ses larmes et ses vœux devant le Seigneur. Cette dernière partie est divisée en vingt-deux périodes, suivant le nombre des lettres de l'alphabet. Toutes les autres sont aussi distribuées selon l'ordre alphabétique, d'après leurs lettres initiales.

Les Lamentations ont pour sujet des événements passés : la ruine de la ville sainte et du temple, le renversement de Juda, l'extermination du peuple juif. Nul poème, dans un espace aussi resserré, ne présente un choix d'images aussi heureux, aussi varié, aussi brillant. Quoi de plus élégant et de plus poétique que la peinture de cette cité naguère si florissante, et reine des nations, maintenant assise dans l'abandon, la douleur et le veuvage, délaissée par ses amies, trahie par ses proches, levant inutilement les mains et ne trouvant personne qui daigne la consoler. Quoi de plus tendre et de plus touchant que ces plaintes (I, 12, 16)?

Serez-vous donc insensible à mes maux, ô vous qui passez en ces lieux? Regardez et voyez
S'il fut jamais une douleur égale à la douleur qui a fondu sur moi,
Depuis que le Seigneur, dans le feu de sa colère, m'a plongée en un abîme d'afflictions.
C'est pour cela que je pleure, et que mes yeux versent des torrents de larmes;
Loin de moi, en effet, s'est retiré le consolateur qui m'aurait rendu la vie;
Mes fils sont dans l'abandon, parce que notre ennemi a prévalu.

11. On sait que La Fontaine, s'étant avisé un peu tard de méditer sur la poésie des prophètes, fut telle-

ment frappé des beautés sans nombre que lui offrit le premier de ces livres qui tomba sous ses mains, que, dans son naïf enthousiasme, il allait partout demandant à ceux qu'il rencontrait : *Avez-vous lu Baruch?* Ce Baruch était un disciple de Jérémie, dont les ouvrages ingénieux se sont perdus; il n'en est resté qu'une version grecque. Ses prophéties ne forment que six chapitres; c'est ce petit nombre de pages qui occupa si long-temps le plus original et le plus vrai de nos poètes.

12. La noblesse et le calme dominent dans le poème de Baruch; il célèbre, en images pleines de grandeur, la puissance de Dieu; et, comme son maître, il dépeint plutôt la miséricorde du Seigneur que ses vengeances.

13. Les prophéties d'Ezéchiel ont un tout autre caractère. Il est terrible, véhément, tragique, toujours sévère et menaçant; ses pensées sont hautes, pleines de feu, dictées par la colère et l'indignation. Il est riche en images pompeuses, effrayantes; son style est grand, plein de gravité, austère, un peu rude et quelquefois négligé. Il emploie fréquemment la répétition, non pour l'agrément et la beauté, mais par indignation et par véhémence. Quelque sujet qu'il entreprenne de traiter, il le poursuit avec persévérance, s'y tenant exclusivement attaché et ne s'en détournant que rarement, de sorte qu'il n'est presque jamais difficile de saisir la suite et la liaison des idées.

14. La plus grande partie du livre d'Ezéchiel, c'est-à-dire tout le milieu, est poétique, soit qu'on en considère les sujets, soit qu'on s'arrête au style; mais les périodes en sont généralement négligées et peu régulières.

15. L'esprit humain ne saurait aller plus loin dans ses conceptions que l'a fait Ezéchiel. Nous n'en citerons pour preuve que la célèbre vision des ossements (c. XXXVII).

Ezéchiel veut ranimer le courage des Juifs, accablés des maux de la servitude, et qui désespèrent de revoir jamais leur patrie; il veut leur montrer qu'il ne faut jamais cesser de croire en la bonté divine, que la puissance du Ciel est infinie; pour mieux les convaincre, il feint

de partager leur découragement. Ici commence sa vision :

Dieu lui apparaît et lui reproche de douter de son pouvoir; il le transporte dans une vaste plaine couverte d'ossements blanchis par le temps; il lui commande d'assembler ces os et d'en former une tour, et ces innombrables ossements, dit Ézéchiel, étaient depuis long-temps desséchés.

Le Seigneur me dit : Fils de l'homme, crois-tu que ces ossements soient vivants? — Et je répondis : Seigneur, mon Dieu, vous le savez. — Et le Seigneur me répondit : Parlez à ces ossements et dites-leur : Ossements arides, écoutez la parole du Seigneur. Le Seigneur dit : Je vais vous animer de mon souffle et vous vivrez, je ferai croître la chair sur votre surface desséchée, j'y étendrai des nerfs, je la couvrirai d'une peau nouvelle; je l'animerai et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur tout-puissant.

Je parlai aux ossements comme le Seigneur me l'avait ordonné, et au moment où j'élevai la voix, il se fit un bruit et un mouvement subit; les ossements se rapprochèrent; je regardai et je vis la chair et les nerfs se tirer sur eux, et une peau nouvelle les recouvrir; mais la vie ne se ranimait pas et Dieu me dit : Fils de l'homme, parle à l'esprit de vie et dis-lui : Voici ce que le Seigneur ordonne : Que ton souffle parte des quatre coins du monde, qu'il anime les morts et qu'ils vivent.

Je parlai comme le Seigneur l'avait ordonné, et la vie pénétra en eux; ils redevinrent vivants et se dressant sur leurs pieds, ils formèrent une armée innombrable.

Et le Seigneur me dit : Ces ossements représentent Israël.

Ses enfants s'écrient : Nos os sont desséchés, et notre esprit s'est évanoui; nous sommes anéantis sans ressource.

Va, dis-leur : Voici la parole du Seigneur : J'ouvrirai vos tombeaux, je vous appellerai du fond de vos sépulcres et je vous ramènerai sur la terre d'Israël; et quand j'aurai ouvert vos sépulcres, quand je vous aurai tirés de vos tombes, que je vous aurai rendu l'esprit de vie, et fait goûter le repos dans la patrie de vos pères, vous saurez que je suis le Dieu tout-puissant.

Dans un autre endroit, Ezéchiel, prophétisant la ruine de Tyr, s'écrie (XXVI, 18) :

Les vaisseaux trembleront, maintenant que vous êtes saisis de frayeur;
Et les îles seront épouvantées dans la mer, en voyant que personne ne sort de vos portes.

Y a-t-il rien de plus effrayant que cette image? On croit voir cette ville, jadis si commerçante et si peuplée, de-

bout encore avec ses tours et ses édifices, tandis qu'aucun être vivant ne se promène dans ses rues solitaires, ou ne passe sous ses portes désertes.

16. Les Juifs ne regardaient pas Daniel comme un prophète; mais cette exclusion n'est fondée sur aucune raison solide. Le langage dont il se sert dans ses prophéties est un mélange d'hébreu et de chaldéen; le texte même est incomplet, et l'histoire de Suzanne, celles des prêtres de Bel et du Dragon qu'on adorait à Babylone, y sont rapportées en langue grecque.

On remarque peu d'élévation, de force et d'élégance dans le style de Daniel; mais la grandeur des choses dont il parle et l'importance de ses révélations relèvent singulièrement ce qu'il dit et suppléent à ce qui pourrait manquer à la majesté de son style.

17. Osée est le premier des petits prophètes. Il peint à grands traits la corruption de son temps. Son élocution est vive, pénétrante, fortement empreinte des caractères de la composition poétique, c'est-à-dire qu'il a conservé toute la brièveté, toute la concision du style sentencieux.

On y trouve cependant des images assez développées. Telle est la suivante (XIII, 1-8) :

> Je serai pour eux (les méchants), je serai pour eux comme une lionne;
> Tel qu'un léopard, je me placerai en embuscade sur leur route;
> Je viendrai à leur rencontre pareil à l'ourse qui a perdu ses petits;
> Et je leur déchirerai les entrailles.

Mais de ce style qui, dans l'origine, avait un effet et même un agrément particulier, est née, dans l'état de ruine où se trouve aujourd'hui la langue hébraïque, une si grande obscurité que, quoique le sujet général traité par ce prophète soit facile à saisir, il n'est cependant aucun écrivain sacré qui présente autant de difficultés et de ténèbres.

18. Osée prophétisa sous Jéroboam II, roi d'Israël, et sous Osias, roi de Juda. Nous n'avons de lui qu'un livre

très court, qui renferme, à ce qu'il paraît, ses principales prédictions, et toutes ensemble elles ne forment qu'un seul corps, sans qu'aucun indice distingue le temps et le sujet propre à chacune d'elles.

19. Joël, qui prophétisa sous Joakim, diffère infiniment d'Osée pour le style; mais le caractère de son élocution et de sa période, quoique d'un genre tout différent, n'en est pas moins poétique. Son mérite principal est l'élégance, la clarté, l'abondance unie à l'élévation, à la vivacité, à la chaleur. Il ne reste de lui que trois chapitres. Dans les deux premiers, on retrouve tout l'effet de la poésie prophétique, descriptions, métaphores, comparaisons, allégories. La liaison des idées n'est pas moins claire chez lui que le ton de son style. C'est d'abord le tableau des plus grands malheurs; ensuite des exhortations à la pénitence; la promesse des biens de la terre et du ciel à ceux qui se repentiront; le rétablissement du peuple d'Israël; enfin, la vengeance exercée contre ses ennemis. Voici comment il annonce le fléau des sauterelles, qu'il décrit comme si ce fléau avait déjà fondu sur la Judée (I, 6, 7, 10) :

Ma terre natale a été envahie
Par une race robuste et innombrable;
Elle a rendu ma vigne semblable à un désert
Et enlevé l'écorce de mon figuier.
Elle l'a dépouillé et laissé nu;
Ses jeunes branches ont blanchi :
Les champs ont été dévastés,
Et la terre plongée dans le deuil.

20. Amos était un simple pâtre qui prophétisa sous Osias. Saint Jérôme lui applique ce que saint Paul dit en parlant de lui-même : *Je suis grossier et peu instruit pour le langage, mais il n'en est pas ainsi de la science* (II, Cor. XI, 6). Plusieurs critiques, entraînés par l'autorité de saint Jérôme, ont parlé de ce prophète comme s'il était tout-à-fait grossier; mais quand on lit ses prédictions avec impartialité et dans l'intention de connaître l'ouvrage et non l'auteur, on avouera que notre berger

n'a été inférieur en rien aux plus grands prophètes (II, Cor. XI, 15); qu'il égale les plus sublimes pour l'élévation des pensées et pour la grandeur du génie, et qu'on en trouverait difficilement qui l'emportassent sur lui pour l'éclat du style et l'élégance de la composition. Oui, le même esprit, par ses inspirations célestes, anima Isaïe et Daniel à la cour des rois, David et Amos dans l'obscurité d'une bergerie; choisissant toujours de dignes interprètes de sa volonté, et tirant quelquefois des louanges parfaites de la bouche même des enfants; mettant en usage l'éloquence des uns et la donnant aux autres.

21. Les métaphores d'Amos, tirées des objets qu'il avait habituellement sous les yeux, ont une vérité toute particulière. On en peut juger par le passage suivant, qu'il prête à Dieu lui-même (c. II, 9):

Pour établir Israël dans les plaines fertiles qu'il habite, j'ai exterminé l'Amorrhéen, l'Amorrhéen dont la hauteur ressemblait à celle des cèdres, dont la force égalait la force des chênes; j'ai brisé les racines sur la terre qui les recélait.

J'ai suscité du milieu de vous des prophètes; j'ai choisi des Nazaréens parmi vos jeunes gens. Dites, fils d'Israël, comment avez-vous répondu à ces bienfaits? Vous avez présenté du vin aux Nazaréens; vous avez imposé silence aux prophètes.

Eh bien! vous gémirez sous le poids de ma colère, comme le char qui crie sous le poids du foin dont il est chargé; le pied le plus léger ne trouvera pas de salut dans la fuite; le plus brave se trouvera sans courage, le plus robuste sera sans force, l'arc sans vigueur, le coursier sans agilité.

Les prêtres de Bethel, irrités des prophéties pleines d'indignation d'Amos, firent périr ce courageux berger.

22. Abdias paraît avoir prophétisé après la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor. Le monument qui nous reste de son génie est très court, et d'ailleurs il est en grande partie renfermé dans les prophéties de Jérémie (*Abdias,* 1-9; *Jérémie,* XLIX, 14, 15, 16; 7, 9, 10).

Michée, contemporain d'Isaïe, a laissé sept chapitres de prophéties.

Nahum, qui prophétisa sous Manassé, n'a que trois

chapitres; mais, de tous les prophètes du second ordre, aucun n'a autant de sublimité, de chaleur et d'audace; de plus, sa prophétie forme un poème complet et régulier. Son exorde est magnifique et auguste; les apprêts pour la destruction de Ninive, la description et le développement de cette ruine sont peints avec les couleurs les plus vives, avec une clarté et une majesté merveilleuses. Mollevaut en a donné une traduction en vers.

23. Habacuc, qui prophétisa sous Joakim, est comme Nahum un grand poète, surtout dans son ode, qu'on peut placer parmi les compositions les plus achevées de ce genre (c. III).

Les deux autres chapitres dont se compose sa prophétie traitent de la captivité des Juifs, de leur délivrance et du renversement de l'empire assyrien.

Sophonie vivait sous le roi Josias. Les trois chapitres qui nous restent de lui sont des satires sanglantes contre l'indifférence religieuse et les vices de ses compatriotes.

Quant à Jonas, nous avons déjà remarqué que son livre, ainsi que celui de Daniel, est purement historique.

24. Il nous reste encore à parler d'Aggée, de Zacharie et de Malachie. La prophétie du premier est entièrement prosaïque, de même que la plus grande partie de celle du second. Sur la fin (c. IX, X et XI), Zacharie a quelques passages très poétiques, très ornés et assez clairs. Malachie, le dernier de tous, fait usage d'un style qui tient en quelque sorte le milieu entre les autres, et qui, par sa nature, semble indiquer le déclin vers lequel la captivité de Babylone précipitait la poésie des Hébreux, et la pente qui l'entraînait à une décadence totale.

IIe SECTION. — NOUVEAU TESTAMENT.

1. Ce que comprend le Nouveau Testament. — 2. Caractère du Nouveau Testament. — 3. Caractère particulier de chaque évangéliste. — 4. Caractère de l'Évangile de saint Matthieu. — 5. De saint Jean. — 6. De saint Luc. — 7. Saint Luc, grand écrivain; citation de quelques passages de son évangile. — 8. Caractère de la religion chrétienne. — 9. Caractère des épîtres. — 10. Apocalypse de saint Jean. — 11. Quelques considérations sur la littérature et spécialement sur la poésie sacrée.

1. Le Nouveau Testament contient les *Quatre Évan-*

giles, les *Actes des Apôtres,* les *Épîtres,* enfin l'*Apocalypse.*

2. La sublimité des prophètes se change, dans le Nouveau Testament, en une tendresse non moins sublime. C'est là que parle l'amour divin; c'est là que le *Verbe* s'est réellement *fait chair.* Aussi nulle part ne trouve-t-on plus d'onction et de simplicité.

3. Chaque évangéliste a un caractère particulier, excepté saint Marc, dont l'évangile ne semble être qu'un abrégé de celui de saint Mathieu. Saint Marc, toutefois, était disciple de saint Pierre, et plusieurs ont pensé qu'il a écrit sous la dictée de ce prince des apôtres.

4. L'évangile de saint Mathieu est surtout précieux pour la morale. C'est cet apôtre qui nous a transmis le plus grand nombre de ces préceptes en sentiments qui sortaient avec tant d'abondance des entrailles de Jésus-Christ. Tout le monde connaît le *Sermon sur la montagne.*

5. Saint Jean a quelque chose de plus doux et de plus tendre. On reconnaît en lui *le disciple que Jésus aimait,* le disciple qu'il voulut avoir auprès de lui, au Jardin des Oliviers, pendant son agonie. Jean fut encore le seul des apôtres qui accompagna le Fils de l'Homme jusqu'à la croix. Ce fut là que le Sauveur lui légua sa mère : *Mulier, ecce filius tuus.* Deinde dixit discipulo : *Ecce mater tua.* Mot céleste, parole ineffable! Au reste, l'esprit de tout l'évangile de saint Jean est renfermé dans cette maxime, qu'il allait répétant dans sa vieillesse. Cet apôtre, rempli de jours et de bonnes œuvres, ne pouvant plus faire de longs discours au nouveau peuple qu'il avait enfanté à Jésus-Christ, se contentait de leur dire : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.*

6. Saint Jérôme prétend que saint Luc était médecin, et il ajoute que son évangile est la médecine de l'ame. Le langage de cet apôtre est pur et élevé; on voit que c'était un homme versé dans les lettres et dans la connaissance des affaires et du monde. Il entre dans son récit à la manière des anciens historiens; on croirait entendre Hérodote :

Comme plusieurs ont entrepris d'écrire l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi nous;

Suivant le rapport que nous en ont fait ceux qui dès le commencement les ont vues de leurs propres yeux, et qui ont été les ministres de la parole;

J'ai cru que je devais aussi, très excellent Théophile, après avoir été exactement informé de toutes ces choses depuis leur commencement, vous en écrire toute l'histoire.

7. Saint Luc est un très grand écrivain dont l'Évangile respire le génie de l'antiquité grecque hébraïque. Qu'y a-t-il de plus beau que tout le morceau qui précède la naissance de Jésus-Christ?

Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, du sang d'Abia; sa femme était aussi de la race d'Aaron; elle s'appelait Élisabeth.

Ils étaient tous deux justes devant Dieu... Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile et qu'ils étaient tous deux avancés en âge.

Zacharie offre un sacrifice; un ange lui *apparaît debout à côté de l'autel des parfums.* Il lui prédit qu'il aura un fils, que ce fils s'appellera Jean, qu'il sera le précurseur du Messie, *et qu'il réunira le cœur des pères et des enfants.* Le même ange va trouver ensuite *une vierge qui demeurait en Israël* et lui dit : « Je vous salue, ô pleine de « grâces! le Seigneur est avec vous. » Marie *s'en va dans les montagnes de Judée;* elle rencontre Élisabeth, et l'enfant que celle-ci portait dans son sein tressaille à la voix de la Vierge qui devait mettre au jour le Sauveur du monde. Élisabeth, remplie tout-à-coup de l'Esprit saint, élève la voix et s'écrie :

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein sera béni.

D'où me vient le bonheur que la mère de mon Sauveur vienne vers moi?

Car, lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.

Marie entonne alors le magnifique cantique :

O mon ame, glorifie le Seigneur.

Cantique sublime, l'un des plus imposants que l'Église

ait adoptés dans ses cérémonies, et qui touche le cœur autant qu'il élève l'ame.

L'histoire de la crèche et des bergers vient ensuite; *une troupe nombreuse de l'armée céleste* chante pendant la nuit : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre « aux hommes de bonne volonté. » Mot digne des anges et qui est comme l'abrégé de la religion chrétienne. On chercherait long-temps chez les plus beaux génies de la Grèce et de Rome avant d'y trouver rien qui soit à la fois aussi simple et aussi merveilleux. C'est qu'ici tout est vrai, et n'est point le fruit du travail ou de l'imagination de l'homme.

Quiconque lit l'Évangile avec un peu d'attention, y découvre à tous moments des choses admirables et qui échappent d'abord à cause de leur extrême simplicité. Saint Luc, par exemple, en donnant la généalogie du Christ, remonte jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations et continuant à nommer les races, il dit :

Cainan, qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei.

Le simple mot *qui fuit* Dei, jeté là sans commentaire et sans réflexion, pour raconter la création, l'origine, la nature, les fins et le mystère de l'homme, nous semble de la plus grande sublimité.

8. La religion de Jésus-Christ est autant au dessus des autres, que Dieu est au dessus des hommes. On peut peindre en quelques mots le caractère du style évangélique : c'est un ton d'autorité paternelle mêlé à je ne sais quelle indulgence de frère, à je ne sais quelle considération d'un Dieu qui, pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes.

9. Au reste, plus on lit les Épîtres des apôtres, et surtout celles de saint Paul, plus on est saisi d'étonnement : on ne sait quel est cet homme qui, dans une espèce de prône commun, dit familièrement des mots sublimes, jette les regards les plus profonds sur le cœur

humain, explique la nature du souverain Être et prédit l'avenir [1].

10. La Bible se termine par la prophétie de saint Jean. C'est un corps d'ouvrage bien singulier et bien divin que celui qui commence par la Genèse et qui finit par l'Apocalypse; qui s'annonce par le style le plus clair et qui se termine par le ton le plus figuré. On dirait que tout est grand et simple dans Moïse, comme cette création du monde et cette innocence des temps primitifs qu'il nous peint; et que tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophète, comme ces sociétés corrompues et cette fin du monde qu'il nous représente.

11. Les productions les plus étrangères à nos mœurs, les livres sacrés des nations infidèles, le Zend-Avesta des Parsis, le Veidam des Brahmes, le Coran des Turks, les Eddas des Scandinaves, les Maximes de Confucius, les poèmes sanscrits ne nous surprennent point; nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines; ils ont quelque chose de commun entre eux et dans le ton et dans la pensée. La Bible seule ne ressemble à rien; c'est un monument détaché des autres. Expliquez-la à un Tartare, à un Caffre, à un Canadien; mettez-la entre les mains d'un bonze ou d'un derviche, ils en seront tous également étonnés : fait qui tient du miracle! Vingt auteurs, vivant à des époques très éloignées les unes des autres, ont travaillé aux livres saints; et, quoiqu'ils aient employé vingt styles divers, ces styles, toujours inimitables, ne se rencontrent dans aucune composition. Le Nouveau Testament, si différent de l'Ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci son originalité.

Ce n'est pas la seule chose extraordinaire que les hommes s'accordent à trouver dans l'Ecriture : ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible, croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose dans cette même Bible. Déistes et athées, grands et petits,

[1] Voyez un beau morceau de Bossuet sur S. Paul : *Afin que vous compreniez quel est ce prédicateur*, etc.

attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne cessent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent et que les autres dénigrent. Il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer dans la Bible un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événements possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences, dans un livre écrit de la main des hommes. Or, il est certain qu'on trouve dans l'Écriture :

L'origine du monde et l'annonce de sa fin;

La base des sciences humaines;

Les préceptes politiques, depuis le gouvernement du père de famille jusqu'à la monarchie, depuis l'âge pastoral jusqu'au siècle de corruption;

Les préceptes moraux applicables à la prospérité et à l'infortune; aux rangs les plus élevés comme aux rangs les plus humbles de la vie;

Enfin, toutes les sortes de styles; styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec le style des hommes.

Tel est le livre où les plus grands génies ont puisé leurs plus grandes inspirations, et pour ne rappeler ici que le livre des psaumes, on peut dire que les psalmistes n'ont rien à envier aux poètes des autres nations pour la beauté des idées, la noblesse du langage et l'habileté de la composition. Ils sont plus grands qu'eux quand ils chantent les louanges du Très-Haut et qu'ils célèbrent les miracles opérés par Jéhovah en faveur de son peuple : la littérature des autres nations n'a rien à opposer à leurs hymnes. Ils connaissent aussi bien qu'eux les secrets de la douleur; ils savent des mots qui touchent le cœur et arrachent des larmes; rien n'est plus touchant que leurs élégies. La lyre des Grecs et des Romains ne rendit jamais de sons plus harmonieux que leur kinnor, quand ils cèdent au besoin de répandre au dehors les sentiments qui tour à tour agitent leur ame; et leurs odes font entendre une mélodie divine. Ils sont grands lors même qu'ils s'assujétissent à des règles difficiles, et que dans le silence de la

retraite, ils méditent sur la loi du Seigneur et la beauté de la vertu; on voit qu'un rayon de la lumière céleste est descendu dans leur ame, tant il y a de douceur dans les idées auxquelles ils s'attachent et sur lesquelles ils aiment à nous arrêter avec eux.

Faisons donc des vœux pour que la littérature sacrée devienne l'objet d'une étude particulière. Que la Grèce et l'Italie reçoivent à la vérité nos hommages; payons à leurs grands hommes un juste tribut de reconnaissance et d'amour; mais que notre vue ne s'arrête pas là. Perçons plus avant dans la nuit des temps; voyons-y d'autres dieux de la pensée appeler aussi les adorateurs autour de leurs autels, et que les portes de leurs temples ne soient pas les seules à se plaindre de ne pas voir la foule accourir à leurs solennités. Derrière tous les âges apparaissent les grandes figures des Moïse, des David, des Salomon, des Isaïe et des autres poètes sacrés. Puissions-nous donc, en les désignant à la vénération des hommes, dire ce qu'un écrivain célèbre disait en parlant de la langue d'Homère :

« Quelquefois, elle est obscurcie par la poussière « qu'un siècle fait en s'écroulant; mais aussitôt que « le nuage est dissipé, voici reparaître la majestueuse « figure qui s'est encore agrandie pour dominer les « ruines nouvelles. » (*Génie du Christianisme.*)

DEUXIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE OU LITTÉRATURE DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

1. Différentes classes des Pères de l'Église. — 2. Ce que comprend la littérature chrétienne.

1. Les Pères de l'Église se partagent en quatre classes :

1° Les *pères Apostoliques*, c'est-à-dire ceux qui vécurent le plus près des Apôtres et dont les écrits sont empreints, selon l'expression de Bossuet, de *la première sève du christianisme.*

2° Les *pères Apologistes*, qui publièrent des défenses du christianisme au temps des persécutions.

3° Les *pères Dogmatiques*, qui s'attachèrent à développer la foi et la morale évangélique.

4° Les *pères Controversistes,* c'est-à-dire, ceux qui s'occupèrent spécialement de combattre les erreurs et les hérésies.

2. La littérature chrétienne comprend, outre les Pères, une foule d'écrivains, prosateurs ou poètes, qui se rattachent aux Pères, soit par le temps où ils ont vécu, soit par les matières qu'ils ont traitées.

1re Section. — Des pères apostoliques.

1. Les pères Apostoliques; leur caractère distinctif. — 2. Liste des pères Apostoliques. — 3. Ce qui nous reste de saint Barnabé. — 4. Du pape saint Clément. — 5. De saint Ignace. — 6. De saint Polycarpe. — 7. De saint Irenée. — 8. D'Hermas. — 9. De saint Denys d'Alexandrie.

1. On appelle *pères Apostoliques* les successeurs immédiats des Apôtres, qui, devenus à leur tour patriarches de nouvelles églises, ont, à l'imitation de leurs maîtres, joint l'instruction écrite à l'enseignement oral. Rapprochés de l'inspiration divine, ils ont, comme leurs devanciers, pour caractère distinctif, la simplicité, la can-

deur, une charité vive, et cette onction touchante qui pénètre à la fois l'esprit et le cœur.

2. Les pères Apostoliques sont : *saint Barnabé*, *saint Clément*, *saint Ignace*, *saint Polycarpe* et *saint Irenée*. On peut y joindre *Hermas* et *saint Denys*, évêque d'Alexandrie.

3. Saint Barnabé, que l'on compte parmi les Apôtres (42 de J.-C.), nous a laissé, sous le nom d'*Épître catholique*, une lettre adressée particulièrement aux Juifs hellénistes qui, nouvellement convertis à la foi, restaient encore attachés aux cérémonies judaïques. Elle se divise en deux parties : l'une établit que les rites mosaïques ont été abolis par la loi nouvelle; l'autre en tire des inductions utiles à la conduite des mœurs.

Dans cette deuxième partie, l'apôtre expose avec éloquence comment nous sommes devenus les temples du Dieu vivant :

Avant, dit-il, que nous eussions reçu la foi, nous étions semblables à ces temples faits de la main des hommes, où résident la corruption et la faiblesse, parce que nous étions livrés au culte des idoles et que nous avions fait de nos corps la demeure honteuse des démons. Mais apprenez de quelle manière on peut élever au Seigneur un temple digne de sa majesté. C'est lorsque nous devenons nous-mêmes ce temple, en devenant, par l'innocence et la foi, de nouvelles créatures.

Bossuet a tiré de cette doctrine les grandes pensées qu'il développe dans ses sermons *sur la Résurrection*, « que pour être les temples du Dieu vivant, il faut com-
« mencer par renverser les idoles élevées dans notre
« cœur par le culte profane que nous donnons aux
« choses de la terre, le sanctifier et l'embellir par la
« vertu chrétienne; etc. »

Bourdaloue s'est aussi servi de cette épître dans ses sermons *sur le Sacrifice de la Messe* et *sur le Caractère du Chrétien*.

4. Il nous reste du pape Saint Clément (91 de J.-C.) 1° une épître adressée aux fidèles de Corinthe, dont l'Église était en proie à la discorde; c'est une admirable homélie sur l'union chrétienne, et dont Massillon a tiré parti dans son sermon *sur la Certitude de la vie à venir*;

2° des fragments d'une autre épître, que Bossuet a paraphrasés dans ses *Méditations sur l'Evangile :*

Le céleste laboureur taille la vigne, il la purifie, il la coupe dans le vif; et, non content de retrancher le bois sec, il n'épargne pas le vert (pour lui faire porter plus de fruits), ainsi doit-il en être du chrétien. Que de choses à retrancher en toi, chrétien! Veux-tu porter un fruit abondant? il faut qu'il t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu, cette fécondité de mauvais désirs, cette force qui persiste trop et se perdrait elle-même en se dissipant.....

5. Saint Ignace, évêque d'Antioche, qui mourut martyr sous Trajan (107 de J.-C.), a composé sept lettres empreintes d'une inspiration divine. Elles sont toutes élégantes et noblement simples; mais aucune n'égale, pour l'élévation, l'*Épître aux Romains,* où le saint évêque témoigne le vif désir qu'il a du martyre. Il s'y livre aux transports de la plus héroïque charité; il semble, dit Tillemont, que sa plume soit trempée dans le sang même de J.-C., auquel il brûle de mêler le sien.

Saint Ignace craignait que les chrétiens de Rome ne missent obstacle au désir ardent qu'il avait d'être mis au nombre des martyrs :

Παρακαλῶ ὑμᾶς, μὴ εὔνοια ἄκαιρος γένησθέ μοι· ἄφετέ με θηρίων εἶναι βοράν, δι' ὧν ἔνεστι θεοῦ ἐπιτυχεῖν· σῖτός εἰμι τοῦ θεοῦ, δι' ὀδόντων θηρίων ἀλήθομαι, ἵνα καθαρὸς ἄρτος εὑρεθῶ τοῦ Χριστοῦ· μᾶλλον κολακεύσατε τὰ θηρία, ἵνα μοι τάφος γένωνται, καὶ μηδὲν καταλίπωσι τοῦ σώματός μου, ἵνα μὴ κοιμηθεὶς, βαρύς τινι γένωμαι· τότε ἔσομαι μαθητὴς ἀληθῶς τοῦ Χριστοῦ, ὅτε οὐδὲ τὸ σῶμά μου ὁ κόσμος ὄψεται·

Je vous en conjure, leur dit-il, ne m'aimez pas à contre-temps. Que j'aille servir de pâture aux lions et aux ours; ce sera un chemin plus court pour arriver au ciel..... Dieu veuille que je jouisse des bêtes qui me sont préparées; que je les trouve ardentes et avides de leur proie! S'il arrivait qu'elles m'épargnassent comme elles l'ont fait en d'autres circonstances, j'irais moi-même les presser à l'attaque; j'irriterais leur violence pour les forcer à me dévorer. Pardonnez-moi, je connais mes intérêts; le prix de la victoire est J.-C.; en faut-il davantage pour m'animer? C'est aujourd'hui seulement que je commence à être disciple de J.-C.

Le P. Lenfant a fait de ce mot une heureuse imitation dans son sermon *sur les Afflictions :*

Ainsi l'avait compris le saint évêque d'Antioche, et voilà ce qui nous explique l'admirable parole de cet illustre martyr, lorsque, dans l'obscurité de la plus affreuse prison, se voyant confié à des hommes aussi farouches que les animaux par lesquels il était sur le point d'être dévoré, il écrivait aux Romains, dans le vif transport de sa joie : *Nunc incipio esse Christi discipulus.* Eh quoi! ne l'était-il donc pas auparavant puisqu'il était soumis à J.-C. par la foi, puisqu'il en observait fidèlement les préceptes, puisqu'il en gouvernait le peuple avec zèle? Oui, sans doute, mes chers auditeurs, mais il lui manquait de marcher sur les traces ensanglantées du Sauveur; et c'est en le suivant de si près qu'il remplit les devoirs d'un parfait disciple de cet adorable maître et qu'il ose en prendre le titre, parce qu'il peut alors en pratiquer les plus difficiles leçons, en imiter les plus grands exemples, en exprimer en lui-même les traits les plus ressemblants.

6. Nous avons de Saint Polycarpe, évêque de Smyrne (80 de J.-C.), une *Épître aux Philippiens,* dans laquelle il donne des instructions pour tous les fidèles, et parcourt tous les rangs, tous les états, pour apprendre à chacun ses devoirs :

Que les prêtres, dit-il, soient tendres et compatissants envers tous; qu'ils ramènent ceux qui se sont égarés, qu'ils visitent les malades, et ne négligent ni la veuve, ni l'orphelin, ni le pauvre..... Qu'ils ne croient pas légèrement le mal, qu'ils n'usent point d'une sévérité trop grande envers ceux dont ils sont les juges, et qu'ils se souviennent toujours que nous sommes tous des pécheurs..... »

7. Saint Irenée, disciple de saint Polycarpe, devint évêque de Lyon après saint Pothin [1] (177 de J.-C.). Il écrivit contre les païens un ouvrage perdu pour la défense du christianisme, sous le titre *De la Science* ou *De la Doctrine.* Son *Traité des Hérésies,* en cinq livres, écrit en grec, ne nous est parvenu, du moins en grande partie, que dans une version latine. Tertullien en vante la profonde érudition : *Omnium doctrinarum curiosissimus explorator.*

8. Nous avons, sous le nom d'Hermas, un écrit intitulé *Le Pasteur,* et divisé en trois livres, dont le premier contient des visions ou apologues; le second, des pré-

[1] Voyez Histoire de France, 3e édit., t. Ier.

ceptes, et le troisième, des similitudes ou emblêmes. En voici quelques lignes remarquables :

Celui qui se sent accablé sous le poids des ans et des infirmités, s'abandonne facilement au désespoir; il voit dans la mort le terme de ses souffrances, il la voit arriver sans chagrin. Mais qu'il apprenne tout-à-coup qu'il va faire une riche succession, tous ses maux sont oubliés, il semble avoir retrouvé son ancienne vigueur. De même au sein de vos tribulations, Dieu en a usé avec vous dans sa miséricorde; il vous a appelé au plus riche héritage et vous avez recouvré vos premières forces.

9. Saint Denis, évêque d'Alexandrie, nous a laissé plusieurs lettres et plusieurs homélies remarquables, entre autres celle où se trouve la description d'une peste dont cette ville fut affligée vers la solennité de la Pâque. La voici :

D'autres que nous peuvent bien ne pas prendre le temps où nous sommes pour un temps de fête. Ils n'ont garde de voir des jours de fête dans des jours où tous sont dans les larmes, où cette ville ne retentit que de gémissements et de sanglots, où l'on pleure ceux que l'on a perdus et ceux que l'on est menacé de perdre encore. Nous pouvons bien dire qu'il s'est élevé aujourd'hui parmi nous, ainsi qu'autrefois dans cette même contrée, un grand cri sur la mort des premiers-nés, *parce qu'il n'y avait aucune maison où il n'y eût un mort* (Gen. xii, 30), et plût au Ciel qu'il n'y en eût qu'un seul dans chaque maison..... La contagion ne nous a point épargnés; mais c'est pour les chrétiens un sujet d'exercice et d'épreuve comme les autres calamités. Dans ces circonstances, plusieurs des nôtres, s'oubliant eux-mêmes, ont péri en soignant les malades, et ne voulant pas les quitter, retenus qu'ils étaient près d'eux par amour pour J.-C. *Ils prenaient sur eux les langueurs de leurs frères et se chargeaient eux-mêmes de leurs douleurs* (Isaie, liii, 4). Ils ont rendu à quelques uns la santé en perdant la vie pour eux..... Mourir ainsi c'est un martyre qui ne le cède guère à l'héroïsme de la confession portée en présence des bourreaux. On les voyait embrasser les corps des saints, leur fermer la bouche et les yeux, les porter sur leurs épaules, rendre à leurs restes tous les devoirs de la sépulture, les lavant de leurs mains, les parant de leurs plus riches habits, pour recevoir bientôt eux-mêmes les mêmes services de la part de leurs frères, fidèles imitateurs de leur zèle et de leur charité. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient les païens. A peine quelqu'un des leurs recevait-il les atteintes de la contagion, saisis d'effroi, ils le repoussaient de leur présence, ils fuyaient jusqu'à leurs proches, et laissaient leurs corps sans sépulture, espérant, mais en vain, échapper à la mortalité.

Nous avons cité ce long morceau pour mettre le lecteur à même de le comparer avec deux descriptions de peste que nous avons citées dans un autre ouvrage[1].

SECTION II. — DES PÈRES APOLOGISTES.

1. Occasion qui donna naissance aux pères Apologistes du christianisme. — 2. Des pères Apologistes et leurs différentes classes.

1. Les Celse, les Hiéroclès, les Porphyre avaient attaqué le christianisme avec toutes les ruses de l'art sophistique; mais la religion avait d'autres adversaires. Les princes se déclaraient contre elle, et cherchaient à étouffer, par le fer ou la flamme, une croyance qui se répandait partout, détruisant la superstition païenne. Alors apparurent aussi des hommes de courage qui se levèrent debout pour leurs frères, et osèrent dire aux empereurs et au sénat :

C'est à tort que vous nous persécutez : vous pouvez nous faire mourir, mais vous ne pouvez point nous faire du mal.

2. On appelle *pères Apologistes* ceux qui portèrent aux oreilles des princes, des magistrats ou du peuple la justification des chrétiens, de leur doctrine et de leurs mœurs. On les partage en deux classes, les *Apologistes grecs* et les *Apologistes latins*.

§ 1er. *Apologistes grecs.*

1. Principaux Apologistes grecs. — 2. Saint Justin. — 3. Principaux ouvrages de saint Justin. — 4. Idée de son Exhortation aux Gentils. — 5. Du Dialogue avec Tryphon. — 6. De la première Apologétique. — 7. De la seconde Apologétique. — 8. De la Lettre à Diognète. — 9. Tatien et ce qui nous en reste. — 10. Idée de son Discours aux Grecs. — 11. Ce qui reste d'Athénagore. — 12. De saint Théophile. — 13. D'Hermias. — 14. Saint Clément d'Alexandrie. — 15. Ses principaux ouvrages. — 16. Idée de l'Exhortation aux Gentils. — 17. Des Stromates. — 18. Du traité, Quel riche peut être sauvé ? — 19. Du Pédagogue. — 20. De l'Hymne au Christ sauveur. — 21. Origène. — 22. Ses principaux ouvrages et son style. — 23. Idée de son Traité contre Celse.

1. Les principaux Apologistes grecs sont : *S. Justin, Tatien, Athénagore, S. Théophile, Hermias, S. Clément d'Alexandrie* et *Origène.*

[1] Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 406 ; *Poétique*, p. 272.

2. Né à Néapolis, ancienne capitale de la Samarie dans la Palestine, et élevé dans le paganisme, S. JUSTIN eut de bonne heure la curiosité de connaître les sectes diverses de philosophes qui en partageaient les écoles; mais enfin la lecture de l'Évangile fit briller à ses yeux la lumière d'une autre philosophie plus digne de lui. Après sa conversion au christianisme qu'il embrassa vers l'âge de trente ans, il se rendit à Rome où il s'appliqua à instruire les fidèles, les fortifiant contre la persécution et leur donnant l'exemple d'une vie sainte et austère. Il termina sa vie par le martyre [1], et il paraît que sa mort fut l'effet de la malice d'un philosophe cynique, nommé Crescent, dont Justin avait démasqué la corruption dans un de ses ouvrages. Condamné par Rustique, préfet de Rome, à être battu de verges et décapité, il endura ce supplice, pour le nom de J.-C., avec autant de courage qu'il en avait mis à le défendre. Il nous reste de S. Justin un grand nombre d'ouvrages importants. Eusèbe, S. Jérôme, etc., lui donnent les plus grands éloges : Photius loue son érudition, et si les grâces de l'orateur, dit cet habile critique, ne se font point sentir dans ses discours, il frappe toujours par son élocution énergique et par la force de ses mouvements.

3. Les principaux ouvrages du pieux et savant S. Justin sont : 1° une *Exhortation aux Gentils;* 2° un *Dialogue avec le juif Tryphon;* 3° deux *Apologétiques;* 4° une *Lettre à Diognète.*

4. Dans l'*Exhortation aux Gentils*, S. Justin se propose de convaincre les païens de la justesse des motifs qui lui ont fait embrasser le christianisme. Après avoir développé l'impiété et l'extravagance des idolâtres, qui attribuaient à leurs divinités les crimes les plus honteux; il se montre pénétré d'admiration et de respect pour la sainteté de la doctrine chrétienne, ainsi que pour l'auguste majesté de nos Écritures. En voici un passage :

Quelle école de morale était-ce que les exemples de ces dieux, con-

[1] L'an 167 de J.-C., sous le règne de Marc-Aurèle.

sacrés par les chants de la poésie et par les hommages de leurs adorateurs? Répondez, ô vous, habitants de cette Grèce si polie! Vous vous indignez contre votre fils, quand vous le voyez s'abandonner à de coupables excès : votre Jupiter est-il moins coupable que lui? Vous répudiez votre femme quand elle oublie ses devoirs; mais une Vénus a chez vous des temples. Si c'étaient d'autres qui vous parlassent ainsi, vous crieriez à l'outrage. Est-ce moi qui accuse vos dieux? Ne sont-ce pas plutôt et vos poètes et vos historiens? Laissez donc là ces fables ridicules. Venez prendre part à la sagesse incomparable qui se puise à la source de la divine parole. Reconnaissez, non un Jupiter souillé de crimes, mais un Roi du ciel, incapable de corruption; dont les héros ne savent pas verser le sang des peuples, mais ne répandent que le leur propre; qui n'accorde point sa prédilection ni à la vigueur des membres et à la beauté des formes, mais à la seule beauté de l'ame, à l'innocence et à la vertu. O puissance toute céleste, qui, du moment où elle s'est rendue maîtresse du cœur, y établit la paix, en chasse les passions! O doctrine toute divine, qui forme non des poètes, des philosophes et des orateurs, mais qui de mortels nous fait devenir immortels, qui nous associe à la nature de Dieu lui-même, et qui de la terre nous élève dans le ciel! C'est là, c'est ce charme céleste qui m'a conduit à la doctrine nouvelle que je professe. Venez avec moi, apprenez ce que j'ai appris, et puisque j'ai été ce que vous êtes, ne désespérez pas d'être un jour ce que je suis.

5. Le *Dialogue avec Tryphon* est une controverse contre les Juifs. Le principal interlocuteur est Tryphon, personnage distingué de sa nation, puisqu'il y est qualifié *prince*. S. Justin lui raconte l'histoire de sa conversion, et lui prouve la divinité de J.-C., en lui montrant les prophéties accomplies dans sa personne.

6. La première *Apologétique* fut adressée vers l'an 150 à l'empereur Antonin; car quoique la persécution eût été un peu ralentie par les sages dispositions d'Adrien et qu'Adrien n'eût publié aucun édit contre les fidèles, ils étaient souvent tourmentés par les gouverneurs des provinces et exposés à la haine des peuples.

Cette apologie se divise naturellement en trois parties. Dans la première, S. Justin se plaint de ce que l'on condamne les chrétiens sur leur nom seul et d'après des bruits calomnieux : il expose la sainteté de leur morale et de leur vie. Dans la seconde, il établit quelques uns des dogmes principaux du christianisme, dont il prouve la divinité par les prophéties. Dans la troisième, pour

détruire les calomnies répandues contre les assemblées de chrétiens, il expose ce qui s'y passait.

Cet ouvrage est un chef-d'œuvre de sagesse, de raisonnement, de liberté franche et généreuse dans la défense de la vérité. En voici un extrait traduit par M. de Chateaubriand :

On nous a accusés de troubler la tranquillité de l'État, et cependant un des principaux dogmes de notre foi est que rien n'est caché aux yeux de Dieu, et qu'il nous jugera un jour sur nos bonnes et nos mauvaises actions; mais, ô puissant empereur! les peines mêmes que vous avez décernées contre nous, ne font que nous affermir dans notre culte, puisque toutes ces persécutions nous ont été prédites par notre Maître, fils du souverain Dieu, Père et Seigneur de l'univers.

Le *jour du soleil* (le dimanche), tous ceux qui demeurent à la ville et à la campagne s'assemblent en un lieu commun. On lit les Saintes Écritures; un *ancien* (un prêtre) exhorte ensuite le peuple à imiter de si beaux exemples. On se lève, on prie de nouveau; on présente l'eau, le pain et le vin; le prélat fait l'action de grâces, l'assistance répond *Amen*. On distribue une partie des choses consacrées, et le diacre porte le reste aux absents. On fait une quête; les riches donnent ce qu'ils veulent. Le prélat garde ces aumônes pour en assister les veuves, les orphelins, les malades, les prisonniers, les pauvres, les étrangers, en un mot tous ceux qui sont dans le besoin et dont le prélat est spécialement chargé. Si nous nous réunissons le jour du soleil, c'est que Dieu fit le monde ce jour-là, et que son fils ressuscita à pareil jour, pour confirmer à ses disciples la doctrine que nous vous avons exposée.

Εἰ μὲν δοκεῖ ὑμῖν λόγου καὶ ἀληθείας ἔχεσθαι, τιμήσατε αὐτά· εἰ δὲ λῆρος ὑμῖν δοκεῖ, ὡς ληρωδῶν πραγμάτων καταφρονήσατε, καὶ μὴ, ὡς κατ' ἐχθρῶν, κατὰ τῶν μηδὲν ἀδικούντων θάνατον ὁρίζετε. Προλέγομεν γὰρ ὑμῖν ὅτι οὐκ ἐκφεύξεσθε τὴν ἐσομένην τοῦ Θεοῦ κρίσιν, ἐὰν ἐπιμένητε τῇ ἀδικίᾳ· καὶ ἡμεῖς ἐπιβοήσομεν· Ὃ φίλον τῷ Θεῷ, τοῦτο γενέσθω.

Si vous la trouvez bonne, respectez-la; rejetez-la si elle vous semble méprisable; mais ne livrez pas pour cela aux bourreaux des gens qui n'ont fait aucun mal; car nous osons vous annoncer que vous n'éviterez pas le jugement de Dieu si vous demeurez dans l'injustice. Quant à nous, nous dirons toujours : Que la volonté de Dieu soit faite.

7. La seconde Apologétique parut en 167. Le saint martyr y prouva encore l'injustice des persécuteurs. Cette apologie a moins d'étendue et de célébrité que la première; mais elle offre des passages remarquables tels que celui-ci :

Eh ! quelle comparaison entre vos législateurs et le nôtre ! combien notre doctrine et notre morale ne l'emportent-elles pas sur celles qui n'ont eu pour auteurs que des hommes ? Ceux-ci n'ont fait qu'entrevoir la vérité : Jésus-Christ seul a puisé à la source. Aussi le plus célèbre d'entre eux, Socrate, n'a-t-il trouvé personne, pas même un seul de ses disciples, qui ait voulu souffrir la mort pour sa doctrine, tandis que, pour Jésus-Christ, non seulement des sages et des savants, mais une multitude d'ignorants et de gens du peuple ont bravé les menaces, les tortures et la mort.

8. Diognète, homme de grande considération, avait été le précepteur de Marc-Aurèle. Frappé de la conduite des chrétiens, il désira les connaître plus à fond : S. Justin se chargea de lui donner les éclaircissements qu'il demandait.[1] Il répond dans sa lettre aux principales accusations dirigées contre les fidèles; il démontre la folie du paganisme, il peint l'excellence de la morale chrétienne et donne une explication claire et précise de la divinité de J.-C. En voici un passage traduit par Bossuet :

O merveille, ô échange incompréhensible et surprenant artifice de la sagesse de Dieu ! Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent : un seul est frappé, et tous sont délivrés ; le juste est déshonoré, et les coupables en même temps remis en honneur : l'innocent subit ce qu'il ne doit pas, et il acquitte tous les pécheurs de ce qu'ils doivent. Car qu'est-ce qui pouvait couvrir nos péchés, si ce n'était sa justice ? comment peut être mieux expiée la rébellion des serviteurs que par l'obéissance du Fils ? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés .

9. Tatien d'Assyrie (167 de J.-C.), disciple de S. Justin, se fit connaître principalement par deux ouvrages intitulés, l'un *Discours aux Grecs,* dans lequel il veut prouver que les sciences des Grecs ont leur source chez un peuple que l'on affectait d'appeler barbare, et l'autre *Diatessaron* (διατεσσάρων, par les quatre). C'est un évangile formé à l'aide des quatre autres réunis. Tatien était rempli d'érudition et de sagacité, et son éloquence rendit long-temps les plus grands services à l'Eglise;

[1] Premier sermon pour le *dim. de la Quinquagésime.*

mais après la mort de son maître il se laissa égarer par de fausses idées et devint le chef de la secte des Encratiques. Outre les deux ouvrages ci-dessus indiqués, on a encore sous son nom une *Harmonie* ou *Concorde Evangélique;* mais c'est à tort qu'on la lui attribue.

10. Dans son *Discours aux Grecs*, c'est-à-dire aux païens, Tatien raconte, comme S. Justin, sa conversion due à la lecture des livres saints. Ce qui l'a frappé surtout, c'est la simplicité sublime de l'Ecriture, les promesses qu'elle fait à la vertu, les menaces qu'elle adresse au crime, idées reproduites par un poète moderne :

. . . . . . J'ai lu ce code austère,
Qui joint l'homme au Seigneur et le ciel à la terre,
Ce dépôt sacré de tes lois;
Ce livre simple et grand, humble ensemble et sublime,
Où sourit la vertu, mais où tremble le crime,
Je l'ai lu, Seigneur, et je crois.

11. Il nous reste d'Athénagore (177 de J.-C.), une apologie adressée à Marc-Aurèle, sous le titre de *Légation pour les chrétiens*, et un traité de *la Résurrection des Morts*. La Légation semble être l'ouvrage d'un juge qui prononce plutôt que d'un accusé qui se défend, tant on y trouve de raison, de vraie philosophie et de cette noble hardiesse que l'innocence et la religion peuvent seules inspirer.

12. S. Théophile, d'abord païen ou peut-être juif, ensuite chrétien et évêque d'Antioche, adressa vers l'an 181 à son ami Autolycus, en trois livres ou discours, la *Défense du christianisme* contre ses accusateurs. On y trouve une logique saine, une théologie exacte et le talent des descriptions. En voici quelques passages remarquables :

Si je l'appelle *Lumière* (il parle de Dieu), je nomme un de ses ouvrages; *Verbe*, c'est la parole par laquelle il commande; *Intelligence*, c'est la sagesse; *Esprit*, c'est un souffle créateur; *Sagesse*, c'est sa production; *Force*, c'est sa puissance; *Vertu*, c'est son attribut; *Providence*, c'est sa bonté; *Roi*, *Seigneur*, c'est sa gloire, son souverain apanage; *Juge*, c'est sa justice; *Père*, il l'est de tous les êtres.

Il est sans commencement, puisqu'il est incréé, immuable parce

qu'il est éternel. Tout se repose en lui; tout se meut et vit par lui. Il a fait tout, il conserve tout, il prend soin de tout.

Dieu a créé le monde par son Verbe qu'il avait éternellement conçu dans son sein et qu'il a produit avec sa sagesse avant les créatures. Le Verbe de Dieu, sa sagesse, son esprit, voilà le principe de tout.

13. HERMIAS, philosophe chrétien qui vivait, selon les meilleurs critiques, dans le second siècle de l'Eglise, composa un ouvrage intitulé : *Dérision des philosophes païens*, Διασυρμὸς τῶν ἔξω φιλοσόφων. Il est difficile de trouver réunis plus de clarté et de précision, plus de sel et de grâce, plus de feu et de vivacité ! Hermias fait passer en revue tous les philosophes du paganisme; chacun d'eux y dit son sentiment sur la divinité, sur l'ame de l'homme et les principes des choses. Le nouveau Lucien distribue ces détails avec tant d'art que chaque philosophe détruit toujours ce que le précédent vient d'annoncer :

Οὐδὲ σύμφωνα, οὐδὲ ὁμόλογα οἱ φιλόσοφοι πρὸς ἀλλήλους λέγοντες, ἐκτίθενται τὰ δόγματα. Οἱ μὲν γάρ φασιν αὐτῶν ψυχὴν εἶναι τὸ πῦρ, οἷον Δημόκριτος· τὸν ἀέρα, οἱ Στωϊκοι· οἱ δὲ τὸν νοῦν· οἱ δὲ τὴν κίνησιν (Ἡράκλειτος)· οἱ δὲ τὴν ἀναθυμίασιν· οἱ δὲ δύναμιν ἀπὸ τῶν ἄστρων ῥέουσαν· οἱ δὲ ἀριθμὸν κινητικὸν (Πυθαγόρας)..... Οἱ δὲ τὸ αἷμα (Κριτίας)· οἱ δὲ τὸ πνεῦμα· οἱ δὲ τὴν μονάδα (Πυθαγόρας), καὶ οἱ πάλιν τὰ ἐναντία. Πόσοι λόγοι περὶ τούτων; πόσαι δὲ καὶ σοφιστῶν ἐπιχειρήσεις, ἐριζόντων μᾶλλον ἢ τἀληθὲς εὑρισκόντων;

Ἀλλὰ γὰρ ἔστω· στασιάζουσι μὲν περὶ τῆς ψυχῆς, τὰ δὲ λοιπὰ περὶ αὐτῆς ὁμονοοῦντες ἀπεφήναντο; Καὶ ἄλλοι τὴν ἡδονὴν αὐτῆς, ὁ μέν τις ἀγαθὸν καλεῖ, ὁ δέ τις κακὸν, ὁ δ' αὖ μέσον ἀγαθοῦ καὶ κακοῦ. Τὴν δὲ φύσιν αὐτῆς, οἱ μὲν ἀθάνατόν φασιν, οἱ δὲ θνητὴν, οἱ δὲ πρὸς ὀλίγον ἐπιδιαμένουσαν, οἱ δὲ ἀποθηριοῦσιν αὐτὴν, οἱ δὲ εἰς ἀτόμους διαλύουσιν, οἱ δὲ τρὶς ἐνσωματοῦσιν, οἱ δὲ τρισχιλίων ἐτῶν περιόδους αὐτῇ ὁρίζουσιν. Καὶ γὰρ οἱ μηδὲ ἑκατὸν ἔτη ζῶντες περὶ τρισχιλίων ἐτῶν μελλόντων ἐπαγγέλλονται. Ταῦτα οὖν τί χρὴ καλεῖν; ὡς μὲν ἐμοὶ δοκεῖ, τερατείαν, ἢ ἄνοιαν, ἢ μανίαν, ἢ στάσιν; ἢ ὁμοῦ πάντα ; Εἰ μέν τι ἀληθὲς εὑρήκασιν, ὁμονοησάτωσαν, ἢ συγκατατιθέσθωσαν, κἀγὼ τοτε ἄσμενος αὐτοῖς πεισθήσομαι. Εἰ δὲ ἀντισπῶσι τὴν ψυχὴν, καὶ ἀνθέλκουσιν, ἄλλος εἰς ἄλλην φύσιν, ἕτερος δὲ εἰς ἑτέραν οὐσίαν, ὕλην δὲ ἐξ ὕλης μεταβάλλουσιν, ὁμολογῶ γε ἄχθεσθαι τῇ παλιῤῥοίᾳ τῶν πραγμάτων. Νῦν μὲν ἀθάνατός εἰμι, καὶ γέγηθα· νῦν δ' αὖ θνητὸς γίνομαι, καὶ δακρύω· ἄρτι δὲ εἰς ἀτόμους διαλύομαι, ὕδωρ γίνομαι, καὶ ἀὴρ γίνομαι, πῦρ γίνομαι. Εἶτα μετ'

ὀλίγον, οὔτε ἀὴρ, οὔτε πῦρ· θηρίον με ποιεῖ, ἰχθύν με ποιεῖ· πάλιν οὖν ἀδελφοὺς ἔχω δελφῖνας· ὅταν δὲ ἐμαυτὸν ἴδω, φοβοῦμαι τὸ σῶμα, καὶ οὐκ οἶδα ὅπως αὐτὸ καλέσω, ἄνθρωπον, ἢ κύνα, ἢ λύκον, ἢ ταῦρον, ἢ ὄρνιν, ἢ δράκοντα, ἢ χίμαιραν. Εἰς πάντα γὰρ τὰ θηρία ὑπὸ τῶν φιλοσοφούντων μεταβάλλομαι, χερσαῖα, ἔνυδρα, πτηνὰ, πολύμορφα, ἄγρια, τιθασσὰ, ἄφωνα, εὔφωνα, ἄλογα, λογικά· νήχομαι, ἵπταμαι. ἕρπω, θέω, καθίζω. Ἔτι δὲ ὁ Ἐμπεδοκλῆς, καὶ θάμνον με ποιεῖ.

Demandez aux philosophes ce que c'est l'ame : Démocrite nous répond que c'est un feu; les stoïciens, une substance aérienne; d'autres, une intelligence; Héraclite, le mouvement. Tantôt on vous dira que c'est un souffle, une émanation des astres; avec Pythagore, un nombre moteur, une monade; avec Hippon, une eau génitale; avec Dinarque, une harmonie. Ceux-ci l'appellent du sang, ceux-là un esprit... O ciel! que de contradictions! que de rêveries! Et tous ces sophistes, tous ces philosophes, vous les voyez bien plus ardents à disputer entre eux qu'à chercher la vérité.

Passe encore qu'ils ne s'entendent pas sur la nature de l'ame; sont-ils plus d'accord sur le reste? par exemple, sur ses propriétés? Les uns font consister son plaisir dans le bien, d'autres dans le mal; un troisième parti à n'être ni bien ni mal. Quant à sa nature, *elle est immortelle*, dit l'un; *non*, dit l'autre, *elle est condamnée à mourir*. Selon celui-ci, elle subsistera pendant quelque temps; selon celui-là, elle passe dans le corps d'une bête. *Oui*, dit un autre, *mais non pour y rester : ce sera pour y subir trois transfigurations diverses*. Il en est qui fixent sa durée à mille ans. Bonnes gens qui ne sauraient prolonger leur propre existence au delà de cent ans et qui promettent à d'autres des milliers d'années.

Que suis-je donc au dire de ces docteurs? Celui-ci me fait immortel; quel bonheur! celui-là, mortel; quel sujet d'affliction! Un autre me fait résoudre en atomes invisibles, me voilà eau, me voilà air, me voilà feu; bientôt après je ne suis plus ni eau, ni air, ni feu, mais je deviens bête fauve, ou poisson. Je suis de la famille des thons et des dauphins. Que je vienne à m'examiner, j'ai peur de moi-même, je ne sais plus de quel nom m'appeler, homme ou chien, loup, taureau, oiseau, serpent, dragon ou chimère, tant il plaît à messieurs les philosophes de me faire subir de métamorphoses diverses. Transformé dans toutes les bêtes du monde, bêtes de terre, d'eau, d'air, bêtes de formes différentes, bêtes sauvages ou domestiques, muettes ou bruyantes, intelligentes ou brutes, je nage, je vole, je m'enlève dans les airs, je rampe, je cours, je repose, et puis voici venir Empédocle qui vient me faire plante.

14. S. Clément d'Alexandrie (Titus Flavius Clemens) vivait vers la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe. Il naquit dans le sein du paganisme, et l'on regarde

communément Athènes comme le lieu de sa naissance. C'est dans cette ville qu'il fit ses premières études; il les continua en Italie et dans l'Asie-Mineure, et vint les achever dans la fameuse école d'Alexandrie où l'on accourait de toutes parts pour étudier la philosophie platonicienne [1]. Mais à côté de l'école de Plotin s'en élevait une autre qui enseignait une nouvelle philosophie avec une religion nouvelle: l'école chrétienne d'Alexandrie, établie dès le temps de S. Marc, avait alors à sa tête le célèbre Pantœnus qui avait abandonné le Portique pour l'Evangile. Clément entendit ses leçons, et ravi de trouver la vérité qu'il cherchait depuis long-temps, il demanda le baptême. Bientôt après il fut ordonné prêtre par l'évêque Démétrius, et chargé du soin des catéchumènes à la place de Pantœnus qui alla prêcher la foi aux Indes. Son zèle et ses talents répandirent un grand éclat sur son école: il eut beaucoup de disciples qu'on compte parmi les meilleurs maîtres, entre autres Origène et Alexandre, évêque de Jérusalem. La persécution de l'empereur Sévère l'ayant obligé, en 202, à fuir d'Alexandrie, il se réfugia en Orient, et parcourut les différentes églises de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Palestine, éclairant les fidèles de ses lumières et les fortifiant de son courage. Il mourut en 217, sous le règne de Caracalla. Eusèbe, Photius, S. Jean-Chrysostome, S. Jérôme, etc., ont donné de grands éloges à son savoir, et ce qui nous reste de ses ouvrages justifie ces éloges.

15. Les principaux ouvrages de S. Clément sont :

1° Une *Exhortation aux Gentils;* 2° les *Stromates;* 3° le traité, *Quel riche peut être sauvé?* 4° le *Pédagogue* avec une *Hymne à J.-C. Sauveur.*

16. L'*Exhortation aux Gentils* a pour objet de montrer, d'un côté, l'absurdité de l'idolâtrie; de l'autre, la beauté de la religion chrétienne. Ce savant traité joint à une grande élégance de style une érudition extraordinaire; l'auteur, parcourant toutes les erreurs des philo-

[1] Voyez Histoire de la Littérature grecque, p. 360 et s.

sophes, toutes les fables ridicules mises sur le compte des dieux, toutes les abominations des sacrifices païens, donne un précis historique de cette mythologie qui offre encore de l'intérêt au lecteur, même après tant de siècles. Parmi les passages les plus remarquables il faut citer l'endroit où il est parlé des sacrifices humains:

Vos dieux cruels, vos dieux ennemis des hommes, non contents de les corrompre par l'exemple de leurs obscènes voluptés, se plaisent à voir couler leur sang. Je ne parle pas seulement de ces combats féroces auxquels ils président dans le cirque et dans l'arène, ni de ces victoires meurtrières pour qui on les invoque dans les combats; je parle des sacrifices humains offerts en leur honneur. Il leur fallait à ces dieux, pour hécatombes, des cités et des peuples entiers à dévorer, comme à des fléaux exterminateurs. (*Puis vient l'énumération de tous les lieux célèbres par les sacrifices humains.*) Voilà quel amour vos divinités portent aux hommes! voilà leurs bienfaits! Le moyen de n'être pas humains et purs avec un semblable culte, quand on a de tels dieux pour protecteurs ou pour libérateurs, que l'on attend d'eux ou des biens ou des secours! Vous appelez sacrifices des meurtres, des massacres! Est-ce donc le mot qui change rien à la chose? Sacrifier à Diane, à Jupiter, n'est-ce pas sacrifier à la colère, à la vengeance, à l'avarice? Que l'on m'assassine sur un autel ou sur un grand chemin, qu'importe? Vous appellerez le premier, acte religieux, sacrifice: est-il moins un meurtre et un assassinat? Vous fuiriez l'aspect d'une bête féroce, et vous courez vous prosterner au pied d'un autel souillé de sang humain, aux pieds des démons adorés sous le nom de ces sanguinaires divinités [1].

17. Les *Stromates* [2] sont un ouvrage plus étonnant encore pour l'érudition que le premier. C'est un recueil en huit livres, sans méthode et sans suite, de pensées chrétiennes et de maximes philosophiques, que l'auteur dit avoir écrites pour lui servir de répertoire dans sa vieillesse, lors que la mémoire viendrait à lui manquer. On y lit surtout avec intérêt le portrait qu'il trace du véritable chrétien, auquel il donne le nom de *gnostique*, c'est-à-dire, *savant* (l. VI et VII). Ceux qui ont reproché à S. Clément d'avoir fait un trop fréquent usage dans les *Stromates,* des maximes de

[1] Bourdaloue a fait de cet ouvrage d'heureuses applications dans son sermon *de l'Impureté* et dans l'une de ses *Passions*.

[2] Στρώματα signifie littéralement *tapisseries*. S. Clément a pris ce mot dans un sens métaphorique.

la philosophie païenne, n'en ont pas compris le but. Il voulait montrer que le christianisme est, de toutes les philosophies, la plus ancienne et la plus excellente (VII). Quant au reproche de *platonisme* que l'on a fait à plusieurs Pères, et en particulier à S. Clément, Baltus les en a victorieusement vengés.

18. Le traité, *Quel riche peut être sauvé?* enseigne l'usage que l'on doit faire des richesses. Il finit par l'histoire d'un jeune homme devenu chef de brigands et converti par S. Jean l'Evangéliste.

19. Le *Pédagogue*, en trois livres, est un excellent traité de morale, un code détaillé des maximes de la philosophie chrétienne, applicable à toutes les conditions et à toutes les circonstances de la vie. Le Pédagogue, selon S. Clément lui-même, est un maître destiné à guider un enfant dans la voie du ciel. Le style de cet ouvrage est toujours fleuri, souvent éloquent, quelquefois sublime.

S. Clément s'élève avec force contre le luxe des ameublements (l. II, c. 3) :

Quand vous avez besoin d'une charrue pour labourer, demandez-vous qu'elle soit d'or? qu'elle serve seulement à l'usage auquel vous la destinez, c'est là tout ce qu'il vous faut. Qui vous empêche d'en faire autant pour les choses qui sont à votre usage personnel? Vos pieds, dites-moi, sont-ils moins bien nettoyés dans un vase d'argile que dans une baignoire d'or? Il faut aller jusqu'aux Indes chercher à grands frais l'acier dont vous découpez votre viande; cette table aux pieds d'ivoire, elle ne pourra plus souffrir des mets vulgaires. Cette lampe qui vient de chez l'orfèvre vous éclaire-t-elle mieux que celle qui vient de chez le potier? Dormez-vous moins bien sur un lit simple et modeste que sur cette couche fastueuse, enrichie d'or et de pourpre?

S. Clément est surtout éloquent quand il s'élève contre la parure des femmes (l. III, c. 2) :

Combien de femmes s'occupent uniquement du soin de parer leur corps! Que leur ame soit négligée, peu leur importe. Tout à l'extérieur, elles ne pensent point à la vraie beauté, qui est celle de l'ame. Elles m'offrent l'image de ces temples de l'Égypte, dont le portique, soutenu par de riches colonnes, éclate d'or et de pierres précieuses. Pénétrez dans l'intérieur, la divinité que vous vous attendiez à y voir,

c'est quelqu'un de ces animaux bien mieux faits pour la fange de leurs marais que pour un temple. Otez l'idole du temple, dépouillez-le de ces parures étrangères, arrachez le masque, il n'y a plus rien qui ne doive inspirer le mépris et le dégoût.

20. Le Pédagogue finit par une Hymne en l'honneur de J.-C. On est agréablement surpris de voir ce philosophe sévère descendre des hauteurs de la métaphysique et de la morale pour se reposer parmi les fleurs de la poésie. Clément nous peint des enfants venant chanter leur hymne à Jésus. Cette poésie qu'ils balbutient est toute d'exclamations, d'amour, de tendresse; ici point de pensées, mais de riantes images, de naïfs sentiments, voilà tout. La poésie de l'enfance ne doit pas être adulte, savante, raisonnée, mais simple, mais fraîche, mais candide; leur dieu, c'est le *frein des petits poulains*, l'*aile des oiseaux*, le *pasteur des agneaux du roi;* rien ici ne sort de la sphère de leurs connaissances. Mais pourquoi commenter cette poésie de l'ame; l'aile du papillon se décolore sous les doigts indiscrets qui la manient :

Στόμιον πώλων ἀδαῶν,
Πτερὸν ὀρνίθων ἀπλανῶν,
Οἴαξ νηπίων ἀτρεκὴς
Ποιμὴν ἀρνῶν βασιλικῶν,
Τοὺς σοὺς ἀφελεῖς
Παῖδας ἄγειρον.
Αἰνεῖν ἁγίως,
Ὑμνεῖν ἀδόλως
Ἀκάκοις στόμασιν
Παίδων ἡγήτορα Χριστόν.
Βασιλεῦ ἁγίων,
Λόγε πανδαμάτωρ,
Πατρὸς ὑψίστου
Σοφίας πρύτανι,
Στήριγμα πόνων
Αἰωνοχαρὲς,
Βροτέας γενεᾶς
Σῶτερ Ἰησοῦ,
Ποιμὴν, ἀροτὴρ,
Οἴαξ, στόμιον,
Πτερὸν οὐράνιον
Παναγοῦς ποίμνης·
Ἁλιεῦ μερόπων
Τῶν σωζομένων,
Πελάγους κακίας
Ἰχθῦς ἁγνοὺς
Κύματος ἐχθροῦ,
Γλυκερῇ ζωῇ δελεάζων·
Ἡγοῦ προβάτων
Λογικῶν, ποιμὴν
Ἅγιε, ἡγοῦ,
Βασιλεῦ, παίδων ἀνεπάφων.
Ἴχνια Χριστοῦ
Ὁδὸς οὐρανία.
Λόγος ἀέναος,
Αἰὼν ἄπλετος,
Φῶς ἀΐδιον,
Ελέους πηγὴ,
Ῥεκτὴρ ἀρετῆς,
Σεμνὴ βιοτὴ

Θεὸν ὑμνούντων, Χριστὲ Ἰησοῦ.
Γάλα οὐράνιον
Μαστῶν γλυκερῶν,
Νύμφης χαρίτων,
Σοφίας τῆς σῆς,
Ἐκθλιβόμενον·
Οἱ νηπίαχοι
Ἀταλοῖς στόμασιν
Ἀτιταλλόμενοι,
Θηλῆς λογικῆς
Πνεύματι δροσερῷ
Ἐμπιπλάμενοι,
Αἴνους ἀφελεῖς,
Ὕμνους ἀτρεκεῖς
Βασιλεῖ Χριστῷ,
Μίσθους ὁσίους
Ζωῆς διδαχῆς,
Μέλπωμεν ὁμοῦ.
Μέλπωμεν ἁπλῶς
Παῖδα κρατερόν·
Χόρος εἰρήνης,
Οἱ χριστόγονοι,
Λαὸς σώφρων,
Ψάλλωμεν ὁμοῦ
Θεὸν εἰρήνης.

Frein des jeunes coursiers indociles, aile des oiseaux qui ne s'égarent pas, gouvernail véritable des navires, pasteur des agneaux du roi;

Réunis tes chastes enfants, pour que saintement ils louent, pour que d'une voix pure, ils chantent avec candeur le Christ, conducteur des enfants.

Roi des saints, Verbe tout-puissant du Père très haut, arbitre de la sagesse, éternelle colonne des travaux; sauveur de la race humaine, Jésus, pasteur, laboureur, gouvernail, frein, aile céleste du très saint troupeau;

Pêcheur d'hommes que tu sauves, les poissons sacrés qui étaient dans la mer du vice, tu les retires de l'onde ennemie par une vie douce.

Conduis tes brebis spirituelles, ô pasteur; conduis tes chastes enfants, ô saint roi;

Les traces du Christ, c'est la voix céleste.

Verbe éternel, siècle infini, lumière durable, source de miséricorde, auteur de la vertu, auguste vie de ceux qui louent Dieu, Christ Jésus;

Lait divin qui découle des douces mamelles de l'épouse des grâces, de ta sagesse;

Nous, enfants, qui, de nos lèvres tendres encore, prenons notre nourriture, qui nous rassasions de la fraîche rosée de la mamelle spirituelle,

Chantons ensemble des louanges simples, des hymnes sincères au roi Christ, pieuse récompense de la doctrine de vie;

Chantons avec ardeur le Fils puissant;

Chœur de paix, enfants du Christ, peuple vertueux, célébrons ensemble le Dieu de paix.

Bossuet, dans son sermon *pour le jour de Pâques*, a tiré de cette hymne une belle expression :

Le divin pêcheur retirait les poissons de la mer orageuse du siècle et les attirait dans ses filets par l'appât d'une douce vie, *dulci vitâ inescans.*

21. ORIGÈNE naquit à Alexandrie l'an 185. Il eut pour maître S. Clément d'Alexandrie, et à l'âge de 18 ans il lui succéda dans l'enseignement catéchistique d'Alexandrie, auquel il donna un éclat nouveau.

Après la persécution de Septime Sévère, il se rendit à Rome, où il se fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il s'y acquit une nouvelle réputation par son éloquence. La Palestine et l'Achaïe devinrent ensuite le théâtre de son zèle et de ses talents; partout il y confondit les hérésies, et ramena des évêques illustres ou des villes entières aux sentiments de l'Eglise. Mais il eut souvent encore à souffrir tant des haines particulières de quelques évêques, que des persécutions qui s'élevèrent sous Maximien et sous le jeune Gordien. Origène échappa à toutes deux, mais les tourments qu'il avait soufferts non moins que ses veilles et ses jeûnes perpétuels l'avaient épuisé. Il mourut à Tyr l'an 254, âgé de soixante-neuf ans.

Peu d'hommes eurent autant d'enthousiasme pour le christianisme et autant d'austérité qu'Origène. Il étudia dès sa jeunesse avec tant de persévérance qu'il fut surnommé *Chalcentéros* (aux entrailles d'airain) et *Adamantinus* (dur comme du diamant). Aux leçons de S. Clément d'Alexandrie, il avait joint celles des philosophes pythagoriciens et stoïciens, surtout celles de l'école néo-platonicienne et d'Ammonius Saccas lui-même. Ainsi s'explique l'analogie frappante de quelques idées d'Origène avec la doctrine des Ennéades de Plotin, autre disciple d'Ammonius. Ainsi s'explique aussi la contradiction des jugements des Pères de l'Eglise sur ce théologien. Dès son vivant on avait discuté sur son orthodoxie. S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Chrysostome et d'autres moins célèbres le défendirent; mais l'Église d'Occident le déclara hérétique.

22. Origène a laissé de nombreux et excellents ouvrages,

qui consistent en *Homélies* au nombre de plus de mille, en *Commentaires* ou *Tomes* sur toutes les Ecritures, et en Traités sur différentes matières. Le plus fameux est son *Traité contre Celse sur la vérité de la religion;* il est regardé comme l'apologie la plus complète, la plus énergique et la plus éloquente du christianisme. Il publia aussi une Bible célèbre appelée *Hexaples;* elle est divisée en six colonnes parallèles : la première contient le texte hébreu ; la seconde, le même texte en caractères grecs; la troisième, la version des Septante; la quatrième, celle d'Aquila; la cinquième, celle de Symmaque, et la sixième, la version grecque de Théodotion.

Outre ces ouvrages, Origène composa : 1° un livre *des Principes*, περὶ Ἀρχῶν, dont il ne nous reste qu'une traduction latine, faite par Ruffin; 2° un *Traité de la prière;* 3° une *Exhortation au martyre;* 4° sa *Réponse à Jules Africain.*

Le grec d'Origène est singulièrement doux; il est cependant mêlé d'hébraïsmes et de tours étrangers, comme il arrive assez souvent aux écrivains qui possèdent plusieurs langues.

23. Le *Traité contre Celse* se divise en huit livres. Le savant apologiste ne se contente pas de détruire les objections de son adversaire qu'il poursuit pied à pied, au risque même quelquefois de revenir sur ses pas, parce que Celse le ramène souvent aux mêmes objections; il établit doctement la vérité de la religion chrétienne. Il la démontre par le raisonnement, par les faits, par les prophéties, par les miracles, par les mœurs de ses disciples, et ce vaste cercle, il le parcourt toujours avec une inébranlable fermeté.

Il faudrait tout citer de ce *Traité contre Celse*, parce que tout y est fort de vérité et d'éloquence. Nous nous bornerons donc à quelques extraits de ses autres écrits.

Il s'est, dit-il dans son livre des Principes, il s'est rencontré parmi les Grecs et les Barbares des législateurs et des écrivains qui ont conçu l'espérance d'amener les hommes à la connaissance de la vérité par leur doctrine; pas un seul n'a réussi à la faire adopter par tous les peuples. Les philosophes eux-mêmes, avec tout l'appareil de leur dia-

lectique, et toute la pompe de leur éloquence, n'ont pu venir à bout de persuader quelques contrées particulières; ils n'ont pas même osé l'entreprendre, tant un semblable projet leur paraissait inexécutable! Il était réservé à nos saintes Écritures de soumettre à la législation de l'Évangile des milliers de Grecs et de Barbares; il était réservé à ces divins livres d'obtenir des peuples entiers le sacrifice de leurs anciennes coutumes, de tous leurs préjugés héréditaires en fait de religion, de tous les intérêts, pour une discipline nouvelle qu'ils ne pouvaient embrasser sans s'exposer à la haine des infidèles et au danger de perdre la vie; et pour peu qu'on réfléchisse sur la rapidité avec laquelle cette doctrine s'est répandue et établie dans le monde à travers les persécutions qui menaçaient de l'anéantir à sa naissance, on ne pourra s'empêcher de reconnaître qu'un progrès si étonnant était au dessus des forces humaines.

« Ne vous persuadez pas, dit-il ailleurs, que ce soit « assez de vous renouveler une fois; il faut renouveler la « nouveauté même. » Précepte que Bossuet a judicieusement commenté dans son sermon *sur la Résurrection :*

C'est peu de se dépouiller de ses péchés et d'en nettoyer sa conscience; il faut aller maintenant aux mauvais désirs; il faut porter la main à ces habitudes vicieuses que le péché a laissées en nous en se retirant, comme un germe par lequel il espère revivre bientôt, comme un reste de racine qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe.

M. de Maistre a fait un grand usage d'Origène dans son célèbre *Eclaircissement sur les sacrifices.*

§ 2. — *Apologistes latins.*

Principaux Apologistes latins.

Les principaux Apologistes latins sont : *Tertullien, Minucius Félix, Arnobe, Lactance, S. Cyprien* et *Firmicus.*

ART. Ier. — TERTULLIEN.

1. Détails sur Tertullien. — 2. Ses ouvrages et leur caractère. — 3. Idée de son Apologétique. — 4. Des deux livres aux Gentils et de la requête à Scapula. — 5. Du Témoignage de l'ame. — 6. Du traité de l'Idolâtrie. — 7. Du livre de la Couronne. — 8. Du livre contre les Juifs. — 9. Des livres contre Marcion, Hermogène, les Valentiniens et Praxéas. — 10. Des traités de la Chair de Jésus Christ et de la Résurrection de la chair. — 11. Du livre de l'Ame, de l'Oraison dominicale, du Baptême, de la Pénitence et du Jeûne. — 12. Du traité de l'Ornement des femmes. — 13. Que les Vierges doivent être voilées. — 14. Du traité *ad Uxorem.* — 15. Du traité de la Chasteté, de la Monogamie et de la Pudicité. — 16 Du traité de la Patience et de l'épître aux Confesseurs. — 17. Du Scorpiaque. — 18. Du traité de la Fuite en temps de persécution. — 19. Du Manteau. — 20 Du traité des Spectacles. — 21. Du traité des Prescriptions.

1. Tertullien naquit à Carthage. L'époque de sa nais-

sance est inconnue; on croit qu'il mourut l'an 220. Il dit lui-même qu'il fut d'abord païen. Il est probable qu'avant sa conversion il enseignait la rhétorique, et exerçait la profession d'avocat. Après sa conversion, Tertullien fut employé comme prêtre à Carthage, ou selon l'opinion vulgaire à Rome.

2. Il nous reste de Tertullien trente ouvrages dont les titres suivent :

Apologétique; — contre les Gentils; — à Scapula; — du Témoignage de l'ame; — contre l'Idolâtrie; — de la Couronne; — contre les Juifs; — contre Marcion; — contre Hermogène et les Valentiniens; — contre Praxéas; — de la Chair de J.-C.; — de la Résurrection de la chair; — de l'Ame; — de l'Oraison dominicale; — du Baptême; — de la Pénitence; — du Jeûne; — de l'Ornement des femmes; — que les Vierges doivent être voilées; — livres à sa Femme; — exhortation à la Chasteté; — traité de la Monogamie; — de la Pudicité; — de la Patience; — aux Confesseurs; — le Scorpiaque; — de la Fuite en temps de persécution; — du Manteau; — des Spectacles; — traité des Prescriptions.

Tous les ouvrages de Tertullien décèlent une ame ardente et passionnée, une imagination brillante à laquelle se joignait une érudition immense.

3. L'*Apologétique* est la plus ample et la plus fameuse de toutes les apologies des chrétiens : l'éloquence de Tertullien y est mâle et généreuse, toute en raisonnement, en images, en mouvements pathétiques. Fière et imposante, elle attache l'esprit par l'élévation des principes, la profondeur ou la hardiesse des pensées; et le cœur par une sorte de mélancolie sombre et presque dramatique, qui la rend plus intéressante encore. Sa plume est la foudre; elle brille, elle tonne, elle renverse et ne laisse, dans les lieux qu'elle frappe, que des ruines. Sa critique n'est pas seulement la lumière qui éclaire, c'est la flamme qui dévore. Quant à sa diction, il faut dire qu'elle est souvent dure à force de vigueur, obscure à force de précision, enflée même si l'on veut[1], parce que l'idiome qu'il parle, secondant mal la grandeur de sa

[1] Dans mon Traité de Littérature, *Éloquence et Rhétorique*, p. 183, j'ai montré combien il fallait attacher peu d'importance à ces défauts.

pensée et la chaleur de son sentiment, il sort de la règle et se crée un langage nouveau. Au reste, ces défauts qui tiennent à son pays autant qu'à son siècle, sont rachetés par tant de beautés, qu'on peut les exagérer même sans nuire à la réputation de l'auteur. « Avouons aux « plus délicats, dit Balzac, que son style est de fer; mais « qu'on avoue aussi que de ce fer il a forgé d'excellentes « armes, et qu'il a défendu l'honneur et l'innocence du « christianisme. »

Tertullien, dit M. de Chateaubriand, est le Bossuet des Pères. Une partie de son plaidoyer en faveur de la religion pourrait encore servir aujourd'hui dans la même cause. Chose étrange! que le christianisme soit obligé de se défendre devant ses enfants, comme il se défendait autrefois devant ses bourreaux, et que l'*Apologétique aux* GENTILS soit devenue l'*Apologétique aux* CHRÉTIENS! On le voit à l'emploi fréquent qu'en ont fait nos grands prédicateurs, Bourdaloue, Bossuet, Fénelon, Massillon, Neuville, Molinier, Sénault, Fromentière; Lenfant, Larue, Poulle, Clément, Beauregard, Beauvais, Maury, etc.

Nous avons déjà cité[1] plusieurs morceaux de l'Apologétique qui peuvent donner une idée de son éloquence. Nous ne transcrirons ici qu'une admirable démonstration de la Trinité, démonstration qui peut être comprise par les plus simples, et telle qu'il la fallait pour les persécuteurs de J.-C., qui n'auraient pas mieux aimé que de trouver moyen d'attaquer la doctrine et même la personne de ses défenseurs :

Deus universitatem hanc mundi *verbo* et *ratione* et *virtute* molitus est. Apud vestros quoque sapientes, *logon*, id est sermonem atque rationem, constat artificem videri universitatis..... Et nos etiam *sermoni* atque *rationi* itemque *virtuti*, per quæ omnia molitum Deum ediximus, propriam substantiam *spiritum* inscribimus; cui et *sermo* insit pronuntianti, et *ratio* adsit disponenti, et *virtus* præsit perficienti. Hunc ex Deo prolatum didicimus, et prolatione generatum, et idcircò *Filium* Dei, et *Deum* dictum ex unitate substantiæ. Et cùm

[1] *Ibid.*, p. 215-217.

radius ex sole porrigitur, non separatur substantia, sed extenditur; ita de spiritu *spiritus*, et de Deo *Deus*, ut lumen de lumine accensum. Ita et quod de Deo profectum est, *Deus* est, et Dei *Filius*, et unus ambo; modulo alterum, non numero; gradu, non statu fecit; et à principio non recessit, sed excessit. Iste igitur Dei radius, delapsus in virginem quamdam, et in utero ejus caro figuratus nascitur homo Deo mistus. Caro spiritu instructa nutritur, adolescit, affatur, docet, operatur, et Christus est.

Dieu a créé le monde par sa *parole*, sa *raison* et sa *puissance*. Vos philosophes même conviennent que *Logos*, le Verbe et la raison, est le créateur de l'univers. Les chrétiens ajoutent seulement que la propre substance du *Verbe* et de la *raison*, cette substance par laquelle Dieu a tout produit, est *esprit*; que cette *parole* ou le *Verbe* a dû être prononcé par Dieu; que Dieu, l'ayant prononcé, l'a engendré; que conséquemment il est *Fils* de Dieu, et *Dieu* à cause de l'unité de substance. Si le soleil prolonge un rayon, sa substance n'est pas séparée, mais étendue. Ainsi le Verbe est *esprit* d'un esprit, et *Dieu* de Dieu, comme une lumière allumée d'une autre lumière. Ainsi, ce qui procède de Dieu est *Dieu*, et les deux, avec leur esprit, ne font qu'un; différent en propriété, non en nombre; en ordre, non en nature: le Fils est sorti de son principe sans le quitter. Or, ce rayon de Dieu est descendu dans le sein d'une Vierge, il s'est revêtu de chair, il s'est fait homme uni à Dieu. Cette chair, soutenue de l'esprit, se nourrit, croît, parle, enseigne, opère; c'est le Christ.

4. Les deux *livres aux Gentils* n'offrent qu'une répétition incomplète et mutilée de l'Apologétique, dont ils sont peut-être le premier jet. On y retrouve le même fond d'idées et jusqu'aux mêmes termes, à peu d'exceptions près.

La *Requête à Scapula,* proconsul d'Afrique, a pour objet de défendre le christianisme contre les calomnies dont on le chargeait.

5. Dans le *Témoignage de l'ame,* Tertullien montre que la doctrine du christianisme est conforme à la nature; que l'Evangile n'en est que le perfectionnement; et que la plupart de ses dogmes se trouvent imprimés au fond de tous les cœurs, selon ce mot de S. Paul: *Opus legis scriptum in cordibus.*

Cur verba habent Christianorum, quos nec auditos visosque volunt? Non Latinis, nec Argivis solis anima de cœlo cadit. Omnium gentium unus homo varium nomen est; una anima, varia vox; unus spiritus, varius sonus; propria cuique genti loquela, sed loquelæ materia com-

munis. Deus ubique, et bonitas Dei ubique; judicii divini invocatio ubique, mors ubique et conscientia mortis ubique, et testimonium ubique. Omnis anima suo jure proclamat, quæ nobis nec mutire conceditur. Meritò igitur omnis anima et rea et testis est : in tantum et rea erroris, in quantum et testis veritatis, et stabit antè aulas Dei die judicii, nihil habens dicere. Deum prædicabas, et non requirebas : dæmonia abominabaris, et illa adorabas; judicium Dei appellabas, nec esse credebas; inferna supplicia præsumebas, et non præcavebas : christianum nomen sapiebas, et Christianum persequebaris.

Ces chrétiens, que l'on ne veut ni voir ni entendre, leur religion est dans toutes les bouches et dans tous les cœurs. Ce n'est pas seulement à Rome ni à Athènes que la conscience parle ce langage, l'homme est partout le même; l'expression diffère, le sentiment jamais. Partout l'on croit à un Dieu et à sa bonté; partout on en appelle au jugement de Dieu; partout on meurt; partout la mort elle-même sert de témoignage que l'on ne meurt pas tout entier. On proclame à haute voix ce qu'il ne nous est pas permis à nous de murmurer dans l'ombre. Avons-nous tort de dire que le seul témoignage de l'ame condamne une aussi injuste prévention? La première à déposer contre elle-même, elle est et son accusatrice et son juge. Qu'aura-t-elle à répondre au tribunal de Dieu, alors qu'il lui sera dit : « Le Dieu que tu publiais était pour toi le Dieu inconnu ; ces démons que tu détestais, tu leur réservais ton culte et tes adorations. Tu en appelais au jugement de Dieu, et tu ne croyais pas qu'il dût venir un jour juger les hommes; tu pressentais une éternité de supplices, et tu ne songeais pas à l'éviter; tu rendais un secret témoignage au nom chrétien, et tu persécutais ceux qui en faisaient profession. » (c. XII.)

6. Le *traité de l'Idolâtrie* est digne du sujet. Les pensées en sont graves, austères, tristes même, et on le conçoit lorsqu'on l'entend prononcer, dans l'un des premiers chapitres, ces paroles bien faites pour affliger un ardent chrétien :

Omnia colit humanus error, præter ipsum omnium conditorem.

Tout était Dieu, dit Bossuet, excepté Dieu même.

7. Le *livre de la Couronne* fut composé à l'occasion d'un soldat qui, s'étant présenté devant le tribun militaire pour recevoir le *donativum* [1], tenait à la main la couronne que les autres portaient sur la tête. Interrogé pourquoi il agissait ainsi, il répondit qu'il était chrétien.

[1] Voyez mon Histoire Romaine, 3e édit.

On le punit en le jetant en prison. Tertullien établit sa défense sur le principe qu'il est absolument défendu aux chrétiens de porter des couronnes [1], et il en tire une foule d'instructions solides, de pensées vives et profondes :

Peut-être m'opposerez-vous que J.-C. a été couronné ? Je ne balancerai pas à vous répondre : A la bonne heure, soyez-le à pareil prix... Pour tout le reste, la majesté de Dieu ne veut rien de commun avec les démons..... Le peuple se montre avec des couronnes sur la tête dans les réjouissances publiques. Mais ce sont ces réjouissances que la licence épie, et elle n'en trouve point qui lui soient plus propres :

Est omnis publicæ lætitiæ luxuria captatrix.

8. Le *livre contre les Juifs* est un des plus beaux ouvrages de Tertullien. C'est un chef-d'œuvre de logique et d'éloquence où la lumière brille de tout son éclat, et dont l'argumentation vive, accablante, se trouve soutenue par l'énergie, souvent par la magnificence de l'élocution. On y remarque surtout le tableau de la propagation évangélique : on le croirait échappé à Bossuet dans ses plus belles inspirations.

9. Marcion avait été d'abord un chrétien zélé. Un crime public, dont il se rendit coupable, le fit excommunier. Marcion, chassé de l'église, s'attacha à Cerdon, et en apprit le système des deux principes qu'il allia avec les idées pythagoriciennes, platoniciennes et stoïciennes. Le combattre, c'était donc attaquer les écoles du Portique et de l'Académie, repousser invinciblement l'accusation de platonisme dont on a voulu charger tous les Pères. Tertullien écrivit contre Marcion cinq livres que Bossuet appelle un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence. En voici quelques pensées sur l'éternité et la grandeur de Dieu :

Il n'y a point de temps dans l'éternité : tout ce que l'on appelle temps, c'est elle. Point d'âge en Dieu, parce qu'il n'a pu naître; dans lui, rien d'ancien, rien de nouveau; la nouveauté supposerait un commencement, l'ancienneté une fin.

Nulle ressemblance entre Dieu et l'homme. L'essence propre de Dieu,

[1] Cette défense tenait à l'usage où étaient les païens de porter des couronnes dans tout ce qui se rapportait au culte des idoles.

c'est d'être hors de toute comparaison. *Cui assimilabitis Dominum?* demande t-il lui-même par la bouche de son prophète (Ezéchiel, Isaïe). Autre est Dieu, autre ce qui vient de lui. A quelque grandeur que puisse s'élever un monarque, il n'en reste pas moins au dessous de Dieu. Rapprochée de celle de Dieu, toute grandeur s'anéantit devant celle-là; elle est le centre unique d'où émanent toutes les autres pour se répandre et se partager graduellement sur ces rois subalternes, *alterius formæ reges*, d'où elles remontent jusqu'à leur principe sublime. Toute autre puissance n'est que d'emprunt.

Les Livres *contre Hermogène, les Valentiniens et Praxéas* sont aussi des ouvrages de controverse, pleins de vigueur et d'entraînement.

10. Les Traités *de la Chair de J.-C.*, et *de la Résurrection de la chair*, ne sont pas moins remarquables par cette poésie du style qui donne au raisonnement une nouvelle force. Quel magnifique tableau de la puissance divine!

Si ex nihilo Deus molitus est cuncta, poterit et carnem in nihilum perductam, exprimere de nihilo. Et utique idoneus est reficere, qui fecit; quantò plus est fecisse, quàm refecisse; initium dedisse, quàm reddidisse.

Aspice nunc ad ipsa quoque exempla divinæ potestatis. Dies moritur in noctem, et tenebris usquequaquè sepelitur. Funestatur mundi honor: omnis substantia denigratur; sordent, silent, stupent cuncta. Ita lux amissa lugetur, et tamen rursùs cum suo cultu, cum dote, cum sole, eadem et integra et toto universo orbe reviviscit; interficiens mortem suam, noctem; rescindens sepulturam suam, tenebras; hæres sibimet existens, donec et nox reviviscat, cum suo et illa suggestu. Redaccenduntur enim et stellarum radii, quos matutina succensio exstinxerat; reducuntur et specula lunæ, quæ menstruus numerus attriverat; revolvuntur hiemes et æstates, verna et autumna, cum suis viribus, moribus, fructibus. Quippe etiam terræ de cœlo disciplina est arbores vestire post spolia, flores denuò colorare, herbas rursùs imponere, exhibere eadem quæ absumpta sint semina; nec priùs exhibere quàm absumpta. Mira ratio! de fraudatrice servatrix; ut reddat, intercipit; ut custodiat, perdit; ut integret, vitiat; ut etiam ampliet, priùs decoquit. Siquidem uberiora et cultiora restituit, quàm exterminavit; reverâ fenore interitu, et injuriâ usurâ, et lucro damno. —Quodcumque conveneris, fuit; quodcumque amiseris, nihil non iterum est. Omnia in statum redeunt, quùm abscesserint; omnia incipiunt, quùm desierint; ideò finiuntur ut fiant. Nihil deperit, nisi in salutem. Totus igitur hic ordo revolubilis rerum, testatio est resurrectionis mortuorum. Operibus eam præscripsit Deus, antequàm litteris; viribus prædicavit antequàm vocibus. Præmisit sibi naturam magistram, submissurus et prophetiam, quò faciliùs credas prophetiæ,

discipulus naturæ; quò statim admittas, quùm audieris quod ubique jam videris; nec dubites Deum carnis etiam resuscitatorem, quem omnium nôris restitutorem. Et utique si omnia homini resurgunt, cui procurata sunt, porrò non homini nisi et carni, quale est ut ipsa depereat in totum, propter quam et cui nihil deperit?

S'il est vrai que Dieu ait tout créé de rien, lui sera-t-il difficile de ranimer dans sa cendre cette chair qu'il a faite de rien? Certes, qui a fait une chose peut la refaire; c'est quelque chose de plus grand de produire que de réparer, de donner l'être que de le rendre.

Voyez la puissance divine se signaler dans ce qui se passe journellement sous vos yeux. Le jour expire pour faire place à la nuit, dont les ténèbres viennent l'absorber et l'ensevelir. Le monde voit disparaître son plus bel ornement, et un voile sombre l'enveloppe tout entier; tout est décoloré, muet, abattu..... Attendez et bientôt vous allez voir le jour reparaître avec la pompe nuptiale de son soleil. La même lumière que vous admiriez la veille est revenue éclairer le monde de tous ses feux, triomphant à son tour de la nuit qu'elle a replongée dans le tombeau, se survivant continuellement à elle-même, jusqu'à ce que la nuit revienne encore avec son lugubre appareil. Les étoiles qui avaient fui à l'apparition de l'aurore, ont recouvré leur brillant éclat; les planètes, un moment exilées, sont ramenées en triomphe; la lune vient parer le firmament pour y fournir ses révolutions accoutumées. Voyez les saisons diverses se succéder dans une perpétuelle vicissitude, avec leurs influences et leurs productions. Sur la terre, mêmes aspects que dans le ciel : les arbres, dépouillés de leurs richesses, étalent de nouveaux trésors; les fleurs et les plantes qui avaient disparu se montrent de nouveau. Les mêmes semences qui avaient été consumées dans le sein de cette mère féconde se relèvent, et ne se relèvent qu'après avoir été consumées. Secret merveilleux de la Providence! La terre nous prive de ses biens pour nous les conserver; elle les dérobe pour les rendre, ne les prend que pour les garder, ne les dégrade que pour les renouveler, et commence par les absorber pour les doubler. En effet, partout, ce que la nature enlève, elle le rend à intérêt; elle ne prend que pour restituer avec une plus abondante compensation. Tout ce qui s'offre aujourd'hui à vos regards, c'est ce qui exista autrefois; tout ce que vous perdez reviendra. Toutes choses s'éloignent pour se retrouver à leur point de départ; tout commence après avoir fini et ne meurt que pour renaître. Rien ne périt que pour son bien. Cette vicissitude éternelle de la nature, sans cesse roulant dans le même cercle, vous donne le témoignage sensible de la future résurrection des morts. Dieu en a empreint la vérité sur chacun de ses ouvrages, avant de la consigner dans ses Écritures; il l'a enseignée par les effets de sa puissance, avant de l'enseigner par sa parole. Il a fait de la nature le premier livre qui nous amène aux instructions de la prophétie, afin qu'après avoir pris leçon de l'une, nous soyons plus disposés à écouter l'autre, à conclure de ce que nous avons sous les

yeux en faveur de ce qui nous est annoncé, et à croire fermement qui le même Dieu nous ressuscitera, quand nous le voyons tout renouveler. Toutes choses ressuscitent pour l'homme, à qui elles ont été destinées; et l'homme, c'est-à-dire, cette chair pour qui et dans qui rien ne meurt, l'homme seul ne ressusciterait pas!

11. Le Livre *de l'Ame* contient des recherches philosophiques sur sa nature et ses propriétés. C'est dans cet ouvrage que Tertullien embrasse l'erreur des Montanistes qui regardaient l'ame comme corporelle.

Les Traités de l'*Oraison dominicale,* du *Baptême,* de la *Pénitence* et du *Jeûne,* ont fourni, soit aux Pères successeurs de Tertullien, soit à nos rédicateurs, une ample moisson de pensées, de réflexions et de raisonnements.

12. Le Traité de l'*Ornement des femmes* se divise en deux livres, dont le premier combat le luxe de la parure, et le second, les recherches de la toilette. Tertullien qui, dès le commencement du premier livre, rappelle le début d'une des plus célèbres satires de Juvénal (*Credo pudicitiam,* etc., satire VI), en retrace également, dans plusieurs traits, la *mordante hyperbole.* Le second présente une foule de passages remarquables. En voici quelques uns :

Rejetez le fard, les faux cheveux, les autres parures. Vous n'allez point aux temples, aux spectacles, aux fêtes des Gentils. Vos raisons pour sortir sont sérieuses : visiter les frères malades, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu. Pour ces pieux devoirs, qu'est-il besoin d'ornements?

Secouez les délices, pour ne pas être accablées de persécutions. Je ne sais si des mains accoutumées aux bracelets pourraient supporter le poids des chaînes; si des pieds ornés de bandelettes s'accommoderaient des entraves. Je crains bien qu'une tête couverte de réseaux de perles et de diamants ne laisse aucune place à l'épée.

Ces paroles, adressées à des femmes qu'on conduisait tous les jours à l'échafaud, étincellent de courage et de foi.

13. Le Livre : *que les Vierges doivent être voilées,* est plein de ces mouvements hardis, de ces sentences graves et profondes, si familières à Tertullien. Il en est de sa morale comme de son éloquence, que Balzac appelait

étrangère. Souvent outrée dans ses applications, elle n'est plus qu'exacte quand elle est réduite aux simples conseils de la perfection évangélique. Sa méthode est de mêler à une argumentation vive, brillante d'images et animée par l'interrogation, de ces élans en quelque sorte prophétiques, qui réveillent l'attention :

Lève-toi donc, ô vérité, lève-toi! fais retentir tes accents longtemps comprimés : *Exsurge igitur, veritas! exsurge, et quasi de patientiâ erumpe.*

Bossuet, original même quand il imite, s'écrie :

Conscience captive, parle; il est temps de rompre ce silence violent qu'on t'impose.

14. Dans le Traité *ad Uxorem*, en deux livres, on voit paraître la femme toute différente de la femme de l'antiquité et telle qu'elle est aujourd'hui. C'est, en même temps, un tableau véritable de ce qui se passait alors dans la communauté générale et dans la famille privée du chrétien.

Tertullien invite sa femme à ne pas se remarier, s'il venait à mourir, surtout à ne pas épouser un infidèle. Le christianisme, conforme à la nature et à l'ordre, condamnait la polygamie des nations orientales et le divorce admis par les Grecs et les Romains :

Comment pourra-t-elle (l'épouse chrétienne) servir le Ciel, ayant à ses côtés un esclave du démon chargé de la retenir? S'il faut aller à l'église, il lui donnera rendez-vous aux bains plus tôt qu'à l'ordinaire; s'il faut jeûner, il commandera un festin pour le même jour; s'il faut sortir, jamais les serviteurs n'auront été plus occupés... Ce mari souffrira-t-il que sa femme visite de rue en rue les frères dans les réduits les plus pauvres? Souffrira-t-il qu'elle se lève d'auprès de lui, pour assister aux assemblées de nuit? La laissera-t-il se rendre à la table du Seigneur, si décriée parmi les païens? Trouvera-t-il bon qu'elle se glisse dans les prisons pour baiser les chaînes des martyrs, pour laver les pieds des saints, pour offrir avec empressement aux confesseurs la nourriture? S'il vient un frère étranger, comment sera-t-il logé? dans une maison étrangère? S'il faut donner quelque chose, le grenier, la cave, tout sera fermé.

Quand le mari païen consentirait à tout, c'est un mal d'être obligé de lui faire confidence des pratiques de la vie chrétienne. Vous cache-

rez-vous de lui en faisant le signe de la croix sur votre lit, sur votre corps? Ne croira-t-il pas que c'est une opération magique? Ne saura-t-il point ce que vous prenez en secret avant toute nourriture! et, s'il sait que c'est du pain, ne supposera-t-il pas qu'il est tel qu'on le dit[1]?

Puis vient une magnifique image du mariage chrétien :

L'Église a dressé le contrat du mariage chrétien, l'oblation le confirme, la bénédiction en devient le sceau, les anges le rapportent au Père céleste qui le ratifie. Deux fidèles portent le même joug; ils ne font qu'une chair, qu'un esprit. Ils prient ensemble, ils jeûnent ensemble; ils sont ensemble à l'église et à la table de Dieu, dans la persécution et dans la paix.

15. L'*exhortation à la Chasteté* et le *traité de la Monogamie* s'occupent encore des secondes noces que Tertullien condamne presque à l'égal de l'adultère. La même morale outrée, qui faisait le caractère des Montanistes, se fait aussi remarquer dans le *livre de la Pudicité.*

16. Le *traité de la Patience* présente des tableaux animés, et sert d'heureux prélude à l'*épître aux Martyrs* ou *Confesseurs.* Il faudrait la citer tout entière :

Illustres confesseurs de J.-C., s'écrie Tertullien, un chrétien trouve dans la prison les mêmes délices que les prophètes trouvaient au désert. Changez le nom, ce n'est qu'un séjour de retraite, où l'esprit voyage en liberté, non pas sous les épais ombrages ni sous les longues voûtes des portiques, mais dans les vastes avenues qui mènent à la patrie céleste. Quand l'ame est dans le ciel, le corps ne sent point la pesanteur des chaînes; elle emporte avec soi tout l'homme : *Nihil crus sentit in nervo cùm animus in cœlo est; totum hominem animus circumfert, et quò velit transfert.*

Ce dernier trait est sublime.

17. Le *Scorpiaque* est une réponse dirigée contre les gnostiques qui décriaient le martyre. Ce titre veut dire *antidote contre la piqûre du scorpion.* Le Scorpiaque est fécond en mouvements généreux, en expressions hardies et pittoresques dont nos grands prédicateurs ont profité. Massillon l'a fondu dans son panégyrique *pour la Fête d'un saint martyr,* quoiqu'il ne l'ait pas cité.

[1] Il s'agit ici de l'Eucharistie, et toujours de l'histoire de l'enfant que devaient manger les chrétiens.

Bossuet et Bourdaloue, plus savants et plus exacts, aiment à faire connaître les sources où ils puisent. Le premier rappelle plusieurs fois une belle expression qui se lit au premier chapitre du Scorpiaque, par laquelle Tertullien flétrit ces *chrétiens lâches, mal assurés dans la foi,* CHRÉTIENS EN L'AIR, *qui seront tout ce que l'on voudra:* plerosque in ventum, et, *si placuerit, christianos.* Tous deux allèguent souvent cette autre expression non moins remarquable : *le martyre est la dette de la foi,* debitricem martyrii fidem (chap. VIII).

18. On retrouve, dans le Traité *de la Fuite en temps de persécution,* la même exagération de principes qu'on a vue dans quelques ouvrages précédents. Tertullien soutient qu'il n'est pas permis de fuir, pas plus que de se racheter par argent. Du reste, cet écrit est un chef-d'œuvre de vigueur et d'enthousiasme :

A quoi sert de fuir ? Dieu saura bien vous retrouver... Vous racheter ! mais vous l'êtes ; vous avez coûté à J.-C. bien plus que de l'argent. O honte de l'Église ! un chrétien sauvé par argent ! un chrétien riche pour ne souffrir pas ! A-t-il donc oublié que J.-C. s'est montré riche pour lui par l'effusion de son sang ? Sachons qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés, et notre sang nous doit garder celle que le sang de J.-C. nous a méritée.

19. Tertullien avait quitté la longue toge romaine, adoptée à Carthage, pour le manteau plus court des philosophes. On l'en blâmait ; il crut devoir se justifier par l'écrit du *Manteau,* jeu d'esprit remarquable par une prodigieuse étendue de connaissances historiques. Juvénal n'a rien de comparable à l'énergie de Tertullien décrivant les désordres de son temps.

20. Le *Traité contre les Spectacles* est un des ouvrages les plus justement célèbres de Tertullien. Il y ramène toute la discussion à son vrai point de vue : *Qu'est-ce que le chrétien ? Qu'est-ce que le théâtre?* Ces deux questions mises en regard en montrent l'incompatibilité que Tertullien fait ressortir avec une verve incomparable. Dans tout ce qu'ont écrit nos grands prédicateurs sur ce sujet,

il n'est pas une de leurs pensées, pas un de leurs mouvements, de leurs expressions qui ne se trouve sous la plume de Tertullien, avec une énergie dont tout le talent de l'imitation n'approche pas. Prenons un autre point de comparaison :

Quòd si tragœdiæ et comœdiæ scelerum et libidinum actrices, cruentæ et lascivæ, impiæ et prodigæ, nullius rei aut atrocis aut vilis commemoratio melior est. Quod in facto rejicitur, etiam in dicto non est recipiendum. Quòd si et stadium contendas in Scripturis nominari, sanè obtinebis; sed quæ in stadio geruntur, indigna conspectui tuo non negabis, pugnos et calces et colaphos et omnem petulantiam manûs, et quamcumque humani oris, id est divinæ imaginis, depugnationem. Non probabis usquàm vanos cursus, et jaculatus et saltus vaniores; nusquàm tibi vires aut injuriosæ aut vanæ placebunt; sed nec cura factitii corporis, ut plasticam Dei supergressa. Et propter Græciæ otium altiles homines oderis. Et palæstrica diaboli negotium est. Primos homines diabolus elisit. Ipse gestus colubrina vis est, tenax ad occupandum, tortuosa ad obligandum, liquida ad elabendum. Nullus tibi coronarum usus est; quid de coronis voluptates aucuparis? Expectabimus nunc et amphitheatri repudium de Scripturis. Si sævitiam, si impietatem, si feritatem permissam nobis contendere possumus, eamus in amphitheatrum. Si tales sumus quales dicimur, delectemur sanguine humano. Bonum est cùm puniuntur nocentes. Quis hoc nisi nocens negabit? Et tamen innocens de supplicio alterius lætari non potest, cùm magìs competat innocenti dolore, quòd homo, par ejus, tam nocens factus est, nocentes semper vel ad bestias, vel ad quodcumque supplicium decerni, ut non innocentiæ quoque inferatur, aut ultione judicantis, aut infirmitate defendentis, aut instantiâ quæstionis? Quàm meliùs ergò est nescire quùm mali puniuntur, ne sciam et quùm boni pereunt? si tamen bonum sapiunt.

Quel que soit le nom que la scène présente, dit Tertullien, tragédie, comédie, pantomime, n'importe; pas une dont l'intrigue n'ait pour sujet une action contre les mœurs ou contre l'humanité : faiblesses ou forfaits, voilà tout ce qu'on y trouve. Or (en commençant par les seconds) ce qui est condamnable dans le fait est-il plus innocent dans son image? S'il nous est possible de regarder comme légitime quelque acte que ce soit qui blesse l'humanité, outrage les lois de la nature ou de la religion, à la bonne heure, courons au théâtre. Si les chrétiens sont ce que la calomnie les peint, ceux-là peuvent prendre plaisir à voir couler le sang. — Bon pour l'exemple, nous dit-on.—Pour les malfaiteurs, soit. Il faudrait leur ressembler pour n'en pas convenir. Mais l'homme vertueux, quel plaisir goûtera-t-il jamais à voir couler le sang, même d'un malfaiteur? Il se contente de gémir en secret sur le crime qui a provoqué la sévérité des lois; il voit toujours un homme son

semblable dans ce criminel châtié avec tant de rigueur. Encore qui me répond que cette exécution soit un acte de justice et non un assassinat? J'aime mieux ignorer que tel malfaiteur a été puni, que d'apprendre que tel ou tel innocent a été sacrifié (c. XVIII-XX).

La conséquence de ce raisonnement est celle qu'un écrivain moderne, fameux par ses écarts autant que par son génie, exprime dans une lettre où il réfute avec énergie les apologistes du théâtre :

Suivez, écrivait J.-J. Rousseau à d'Alembert, suivez la plupart des pièces du théâtre français, vous trouverez dans presque toutes des meurtres abominables et des actions atroces; utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux pièces, mais dangereuses en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devrait pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre et le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodes superstitions, on les rend permis ou pardonnables. Je le soutiens, et j'en atteste l'effroi des lecteurs : les massacres des gladiateurs n'étaient pas si barbares que ces affreux spectacles. On voyait couler du sang, il est vrai, mais on ne souillait pas son imagination de crimes qui font frémir la nature.

La péroraison de ce traité n'a rien de comparable dans toute l'antiquité profane :

Nam quod est aliud votum nostrum, quàm quod et apostoli, exire de sæculo, et recipi apud Dominum? Hìc voluptas, ubi et votum. Jam nunc puta delectamentis exigere spatium hoc. Cur tam ingratus es, ut tot et tales voluptates a Deo contributas tibi satìs non habeas, neque recognoscas? Quid enim jucundius, quàm Dei patris et Domini reconciliatio, quàm veritatis revelatio, quàm errorum recognitio, quàm tantorum retrò criminum venia? Quæ major voluptas, quàm fastidium ipsius voluptatis? Quàm sæculi totius contemptus? Quàm vera libertas? Quàm conscientia integra? Quàm vita sufficiens? Quàm mortis timor nullus? Quòd calcas deos nationum? Quòd dæmonia expellis? Quòd medicinas facis? Quòd revelationem petis? Quòd Deo vivis? Illæ voluptates, hæc spectacula christianorum, sancta, perpetua, gratuita. In his tibi circenses ludos interpretare, cursus sæculi intuere, tempora labentia, spatia dinumera, metas consummationis exspecta, societates ecclesiarum defende, ad signum Dei suscitare, ad tubam angeli erigere, ad martyrum palmas gloriare. Si scientiæ, doctrinæ, delectant, satìs nobis litterarum est, satìs versuum est, satìs sententiarum, satìs etiam canticorum, satìs vocum; nec fabulæ, sed veritates, nec strophæ, sed simplicitates. Vis et pugillatus et luctatus? Præstò sunt non pauca simul. Aspice impudicitiam dejectam a castitate, perfidiam cæsam a fide, sævitiam a misericordiâ contusam, petulan-

tiam a modestiâ adumbratam. Et tales sunt apud nos agones, in quibus ipsi coronamur. Vis autem et sanguinis aliquid? habes Christi. Quale autem spectaculum in proximo est, adventus Domini jam indubitati, jam superbi, jam triumphantis? Quæ illa exultatio angelorum, quæ gloria resurgentium sanctorum? Quale regnum exindè justorum? Qualis civitas nostra Jerusalem? At enim supersunt alia spectacula, ille ultimus et perpetuus judicii dies, ille nationibus insperatus, ille derisus, cùm tanta sæculi vetustas et tot ejus nativitates uno igne haurientur. Quæ tunc spectaculi latitudo? Quid admirer? Quid rideam? Ubi gaudeam? Ubi exultem? Tot spectans reges, qui in cœlum recepti nuntiabantur, cum ipso Jove et ipsis suis testibus in imis tenebris congemiscentes? Item præsides, persecutores dominici nominis, sævioribus quàm ipsi contra christianos sævierunt flammis insultantibus liquescentes; prætereà sapientes illos philosophos coràm discipulis suis unà conflagrantibus erubescentes, quibus nihil ad Deum pertinere suadebant, quibus animas aut nullas, aut non in pristina corpora redituras adfirmabant; etiam poëtas non ad Rhadamanthi, nec ad Minois, sed ad inopinati Christi tribunal palpitantes. Tunc magìs tragœdi audiendi, magìs scilicet vocales in suâ propriâ calamitate, tunc histriones cognoscendi solutiores multò per ignem, tunc spectandus auriga, in flammeâ rotâ totus ruber, tunc xystici contemplandi, non in gymnasiis, sed in igne jaculati, nisi quòd nec tunc quidem illos velim visos, ut qui malim ad eos potiùs conspectum insatiabilem conferre, qui in Dominum desævierunt. Hic est ille (dicam) fabri aut quæstuariæ filius, sabbati destructor, samarites, et dæmonium habens. Hic est quem à Judâ redemistis, hic est ille arundine et colaphis diverberatus, sputamentis dedecoratus, felle et aceto potatus. Hic est quem clam discentes subripuerunt ut resurrexisse dicatur, vel hortulanus detraxit ne lactucæ suæ frequentiâ commeantium adlæderentur. Ut talia spectes, ut talibus exultes, quis tibi prætor, aut consul, aut quæstor, aut sacerdos de suâ liberalitate præstabit? et tamen hæc jam quodammodo habemus per fidem spiritu imaginante repræsentata. Cæterùm qualia illa sunt quæ nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis, ascenderunt? Credo, circo et utrâque caveâ, et omni stadio gratiora.

Il vous faut des plaisirs : eh! dès à présent n'en trouvez-vous pas sur la route de la vie? Ingrat! vous n'êtes pas satisfait de ceux que la main d'un Dieu libéral vous dispense avec profusion? Mais quelle source plus féconde de voluptés saintes, que d'avoir été réconcilié avec votre Seigneur et votre Dieu; que d'avoir été appelé à la connaissance de la vérité, à la révélation de vos erreurs, au pardon des péchés que vous avez commis? Quel plaisir plus délicieux que de mépriser le plaisir même, de s'élever au dessus de tout ce qui tient au siècle? que de jouir d'une liberté vraie, de sa conscience tout entière, d'une vie pleine et innocente, de ne redouter pas même la mort, de fouler sous ses pieds les dieux des nations, de mettre en fuite les démons, de

vivre pour Dieu? Ce sont là les plaisirs du chrétien, ses spectacles purs, sans relâche, et qui ne lui coûtent rien. Voilà pour vous les jeux du cirque et les nobles exercices de votre pélerinage. Comptez et le temps qui s'écoule, et l'espace qui s'échappe; transportez-vous au terme de votre course; éveillez-vous, allez vous ranger sous l'étendard de votre Dieu. Debout, chrétien! voici l'ange qui sonne de la trompette, voici le moment du combat et du triomphe: la palme du martyre brille à tes yeux. Tu veux de la science, en voici, et qui doit satisfaire en toi la noble passion d'apprendre. Voici des hymnes et des sentences [1]; voici des trésors de poésie et d'éloquence, puisés, non dans les fictions, mais au sein de la vérité. Il te faut des épreuves et des combats; ils ne te manqueront pas, ils t'environnent. Vois l'impudicité vaincue par la continence, l'incrédulité immolée par la foi, la barbarie soumise par la miséricorde, le libertinage dompté par la modestie; telle est l'arène où s'exerce le chrétien, où il triomphe, où il reçoit la couronne. Que si tu demandes des spectacles sanglants, le sang de Jésus-Christ coule encore. Te parlerai-je d'une pompe qui ne se fera pas long-temps attendre, de l'arrivée du Seigneur annoncée par tant de signes incontestables, dans tout l'éclat de la gloire et du triomphe le plus magnifique? Contemple ces légions d'anges empressés autour de lui; tous les saints ressuscités pour l'immortalité, et le règne des justes commencé pour ne finir jamais; une Jérusalem nouvelle qui s'élève. Mais voici encore d'autres scènes qui s'ouvrent à tes regards: ce jour, le dernier des jours, jour sans lendemain, jour du dernier jugement, qui viendra inopinément pour les nations les surprendre au milieu de leurs dérisions impies, où jaillira un feu qui dévorera dans un même incendie et les antiques monuments du globe, et les créations récentes de la main des hommes; alors quel spectacle! quelle vaste scène! quels objets et quels contrastes faits pour exciter tout à la fois la surprise et l'admiration, la joie et la risée! Tous ces potentats que l'on nous disait être les citoyens du ciel, gémissant au fond des ténébreux abîmes avec leur Jupiter et ses complices; tous les persécuteurs du nom chrétien tombés de leurs tribunaux de sang, pour brûler dans un feu bien plus dévorant que les flammes des bûchers allumés contre leurs victimes; à leur suite, ces sages, ces philosophes, en présence de leurs disciples condamnés aux mêmes supplices que leurs maîtres, associés à leur éternelle confusion, et les poètes traînés aux pieds, non de leur Minos ou de leur Rhadamanthe, mais aux pieds de Jésus-Christ, frémissant, palpitant de honte et de douleur... Ils le verront ce fils du charpentier et d'une pauvre ouvrière, ce destructeur du sabbat, ce samaritain, ce possédé du démon, ce Jésus trahi par Judas, outragé, insulté, chargé de coups, couvert de crachats infâmes, abreuvé de fiel et de vinaigre (alors établi juge suprême des

[1] Tertullien fait allusion aux hymnes qui se chantaient dans les chœurs, et aux sentences ou mimes (en grec γνῶμαι), des poètes comiques.

vivants et des morts). Ah! ce spectacle, ce triomphe, nous en jouirons, nous, sans en avoir l'obligation à la libéralité d'un préteur ou d'un consul. Nous en jouissons dès maintenant par l'espérance et par la foi, qui en anticipent la consolante représentation. Et quel sera le dénouement du drame? Des béatitudes que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que l'esprit de l'homme ne concevra jamais. Voilà, ce me semble, des spectacles bien autrement intéressants que tous vos cirques et vos théâtres, et vos décorations..... (Ch. XXIX, XXX.)

21. Les *Prescriptions contre les hérétiques* sont, après l'Apologétique, le plus beau monument du génie de Tertullien. Le mérite de ce livre consiste dans un plan non moins heureusement conçu que rigoureusement rempli. Ce plan n'est rien autre chose que d'opposer, à tous les corrupteurs de l'Evangile, l'invincible argument de la prescription; que la seule véritable religion est celle qui, enseignée par J.-C., nous a été transmise par ses disciples, et que tous ces novateurs ne sont venus qu'après: *Hesternus es, hodiernus;* Vous êtes d'hier, d'aujourd'hui même; avant-hier, hier, on ne vous connaissait pas.

C'est ainsi que Bossuet, enfermant le protestantisme dans le cercle des promesses faites par J.-C. à son Eglise, abrège les interminables disputes de détail:

J'arrête l'hérésie au premier pas. J'existais avant vous, dit la foi chrétienne, la foi de la véritable Église; j'ai pour auteur J.-C. C'est moi qui ai transmis à l'univers ses leçons et celles de ses apôtres. Vous n'existez que depuis hier. Et si vous me contraignez de montrer comment vous avez obscurci la vérité par le mensonge de vos ténébreuses opinions, je vous oppose seulement l'histoire des différentes sectes qui m'ont abandonnée et la liste des absurdes doctrines qu'elles ont émises.

S. Cyprien s'était tellement pénétré des *Prescriptions* de Tertullien, qu'il les a souvent imitées dans son traité non moins mémorable *de l'Unité*.

ART. II. — MINUCIUS FÉLIX, ARNOBE ET LACTANCE.

1. Minucius Félix et son ouvrage. — 2. Idée de son Octave. — 3. Arnobe et son ouvrage. — 4. Idée de son Apologie. — 5. Lactance. — 6. Ses ouvrages. — 7. Idée des Institutions divines. — 8. De l'abrégé des Institutions divines. — 9. Du traité de la Colère de Dieu. — 10. Du livre *de Morte persecutorum*. — 11. Du traité *de Opificio Dei*. — 12. Poésies de Lactance.

1. MINUCIUS FÉLIX florissait vers l'an 207 de J.-C., après

Tertullien, et non, comme on l'a cru, sous Marc-Aurèle. Il exerça long-temps avec succès à Rome la profession d'avocat. Il se convertit au christianisme, et composa pour la défense de sa nouvelle religion un dialogue intitulé *Octave*. Ce morceau est curieux pour ceux qui veulent connaître quels reproches le paganisme adressait au nouveau culte. On voit que Minucius s'est souvent servi de l'*Apologétique* de Tertullien; mais son style a beaucoup plus d'élégance et de pureté.

2. l'*Octave* de Minucius présente le beau tableau d'un chrétien et de deux idolâtres qui s'entretiennent de la religion et de la nature de Dieu, en se promenant au bord de la mer. Parmi les morceaux les plus remarquables, il faut citer celui qui traite de la Providence, et dont Fénelon, entre autres, s'est avantageusement servi dans son Traité *de l'Existence de Dieu :*

Jetez les yeux sur le ciel, considérez-en l'étendue, la rapidité de ses mouvements, les astres dont il est parsemé durant la nuit, le soleil qui pendant le jour l'éclaire de ses feux, il n'en faudra pas davantage pour vous faire connaître avec quel art merveilleux la main du souverain qui les a faits a balancé tous ces corps de lumière. Considérez la constante régularité des mouvements du soleil, qui dans son cours partage les saisons diverses de l'année; de la lune, de qui les révolutions particulières marquent les mois, le retour successif du jour et de la nuit, pour nous ménager les intervalles réparateurs du repos à la suite du travail : tout ce bel ordre qui se fait apercevoir dans la nature subsisterait-il à moins d'être maintenu par une raison supérieure? Comment douter encore d'une Providence attentive à tous nos besoins? S'il n'y avait que l'hiver, les frimas en seraient dévorants; que l'été, les feux en seraient meurtriers : le printemps et l'automne viennent les préparer, les tempérer par leur douce et graduelle influence. Voyez la mer : esclave obéissante, elle cède au rivage qui l'enchaîne; la terre, avec tous ces arbres qu'elle fait éclore de son sein; l'Océan, avec son flux et reflux : voyez ces eaux des fontaines et des rivières qui coulent et s'épanchent de leurs sources intarissables, l'harmonie qui éclate dans la disposition des montagnes qui s'élèvent dans l'air, des collines qui s'inclinent, des plaines qui s'étendent; ces peuples d'animaux divers, tous pourvus des défenses qui leur sont nécessaires pour repousser leurs attaques réciproques : celui-ci, c'est sa corne qui le protége, celui-là, ses dents ou ses ongles ou son aiguillon; d'autres, la facilité d'échapper à l'ennemi par la célérité de la course ou du vol. La beauté du corps de l'homme ne contribue pas moins, et plus en-

core, à faire reconnaître qu'il est l'ouvrage d'un Dieu : je n'entrerai point dans le détail : pas un de nos membres qui ne serve au besoin ou à l'ornement; et, ce qui est plus merveilleux encore, avec des traits généraux par qui tous se ressemblent, chacun de nous a sa physionomie particulière. Que dirons-nous de la génération, de la reproduction des êtres? Ce n'est pas seulement dans la conservation du tout que la Providence se manifeste, ses soins s'étendent sur les espèces : là où le soleil refuse la chaleur de ses rayons, de tièdes vapeurs qui s'élèvent du fond des mers suppléent à son absence; la sécheresse de l'Égypte est tempérée par les eaux du Nil; à défaut de pluies la Mésopotamie a son Euphrate qui l'arrose. Que si vous entriez dans une maison où chaque chose fût rangée à sa place avec ordre, avec de la recherche dans les ornements, vous ne douteriez pas un moment qu'elle n'ait un maître, et qui vaut mieux que ce qu'elle renferme, et vous n'en diriez pas autant de cette vaste et si magnifique maison de l'univers?

3. Arnobe, natif de Sicca, ville d'Afrique, et philosophe contemporain de Dioclétien, se convertit au christianisme, et demanda l'ordre de la prêtrise; mais les évêques le lui refusèrent jusqu'à ce qu'il eût donné des preuves de la sincérité de sa foi. Alors il composa le célèbre traité intitulé *adversùs Gentes*, dans lequel il attaque l'irréligion, et tourne en ridicule le paganisme. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage; mais le style n'en est pas toujours pur et correct.

4. L'Apologie d'Arnobe se divise en huit livres, où l'on retrouve souvent les idées de ses devanciers; mais il n'est pas sans pensées originales, ni sans mouvements d'éloquence; témoin le morceau suivant :

Oh! s'il m'était possible de rassembler tous les hommes de la terre dans une même enceinte, et que de là ma voix pût se faire entendre à ce vaste auditoire, je leur dirais : Nous, coupables d'impiété! nous, accusés d'être des athées, de mauvais citoyens, quand nous honorons le Dieu principe et conservateur des choses, quand nous lui rendons les plus profonds hommages. Ces noms odieux, à qui conviennent-ils à plus juste titre qu'à ceux qui parlent d'un autre Dieu? N'est-ce pas à lui que nous sommes tous redevables du premier des bienfaits, celui d'exister, d'être au rang des hommes, de goûter, avec le présent de la vie, les charmes qui l'embellissent? Ce monde que vous habitez, à quel maître appartient-il? qui vous a donné d'en recueillir les fruits? d'où vous vient ce globe lumineux qui vous éclaire, et dont la chaleur vivifiante anime la nature et féconde les éléments? Vous mettez le soleil, la lune au rang des divinités, sans songer qui leur a donné l'être.

Vous ne vous occupez pas davantage de rechercher pourquoi vous êtes dans le monde, sous la dépendance de qui vous y vivez... O Créateur! Souverain universel! essence sublime qui échappe à tous les regards comme à toutes les intelligences, c'est à vous, à vous seul qu'appartiennent les hommages de la reconnaissance et de l'adoration; vous, la première des causes, vous, à la fois le lieu, l'espace, le fondement de tout ce qui existe; vous, Esprit incréé, immortel, immense, au dessus de tout langage, au dessus de toute conception humaine, qu'il est également impossible et de définir et de comprendre autrement que par l'adoration! « Vous êtes, ô grand Dieu! vous êtes, voilà ce qu'on sait de vous; vous n'êtes rien de ce que nous sommes. Rien de ce que nous voyons, rien de ce qu'on dit de vous n'exprime ce que vous êtes. Il faut se taire et se retirer au dedans de soi-même; toutes les choses extérieures étant bannies, saisir une ombre de ce que vous êtes quand elle passe devant notre esprit; car enfin il serait étonnant que l'homme comprît la grandeur de votre être; il ne l'est pas qu'il ne vous comprenne point. »

5. Lactance (L. Cœlius Firmianus), disciple d'Arnobe, naquit en Afrique suivant les uns, à Fermum, au sud d'Ancône, selon les autres. Il eut pour maître de rhétorique Arnobe, et fit sous ce maître des progrès si rapides que bientôt il enseigna lui-même à Nicomédie, et fut choisi par l'empereur Constantin pour être le précepteur de son fils Crispus César. Au milieu de la cour il mena la vie la plus sobre, et resta pauvre. En s'acquittant de ses diverses occupations il se livrait à la composition de divers ouvrages contre le paganisme.

6. Les ouvrages qui nous restent de Lactance sont au nombre de cinq :

1° Les *Institutions divines*; 2° l'*Abrégé du livre des Institutions*; 3° le Traité *de la Colère de Dieu*; 4° le Traité *de la Mort des persécuteurs*; 5° le Traité *de l'Ouvrage de Dieu*.

7. Les *Institutions divines*, chef-d'œuvre de Lactance, se divisent en sept livres : exposition du christianisme plus juste et plus complète que toutes celles qui avaient paru jusqu'alors; existence de la Providence; fausseté du polythéisme et des oracles; vanité du polythéisme et son origine; frivolité et inutilité de la philosophie païenne, ses erreurs et ses contradictions; la religion, source unique de cette vérité vainement cherchée par la philoso-

phie; la justice reparaissant sur la terre avec le culte d'un seul Dieu révélé par son fils; la connaissance et l'adoration de ce Dieu; la pitié et l'humanité envers nos semblables, fondement abrégé du vrai culte : tels sont les sujets renfermés dans les six premiers livres. Dans le septième qui traite de la *vie heureuse*, c'est-à-dire, de la vie qui doit suivre la fin du monde, qu'il fixe à six mille ans, Lactance peint à grands traits cette terrible révolution; sa vive imagination le jette dans quelques unes de ces visions étonnantes qui, dans l'île de Pathmos, apparurent à S. Jean, lorsqu'il dépeint dans les profondeurs de l'*Apocalypse* les enthousiasmes d'une ame ardente et les terreurs d'un esprit religieux.

Remarquable par la pureté et l'élégance presque classique de son style, par la vigueur de ses raisonnements, l'étendue de son érudition, l'adresse de sa polémique, la clarté de sa pensée, Lactance reçut de ses contemporains le surnom de *Cicéron chrétien*, et la postérité le lui a confirmé.

Ce bel ouvrage, qui mériterait d'être expliqué dans nos écoles, offre une foule d'admirables morceaux. Nous n'en citerons néanmoins qu'un seul pour donner une idée du faire de Lactance :

L'homme, jeté sur la terre, s'y trouve placé entre deux chemins qui aboutissent, l'un au séjour des célestes récompenses, l'autre au lieu des châtiments. Le premier, qui est le chemin de la vertu, est, à son entrée, rude, escarpé, couvert de rochers et de cailloux, hérissé d'épines et de buissons, bordé de précipices et de torrents. Il faut, pour y avancer, de continuels efforts; il faut gravir, ne marcher qu'avec la plus sévère circonspection. Mais que l'on ait le courage de franchir ces premières difficultés, plus on avance, plus la route s'aplanit : la scène change; ce n'est plus qu'une avenue délicieuse, éclairée d'une douce lumière, où il n'y a plus ni travaux ni dangers, mais repos, mais jouissances inaltérables. Malheur à ceux qui se sont laissé effrayer par les difficultés de l'abord! le pied leur manque, et ils tombent dans l'autre route. Celle-ci, au premier coup-d'œil, est douce, gracieuse, riante; elle est large et spacieuse, abondante en fleurs et en fruits, tout ce que l'on appelle ici-bas des biens, richesses, distinctions, plaisirs, toutes les amorces du vice; avec elle, injustice, cruauté, orgueil, perfidie, intempérance, discordo, ignorance, fraude, toutes les passions. Quel en est le dénouement? Après avoir quelque temps

marché dans cette route, il faut bien en venir au terme, plus de moyen de reculer; les aspects enchanteurs s'effacent, tout a disparu tout-à-coup. A peine on a le temps de reconnaître son erreur, que l'on se trouve au fond de l'abîme [1]. On s'est laissé séduire par ces brillantes apparences des biens de la terre; tout entier au soin de les acquérir et de les conserver, on ne pense pas au lendemain, on vit sans défiance sur les suites de la mort, on s'est éloigné de Dieu, et l'on va expier dans les enfers sa coupable erreur. Il eût bien mieux valu marcher par ce sentier étroit et difficile où se rencontrent la justice, la tempérance, la vérité, la douceur, la vraie science et la vraie sagesse, toutes les vertus; ne pas borner ses espérances au jour présent, et se passer des faux biens de la terre. Ce chemin est trop étroit, trop glissant pour que l'on puisse y marcher avec assurance quand on y traîne l'importun bagage des richesses et des dignités humaines; aussi le juste engagé dans cette route pénible, se garde-t-il bien de s'en embarrasser; et parce qu'il marche sans ce cortége éblouissant, on le dédaigne, on n'a pour lui que haine et que mépris. Tous ces misérables esclaves de la fortune ou de la volupté ne le voient qu'avec des yeux d'envie; on ne lui pardonne pas ce calme intérieur dont il jouit, et que le vice est bien loin de donner. Il faut donc qu'il se résigne à l'indigence, à l'obscurité, à tout ce qu'il y a de plus dur et de plus amer. Mais arrivé au terme, c'est alors que sa vertu reçoit sa récompense et que les biens de l'immortalité le dédommagent des fatigues de sa carrière laborieuse.

Tel est le partage que Dieu a établi entre la vie présente et la vie future. Dans la première, tout passe bien vite, et les biens et les maux. Dans la vie future, les biens et les maux seront éternels, parce qu'elle ne finira jamais.

8. L'*abrégé des Institutions divines* n'en est pas une simple analyse. C'est un traité de morale où les leçons de la sagesse chrétienne sont quelquefois développées avec une éloquence, avec une chaleur de sentiment qui pénètre, souvent même avec une délicatesse dans les aperçus qui ne se rencontre pas toujours dans les écrivains les plus renommés de ce genre.

9. Le Traité *de la Colère de Dieu* a pour but de prouver que Dieu n'est pas moins juste que patient. C'est une éloquente apologie de la Providence contre les épi-

[1] Nul doute que Bossuet n'ait eu présente à la pensée cette belle allégorie de Lactance, quand il a composé son fameux morceau : *La vie humaine est semblable à un chemin*, etc.(*Serm. de Pâques*). Il suffisait à son génie de l'avoir lu, pour en tirer l'aperçu qu'il a si magnifiquement développé.

curiens et les stoïciens qui faisaient de la divinité quelque chose d'indifférent ou d'impassible.

10. Le livre *de Morte persecutorum* est moins un traité qu'un discours où la belle imagination de Lactance se reproduit dans toute la pompe des formes oratoires. L'auteur, dont le récit embrasse depuis Néron jusqu'à Dioclétien, a voulu faire voir, par la mort violente qu'ont éprouvée tous les persécuteurs du christianisme, la justice de Dieu et la vérité de sa religion.

11. Le traité *de Opificio Dei* n'est qu'un commentaire, mais chrétien, des dialogues philosophiques de Cicéron. Lactance y démontre, entre autres choses, contre les épicuriens, l'existence d'une providence divine par l'organisation merveilleuse du corps humain.

12. Lactance s'est également exercé dans la poésie. On a de lui un morceau de 170 vers élégiaques *sur le Phénix,* emblême de la résurrection, et sous son nom deux autres poèmes, l'un *sur la Pâque* et l'autre *sur la Passion* de J.-C. qui paraissent être de Venantius Fortunatus (Fortunat), poète du VIe siècle.

ART. III. — SAINT CYPRIEN ET FIRMICUS.

1 Saint Cyprien. — 2. Caractère de son style. — 3. Ses ouvrages. — 4. Idée des livres des Témoignages. — 5. Du traité de la vanité des Idoles. — 6. Du traité contre Démétrien. — 7. Autres ouvrages de saint Cyprien. — 8. Du traité de Ceux qui sont tombés dans la persécution. — 9. Du livre de l'Oraison dominicale. — 10. Du traité de la conduite des Vierges. — 11. Du traité de l'Aumône. — 12. Du livre des avantages de la Patience. — 13. Du traité de la Mortalité. — 14. De la lettre sur les Spectacles. — 15. De l'exhortation au Martyre, et des deux espèces de Martyre. — 16. Du traité des avantages de la Chasteté. — 17. Du livre de la gloire du Martyre. — 18. Du traité de l'Envie et de la Jalousie. — 19. Des Lettres de saint Cyprien. — 20. Julius Firmicus et son ouvrage.

1. S. CYPRIEN naquit à Carthage d'une famille riche et illustre. Il professait la rhétorique lorsqu'il fut converti au christianisme par un prêtre nommé Cécilius. Il quitta sa femme pour vivre dans la chasteté, et distribua son bien aux pauvres. Son érudition et son zèle l'élevèrent en peu de temps à l'épiscopat de Carthage. Il s'y fit remarquer par sa piété et par son zèle pour le maintien de la discipline de l'Eglise, et souffrit le martyre dans la persécution qui s'éleva en 258 sous Valérien.

2. S. Cyprien se distingue par une éloquence mâle, franche et simple, un peu âpre quelquefois, comme Tertullien qu'il appelait *son maître*. Lactance[1], S. Augustin, S. Jérôme en font un magnifique éloge. Fénelon, dans sa *Lettre sur l'éloquence*, lui trouve une magnanimité, une véhémence qui ressemblent à celles de Démosthènes. Prudence a dit de lui :

> Dum liber ullus erit, dum scrinia sacra litterarum,
> Te leget omnis amans Christum, tua, Cypriane, discet.
> (Peristeph., Hymn. XIII.)

3. On a de Cyprien seize ouvrages dont trois appartiennent à l'apologie du christianisme; les treize autres traitent de différents sujets. Il faut y joindre quatre-vingt-trois lettres.

4. Les deux premiers livres des *Témoignages* ne sont qu'une simple collection, sans explication aucune, des passages de l'Ancien Testament qui prouvent la divinité de J.-C. et la vérité de son Eglise. Le troisième livre contient les préceptes de la morale.

5. Le Traité *de la vanité des Idoles* renferme plusieurs passages curieux et quelques morceaux éloquents, tels que celui-ci :

Inaccessible à nos sens, l'Être Suprême surpasse toute intelligence. La seule définition qu'on puisse en donner, c'est de dire qu'il est au dessus de toute définition. Quel temple serait digne de lui? L'univers tout entier est son temple. Chétif mortel qui tiens si peu de place dans la plus étroite enceinte et m'y trouve encore au large, je prétendrais

[1] Il faut relever ici, dans l'intérêt de la jeunesse, une erreur de M. de Chateaubriand (*Gén. du Christ.*, p. 111, l. IV, c. II). « Selon Lactance, dit-il, S. Cyprien est le premier Père éloquent de l'Église latine. » Lactance (Div. Inst. l. V, c. I) semble bien donner la préférence à S. Cyprien sur Tertullien ; mais il ne l'appelle point le premier comme s'il n'en eût point existé d'autre avant lui. L'illustre écrivain ajoute : « Mais S. Cyprien imite presque partout Tertullien, en affai« blissant également les défauts et les beautés de son modèle. C'est le « jugement de La Harpe dont il faut toujours citer l'autorité en cri« tique. » Le *savant critique* n'a fait que copier Hauteville dans son *Discours prél.* La Harpe avait peu lu les Pères, si même il les a lus.

enfermer la Divinité dans un temple de quelques pieds? Son vrai sanctuaire, c'est l'ame du fidèle.

6. Le *traité contre Démétrien,* proconsul d'Afrique et persécuteur du christianisme, présente plus d'élévation encore. S. Cyprien s'exalte par la vue même du danger qu'il court, et son éloquence est au niveau de son courage :

Qu'est-ce donc que cette rage insatiable de barbarie? Que veut dire cette soif implacable du sang chrétien? Mais de deux choses l'une : ou c'est un crime d'être chrétien, ou ce n'en est pas un. Si c'est un crime, pourquoi ne condamnez-vous pas à mort aussitôt après qu'on s'est avoué tel? Si ce n'en est pas un, pourquoi tourmenter un innocent? Je ne dois être mis à la torture qu'au cas où je le nierais. A la bonne heure, si je dissimulais par la crainte du supplice; mais quand je suis le premier à confesser hautement, à répéter que je suis chrétien, le premier à insulter, à braver vos dieux; que je le déclare en présence de tout le peuple, au pied des tribunaux, à la vue des supplices, pourquoi vous adresser à mon corps qui ne peut résister? C'est mon intelligence qu'il faudrait plutôt attaquer. Essayez-vous à ma vertu, livrez assaut à ma foi, engagez le combat par la discussion, et vous serez vaincus par nos armes comme vos dieux le sont par le nôtre.

7. Les autres traités de S. Cyprien sont :

De l'Unité de l'Église catholique ou de la Simplicité des pasteurs; —de Ceux qui sont tombés dans la persécution; — de l'Oraison dominicale; —de la conduite des Vierges; —de l'Aumône; —des avantages de la Patience; —de la Mortalité; —des Spectacles; —exhortation au Martyre; —des deux espèces de Martyre; —des avantages de la Chasteté; —de la gloire du Martyre; —de l'Envie et de la Jalousie.

8. Dans l'éloquent Traité *de Ceux qui sont tombés dans la persécution,* S. Cyprien, après avoir parcouru les divers ordres de confesseurs de tout sexe et de tout âge, restés inébranlables, en vient à la défection des autres, défection qui mêlait une douleur amère à la sainte joie que donnait à l'Eglise la persévérance des premiers :

Je pleure, mes frères, je pleure avec vous; et ce n'est pas un adoucissement à la douleur qui me presse, de penser que je n'ai reçu personnellement aucune blessure. Celles qui affectent le troupeau sont bien plus sensibles pour le pasteur. Comme l'apôtre, je porte le poids

de toutes les douleurs ; je gémis avec ceux qui gémissent ; je me crois à terre avec ceux qui sont abattus. Les traits dont l'ennemi les a percés, sont arrivés jusqu'à moi. Ils m'ont pénétré tout entier ; ils ont déchiré mes entrailles, et la persécution qui ne m'a point renversé, n'en a pas moins atteint mon ame, puisque mon affection pour ceux de nos frères qui ont été blessés me fait sentir toutes leurs blessures.

Fénelon a rendu ces mêmes sentiments avec la plus touchante énergie, dans la seconde partie de son *discours pour le Sacre de l'électeur de Cologne.*

Plus loin S. Cyprien s'écrie avec plus d'éloquence encore, en parlant des apostats :

Quoi ! alors qu'il se rendait de son plein gré au Capitole, quand il venait librement acquiescer au plus énorme des attentats, ses pieds n'ont pas commencé à chanceler, ses regards à se troubler, ses entrailles à se soulever, ses mains à retomber sous leur propre poids ! Quoi ! ses sens n'ont pas été glacés d'épouvante ? Sa langue tremblante a pu proférer les paroles de l'apostasie ! Un serviteur de Dieu a pu soutenir une contenance ferme, ouvrir la bouche pour renoncer à J.-C., lui qui avait renoncé au démon et au monde ! Quoi ! dans cet autel où vous alliez sacrifier votre ame, vous n'avez pas vu votre bûcher funèbre ? N'auriez-vous pas dû fuir avec horreur cet antre du démon, où vous aviez vu fumer auparavant un sacrilége encens, plutôt que d'y porter votre ame en holocauste ? Qu'aviez-vous besoin d'y porter une victime, quand vous deveniez vous-même la victime du sacrifice ? Ces flammes impies allumées par vos mains, ont dévoré votre salut, vos espérances, votre foi.

Massillon a, dans son sermon *sur la Rechute*, imité ce mouvement ; mais bien que ce morceau soit de la plus haute éloquence, ce n'est pourtant qu'une magnifique ébauche d'un original plein d'énergie et de pathétique.

9. S. Cyprien, dans le livre de l'*Oraison dominicale*, n'a fait qu'étendre par de nouveaux développements le traité de Tertullien sur cette matière. Tous deux commencent par l'éloge de cette prière sublime ; mais le début du saint évêque a plus de pompe, et les développements, plus d'onction.

10. Le Traité *de la conduite des Vierges* est sévère comme l'ouvrage analogue de Tertullien ; mais il y respire un ton paternel, une certaine grâce qu'on ne trouve pas dans le génie trop mâle de son devancier :

Écoutez-moi donc, ô vierges, comme un père tendre qui vous donne des avis salutaires et qui ne veut que votre bien. Le monde vous rit, mais c'est un traître; il vous flatte pour vous tromper, il vous attire pour vous perdre, il vous élève pour vous précipiter.

Ailleurs il les appelle :

Les fleurs odoriférantes de l'Église, le chef-d'œuvre de la grâce, l'ornement de la nature, l'image de Dieu où se réfléchit la sainteté de notre Seigneur, et la portion la plus illustre du troupeau de J.-C.: elles ont commencé d'être sur la terre ce que nous serons un jour dans le ciel.

11. Le Traité *de l'Aumône* (de Opere et Eleemosynis) contient en germe presque tout ce qu'on a dit depuis sur cette matière. On y trouve une prosopopée pathétique qui mérite d'être citée. S. Cyprien suppose que le démon vient réclamer les cœurs durs qui se sont laissé posséder par l'amour des richesses :

Figurez-vous le démon accompagné de ses serviteurs s'avançant vers J.-C. même pour oser lui dire : Moi je n'ai point enduré pour ceux que vous voyez avec moi les outrages et les verges; moi je n'ai point souffert pour eux le supplice de la croix, ni versé mon sang; je ne les ai point rachetés au prix de ma vie; je n'avais point non plus un royaume céleste à leur promettre; point de paradis ni de glorieuse immortalité; et pourtant, voyez quelle magnificence dans les présents qu'ils m'ont faits! quel zèle, quel dévouement dans mon service! Et vous, un chrétien que vous aviez formé à votre loi, à qui vous promettiez des biens célestes en échange des biens périssables, ces riches qui regorgeaient de superflu, montrez-moi les trésors qu'ils aient échangés contre vos béatitudes. Qu'aurez-vous à répondre, mes frères?

Le même mouvement se trouve exprimé, peut-être encore avec plus de vigueur, par S. Basile-le-Grand, dans sa première homélie (*De amore erga Deum et proximum*). Il introduit le démon au jour du dernier jugement, comparaissant en présence de J.-C. pour insulter à ses déserteurs :

Je ne suis point le Créateur de ces gens-là, disait-il à J.-C. d'un ton moqueur; je ne leur ai donné ni la vie ni la nourriture; ce n'est point de moi qu'ils avaient reçu tant de biens; je n'ai point sacrifié une vie ni souffert pour eux; je ne leur ai point fait espérer de paradis pour récompense; et pourtant ils se sont dévoués à mon service; ils ont mieux aimé m'obéir qu'à vous; ils sont donc à moi.

12. Le livre *des avantages de la Patience* n'est point un traité didactique, comme certains écrits modernes publiés sous le même titre; c'est un véritable sermon, qui laisse bien loin derrière lui l'ouvrage de Fontenelle, sur le même sujet, couronné par l'Académie française. L'œuvre du lauréat est froide, celle de S. Cyprien est éloquente.

13. Le *traité de la Mortalité* fut composé à l'occasion d'une épidémie meurtrière qui ravageait l'Egypte et qui s'était répandue dans presque toute l'Afrique. S. Augustin en a tiré plusieurs beaux passages qu'il oppose, entre autres, aux objections de Julien contre la Providence.

14. La *lettre sur les Spectacles,* attribuée à S. Cyprien, n'est, à peu de chose près, qu'une répétition du traité analogue de Tertullien. L'auteur n'a fait que donner plus d'éclat à quelques traits de son modèle. Il combat les spectacles sous le point de vue de l'idolâtrie, d'où ils tirent leur origine, et des désordres dont ils sont accompagnés.

Cette lettre est adressée au peuple qui persévère dans la loi évangélique : *Plebi in evangelio stanti.*

15. L'*exhortation au Martyre* est adressée à Fortunat. La péroraison en est éloquente :

Le soldat combattant sous les drapeaux du prince met sa gloire à rentrer au sein de sa patrie, triomphant de son ennemi vaincu. Quelle gloire, et plus légitime, et plus réelle, attend l'athlète de Jésus-Christ qui revient au paradis, victorieux du démon terrassé, rapportant le noble trophée de sa victoire! Dans ce même lieu d'où l'ennemi qu'il vient d'abattre à ses pieds avait réussi autrefois à chasser le père de la race humaine, il présente au Seigneur la plus agréable de toutes les offrandes, une foi qui n'a pas été souillée, un courage qui n'a pas fléchi, une piété signalée par les plus honorables épreuves. Quelle gloire de se trouver aux côtés de Jésus-Christ au jour solennel où il viendra tirer une vengeance éclatante de ses ennemis, d'être le cohéritier de son royaume, d'être associé à l'immortelle félicité des esprits célestes, de partager avec les patriarches, les prophètes et les apôtres, le royaume dont ils ont été mis en possession! Est-il persécution, est-il des tortures qui puissent prévaloir contre d'aussi magnifiques espérances? La tyrannie nous repousse de la terre; elle nous ouvre le ciel;

l'Antechrist nous menace [1], mais Jésus-Christ nous protége. La mort qui nous frappe, nous enfante à l'immortalité. Pour une vie de quelques jours, une vie qui ne finira jamais. Le même moment qui ferme nos yeux, et qui nous dérobe le monde et ses habitants, les ouvre aussitôt pour contempler Dieu et Jésus-Christ. Enlevé à la terre, pour se voir à l'instant même transporté dans le ciel! Avec de semblables pensées, l'athlète de Jésus-Christ est invincible.

Quelques expressions peu mesurées, des anachronismes palpables, ont fait croire que le traité *des deux espèces de Martyre* (De duplici Martyrio) n'est pas de Cyprien. Peut-être ne sont-ce que de simples interpolations, ajoutées par les copistes.

16. Le Traité *des avantages de la Chasteté*, communément attribué à S. Cyprien, n'est, comme la lettre sur les Spectacles, qu'une répétition de celui de Tertullien.

17. Le Livre *de la gloire du Martyre* renferme des passages éloquents :

Un seul mot : *Je suis chrétien*, a changé toute la scène; il termine toutes les adversités, il nous enfante au bonheur : il ouvre le royaume du ciel, élève à la puissance souveraine, affranchit l'homme de ses fers, triomphe de la mort, et commence la véritable vie... Figurez-vous ce jour, où sous les yeux de tout un peuple, en présence des tortures et des bourreaux, l'athlète de J.-C. est appelé à confesser le nom chrétien. Autour de lui les cœurs se partagent; d'un côté l'ame tremble; de l'autre que de vœux, que d'alarmes, tant que la couronne reste encore suspendue sur sa tête! S'est-il prononcé? quelles fureurs quel acharnement met en jeu tous les instruments de mort! Mais quelle gloire aussi de s'élever au dessus de tous les mouvements de la nature et des impressions des sens; de rester intrépide au sein de la souffrance, d'être déchiré sans pouvoir être vaincu, et de se faire de la douleur une arme contre la douleur elle-même!

18. Le Traité *de l'Envie et de la Jalousie* renferme d'excellentes idées, de beaux mouvements, des traits vifs et profonds. Peut-on mieux caractériser l'envie que par ces mots :

[1] La persécution ordonnée par l'empereur Dèce, en 250, fut si violente, que l'on s'imagina réellement que le règne de l'Antechrist était enfin arrivé. (Bérault-Bercastel, t. Ier, p. 424.)

Les autres passions, arrivées au terme de leurs vœux, s'y arrêtent; l'envie, jamais.

19. La plupart des *Lettres* de S. Cyprien, au nombre de 83, furent écrites dans la fin de la persécution et s'y rapportent. Toutes respirent une charité ardente et le zèle le plus héroïque. Nous ne donnerons ici qu'un extrait de la belle lettre écrite au pape Corneille, au sujet de ceux qui, tombés pendant la persécution, demandaient avec fierté, même avec menace, d'être rétablis dans l'usage des sacrements sans avoir fait une pénitence convenable :

Si ces pécheurs veulent être reçus dans l'Église, voyons quels sentiments ils ont de la satisfaction qu'ils doivent faire et quel fruit de pénitence ils apportent. L'Église n'est ici fermée à personne... . Nous sommes prêts à recevoir avec indulgence, avec douceur tous ceux qui se présentent à nous. Je désire que tous retournent à l'Église. Je désire que tous ceux qui combattaient avec nous se rallient sous l'étendard de J.-C., et reviennent dans son camp céleste pour combattre encore. Je me relâche dans tout ce que je puis. Je dissimule beaucoup de choses dans l'ardent désir que j'ai de réunir nos frères avec nous. Je n'examine pas même avec toute la sévérité chrétienne les offenses qu'on a commises contre Dieu, et je pêche peut-être moi-même en remettant trop facilement les péchés des autres. J'embrasse avec l'ardeur, avec la tendresse d'une entière charité ceux qui retournent avec des sentiments de pénitence, ceux qui confessent leurs péchés, et en font satisfaction avec humilité et simplicité de cœur. Que s'il en est qui croient pouvoir rentrer dans l'Église par des menaces et non par des prières, et qui songent à en forcer les portes par la terreur et non pas à les ouvrir par la satisfaction et par les larmes, qu'ils sachent que l'Église demeure toujours fermée à des personnes de cette sorte, et que le camp invincible de J.-C., fortifié par la toute-puissance de Dieu, qui en est le protecteur, ne se force point par l'insolence des hommes. Le prêtre du Seigneur qui suit la règle de l'Évangile, et qui garde les préceptes de J.-C., peut être tué, mais il ne peut être vaincu : *Sacerdos Dei, Evangelium tenens et Christi præcepta custodiens, occidi potest, non potest vinci.*

Cet extrait, dit Rollin, qui ne ressent pas moins la douceur paternelle d'un saint évêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être proposé comme un modèle parfait de la plus forte et de la plus sublime éloquence, qui ne le cède en rien à celle de Démosthènes.

20. Julius Firmicus Maternus, de Sicile, adressa l'an 340 aux empereurs Constance et Constant, fils de Constantin, un Traité *des Erreurs des religions profanes* dans lequel il fait voir l'origine de la mythologie, non seulement des Grecs et des Romains, mais aussi des Egyptiens, des Phrygiens, des Assyriens et des Perses.

Sur la fin de son ouvrage, Firmicus compare les sacrifices des païens avec celui des chrétiens :

Dans le sacrifice des chrétiens, le sang précieux de l'Agneau qui s'immole pour leur salut, les fait enfants de Dieu, les rachète, les affranchit et les consacre; mais au contraire le sang des victimes que les païens immolent à leurs idoles, bien loin de leur être de quelque utilité, ne fait que les souiller encore davantage, et par une funeste illusion les précipite eux-mêmes à la mort.

Firmicus prend de là occasion pour s'expliquer plus particulièrement sur le *Taurobole* et le *Criobole* (immolation de taureaux et de béliers), dont l'initié recevait le sang sur toute sa personne, dans l'espérance de recevoir le sceau de la régénération. Prudence a donné en vers la description de ces sacrifices.

Section 3e. Des pères dogmatiques.

§ Ier. — *Des Pères dogmatiques en général.*

1. Qu'appelle-t-on Pères dogmatiques, et à quelle époque commencent-ils? — 2. Caractère de l'éloquence chrétienne à cette époque. — 3. Les Pères faussement accusés de platonisme. — 4. État du monde à cette époque. — 5. Manière d'apprécier les docteurs de l'Eglise. — 6. Série des monuments de l'éloquence religieuse, et différence entre les Pères latins et les Pères grecs. — 7. Ce qui a rendu les Pères latins éloquents malgré la décadence des lettres. — 8. Caractère des Pères grecs.

1. On appelle *Pères dogmatiques* ceux dont les discours ou les traités ont pour objet de développer les vérités de foi et de morale qui servent de fondement à la science théologique. Cette brillante époque commence avec le quatrième siècle, lorsque Constantin eut fait monter le christianisme avec lui sur le trône.

2. L'éloquence chrétienne n'a plus à faire retentir les gémissements de la souffrance et les chaînes de la servitude : sortie des catacombes, elle proclame ses oracles sous les voûtes des basiliques, devant les peuples as-

semblés, en présence des maîtres du monde. Avec la pompe des cérémonies et la majesté du culte divin, la prédication prend un caractère plus solennel, le dogme et la morale chrétienne se développent en liberté sous la plume ou dans la bouche des nouveaux apôtres. Mais, après la superstition et la tyrannie, l'Eglise a l'orgueil humain et les hérésies à combattre. Alors la divine Providence multiplie les défenseurs et les talents; les docteurs remplacent les martyrs, et tout ce qu'il faut croire, tout ce qu'il faut pratiquer est fixé avec précision, développé avec toute la majesté de l'éloquence.

3. Au milieu des ténèbres de la gentilité, personne n'avait parlé comme Platon de l'Etre Suprême : il avait défini Dieu comme Dieu se définit lui-même; il avait enseigné que Dieu avait tout fait par son Verbe; il avait donné le nom de Père et de Seigneur à l'auteur du monde ; il semblait avoir entrevu l'idée du Juste par excellence, prêchant la vertu plus encore par l'exemple de sa vie que par l'autorité de ses sublimes leçons, offrant dans sa personne le modèle de la plus héroïque perfection, donnant sa vie pour les siens et ne recueillant d'autre prix de ses bienfaits que les ingratitudes, les opprobres et la mort [1]; il avait distingué de bons et de mauvais anges; il avait dit de l'ame qu'elle est l'image et la ressemblance de Dieu, et vingt autres traits de cette force justifiaient l'expression de S. Augustin que ses écrits étaient, en quelque façon, un premier évangile jeté au sein de la nuit obscure du paganisme.

Que le philosophe athénien eût emprunté sa philosophie dans nos sources sacrées, et que, selon l'ingénieuse comparaison de S. Clément d'Alexandrie, il ne fût autre chose qu'un nouveau Prométhée dérobant aux livres des Hébreux quelques étincelles du feu céleste qui s'y trouvait renfermé, ou bien qu'il en fût redevable aux seules inspirations de son génie ; toujours est-il que l'antiquité de Platon étant bien jeune auprès de celle de Moïse et des

[1] Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2e part.

prophètes, l'honneur de la priorité restait tout entier à ces derniers.

On pouvait donc admirer Platon sans partager ses erreurs, rendre justice à son génie, sans adopter aveuglément sa doctrine; et c'est là la sage mesure qu'ont gardée les Pères de l'Eglise. Nous les voyons même à chaque page s'élever avec force contre l'abus que les hérétiques faisaient de la philosophie pour introduire les raisonnements d'une sagesse humaine dans les mystères du christianisme. C'est donc une accusation bien gratuite ou plutôt bien téméraire de prétendre que les Pères des premiers siècles, et particulièrement ceux du IVe, imbus comme ils l'étaient des livres de Platon, aient puisé quelque chose dans sa doctrine. Ils avaient à puiser à une source bien plus féconde et bien plus pure [1].

Cette calomnie, répétée par les protestants et même par des catholiques, a peut-être pour fondement l'histoire du philosophe Ammonius. Ce savant homme, plus illustre par la gloire de ses disciples que par sa propre renommée, suivait à la lettre la méthode de Pantœnus, de S. Clément d'Alexandrie, méthode qui consistait à faire de la philosophie une introduction à la révélation évangélique; c'était, selon la belle expression de ce dernier, l'avenue qui mène au sanctuaire, non le sanctuaire lui-même [2]. Origène n'avait pas ordinairement d'autre méthode. Il commençait par expliquer à ses disciples les opinions des sectes diverses, faisait des remarques pour leur en faire mieux découvrir le faible et les contradictions, et sur les ruines de toutes les opinions humaines, élevait l'édifice de la foi chrétienne. C'est à cela seul que se réduit le prétendu platonisme des Pères. On le verra dans ce qui va suivre; mais avant d'aller plus loin il est bon de jeter un coup d'œil général sur l'état du monde à cette époque.

[1] Le P. Baltus, dans la *Pureté du Christianisme*, a traité cette question de manière à ne laisser rien à désirer.

[2] *Strom*, l. 8.

4. Lorsque Rome, devenue l'univers, eut subi, avec l'empire d'Auguste, l'empire de tous les vices et quitté l'éloquence avec la liberté, pour réparer tant de maux et ressusciter la société mourante, la religion chrétienne parut. Le monde avait perdu ses droits et ses croyances; la vertu, ses espérances et son appui; le pouvoir, ses bornes légitimes; l'univers tout entier, son avenir : la foi vint tout ranimer. Les vertus et la liberté se réfugièrent dans le sein de l'Eglise; elles y reposèrent sur l'éternité. Les apôtres, érigés, pour ainsi dire, en défenseurs du genre humain, et en représentants de la conscience universelle, placèrent le repentir entre le crime et le supplice, Dieu entre la puissance et la faiblesse. L'éloquence chrétienne s'éleva à la place et non sur les ruines de l'éloquence politique. Qu'elle est belle cette nouvelle tribune qui apparaît au milieu de l'univers esclave et du silence du Forum, pour annoncer au monde une morale sublime qu'avait à peine pressentie Platon, et cette immortalité que le dernier doute de Socrate semblait méconnaître! Combien l'ame, flétrie par les tristes déclamations des sophistes, aime à se rafraîchir, à se ranimer à ces sources abondantes d'une si vive et généreuse éloquence, à y retrouver cette liberté de la pensée, cette franchise de sentiments qui avait entièrement disparu au milieu du scepticisme de la philosophie et des exagérations de la rhétorique!

5. Pour bien apprécier les orateurs de l'Eglise, leur courage, leurs efforts et leur talent, il faudrait entrer dans leur siècle, se placer au milieu des obstacles qu'ils eurent à vaincre, au milieu de cette société malade de l'absence et du besoin de croyance, de cette double corruption morale et politique, de cette dégradation intellectuelle et sociale, de ce paganisme encore fort de la puissance de l'habitude et des anciens souvenirs de gloire romaine attachés à son existence, de la durée de l'empire, enfin, liée dans les opinions populaires à sa propre durée.

6. Les premiers monuments de l'éloquence religieuse

furent, comme on l'a vu, des sermons pleins d'onction, des développements simples de la morale évangélique, des commentaires sur les livres sacrés, des ouvrages théologiques, etc. Après ces écrits vinrent des apologies du christianisme, des attaques contre les hérésies : le principe et le but de tous ces ouvrages était de défendre la foi contre les accusations vives et continuelles du paganisme. Aussi y remarque-t-on cette force de raisonnement, quelquefois même cette rudesse ordinaire à la polémique, plutôt que les agréments du style ou la pureté du langage. Les écrivains sacrés n'empruntaient de la littérature latine que ce qui pouvait les faire triompher dans les combats qu'ils étaient obligés de livrer chaque jour. L'Eglise romaine s'annonçait dès lors avec ce caractère de fermeté, de fixité dans les principes qui la distingue de l'Eglise grecque. De là aussi dans les Pères de l'Eglise latine une couleur différente. Moins près de ces riantes fictions de la mythologie grecque qui séduisaient par fois le pieux enthousiasme des S. Grégoire et des S. Chrysostome ; moins emportés par cette imagination de l'Orient si vive et si poétique, obligés de lutter contre un idiome pauvre de termes philosophiques et souvent rebelle à des discussions abstraites, ils dédaignent la grâce de l'expression ou la correction du langage ; leurs traits, plus acérés que polis, s'enfoncent plus profondément. Obligés de s'adresser à des peuples plus ignorants que les peuples de l'Orient, et dans une langue plus corrompue que la langue grecque, leur style dut offrir plus d'inégalités et de défauts. D'un autre côté, ils présentent une vigueur de raisonnement, une vivacité d'attaque, une puissance de conviction qui agit fortement sur l'esprit : on voit en eux toute la chaleur, toute l'âpreté du combat. Nés la plupart sous le climat brûlant de l'Afrique, ils reproduisent dans leurs pensées quelque chose de son ardeur.

7. Ici peut s'élever une objection : les Pères latins reproduisent dans leurs écrits presque tous les défauts de style qu'offrait alors la littérature profane ; cependant,

disons-nous, ils sont éloquents, ils remuent le cœur, ils saisissent l'imagination, tandis que la littérature profane est froide et stérile. D'où vient cette différence? De la nature même des sujets sur lesquels s'exerçaient les deux littératures. La littérature chrétienne agite les plus hautes questions, celles qui importaient le plus à l'homme, questions de liberté politique, d'immortalité, c'est-à-dire, tout un ordre nouveau d'idées, un monde moral tout entier et un monde intellectuel. La littérature profane, que faisait-elle? Elle s'épuisait en traités de grammaire ou de rhétorique, s'évaporait dans une poésie vide de pensées et d'harmonie; elle n'était plus qu'un jeu de l'esprit, une imitation étroite, en un mot, une littérature artificielle dont les vains sons n'arrivaient point au cœur et ne frappaient point l'imagination : expression d'une société morte, elle était, comme elle, sans vie et sans puissance. Les lettres chrétiennes, au contraire, étaient la vie même.

8. Chez les Grecs, non seulement la langue, mais le génie qui seul fait les grands écrivains, jetait de temps à autre quelques lueurs fugitives dans les productions du paganisme; mais, durant une assez longue série de siècles, il ne conserva sa primitive énergie que dans nos écrivains ecclésiastiques. Sans doute on y désirerait plus de sévérité dans le style, plus d'attention aux convenances du genre, plus de méthode, plus de mesure dans les détails; mais cette diffusion, ces digressions trop fréquentes, cet abus de l'érudition était le goût dominant du siècle. Les Pères n'avaient eu, pour la plupart, d'autres maîtres que des rhéteurs vides d'idées, accoutumés à employer de grands mots pour dire de petites choses, à confondre l'éloquence avec l'élégance et la pureté de la diction. De pareils maîtres auraient tari le génie de ces illustres disciples, si la source n'en eût été placée ailleurs que dans leurs écoles. On sent que leur mission vient d'en haut et qu'ils enseignent par l'ordre exprès du Tout-Puissant.

§ 2. — *Pères dogmatiques grecs.*

Principaux Pères dogmatiques grecs.

Ce sont : *S. Athanase, Eusèbe Pamphile, S. Méthodius, S. Grégoire Thaumaturge, Didyme, S. Astère, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile de Césarée, S. Grégoire de Nysse, S. Ephrem, S. Cyrille de Constantinople, S. Epiphane, S. Jean Chrysostome, S. Cyrille d'Alexandrie, Théodoret, S. Nil, S. Basile de Séleucie, S. Jean Damascène* et *S. André de Crète.* Nous y joindrons quelques poètes sacrés.

ART. Ier. — SAINT ATHANASE.

1. Saint Athanase — 2. Caractère de son éloquence. — 3. Ouvrages de saint Athanase. — 4. Idée de ses écrits contre les Ariens, et liste de ces écrits. — 5. Idée de son traité contre les Gentils, et de son discours de l'Incarnation. — 6. Autres ouvrages de saint Athanase.

1. S. Athanase naquit à Alexandrie d'une famille distinguée. Il se fit remarquer au concile de Nicée (325) par son zèle et son éloquence. Nommé évêque d'Alexandrie, il signala son épiscopat par la plus ferme opposition contre l'hérésie d'Arius, ce qui l'exposa souvent aux persécutions des nombreux sectateurs de cet hérésiarque. Il fut alternativement déposé et rappelé par plusieurs conciles, par Constantin-le-Grand, Constantin-le-Jeune, Constance II; par Julien, par Jovien, par Valens; mais toujours il revint triomphant dans sa ville natale, et y finit tranquillement ses jours le 2 mai 373, après 46 ans d'épiscopat.

2. Si l'éloquence, pour atteindre son but, n'a pas toujours besoin d'ornements, de pensées sublimes, de traits ingénieux et piquants; s'il lui suffit d'être simple, austère, lumineuse, on la trouve telle dans les écrits de S. Athanase. Concis et serré sans sécheresse, profond sans obscurité, il raisonne, il discute : il prouve avec une rare vigueur, et sa dialectique émeut comme les grands mouvements de la parole.

3. Les ouvrages de S. Athanase peuvent se diviser en trois classes :

1° Les écrits contre les Ariens; 2° les traités sur l'Incarnation et la Trinité; 3° les Commentaires sur la Bible.

4. Les écrits de S. Athanase contre les Ariens sont les plus nombreux. Ce sont des plaidoyers, chefs-d'œuvre de savoir et d'éloquence, mais de cette éloquence qui convient à la polémique. Plus qu'aucune autre, elle veut la sobriété des ornements; nulle affectation, nulle recherche, tout l'abandon de la nature; mais en même temps elle suppose la rapidité dans l'argumentation, vive, pressante, nerveuse; la chaleur et la variété dans les mouvements; la vraie grandeur dans l'expression; la noblesse dans le style toujours égale à la majesté du sujet; l'abondance mesurée de cette simplicité qui s'allie si bien avec l'élévation de la pensée, et qui découle d'elle-même d'une pleine conviction; tout cela se retrouve dans ses lumineuses expositions de la foi catholique contre les subtilités de l'hérésie arienne. Réunies, elles présentent un vaste ensemble de doctrine où les docteurs des siècles suivants, un S. Basile, un S. Grégoire de Nazianze, ont puisé les raisonnements dont ils ont combattu les mêmes erreurs.

Les principaux ouvrages de S. Athanase contre les Ariens sont :

L'exposition de la Foi;

Un *Commentaire* sur ce texte : Personne ne connaît qui est le Fils que le Père, ni quel est le Père que le Fils.

Une *Lettre aux évêques orthodoxes* sur l'intrusion de Grégoire au siége d'Alexandrie.

L'*Apologie contre les Ariens*, recueil divisé en deux parties, dont la première contient un grand nombre d'actes, mémoires, lettres synodales ou particulières, toutes relatives à la persécution suscitée par le parti arien contre S. Athanase; la deuxième présente l'histoire de l'hérésie depuis son origine jusqu'aux troubles de l'Église alexandrine.

Une *Lettre encyclique aux évêques d'Égypte et de Libye*, pour les mettre en garde contre les formules de foi captieuses que les Ariens ne cessaient de produire.

L'*Histoire de l'Arianisme*, où il démasque cette secte, met à nu ses fourberies et ses artifices, reproduit sous de nouvelles couleurs ses sanguinaires exécutions, et dénonce la coupable facilité avec laquelle Constance se prêtait à tous les complots des Ariens.

Quatre *Discours contre les Ariens*, où se trouve l'examen théologique de l'arianisme.

L'*Apologie adressée à l'empereur Constance*, chef-d'œuvre de style, l'*Apologie de sa fuite*, une *Lettre aux Solitaires*, une *Lettre à l'empereur Jovien* et d'autres opuscules rentrent encore dans la première catégorie.

5. Les principaux ouvrages de la seconde catégorie sont :

Le *Discours* ou *Traité contre les Gentils*, et le *Discours de l'Incarnation.*

On lira avec intérêt le morceau suivant sur l'origine de l'idolâtrie :

Οὐκ ἀρκεσθεῖσα τῇ τῆς κακίας ἐπινοίᾳ τῶν ἀνθρώπων ἡ ψυχὴ, κατ' ὀλίγον καὶ εἰς χείρονα ἑαυτὴν ἐξάγειν ἤρξατο. Μαθοῦσα γὰρ διαφορὰς ἡδονῶν, καὶ ζωσαμένη τὴν τῶν θείων λήθην, ἡδομένη δὲ καὶ πρὸς τὰ τοῦ σώματος πάθη καὶ πρὸς μόνα τὰ παρόντα, καὶ τὰς τούτων δόξας ἀποβλέπουσα, ἐνόμισε μηδὲν ἔτι πλέον εἶναι τῶν βλεπομένων, ἀλλὰ μόνα τὰ πρόσκαιρα καὶ τὰ σωματικὰ εἶναι τὰ καλά. Ἀποστραφεῖσα δὲ καὶ ἐπιλαθομένη ἑαυτὴν εἶναι κατ' εἰκόνα τοῦ ἀγαθοῦ Θεοῦ, οὐκ ἔτι μὲν διὰ τῆς ἐν αὐτῇ δυνάμεως τὸν Θεὸν λόγον, καθ' ὃν καὶ γέγονεν, ὁρᾷ· ἔξω δὲ ἑαυτῆς γενομένη, τὰ οὐκ ὄντα λογίζεται καὶ ἀνατυποῦται. Ἐπικρύψασα γὰρ ταῖς ἐπιπλοκαῖς τῶν σωματικῶν ἐπιθυμιῶν τὸ ὡς ἐν αὐτῇ κάτοπτρον, δι' οὗ μόνου ὁρᾷν ἠδύνατο τὴν εἰκόνα τοῦ πατρὸς, οὐκέτι μὲν ὁρᾷ ἃ δεῖ ψυχὴν νοεῖν· παντὶ δὲ περιφέρεται, καὶ μόνα ἐκεῖνα ὁρᾷ τὰ τῇ αἰσθήσει, προσπίπτοντα.

Ὅθεν δὴ πάσης σαρκικῆς ἐπιθυμίας γέμουσα, καὶ ἐν ταῖς τούτων δόξαις ταραττομένη, λοιπὸν, ὃν ἐπελάθετο τῇ διανοίᾳ Θεὸν, τοῦτον ἐν σωματικοῖς καὶ αἰσθητοῖς ἀναπλάττεται, τοῖς φαινομένοις τὴν τοῦ Θεοῦ προσηγορίαν ἀνατιθεῖσα, καὶ μόνα ταῦτα δοξάζουσα, ἅπερ αὐτὴ βούλεται, καὶ ὡς ἡδέα ὁρᾷ.

Προηγεῖται τοίνυν αἰτία τῆς εἰδωλολατρείας ἡ κακία. Μαθόντες γὰρ οἱ ἄνθρωποι τὴν οὐκ οὖσαν κακίαν ἑαυτοῖς ἐπινοεῖν, οὕτω καὶ τοὺς οὐκ ὄντας θεοὺς ἑαυτοῖς ἀνεπλάσαντο. Οἷον δὲ εἴ τις εἰς βυθὸν καταδὺς, μηκέτι μὲν βλέποι τὸ φῶς μήδε τὰ ἐν τῷ φωτὶ φαινόμενα, διὰ τὸ τῶν ὀφθαλμῶν αὐτοῦ πρὸς τὸ κάτω νεῦμα, καὶ τὴν τοῦ ὕδατος ἐπικειμένην ἐπίχυσιν αὐτῷ· μόνα δὲ τὰ ἐν τῷ βυθῷ αἰσθόμενος, νόμιζοι πλέον μηδὲν ἐκείνων εἶναι, ἀλλ' αὐτὰ τὰ φαινόμενα αὐτῷ τῶν ὄντων εἶναι τὰ κύρια. Οὕτω καὶ οἱ πάλαι τῶν ἀνθρώπων παράφρονες καταδύντες εἰς τὰς τῶν σαρκικῶν ἐπιθυμίας καὶ φαντασίας, καὶ ἐπιλαθόμενοι τῆς περὶ Θεοῦ ἐννοίας καὶ δόξης, ἀμυδρῷ τῷ λογισμῷ μᾶλλον δὲ ἀλογίᾳ χρησάμενοι, τὰ φαι-

νόμενα θεοὺς ἀνετυπώσαντο, τὴν κτίσιν παρὰ τὸν κτίσαντα δοξάζοντες, καὶ τὰ ἔργα μᾶλλον ἐκθειάζοντες, ἤπερ τὸν τούτων αἴτιον καὶ δημιουργὸν δεσπότην Θεόν. Ὥςπερ δὲ κατὰ τὸ προλεχθὲν παράδειγμα, οἱ εἰς τὸν βυθὸν καταδυόμενοι, ὅσῳ μᾶλλον ἐπικαταβαίνουσι, τοσοῦτον εἰς τὰ σκοτεινότερα καὶ βαθύτερα ὁρμῶσιν· οὕτω καὶ τὸ τῶν ἀνθρώπων πέπονθε γένος. Οὐ γὰρ ἁπλῆν ἔσχον τὴν εἰδωλολατρείαν, οὐδὲ ἀφ' ὧν ἤρξαντο, ἐν τούτοις καὶ διέμειναν· ἀλλ' ὅσον τοῖς πρώτοις ἐνεχρόνιζον, τοσοῦτον ἑαυτοῖς καινοτέρας ἐφεύρισκον δεισιδαιμονίας· καὶ κόρον οὐ λαμβάνοντες τῶν πρώτων, ἄλλοις πάλιν ἐνεπίμπλαντο κακοῖς, προκόπτοντες ἐν τοῖς αἰσχίστοις, καὶ πλεῖον ἑαυτῶν ἐπεκτείνοντες τὴν ἀσέβειαν. Τοῦτο δὲ καὶ ἡ θεία γραφὴ μαρτύρεται λέγουσα. « Ὅταν ἔλθῃ ἀσεβὴς εἰς βάθος κακῶν καταφρονεῖ. »

Bossuet en réduit l'analyse à ces mots (*Disc. sur l'Hist. Univ.*) :

L'idolâtrie, si nous l'entendons, prenait sa naissance du secret attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est ce qui nous avait fait inventer des dieux semblables à nous ; dieux qui en effet n'étaient que des hommes sujets à nos passions, à nos faiblesses et à nos vices, de sorte que sous le nom de fausses divinités c'étaient en effet leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies que les gentils adoraient. J.-C. nous a fait entrer dans d'autres voies. Sa pauvreté, ses ignominies et sa croix le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme attaché à lui-même et à tout ce que sa corruption lui faisait aimer, devient capable d'adorer Dieu et sa vérité éternelle.

Tel est tout l'esprit de ces deux éloquents ouvrages.

Il se rencontre dans ces traités des mots éclatants dont nos modernes orateurs ont su profiter, Bossuet entre autres :

Les Juifs infidèles et endurcis ont autrefois reproché à notre Sauveur qu'étant un homme mortel, il ne craignait pas de se faire Dieu : *Tu, homo cùm sis, facis teipsum Deum.* Sur quoi S. Athanase remarque que les miracles visibles par lesquels il faisait connaître sa divinité devaient leur fermer la bouche, et qu'au lieu de lui demander pourquoi étant homme il se faisait Dieu, ils devaient lui demander bien plutôt pourquoi étant Dieu il s'était fait homme ; alors il leur aurait répondu : *Dieu a tant aimé le monde !* (Sermons.)

Bossuet a trouvé dans cette pensée le germe de son beau sermon *sur l'Incarnation du Verbe.*

On peut joindre à ces deux traités les *Livres contre Apollinaire* et les *Lettres à Sérapion.*

6. Les autres ouvrages de S. Athanase roulent sur différents objets de la croyance chrétienne, tels que la *Création* et la *Chute de l'homme*, *la Grâce* et *la Confession*, etc. On lui doit encore une *Vie de S. Antoine*.

ART. II. — EUSÈBE PAMPHILE.

1. Eusèbe Pamphile. — 2. Son mérite comme écrivain. — 3. Idée de son Histoire ecclésiastique. — 4. De sa Vie et de son Panégyrique de Constantin. — 5. De sa Préparation et de sa Demonstration évangéliques. — 6. Autres ouvrages d'Eusèbe.

1. EUSÈBE PAMPHILE, évêque de Césarée, métropole de la Palestine, naquit vers l'an 268, sur la fin de l'empire de Gallien. Sa famille et le lieu de sa naissance sont inconnus; on croit assez généralement qu'il fut parent d'Eusèbe de Nicomédie, devenu si célèbre par son zèle pour l'arianisme. Il vécut dans une grande intimité avec le prêtre Pamphile, à qui Césarée dut l'établissement de son école et de sa riche bibliothèque. Cet homme, aussi vertueux que savant, ayant été martyrisé pendant la persécution de Galérius, Eusèbe prit son nom qu'il voulut toujours porter en signe de son attachement. Élevé à l'épiscopat vers l'an 314, il forma avec les Ariens des liaisons suspectes. Au concile de Nicée, tenu en 325, il sembla condamner les erreurs d'Arius, mais ce fut en des termes équivoques; et dans la suite, il abusa de la confiance qu'il avait acquise auprès de Constantin pour favoriser Arius et faire persécuter S. Athanase. Il mourut vers 338, quelque temps après l'empereur.

2. Eusèbe passe justement pour un des plus savants hommes de l'antiquité. Il s'était adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes; et on croit que Pamphile le chargea de l'école de Césarée. Il était d'une érudition rare, et l'on disait généralement qu'il savait tout ce qui avait été écrit avant lui.

3. Eusèbe composa beaucoup d'ouvrages, dont une partie seulement est parvenue jusqu'à nous. Le plus considérable de ses écrits est sans contredit l'*Histoire ecclésiastique,* qu'il a distribuée en dix livres, depuis l'avénement du Messie jusqu'à la victoire de Constantin sur

Licinius. Cet ouvrage lui a mérité le titre de *Père de l'histoire ecclésiastique.* Ce n'est, il est vrai, qu'un recueil de mémoires, mais de mémoires authentiques liés avec soin et analysés avec discernement; le style en est simple et noble, quoique sans ornements. Quelquefois il s'élève et se revêt d'une certaine pompe oratoire, comme dans l'avant-propos du ve livre :

Ἄλλοι μὲν οὖν ἱστορικὰς ποιούμενοι διηγήσεις, πάντως ἂν παρέδωκαν τῇ γραφῇ πολέμων νίκας, καὶ τρόπαια κατ' ἐχθρῶν, στρατηγῶν τε ἀριστείας, καὶ ὁπλιτῶν ἀνδραγαθίας, αἵματι καὶ μυρίοις φόνοις, παίδων καὶ πατρίδος καὶ τῆς ἄλλης ἕνεκεν περιουσίας, μιανθέντων. Ὁ δέ γε περὶ τοῦ κατὰ Θεὸν πολιτεύματος διηγηματικὸς ἡμῖν λόγος, τοὺς ὑπὲρ αὐτῆς τῆς κατὰ ψυχὴν εἰρήνης εἰρηνικωτάτους πολέμους, καὶ τοὺς ἐν τούτοις ὑπὲρ ἀληθείας μᾶλλον ἢ πατρίδος, καὶ μᾶλλον ὑπὲρ εὐσεβείας ἢ τῶν φιλτάτων ἀνδρισαμένους, αἰωνίαις ἀναγράψεται στήλαις· τῶν εὐσεβείας ἀθλητῶν τὰς ἐνστάσεις, καὶ τὰς πολυτλήτους ἀνδρίας, τρόπαιά τε τὰ κατὰ δαιμόνων, καὶ νίκας τὰς κατὰ τῶν ἀοράτων ἀντιπάλων, καὶ τοὺς ἐπὶ πᾶσι τούτοις στεφάνους, εἰς αἰώνιον μνήμην ἀνακηρύττων.

Les autres historiens n'ont décrit que des combats, des victoires, des trophées, les grandes actions des capitaines et des soldats qui ont trempé leurs mains dans le sang pour la conservation de leur pays et de leurs biens; mais moi, qui fais l'histoire d'un état céleste et divin, je n'ai à raconter que des guerres saintes qui tendent à une paix spirituelle; que des combats entrepris pour la défense non des possessions passagères de ce monde, mais de la vérité qui est éternelle; que des trophées érigés contre des puissances invisibles, que des couronnes immortelles et incorruptibles.

4. La *Vie de Constantin*, éloge historique en quatre livres, peut être considérée comme la suite de l'histoire ecclésiastique. Eusèbe y loue le prince chrétien plus que le conquérant. On y trouve des omissions considérables qui font suspecter la bonne foi de l'auteur.

Le *Panégyrique* du même empereur peut être, à son tour, regardé comme un cinquième livre ajouté à la biographie de Constantin. Quoique ce panégyrique soit fort imparfait et présente plutôt un traité théologique que l'éloge d'un grand prince, on y trouve, toutefois, des détails intéressants, des peintures animées, poétiques même. On peut lui reprocher des longueurs.

5. Après l'*Histoire ecclésiastique*, l'ouvrage le plus remarquable de l'évêque de Césarée est celui que nous possédons sous le titre de *Préparation et Démonstration évangéliques*. Son but est de démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme; c'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse dans ce genre. La *Préparation*, divisée en quinze livres, a pour but de renverser le polythéisme, et dans la *Démonstration*, l'auteur s'applique à élever le christianisme sur les ruines de l'idolâtrie; de vingt livres qui composaient la *Démonstration*, il ne nous en reste que dix.

6. Les autres ouvrages d'Eusèbe sont :

Une *Chronique* ou *Histoire universelle*, en 2 livres, traduite par S. Jérôme.

La *Réfutation du philosophe Hiéroclès*, qui, comme Celse, sous le titre de *Philaléthès* (l'Ami de la Vérité), avait publié contre le christianisme un tissu de mensonges et de calomnies.

Un *Discours pour la dédicace de l'église de Tyr*.

Des *Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe*.

Les *Martyrs de Palestine*.

Une *Vie de S. Pamphile*.

On doit en outre à Eusèbe l'édition de la Bible des Septante.

ART. III.—S. MÉTHODIUS, SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE, DIDYME ET SAINT ASTÈRE.

1. Saint Méthodius. — 2. Idée de son Festin des Vierges. — 3. Saint Grégoire Thaumaturge et ses ouvrages. — 4. Didyme d'Alexandrie. — 5. Saint Astère et ses Homélies. — 6. Idée de son homélie sur l'aveugle-né. — 7. Ses autres ouvrages.

1. S. MÉTHODIUS, surnommé CUBULUS, évêque de Tyr l'an 303 de J.-C., fut l'ami d'Origène et l'antagoniste de Porphyre. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que celui qui est intitulé le *Festin des Vierges*. Cet ouvrage est fait sur le modèle de celui de Platon, sous le titre de *Banquet de Socrate*.

2. Une femme nommée Grégorium, raconte à Méthodius, sous le nom de Cubulus, une longue conversation tenue entre dix vierges dans les jardins de l'une d'entre elles.

Ce dialogue est plein d'allégories. Le style en est asia-

tique, c'est-à-dire, diffus et prolixe à l'excès, chargé de faux ornements.

3. S. Grégoire Thaumaturge, ainsi nommé à cause de ses miracles (θαῦμα), fut disciple d'Origène et évêque de Néo-Césarée, sa patrie. Il mourut en 325, laissant un grand nombre d'ouvrages. Il ne nous reste qu'un *Panégyrique,* ou harangue de félicitation à Origène, une *Epître canonique*, et quelques autres traités.

4. Didyme d'Alexandrie perdit la vue à l'âge de cinq ans; ce qui ne l'empêcha pas de parvenir à un haut degré d'érudition [1], et d'être jugé digne de remplir après Origène, son maître, la chaire fondée par les chrétiens à Alexandrie. Didyme eut pour disciples S. Jérôme, Rufin, Pallade, Isidore et plusieurs autres hommes célèbres. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, l'an 399. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, entre autres un *Traité du Saint-Esprit,* traduit en latin par S. Jérôme, et un Commentaire sur le Traité *des Principes* d'Origène.

5. S. Astère, archevêque d'Amasie vers 400, a laissé six *Homélies* empreintes d'une éloquence vraiment antique, qui se distingue par la chaleur des mouvements, l'éclat des images et le pathétique des contrastes. En voici un morceau sur la vanité des biens du monde :

Imaginez-vous que vous êtes en voyage, et que dans votre chemin vous rencontrez un arbre dont les rameaux épais vous invitent à chercher sous leur ombrage un abri contre les chaleurs de l'été. Après y avoir pris quelque repos, vous quittez l'ombre hospitalière, et vous cédez la place à un autre voyageur, à un inconnu, étranger comme vous, qui viendra à son tour s'arrêter un moment sous ce même feuillage, se désaltérer à la même source où vous étiez venu étancher votre soif, et qui ne sera pas le dernier; d'autres et d'autres encore viendront, et passeront. Dans un même jour cet arbre aura servi de retraite à une douzaine de passagers, dont pas un n'eut le droit de s'en prétendre le possesseur. Voilà l'image des biens et des richesses de ce monde : plusieurs en jouissent, mais pas un n'en est vraiment le maître. C'est pourquoi

[1] Il fit graver l'alphabet sur des tablettes de bois, et par ce procédé, se servant de ses doigts comme d'autant d'yeux, il vint à bout d'apprendre non seulement les lettres, mais les figures de géométrie dans la plus haute perfection. (*S. Jérôme*, Catal. Script.)

je ne puis assez m'étonner quand j'entends dire : *mon champ*, *ma maison ;* j'ai peine à comprendre comment avec trois syllabes on ose s'ériger en souverain d'un bien qui n'est pas à soi... Ce que vous avez en propre c'est votre indigence et votre nudité : tout le reste n'est que d'emprunt ; vous n'en avez l'usage que pour un temps. Cette couronne, cet office, cette robe de magistrat ne sont que des masques de théâtre que vous portez pour le rôle qui vous est donné à jouer sur la scène de cette vie, et que vous transmettez comme vous les avez reçus. Et de même que la bière et le drap mortuaire servent à plusieurs cadavres, ainsi toutes ces brillantes décorations passeront par divers personnages, et ne resteront à personne.

De cette éloquente invective l'orateur vient à l'usage que nous devons faire des richesses :

Dieu nous les prête pour les distribuer dans le sein des pauvres. Mais où sont-ils ceux qui les rendent à leur légitime destination ? Nous les épuisons en frivoles et coupables dissipations. S'agit-il de faire quelque aumône qui nous apporterait avec elle le prix inestimable de la vie éternelle ? nous serrons la main, à peine en échappe-t-il une obole ; mais pour une dépense criminelle qui nous conduit à ces brasiers dévorants qui ne s'éteindront jamais, la vanité fait sortir de nos palais, à portes ouvertes et en abondance, l'or et l'argent.

6. L'homélie *sur l'aveugle-né* renferme une élégante description de l'œil, justement vantée par Photius :

Pour peu que l'on examine la structure de l'œil humain, il est impossible de ne pas être frappé de la puissance et de la sagesse qui éclatent dans le mécanisme merveilleux d'une aussi petite partie de notre corps. Vous y remarquez une grâce toute particulière. Tendre et délicat, dénué de chair, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une consistance ferme, il brille de diverses couleurs qui se nuancent et se mélangent diversement ; la matière qui le compose est claire et transparente, de manière à recevoir l'empreinte des objets qui viennent s'y réfléchir comme dans un miroir et s'y retracer avec toute la fidélité de la nature, en sorte que vous y voyez votre image et que l'on y est tout à la fois spectacle et spectateur. Celui qui les a faits y a allumé je ne sais quelle flamme céleste à laquelle rien ne ressemble dans tout le reste de la nature. Dans ce seul ouvrage, j'apprends à adorer le Créateur de toutes choses, à admirer ce que lui-même a jugé digne de son admiration, et par ce qui se montre à mes yeux, je découvre ce qui leur échappe. Si nous étions privés de cet organe, le magnifique spectacle de l'univers aurait été perdu pour nous, nous n'aurions point de témoignage à rendre à la sagesse et à la puissance de son divin auteur.

7. Outre les homélies, on a de S. Astère le *Panégyri-*

que de S. Pierre et de S. Paul, l'*Eloge de S. Phocas*, et le *Panégyrique des martyrs*.

ART. IV. — SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

1. Saint Grégoire de Nazianze. — 2. Caractère de ses poésies. — 3. Qualités de ses ouvrages en prose. — 4. Idée de son Grand Apologétique. — 5. Des autres Discours qui se rattachent au même sujet. — 6. Des trois Discours qui se rapportent au siége patriarcal de Constantinople. — 7. Des deux Invectives contre Julien. — 8. Des trois Discours contre le schisme. — 9. De deux Discours sur le pouvoir et les discussions. — 10. De deux Discours sur des intérêts locaux. — 11. Des onze Discours théologiques. — 12. Objet de ces Discours. — 13. Extraits de ces Discours. — 14. Discours de l'amour des pauvres. — 15. Discours sur la manière dont on doit célébrer les fêtes des Saints. — 16. Panégyriques et Oraisons funèbres. — 17. Oraison funèbre de Césaire. — 18. Oraison funèbre de sainte Gorgonie et de Grégoire le père. — 19. Oraison funèbre de saint Basile. — 20. Éloge funèbre de saint Athanase. — 21. Poésies de saint Grégoire. — 22. Poème sur sa vie. — 23 Poème sur la vanité et l'instabilité de la vie. — 24. Poème sur l'homme. — 25. Caractère de la poésie de saint Grégoire. — 26. Lettres de saint Grégoire.

> Εὑρόντες σκεῦος ἐκλογῆς καὶ φρέαρ βαθύ·
> λέγω δὲ τὸ τοῦ Χριστοῦ στόμα Γρηγορίου.
> S. Basil., Cæs. episc.
>
> Quand Dieu m'a fait trouver ce vase d'élection, ce puits profond de la divine sagesse, je parle de Grégoire, cette bouche de J.-C.

1. S. Grégoire de Nazianze, surnommé *le Théologien*, naquit l'an 328 à Azianze, petit bourg du territoire de Nazianze en Cappadoce. Il était fils de S. Grégoire, évêque de Nazianze et de sainte Nonne, qui l'élevèrent dans la vertu et dans les lettres. A Césarée, à Alexandrie, à Athènes où on l'envoya étudier sous les plus habiles maîtres, et où il se lia d'une inaltérable amitié avec S. Basile, il brilla par ses mœurs et par son esprit. Il fut nommé évêque de Constantinople; mais il résigna cette dignité, parce qu'on la lui disputait, retourna à Nazianze, dont il gouverna l'église pendant quelque temps; puis il y établit un évêque, et se retira dans une retraite où il mourut en 389. Outre ses ouvrages en prose, il nous a laissé quelques poèmes sur les mystères du christianisme.

2. « Il était toujours en sa solitude d'Azianze, dans son pays natal, dit Fleury : un jardin, une fontaine, des arbres qui lui donnaient du couvert, faisaient toutes ses ses délices. Il jeûnait, il priait avec abondance de lar-

mes..... Ces saintes poésies furent les occupations de S. Grégoire dans sa dernière retraite. Il y fait l'histoire de sa vie et de ses souffrances..... Il prie, il enseigne, il explique les mystères et donne des règles pour les mœurs..... Il voulait donner à ceux qui aiment la poésie et la musique des sujets utiles pour se divertir, et ne pas laisser aux païens l'avantage de croire qu'ils fussent les seuls qui pussent réussir dans les belles-lettres. »

3. S. Grégoire ne se distingue pas moins par l'étendue de la doctrine que par l'éloquence. Elle l'accompagne dans tous ses discours et sert presque malgré lui la plénitude de son érudition et de sa dialectique. A l'abondance de l'argumentation, à la véhémence du style, à la vivacité des figures, au pathétique des mouvements, il joint l'ordre, l'économie, l'enchaînement des preuves, la suite des raisonnements, et l'attention rigoureuse à ne jamais perdre de vue son objet, tout en l'approfondissant jusqu'à l'épuiser. Erasme avoue qu'il n'avait osé traduire les ouvrages de S. Grégoire, parce qu'il craignait de ne pouvoir rendre dans aucune langue, la noblesse et l'énergique précision de son style.

4. S. Grégoire n'avait accepté le sacerdoce que par une obéissance qu'il se reprochait à lui-même. A peine avait-il reçu les ordres sacrés qu'il avait fui jusque dans le Pont. Bientôt, rappelé par le sentiment du devoir, il revint exercer près de son père des fonctions qui ne cessèrent jamais de lui paraître redoutables quand les autres n'y voyaient qu'une profession lucrative. Ceux-là blâmaient hautement sa conduite; S. Grégoire crut nécessaire de se justifier, et il le fit dans son discours *sur la dignité et les devoirs du sacerdoce*, que l'on appelle son *Grand Apologétique*. C'est le premier.

Le discours deuxième, prononcé devant Grégoire, son père, évêque de Nazianze, est une suite du précédent. L'auteur y applique la parabole des noces à l'indifférence pour la parole divine.

5. Deux autres discours, le cinquième et le septième, se rattachent aux mêmes circonstances. Dans l'un, S. Gré-

goire justifie son retour à Nazianze; dans l'autre, intitulé l'*Apologétique*, il justifie l'effroi dont l'avait pénétré son admission au sacerdoce, d'autres disent sa promotion à l'évêché de Sazyme.

6. Trois discours se rapportent au siége de Constantinople qui fut occupé quelque temps, comme on l'a vu, par S. Grégoire.

Le premier (c'est le vingt-septième), prononcé en présence de Théodose et de toute sa cour, est une réponse aux calomnies que ses détracteurs semaient contre lui. S. Grégoire s'y plaint des prédicateurs qui introduisent dans le sanctuaire le ton du barreau et du théâtre. On y trouve ensuite une invective contre l'envie, avec le tableau de ses déplorables effets, et il se termine par la recommandation de fuir les spectacles et les divertissements mondains. C'est là qu'il adresse aux empereurs ces belles paroles:

O princes, respectez votre pourpre, révérez votre propre puissance et ne l'employez jamais contre Dieu, qui vous l'a donnée. Connaissez le grand mystère de Dieu en vos personnes. Les choses hautes sont à lui seul, il partage avec vous les inférieures. Soyez donc les sujets de Dieu, et soyez les dieux de vos peuples. (*Trad. par Bossuet*, Serm.)

Le second (c'est le vingt-huitième) fut prononcé par S. Grégoire à la suite de son retour à Constantinople, d'où l'intrusion de Maxime l'avait forcé de s'exiler. La tendresse et la sollicitude pastorale s'y manifestent par le langage de la plus ardente charité. Le commencement surtout est remarquable par un accent de sensibilité vive et profonde, d'une familiarité la plus noble et la plus délicate, d'un abandon délicieux qui pénètre les ames même les plus froides.

Le troisième (c'est le trente-deuxième) a pour objet la demande que S. Grégoire fit de la retraite.

Ami du repos et de la solitude, âgé et déjà infirme, il ne voulait pas lutter contre les nouveaux orages que lui suscitaient ses ennemis. Il offrit sa démission dans le concile; il l'offrit à l'empereur, et sa vertu ne put le sauver d'un mouvement de surprise et de douleur en voyant

avec quelle promptitude elle était acceptée. Alors il n'hésita plus, et rassemblant le peuple et les 150 évêques du concile dans l'église de Sainte-Sophie, il annonça, par un dernier discours, sa résolution et sa retraite.

L'intérêt d'un tel spectacle était grand dans les mœurs de ce siècle, et le génie de l'orateur ne parut jamais plus brillant ni plus élevé. Il rend compte, avec simplicité, de sa vie, de ses épreuves, de sa foi, de ses efforts pour le salut du peuple. Après avoir énergiquement caractérisé les ambitions et les intrigues des évêques qu'il compare aux rivalités bruyantes du Cirque, il répond au reproche que lui fait le parti vainqueur :

Vous êtes, lui dit-on, depuis telle époque à la tête de l'Église, aidé par le temps et par la puissance de l'empereur. Quel signe d'un heureux changement a brillé pour nous ? Que d'hommes nous ont autrefois outragés ! Que n'avons-nous pas souffert, etc. ! Puisque par le retour des choses humaines, nous pouvons nous venger, il fallait punir ceux de qui nous avons reçu tant d'injures. Eh quoi ! nous sommes devenus les plus puissants et nos persécuteurs ont échappé !

Oui, sans doute, ajoute-t-il ; car, pour moi, c'est une assez grande vengeance que de pouvoir me venger.

Et il se plaint avec éloquence de ces hommes si exacts et si justes à rendre le mal qu'ils ont souffert. Il répond aussi au reproche de n'avoir pas une table fastueuse, un magnifique cortége :

Je ne savais pas, dit-il, que nous dussions le disputer de luxe et de magnificence avec les généraux d'armées. Si telles furent mes fautes, pardonnez-les moi ; nommez un autre évêque qui plaise à la foule, et accordez-moi la solitude et le repos des champs.

En achevant ce discours, l'éloquent orateur salue tous les lieux qui sont présents à sa mémoire, tout ce qu'il aimait, tout ce qu'il va quitter :

Adieu, église d'Anastasie [1] ; adieu, monuments de notre commune victoire, nouvelle Silo, où nous avons pour la première fois planté l'Arche Sainte, depuis quarante ans errante dans le désert ; adieu aussi,

[1] C'était l'église catholique bâtie sur l'emplacement de la maison qui lui avait servi de retraite durant la persécution des Ariens.

temple célèbre, notre nouvelle conquête, que le Christ remplit maintenant d'une foule si nombreuse; bourgade de Jébus, dont nous avons fait une Jérusalem; adieu, vous toutes, demeures saintes, les secondes en dignité, qui embrassez les diverses parties de cette ville, et qui en êtes comme le lien et la réunion; adieu, saints apôtres, céleste colonie, qui m'avez servi de modèle dans mes combats; adieu, chaire pontificale, honneur envié et plein de périls; conseil des pontifes, orné par la vertu et par l'âge des prêtres; vous tous, ministres du Seigneur à la Table sainte, qui approchez de Dieu quand il descend vers nous; adieu, chœur des Nazaréens, harmonie des psaumes, veilles pieuses, sainteté des vierges, modestie des femmes, assemblée des orphelins et des veuves, regards des pauvres tournés vers Dieu et vers moi; adieu, maisons hospitalières, amies du Christ, et secourables à mon infirmité.

Adieu, vous tous qui aimiez mes discours, foule empressée où je voyais briller les poinçons furtifs qui gravaient mes paroles [1]. Adieu, barreaux de cette tribune sainte, forcés tant de fois par le nombre de ceux qui se précipitaient pour entendre la parole. Adieu, ô rois de la terre, palais des rois, serviteurs et courtisans des rois, fidèles à votre maître, je veux le croire, mais certainement la plupart infidèles à Dieu. Applaudissez, élevez jusqu'au ciel votre nouvel orateur; elle s'est tue la voix incommode qui vous déplaisait.

Adieu, cité souveraine et amie du Christ (car je lui rends ce témoignage, quoique son zèle ne soit pas selon la science; et le moment de la séparation adoucit mes paroles); approchez-vous de la vérité, corrigez-vous, quoique bien tard.

Adieu, Orient et Occident, pour lesquels j'ai combattu et par qui je suis accablé. J'en atteste celui qui pourra vous pacifier, si quelques autres évêques savent imiter ma retraite. Mais je m'écrierai surtout: Adieu, anges gardiens de cette église, qui protégiez ma personne et protégerez mon exil. Et toi, Trinité sainte, ma pensée et ma gloire! Puissent-ils te conserver; et puisses-tu les sauver, sauver mon peuple! et que j'apprenne chaque jour qu'il s'est élevé en sagesse et en vertu! Enfants, gardez-moi le dépôt sacré; souvenez-vous de ma lapidation. Que la grâce de notre Seigneur J.-C. soit avec vous tous!

Le pathétique du *pro Milone*, si justement vanté dans les lettres profanes [2], nous semble disparaître devant le pathétique chrétien de S. Grégoire.

7. Il existe deux *Invectives* contre Julien, où respire toute la véhémence, toute l'indignation, des Philippiques et des Catilinaires. Le début de la première rappelle,

[1] Γραφίδες φανεραὶ καὶ λανθάνουσαι. Il y avait alors dans les églises des tachygraphes.

[2] Voyez mon Traité de Littérature, *Rhétorique et Éloquence*, p. 108.

par une sorte d'enthousiasme, le langage éclatant des prophètes

Peuples, écoutez ce que je vais dire : vous qui habitez la terre, soyez attentifs à mes paroles. Je vous appelle tous comme d'une éminence située au milieu du monde, d'où je voudrais que ma voix retentît aux deux extrémités de l'univers. Écoutez, peuples, tribus, langues, hommes de toutes conditions comme de tout âge, vous tous qui vivez maintenant ou qui vivrez dans les siècles à venir. Et afin que ma voix s'étende plus loin encore, je voudrais qu'elle pénétrât jusqu'aux cieux pour se faire entendre parmi le chœur des anges qui ont exterminé le tyran. Celui que leurs mains viennent d'immoler, ce n'est ni un Séhon, roi des Amorrhéens, ni un Og, roi de Basan, faibles monarques qui tenaient sous le joug la terre de Juda, une si faible contrée perdue dans l'immensité de la terre; c'est le serpent tortueux, c'est l'apostat, ce grand et rare génie, le fléau d'Israël et du monde qu'il persécuta tout entier; de qui les fureurs et les menaces ont laissé partout des traces profondes et dont la bouche insolente osa s'élever contre le Très-Haut... Réveille-toi, cendre du grand Constantin! s'il reste encore quelque sentiment sous la tombe, ame héroïque, écoute mes paroles. Ranimez-vous à ma voix, ô vous tous qui gouvernâtes l'empire avant lui, fidèles serviteurs de J.-C.!...

Puis vient l'énumération de tous les reproches que le christianisme et l'impartiale histoire adressent à Julien l'Apostat, et dressant, selon sa belle expression, une colonne d'infamie sur laquelle la postérité viendra lire son opprobre, il remonte jusqu'au temps où il n'était encore que César et chrétien. Tout y est d'une éloquence entraînante. Nous en citerons encore un autre morceau.

Ce que la mort de Julien ne lui permit pas d'exécuter, S. Grégoire, par une éloquente supposition, le met en œuvre. Il réalise cette nouvelle république à la Platon, et il en fait une description dont les traits semblent être pris sur les scènes que l'impiété, sous le nom de *théophilanthropie,* a jouées sous nos yeux[1], et laisse à jamais accablés sous les traits de sa sanglante ironie, ces prétendus philosophes qui se disent sages, et montrent

[1] Quemadmodùm in plerisque scenicis ludis fieri solet, nos quoque paulùm ludamus.

si peu de sagesse dans leurs actions; téméraires dont on ne sait si l'on doit plus ou s'en moquer ou les plaindre :

Que l'on élève donc les théâtres; car quel autre nom donner à ce qu'il eût appelé ses temples? Que les hérauts se fassent entendre; que la foule se rassemble. Place, place à ceux que l'âge, que l'éminence de leurs fonctions, que l'élévation de la naissance ou du rang appellent à l'honneur de présider la cérémonie... Qu'ils en nomment les pontifes. Les voilà, ornés de pourpre, couverts de guirlandes, la tête ceinte de couronnes de fleurs, affectant, selon l'usage, une démarche grave et majestueuse : il faut cela pour en imposer au peuple. Un langage simple et intelligible ne serait pas de mise; de grands mots, un style ampoulé qui s'élève au dessus de la portée commune, voilà ce qui met en crédit. Ils nous laissent à nous, gens du néant, la gravité qui n'a rien de spécieux, mais qui consiste à régler les mœurs.... A la suite de ces préliminaires paraissent, à la voix de l'empereur, les interprètes des divins oracles, c'est ainsi qu'il désigne ceux qui sont chargés d'expliquer les livres de théologie et de morale, tels que la Théogonie d'Hésiode, où sont chantées les guerres des Titans, et les monstres engendrés par eux, et les dieux aux pieds de serpents, et cette dégoûtante famille de divinités, avec qui les maux ont pullulé dans l'univers; puis viendra ensuite le chantre de la Thrace, sa lyre à la main, entonnant des cantiques à la louange d'un Jupiter, père des dieux et des hommes, traînant dans la fange ses impudiques amours; d'une Cérès avec ses infâmes initiations, etc...

Tels seront les sublimes mystères qui seront exposés sous les yeux de ce dévot auditoire. Hâtez, hâtez-vous d'en couvrir le scandale par de mensongères allégories, et par de futiles explications, qui cherchent à sauver l'indécence de ce qui se publie! Vains palliatifs! En fait de religion, ce que l'on voit, et ce que l'on ne voit pas, doit être une leçon de mœurs; autrement, ce n'est plus qu'une école de corruption. Si l'image est criminelle, le commentaire n'en saurait être innocent.

La seconde *Invective contre Julien*, plus historique qu'oratoire, porte sur les deux événements les plus célèbres de sa vie : son projet de rebâtir le temple de Jérusalem pour faire mentir les oracles du christianisme, et sa guerre contre les Perses, au retour de laquelle il espérait triompher de la vraie religion. La narration en est rapide, grave, concise, mais sans sécheresse, animée sans trop de véhémence, mêlée de pensées éclatantes qui ramènent à l'Auteur suprême des empires et des révolutions. S. Grégoire entre dans son sujet par une réflexion générale sur les miséricordes et les vengeances

du Seigneur, et le termine par un mouvement pathétique de la plus grande élévation.

8. Après avoir combattu Julien, S. Grégoire combattit les erreurs de diverses sectes dans trois *Discours contre le schisme.*

Grégoire le père, évêque de Nazianze, avait eu, comme beaucoup d'autres, la faiblesse de signer la confession de foi de Rimini, qui sentait l'arianisme, et sa défection avait entraîné la plupart des ecclésiastiques de ce diocèse. Les autres refusaient de communiquer avec eux. Grégoire le fils, qui pensait à sa retraite, crut que son devoir l'arrêtait auprès de son père pour travailler à la réunion des esprits. L'union rétablie, il en expose les avantages dans le premier discours. Les deux autres traitent le même sujet sous différents points de vue.

9. On peut ranger sous cette catégorie deux autres discours (XVI et XXVI) : l'un roulant sur la modération dans les disputes, particulièrement celles qui intéressent la religion, et renfermant de grandes idées sur l'ordre, exprimées avec toute la magnificence du style; l'autre prononcé à l'occasion de quelques soulèvements excités dans la ville de Nazianze, et présentant d'utiles leçons sur la soumission due aux puissances, sur l'usage des adversités et l'exercice du pouvoir.

S. Grégoire exerçait à Nazianze, par l'éloquence et la vertu, cette espèce de tribunat religieux qui, dans ces premiers siècles, fit en partie la puissance du sacerdoce. Cicéron, parlant à la grande ame de César, lui conseillait la clémence et la bonté, parce que rien n'est si populaire[1], et que les vertus rapprochent des dieux. Mais au quatrième siècle, lorsqu'il fallait toucher un chef militaire ignorant et féroce, un préfet tyrannique, on ne pouvait invoquer ni la popularité ni la gloire; il fallait d'autres idées, d'autres promesses. Le christianisme était admirable en cela. Au lieu de recommander l'exercice rigoureux du pouvoir, il était favorable aux intérêts du peu-

[1] Nihil tam populare quàm bonitas. (*Or. pro Marcello.*)

ple; il réclamait toujours pour lui la justice et l'indulgence. Rien n'est plus beau sous ce rapport que le second discours dont il est ici question. Ses premières paroles sont toutes de consolation et d'espérance. Il veut partager la destinée de ses frères, il les plaint, les apaise et ne les accuse pas ; puis, lorsqu'il s'adresse au gouverneur romain, son langage devient plus sévère :

Offrez en hommage à Dieu, la bonté, dit-il; c'est de tous les dons le plus cher à ses yeux et celui qui obtient le plus de retour. Que rien ne vous fasse renoncer à la pitié et à la douceur, ni la circonstance, ni la crainte de l'empereur, ni l'espoir de plus hautes dignités, ni l'orgueil du pouvoir; ménagez-vous la bienveillance céleste pour le temps où vous en aurez besoin; faites pour Dieu ce que Dieu vous rendra.

10. Plusieurs discours, tels que le huitième et le quatorzième, ont pour objet des intérêts locaux.

Le discours huitième contient des conseils donnés publiquement un jour de sainte fête, à Julien, collecteur des tailles, ami de S. Grégoire et digne de l'être. Il lui recommande la fidélité, l'humanité, la douceur dans l'exercice de sa charge :

Viendra un autre rôle, dit-il, un autre exacteur, devant qui nous serons tous cités pour lui rendre compte de nos œuvres, tenant dans ses mains un registre rigoureux où se trouve inscrit le nom de chaque homme, sans égard ni pour la richesse de l'un ni pour l'indigence de l'autre, auprès de qui ni la faveur ni les préventions n'ont point d'accès, comme il n'arrive que trop souvent près des tribunaux humains.

Puis il termine en lui présentant les pauvres, les ecclésiastiques et les religieux qu'il appelle

Les vrais philosophes, n'ayant rien en ce monde que leurs corps, et ne les possédant pas même en propre; rien qui soit de la dépendance de César, parce qu'ils ont donné tout à Dieu; dont tous les biens sont les hymnes, les prières, les veilles et les larmes, sorte de richesses que n'envient pas les hommes et qui du reste n'est pas au pouvoir de leur violence.

Le discours quatorzième fut prononcé à l'occasion d'une grêle désastreuse, tombée à la suite d'une épizootie et d'une sécheresse également funestes.

11. Onze discours traitent des plus hautes spéculations

de la théologie. L'essence de Dieu et ses attributs ineffables, la divinité du Verbe et son égalité parfaite avec Dieu son père, celle du Saint-Esprit, sa consubstantialité avec les deux autres personnes divines, telles sont les matières qu'on y trouve traitées. Partout S. Grégoire expose et développe les articles de la croyance catholique avec la précision la plus rigoureuse dans la doctrine et la plus sublime élévation dans les vues. Aussi justifient-ils le surnom de *Théologien* qu'il a reçu de l'Eglise grecque et que tous les siècles chrétiens ont confirmé.

12. Ces discours sont dirigés contre les Eunomiens, disciples d'Eunomius, évêque de Cyzique, selon qui le Verbe n'était pas égal au Père : il prétendait que l'incarnation n'est pas l'union de la substance divine avec la substance humaine, et que la nature de Dieu n'était pas tellement relevée qu'elle ne pût être comprise par nos faibles intelligences; opinion extravagante d'orgueil et d'ignorance qui fut combattue et foudroyée par S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Grégoire de Nysse, et S. Jean Chrysostome.

13. Le premier discours est une sorte d'introduction aux suivants. S. Grégoire s'y plaint qu'on n'expliquait plus les choses divines d'une manière simple et naturelle.

Dans le second, S. Grégoire, s'appliquant à lui-même les principes qu'il vient d'établir, paraît d'abord succomber sous le poids de la majesté divine dont il entreprend de dévoiler la mystérieuse essence. Ainsi Bossuet, avant de parler des mystères de l'éternelle génération du Verbe, s'arrête saisi d'effroi : *Où vais-je me perdre? dans quelle profondeur? dans quel abîme*[1]*?* etc. De même S. Grégoire de Nazianze :

Au moment de m'élever sur la montagne, je me sens glacé d'effroi. Si l'espérance me rassure, ma faiblesse me déconcerte et m'abat. Dieu m'ordonne de pénétrer la nue pour m'y entretenir avec lui. Si du moins quelque Aaron voulait bien m'accompagner et me prêter une main se-

[1] Douzième semaine, 7e élévation.

courable jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Mais que tout ce qui est peuple s'arrête au pied de la montagne... Ceux-là seulement qui ont apporté quelque soin à se purifier pourront entendre, mais de loin, le son des trompettes, c'est-à-dire, le simple exposé des mystères. Mais qu'ils se gardent bien d'approcher plus avant; la montagne est couverte de feu et de fumée.

Mouvement d'une haute éloquence dont le Père Lenfant a fait une heureuse imitation dans son sermon *sur la foi.*

Plus loin, S. Grégoire s'écrie:

Quoi! la raison de l'homme échoue à tout moment contre les objets qui sont le plus à sa portée. Tout ce qui l'entoure, ce qui est au dessus, à côté de lui, lui-même, son propre corps, le mécanisme de ses sens, les phénomènes de sa mémoire, de son intelligence, l'alliance intime de deux substances aussi étrangères l'une à l'autre que semblent l'être l'ame et le corps, la formation des animaux divers, leurs instincts, les prodiges de l'industrie dans quelques uns, l'harmonie qui règne dans la nature, sont autant d'énigmes dont nous ne comprenons pas le secret, et nous voudrions connaître le mystère de l'essence divine!

Chacun de ces détails fournit à la brillante imagination de S. Grégoire autant de tableaux où l'éloquence, soutenue par le langage du prophète, semble prendre l'essor et les vives couleurs de la poésie. Il s'arrête avec complaisance sur chacune des merveilles qui embellissent le monde, et il l'appelle élégamment en sa langue le plaisir et les délices de son Créateur.

Le quatrième discours, *sur le baptême,* est extrêmement remarquable. On y trouve une foule de passages éloquents, tels que celui-ci:

Dieu est une lumière souveraine, inaccessible à nos sens, à notre intelligence elle-même. Il est dans le monde intellectuel ce qu'est le soleil dans le monde physique. Il se prête à la contemplation, mais à proportion du soin que nous apportons à purifier nos ames..... Capable seul de se comprendre lui-même, il veut bien laisser tomber du centre de sa gloire quelques traits de lumière qui se répandent au dehors. Ce sont les émanations de cette divine lumière, qui formaient le buisson ardent et incombustible, au milieu duquel il se fit voir à Moïse, la colonne de feu qui marchait devant Israël, le char enflammé sur lequel Élie fut ravi au ciel, l'étoile qui vint découvrir aux mages le lieu où le Sauveur venait de naître, la nuée lumineuse qui enveloppa Paul sur le chemin de Damas, la lumière enfin qui nous régénère au baptême.

Dans le quarante-troisième discours on trouve cette belle et noble pensée :

On ne doit point s'étonner que l'homme, fait à la ressemblance de Dieu, ait été créé le dernier; il fallait d'abord lui bâtir un palais, comme au roi des autres créatures, pour l'y introduire avec toute sa suite.

14. S. Grégoire a composé quelques discours de morale proprement dite. Le plus remarquable est intitulé *De l'amour des pauvres*, c'est le quinzième. Le pieux auteur s'élève aux plus hautes méditations pour en inférer le devoir de soulager les malheureux :

Les pauvres, l'image de Dieu! Une aussi auguste ressemblance dégradée par l'abjection de la misère! Ce mystère vous étonne; je ne le comprends pas davantage. J'ai peine à concevoir pour moi-même le secret de cette union de mon ame et de mon corps; comment il se fait que je porte sur tout mon être le sceau de la ressemblance divine et que je roule dans la fange. Que ce corps soit en santé, il me fait la guerre; qu'il soit malade, je languis avec lui. C'est tout ensemble un compagnon que j'affectionne, un ennemi que je redoute. Ce corps, c'est une prison qui m'épouvante, un cohéritier que je ménage. Si je l'affaiblis par quelque excès, me voilà incapable d'entreprendre quelque chose de grand... Que je le flatte, que je le traite avec trop de complaisance, il se met en révolte et mon esclave s'échappe. Arrêté à la terre par des liens qu'il n'est plus en mon pouvoir de rompre et qui m'empêchent de prendre mon essor vers Dieu; ennemi qui m'est cher, ami traître et dont je dois me méfier, quelle union et quelle discorde à la fois! On le craint et on l'aime. Par quel conseil, par quel secret motif l'homme a-t-il été composé de la sorte? Ne serait-ce pas que Dieu aurait voulu humilier notre orgueil, qui se serait emporté facilement jusqu'à méconnaître le Créateur, par la pensée qu'étant une émanation de son être, il peut nous être permis de traiter avec lui comme d'égal à égal? C'est donc pour nous ramener au sentiment de notre absolue dépendance que Dieu a réduit nos corps à cet état d'une continuelle faiblesse qui le livre à d'éternelles combats, balance notre noblesse par la bassesse, nous tient dans l'alternative de la mort et de l'immortalité, selon l'affection qui nous entraîne ou pour notre corps ou pour notre ame, en sorte que si l'excellence de l'ame nous jette dans la vanité, le limon dont l'autre fut pétri nous ramène à l'humilité... Bien que mon corps soit mon plus dangereux ennemi, je le chéris en considération de celui qui l'a uni à mon ame. Nous devons donc au corps de notre frère le même intérêt qu'au nôtre. Nous ne faisons tous qu'un seul corps en J.-C. notre chef, et comme membres du même corps, nous nous devons à tous une même assistance.

Cheminais, l'abbé Poulle, l'abbé de Boismont, le Père de Larue, Bossuet lui-même, n'ont fait que traduire ou développer les éloquents discours de S. Grégoire, dans leurs sermons *sur l'homme*, *sur la charité*, etc.

15. Le discours *sur la manière dont on doit célébrer les fêtes des Saints*, offre le portrait d'un ami fidèle. C'est l'éloge de S. Grégoire de Nysse, frère de S. Basile. Bientôt nous le verrons proclamer les louanges de S. Basile lui-même.

16. S. Grégoire nous a laissé deux panégyriques, celui des *SS. Machabées* et celui du *philosophe Héron*; en outre, cinq oraisons funèbres, de *Césaire*, son frère, de *sainte Gorgonie*, sa sœur, de *S. Grégoire*, son père, de *S. Basile*, son ami, et de *S. Athanase*, patriarche d'Alexandrie.

17. L'oraison funèbre de Césaire est à juste titre comptée parmi les plus beaux monuments de ce genre. Médecin de profession, Césaire, dont les talents étaient utiles à la cour de Constance et de Julien, osa y être chrétien; il osa même le paraître. Forcé de s'en éloigner, il perdit sa fortune avec plus d'éclat encore qu'il ne l'avait acquise, et recouvra dans sa retraite, auprès de son vieux père, des biens infiniment préférables à ceux qu'il avait perdus.

Le début de cette oraison est d'une simplicité touchante. La narration en est semée de traits vifs, de sentences profondes, éclatantes, quelquefois ingénieuses et délicates. S. Grégoire contient les larmes et les mouvements de son éloquence; mais lorsqu'il jette les yeux sur ses vieux parents, là présents et courbés sous les années, son ame s'échappe, il s'écrie:

Combien avons-nous encore à attendre, ô vieillards vénérables, avant d'aller nous unir à Dieu? Combien nous reste-t-il encore d'épreuves à subir? La vie elle-même tout entière est d'une bien courte durée, comparée à l'éternité de Dieu; à plus forte raison ces restes de vie, ce dernier souffle qui commence à s'éteindre, cette dernière période d'une vie qui se précipite vers sa fin. De combien Césaire nous a-t-il devancés? Combien avons-nous encore de temps à pleurer son départ? Ne marchons-nous point à grands pas vers la même demeure? N'allons-

nous pas tout à l'heure entrer sous la même pierre? Ne serons-nous pas bientôt une même cendre? Que gagnerons-nous à ce surcroît de peu de jours? Quelques maux de plus à voir, à souffrir, et peut-être à faire nous-mêmes, et pourquoi? Pour payer enfin à la nature une dette commune et inévitable, suivre ceux-ci, précéder ceux-là, pleurer les uns, être pleurés par les autres, et recevoir de nos successeurs le tribut de larmes que nous avions apporté à nos devanciers. Telle est la vie de nous autres mortels, condamnés à des jours incertains et périssables. Telle est la scène du monde : nous sortons du néant pour vivre; à peine entrés dans la vie, nous revenons au néant. Que sommes-nous? Un songe inconstant, un fantôme qu'on ne peut embrasser et saisir, le vol de l'oiseau qui fend l'air, le vaisseau qui sillonne l'onde sans laisser de trace, une poussière, une vapeur, une rosée du matin, une fleur aujourd'hui naissante, aujourd'hui desséchée..... Qui la recueillera cette fleur? Dieu qui ne se flétrit jamais.

18. L'oraison funèbre de sainte Gorgonie, qui mourut peu de temps après Césaire, offre la même supériorité de talent, mais dans un autre genre. Celle-ci est simple comme la pieuse héroïne qu'il célèbre. Dans l'éloge de Césaire, il s'abandonne à toute la chaleur d'un sentiment partagé entre les vives émotions de la nature et les sublimes espérances de la religion. Ici il y a moins d'élévation; le sujet ne le comportait pas. Le tableau des vertus domestiques est plutôt fait pour les méditations tranquilles que pour les mouvements de l'imagination. L'orateur habile qui le présente fait ressortir les images par les oppositions. Aux portraits généraux qu'il puise dans le code de la loi divine, il entremêle les témoignages particuliers que lui fournit la vie de sa modeste héroïne. Il ne s'arrête sur le bord de la tombe que pour s'élever jusqu'au séjour de l'éternelle vie, faire de la proie de la mort la conquête de la grâce, et inviter aux mêmes récompenses par les mêmes sacrifices. Tel est l'esprit de cette oraison funèbre, que le cardinal Maury regarde comme un vrai modèle en ce genre.

L'éloge funèbre de S. Grégoire, son père, ne le cède en rien au précédent. S. Basile-le-Grand était présent à ce discours; S. Grégoire tire son épisode de cette circonstance si douce au cœur d'un ami.

19. L'oraison funèbre de S. Basile, prononcée l'an 381

à Césarée, nous paraît le chef-d'œuvre d'une amitié délicate. On y lit avec le plus vif intérêt tous les détails qu'on peut désirer sur le caractère et la vie du saint archevêque. En voici quelques extraits :

Il devait donc lui-même, lui, qui tant de fois m'a fourni le sujet de mes discours, auxquels il se plaisait non moins que tout autre à ses propres compositions, il devait donc, le grand Basile, être à son tour l'objet d'un discours bien digne, par l'importance de sa matière, d'exciter l'émulation de quiconque s'applique à l'éloquence [1]..... Eh! que puis-je faire de plus agréable, soit pour mon cœur, soit pour tous ceux qui honorent la vertu, soit pour l'éloquence elle-même, que d'entreprendre l'éloge de ce grand homme... Puisse ce discours ne pas dégrader par une excessive médiocrité la gloire de Basile, et ne pas être indigne de notre amitié commune!

Plus loin il décrit cette amitié dans les termes les plus touchants :

Chacun de nous devint tout pour l'autre. Même toit, même table, un seul cœur, une seule pensée, chaque jour de nouveaux soins pour enflammer et fortifier notre amitié mutuelle. L'amour sensuel, qui ne s'attache qu'à des jouissances fugitives, s'évapore bientôt comme elles avec la rapidité des fleurs du printemps, la flamme s'éteint quand la matière est consumée : ainsi les désirs meurent, quand ce qui les a fait naître ne subsiste plus. Mais l'amitié chaste, dont Dieu est le principe, est bien autrement durable, parce que son objet ne change point... Hélas! comment en parler encore sans répandre des larmes!

La péroraison n'est pas moins touchante :

Recevez, ô Basile! recevez cet hommage d'une voix qui vous fut chère [2], d'un homme que les années rapprochaient de vous. Si peut-être ce discours n'est pas indigne de vous, cela même est votre ouvrage;... si je suis resté trop au dessous de mon sujet et de mes espérances, pouvais-je faire mieux, faible orateur, accablé sous le poids de l'âge, des maladies et de mes regrets?... Pour vous, ame sainte et bienheureuse, du haut du ciel où vous êtes, abaissez sur nous vos regards; dirigez chacun de nos pas vers le terme où doivent tendre nos

[1] Bossuet semble avoir voulu rendre l'esprit de ce mouvement dans le début de son Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans : *J'étais donc destiné*, etc.

[2] Bossuet (*Orais. fun. du grand Condé*) : « Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue; vous mettrez fin à tous ces discours, etc. »

souhaits les plus ardents..... J'ai prononcé votre éloge funèbre. Qui, après que je ne serai plus, qui entreprendra le mien, puisque j'ai survécu à l'amitié?

20. Le discours à la louange de S. Athanase, mort sous Valens, est moins une oraison funèbre qu'un panégyrique. La douleur n'y éclate point en regrets. Il ne fut point prononcé, comme les précédents, aux obsèques du patriarche. S. Grégoire le composa sur la demande de Théodose.

21. Les poésies de S. Grégoire sont presque toutes le fruit de sa retraite et de sa vieillesse; mais on ne laisse pas d'y trouver le feu et la vigueur d'un jeune poète.

Ces poésies sont de deux espèces : 1° les petits poèmes du genre épigrammatique, au nombre de 2154, dont nous avons parlé dans l'histoire de la littérature grecque (p. 385); 2° les poèmes sacrés, au nombre de 170.

22. A la tête des poésies sacrées de S. Grégoire se trouve sa *Vie* en vers iambiques, jusqu'à l'époque où il quitta Constantinople; elle est intéressante, malgré quelques défauts de goût qu'on peut lui reprocher.

23. Le poème *sur la vanité et l'instabilité de la vie* présente des tableaux animés :

Ἄνθρωποι θνητοὶ, ῥοιῆς γένος, οὐδὲν ἐόντες,
Οἳ θανάτῳ ζώοντες, ἐτώσια φυσιόωμεν,
Μεχρὶ τίνος ψεύστῃσι ἠματίοισιν ὀνείροις
Παιζόμενοι, παίζοντες, ἐπὶ χθονὶ μὰψ ἀλάλησθε;
Ἄθρει δὴ πραπίδεσσι τεαῖς ἐπὶ πάντας ὁδεύων,
Ὡς καὶ ἐγὼ, δὴ γάρ με Θεὸς μέγαν ἵδριν ἔθηκεν
Ἐσθλῶν τε στυγερῶν τε, νόος δ' ἐπὶ πάντα φορεῖται.
Οὗτος ἔην θαλερός τε καὶ ἄλκιμος, εὖχος ἑταίρων,
Ὑψιβιβὰς, μελεέσσιν ἐριζώοισι τεθηλώς·
Οὗτος κάλλιμος ἦεν ἑωσφόρος, ὄμματα πάντων
Ἕλκων, εἴαρος ἄνθος ἐν ἀνδράσιν· οὗτος ἀγῶσι
Κύδιμος, ἔντεσιν οὗτος ἀρήϊος, οὗτος ἄριστος
Θηροφόνων σταδίοισι, καὶ οὔρεσι κάρτος ἐγείρων.
Οὗτος δ' αὖ θαλίῃσι καὶ εἰλαπίνῃφι μεμηλώς,
Γαίῃ καὶ πελάγεσσι καὶ ἠέρι γαστέρα φέρβων,
Νῦν ῥικνὸς καὶ ἄναλκις· ἀπήνθησεν γὰρ ἅπαντα·
Γῆρας ἔβη, τὸ δὲ κάλλος ἀπήπτατο· νεκρὰ τὰ γάστρος·

Βαιὸν ἔτ' ἐν μερόπεσσι, τὸ δὲ πλέον εἰν ἀΐδαο.
Οὗτος δ' αὖ μύθοις πνείων μέγα παντοδαποῖσιν·
Οὗτος δ' εὐγενέτης τύμβοις φρονέων μεγάλοισιν,
Ἢ δέλτοις ὀλίγοισι νεόγραφον αἷμα λελογχώς·
Οὗτος καρτερόμητις, ἐνὶ πτολίεσσι μέγιστος,
Πανδήμοις στομάτεσσι βοώμενος· οὗτος ἄμετρον
Πλοῦτον, τὸν μὲν ἔχων, τὸν δὲ φρεσὶν ἔνδον ἀέξων.
Οὗτος δ' ὑψιθρόνοιο δίκης πλάστιγξι γέγηθεν·
Οὗτος δ' αἱματόεντι ῥάκει, δεσμῷ τε κάρηνου
Γαίης κάρτος ἔχων, καὶ οὐρανὸν αὐτὸν ἀτίζει,
Θνητὸς, ἐν οὐ θνητῇσι μετήορος ἐλπωρῇσι.
Νῦν τάδε, μικρὸν ἔπειτα κόνις, καὶ πάντες ὁμοῖοι
Δμῶες, σκηπτοφόροι, θῆτες, πλούτῳ κομόωντες.
Εἷς ζόφος, εἷς δὲ δόμος, τόσσον πλέον ὀφρυόεσσι,
Ὅσσον κλεινοτέροιο γόου, τύμβου τε τυχῆσαι,
Οὔνομα τ' ἐν λάεσσι λιπεῖν ἐπικήδειον οἰκτροῖς,
Ὀψὲ μὲν, ἔμπα δὲ πᾶσιν ἴσον θνητοῖσι τάλαντον.
Ὀστέα πάντες ἀφαυρὰ, σεσηρότα, γυμνὰ κάρηνα.
Λῆξε τύφος, πενίην δὲ μόγος λίπε, νοῦσος ἄϊστος,
Ἔχθος, ἀτασθαλίη, πλεόνων πόθος, ὕβρις ἀτειρής.
Πάντ' ἔθανε φθιμένοισιν ὁμοῦ, καὶ πάντα μέμυκεν,
Ἄχρις ἂν ἐγρομένοισι συνέμπορα ἔνθεν ἵκηται.

Homme volage! arrête un instant tes pensées vagabondes et faisons ensemble la revue des humains; car Dieu m'a appris à discerner le bien et le mal, et son esprit pénètre en tous lieux.

Celui-ci se signalait par sa vigueur et par sa force; robuste et fier, il dominait sur tous ses compagnons. Celui-là, éclatant de beauté comme l'astre du jour, attirait tous les regards; il brillait parmi les hommes comme une fleur du printemps. Tel faisait remarquer sa valeur dans les combats; tel, se livrant aux pénibles exercices de la chasse, ne manqua jamais sa proie; il dépeuplait forêts et montagnes. Ce voluptueux, plongé dans les délices, épuisait, pour ses repas, la terre, les eaux et les airs. Le voilà maintenant infirme et courbé; les glaces de l'âge ont flétri toutes ses joies.

Ainsi la vieillesse vient; adieu la force et la beauté. Les sens se refusent au plaisir. Cet homme ne vit plus qu'à demi, la plus grande partie de lui-même est déjà dans le tombeau.

Cet autre est enflé de ses vastes connaissances. Ce patricien montre avec orgueil les tombes de ses ancêtres. Cet anobli n'est pas moins entêté du mince diplôme qu'il a obtenu. Celui-ci se fait admirer par l'étendue de son esprit et par l'éclat de ses lumières; celui-là gorgé de richesses n'en a pas encore assez. Ce magistrat étale avec vanité les balances de la justice. Ce tyran, environné d'esclaves chargés de

chaînes et couverts de lambeaux ensanglantés, opprime la terre et brave les cieux; mortel, il conçoit des espérances immortelles. Faibles humains! bientôt ils ne seront plus que cendres. Un sort commun les attend. Pauvres et riches, sujets et rois, tous sont environnés des mêmes ténèbres, tous habitent le même lieu. L'unique avantage qui distingue les grands de la terre, ce sera d'être inhumés avec plus de pompe, ensevelis dans de riches mausolées, de laisser leurs noms et leurs titres sur le marbre et sur l'airain.

Quelques uns meurent plus tard; mais ils meurent, personne n'est exempt de la commune loi. Tous deviennent à leur tour des crânes hideux et des ossements décharnés.

L'orgueil s'est alors évanoui. Plus de travail pour le pauvre. Les maladies soudaines, les haines, les crimes, la cupidité, l'intempérance, les voluptés coupables, tout est anéanti. La mort tient ses captifs, et ne les rendra qu'au jour où tous les corps ressuscités reparaîtront pour ne plus mourir.

24. Le *poème sur l'homme* nous paraît plein d'un charme mélancolique :

Hier, tourmenté de mes chagrins, j'étais assis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dévorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime la consolation de s'entretenir en silence avec son ame. La brise de l'air mêlée à la voix des oiseaux versait un doux sommeil du haut de la cime des arbres, où ils chantaient réjouis par la lumière. Les cigales, cachées sous l'herbe, faisaient résonner tout le bois, une eau limpide baignait mes pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraîchi; mais moi, je restais occupé de ma douleur, et je n'avais nul souci de ces choses; car lorsque l'ame est accablée par le chagrin, elle ne veut pas céder au plaisir. Dans le tourbillon de mon ame agitée, je laissais échapper ces mots qui se combattent : Qu'ai-je été? Que suis-je? Que deviendrai-je? Je l'ignore. Un plus sage que moi ne le sait pas mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant rien, pas même le rêve de ce que je désire; car nous sommes tous déchus et égarés tant que le nuage des sens est appesanti sur nous; et celui-là paraît plus sage que moi, qui est le plus trompé par le mensonge de son cœur. Je suis; dites quelle chose? car ce que j'étais a disparu de moi; et maintenant je suis autre chose.

Que serai-je demain, si je suis encore? Rien de durable. Je passe et me précipite, tel que le cours d'un fleuve. Dis-moi ce que je te parais être le plus; et t'arrêtant ici, regarde, avant que j'échappe. On ne repasse pas les mêmes flots que l'on a passés; on ne revoit pas le même homme que l'on a vu.

Hélas! placés entre deux tombeaux, nous vivons pour mourir. Ma vie se compose de la perte de mes années. Déjà la vieillesse me couvre de cheveux blancs. Mais si une éternité doit me recevoir, comme on le

dit, répondez : ne vous semble-t-il pas que cette vie est la mort et que la mort est la vie?

Dans les élans inquiets de sa curiosité, le poète continue d'interroger notre double et mystérieuse nature :

Mon ame, s'écrie-t-il, quelle es-tu? d'où viens-tu? qui t'a chargée de porter un cadavre? Quel pouvoir t'a liée des chaînes de cette vie? Comment es-tu mêlée, souffle, à la matière; esprit, à la chair? Si tu es née à la vie en même temps que le corps, quelle funeste union pour moi! Je suis l'image d'un Dieu, et je suis fils d'un honteux plaisir. La corruption m'a enfanté. Homme aujourd'hui, bientôt je ne suis plus homme, mais poussière; voilà les dernières espérances. Mais si tu es quelque chose de céleste, ô mon ame! apprends-le moi; si tu es, comme tu le penses, un souffle et une parcelle de Dieu, rejette la souillure du vice et je te croirai.

Au milieu de ses incertitudes, tout-à-coup le poète s'arrête effrayé; il blâme et rétracte ses paroles; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore :

Aujourd'hui les ténèbres, dit-il, demain la vérité; et alors, ou contemplant Dieu, ou dévoré par les flammes; tu reconnaîtras toutes choses... Ainsi quand mon ame eut dit ces paroles, toute ma douleur tomba; et vers le soir, je revins de la forêt à ma demeure, tantôt riant de la folie des hommes, tantôt souffrant encore des combats de mon esprit agité.

25. Il y a sans doute un charme singulier dans ce mélange de pensées abstraites et d'émotions; dans ce contraste des beautés de la nature avec les inquiétudes d'un cœur tourmenté par l'énigme de notre existence, et cherchant à se reposer dans la foi. Ce n'est pas la poésie d'Homère, c'est une poésie neuve et vraie, qu'il ne faut pas confondre avec ces imitations, où Grégoire de Nazianze et d'autres chrétiens cherchaient à transporter sur des sujets religieux les formes de l'ancien idiome des muses. Là, tout devait être faible ou faux; et la tragédie du *Christ souffrant*, que l'on trouve dans les œuvres de S. Grégoire, ne paraît qu'un centon d'Euripide, indigne de l'éloquent évêque de Constantinople.

C'était dans les formes neuves d'une poésie contemporaine, c'était dans cette tristesse de l'homme sur lui-même, dans un élan vers Dieu et vers l'avenir, dans cet

idéalisme si peu connu des poètes anciens, que l'imagination chrétienne pouvait lutter contre eux sans désavantage. Là naissait d'elle-même cette poésie que cherche la satiété moderne, poésie de réflexion et de rêverie, qui pénètre dans le cœur de l'homme, décrit ses pensées les plus intimes et ses plus vagues désirs.

Sous ce rapport, le génie de S. Grégoire se confond avec son éloquence, et nous fait mieux comprendre ces talents d'une espèce nouvelle, suscités par le christianisme et l'étude des lectures profanes, cette nature à la fois attique et orientale, qui mêlait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage à l'éclat irrégulier de l'imagination, toute la science d'un rhéteur à l'austérité d'un apôtre, et quelquefois le luxe affecté du langage à l'émotion la plus naïve et la plus profonde. Nulle part ce charme de la parole, qui semble une mélodie religieuse, n'est porté plus loin que dans les écrits de l'évêque de Nazianze. Ses éloges funèbres sont des hymnes, ses invectives contre Julien ont quelque chose de la malédiction du prophète. On l'a appelé *le Théologien de l'Orient;* il faudrait l'appeler aussi *le Poète* du christianisme oriental.

26. Il existe 242 Lettres de S. Grégoire, pour la plupart familières, écrites dans l'abandon de l'amitié. Toutes respirent le naturel le plus facile et le plus délicat. Il y en a très peu qui portent sur des questions de dogme et de discipline. Quelques unes ne sont qu'un jeu d'esprit. Par exemple, la première adressée à Celeusius : « Vous blâmez mon silence et la vie retirée que je mène à la campagne. Laissez-moi vous répondre par un apologue qui ne vous déplaira pas. » Et il raconte la fable *du cygne et des hirondelles,* celle que La Fontaine a mise en si beaux vers, sous le titre de *Philomèle et Progné.*

ART. V. — SAINT BASILE DE CÉSARÉE ET SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE.

1. Vie de saint Basile. — 2. Ses ouvrages. — 3. Jugement sur les écrits de saint Basile. — 4. Idée de l'Hexaéméron. — 5. De la 1re homélie. — 6. De la 2e homélie. — 7. De la 3e et de la 4e homélie. — 8. De la 5e homélie. — 9. De la 6e homélie. — 10. Des der-

nières homélies de l'Hexaeméron.—11. Des deux homélies sur la Structure de l'homme. —12. Caractère général de l'Hexaéméron.—13. Homélie sur les Livres saints.—14. Homélie sur le psaume 1er et sur le mépris des choses de ce monde.—15. Homélie sur le psaume 7e. — 16. Commentaire sur Isaïe. — 17. Homélies morales. — 18. Homélies sur divers sujets. — 19. Homélie sur le Mépris des choses de ce monde. — 20. Saint Basile prédicateur de l'aumône. — 21. Homélies sur l'Aumône.—22. Idée de la 1re homélie sur l'Aumône. — 23. De la 2e et de la 3e. — 24. De l'homélie sur l'Ivrognerie. — 25. Des Traités sur la manière de lire avec fruit les auteurs profanes.—26. Panégyriques de saint Basile.—27. Ses ouvrages sur le dogme, la morale et la discipline—28. Ses Ascétiques. — 29. Ses Lettres. —30. Saint Grégoire de Nysse.—31. Ses principaux ouvrages.— 32. Idée de ses homélies sur la Formation de l'homme.

1. S. Basile naquit en 329 à Césarée, ville de la Cappadoce, d'une famille non moins recommandable par sa piété que par le rang considérable qu'elle avait tenu dans le Pont. Il passa son enfance dans cette dernière province, sous les yeux d'un père qui joignait de grands talents à de grandes vertus, et qui voulut enseigner lui-même à son fils les premiers éléments de la littérature. Le jeune Basile montrait de jour en jour de plus heureuses dispositions pour l'étude. Après la mort de son père, il revint à Césarée pour y perfectionner ses connaissances; et bientôt, les plus habiles maîtres de cette ville n'ayant plus rien à lui apprendre, il alla entendre à Constantinople les leçons de Libanius. Ce rhéteur célèbre ne tarda pas à le distinguer dans la foule de ses disciples, et conçut dès lors pour lui cette haute estime dont ses lettres offrent encore tant d'honorables témoignages. Enfin Basile se rendit à Athènes, où il fit la connaissance de Grégoire de Nazianze, et contracta avec lui cette douce et sainte amitié, dont chaque jour resserra les liens.

Il entrait dans sa vingt-sixième année lorsqu'il revint dans sa patrie, où il ouvrit une chaire de rhétorique, et exerça la profession du barreau. Mais les applaudissements que ses brillants succès lui attirèrent ayant alarmé sa modestie, il renonça au monde et courut s'ensevelir dans un désert de la province du Pont, où sainte Emmélie, sa mère, et sa sœur sainte Macrine l'avaient précédé. Le désir d'une plus grande perfection lui fit entreprendre, au bout de quelque temps, un voyage dans la Syrie et dans l'Egypte, peuplées alors de saints anacho-

rètes et de communautés ferventes. De retour dans sa solitude, Basile, recueillant dans sa mémoire les diverses instructions des pieux ermites dont l'exemple l'avait édifié, composa ses ouvrages ascétiques d'où la plupart des établissements monastiques, tant de l'Orient que de l'Occident, tirèrent depuis un grand nombre de leurs règles.

Après avoir passé quelques années dans la retraite, réunissant les solitaires dispersés dans les montagnes, établissant des monastères, donnant l'exemple de toutes les vertus religieuses, Basile revint à Césarée, où Eusèbe l'ordonna prêtre en 364. Ses succès dans la prédication ayant excité la jalousie de ce prélat, il sortit de la ville et retourna dans sa chère solitude du Pont, où S. Grégoire de Nazianze vint le rejoindre; mais il ne tarda pas à être rappelé par Eusèbe lui-même, qui, alarmé des tentatives audacieuses des Ariens, voulait s'aider de ses conseils. La confiance d'Eusèbe ne fut point trompée, et le zèle actif et éclairé du saint prêtre fit échouer les projets des sectaires.

A la mort d'Eusèbe, en 370, S. Basile fut élu pour lui succéder. Cette nouvelle dignité ne fit que rehausser l'éclat de ses vertus. Pauvre dans son vêtement et dans sa manière de vivre, il employait tous ses revenus à soulager les indigents, ou à fonder des hospices pour les étrangers malheureux. Quoique la faiblesse naturelle de sa constitution eût été augmentée encore par les austérités et les maladies, il ne laissait pas d'entreprendre de longs voyages, quand il s'agissait d'éteindre des schismes, de faire cesser la division entre les orthodoxes, de ramener les hérétiques à la foi de Nicée. Il prêchait matin et soir, et remplissait avec un zèle infatigable tous les devoirs d'un évêque et d'un apôtre. Inflexible dans la foi, il résista aux flatteries de Valens comme aux menaces de ses ministres. Il mourut en 379, également regretté des païens et des chrétiens.

2. Les ouvrages de S. Basile se partagent en cinq classes : 1° *Homélies* sur l'Ecriture sainte et sur divers points

dogme ou de morale; 2° *Panégyriques; 3° Traités de controverse; 4° Œuvres ascétiques; 5° Lettres.*

3. Erasme, dans sa belle préface à l'édition de S. Basile, l'appelle l'orateur le plus accompli qui jamais ait paru; Rollin le regarde comme un des plus habiles maîtres de l'éloquence. « Il est grave, dit Fénelon, sentencieux, austère même dans sa diction. Il avait profondément médité tout le détail de l'Evangile; il connaissait à fond les maladies de l'homme, et c'est un grand maître pour le régime des ames. » Photius va plus loin encore:

Quiconque, dit-il, aspire à devenir un orateur accompli, n'aura besoin ni de Platon ni de Démosthènes s'il prend Basile pour modèle. Il n'y a point d'écrivain dont la diction soit plus pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité. Il réunit tout ce qui persuade, tout ce qui convainc et charme l'esprit; son style, toujours naturel, coule avec la même facilité qu'un ruisseau qui sort de sa source.

Au reste, c'est avoir fait tout son éloge que de l'avoir placé au même rang que S. Jean Chrysostome.

4. On appelle *Hexaéméron* un recueil de neuf Homélies composées par S. Basile, sur l'ouvrage des six jours. C'était la commune méthode des Pères de ces premiers siècles de donner au peuple une explication suivie de l'Ecriture; le début de la Genèse surtout offrant un champ vaste à l'érudition et à l'éloquence, les plus grands orateurs essayèrent de commenter ce sublime récit. Mais de tous les discours que l'antiquité chrétienne nous a laissés sur ce sujet, il n'en est point qui égalent ceux de S. Basile; aussi cet ouvrage est-il généralement regardé comme son chef-d'œuvre. Voici le jugement qu'en porte M. Villemain[1]:

« Il est surtout intéressant de le contempler (S. Basile), instruisant par ses paroles les pauvres habitants de Césarée, les élevant à Dieu par la contemplation de

[1] Mélanges, etc., t. III, *De l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.*

la nature, leur expliquant les merveilles de la création dans des discours où la science de l'orateur, formé dans Athènes, se cache sous une simplicité persuasive et populaire ; c'est le sujet des homélies qui portent le nom d'*Hexaéméron*. Parmi des erreurs de physique communes à toute l'antiquité, elles renferment beaucoup de notions justes, de descriptions heureuses et vraies; on croirait lire parfois de belles pages détachées des *Etudes de la nature;* c'est le même soin pour montrer partout Dieu dans son ouvrage; c'est la même intelligence, la même imagination pour exprimer les bontés du Créateur. »

« On ne lit pas de semblables discours sans songer avec étonnement à ce peuple grec chez qui des artisans, des ouvriers occupés à gagner leur pain de chaque jour, comme dit l'orateur, étaient sensibles à de telles instructions, et y répondaient par des applaudissements et des larmes[1]. »

5. L'exorde de la première homélie, qui forme comme le prologue de l'ouvrage, respire une imposante majesté. S. Basile débute par un pompeux éloge du grand historien dont il va développer le récit; puis il ajoute :

Ἐν ἀρχῇ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν. Ἵστησί μου τὸν λόγον τὸ θαῦμα τῆς διανοίας. Τί πρῶτον εἴπω; πόθεν ἄρξομαι τῆς ἐξηγήσεως; ἐλέγξω τῶν ἔξω τὴν ματαιότητα; ἢ ἀνυμνήσω τὴν ἡμετέραν ἀλήθειαν;

Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre. A ce début, je m'arrête, frappé d'admiration. Par où commencer? Quelle sera mon introduction dans le vaste champ que j'ai à parcourir? Faut-il convaincre de fausseté les théories qui se débitent ailleurs et venger la vérité de nos livres saints, etc.

Bossuet s'exprime avec le même enthousiasme en racontant l'histoire de la création. (*Elévat.,* 3e semaine, 2e élév.)

Et de quoi vous parlerai-je, Seigneur? Par où puis-je mieux com-

[1] C'est ce que témoigne S. Grégoire de Nysse, qui avait assisté à la plupart des prédications de son frère : « Les plus simples, dit-il, com- « prenaient bien ses discours, et les plus savants les admiraient. »

mencer à vous parler que par où vous avez vous-même commencé à parler aux hommes? J'ouvre votre Écriture et j'y trouve d'abord ces paroles : *Au commencement*, etc.

S. Basile poursuit :

Ces mots n'indiquent pas seulement la création, mais l'intention du Dieu créateur. Être bon, il fait une œuvre utile; sage, ce qu'il y a de plus beau; tout-puissant, ce qui est un chef-d'œuvre de puissance. Moïse semble vous montrer du doigt le souverain ouvrier pénétrant la substance des choses qui composent l'univers, les établissant dans un parfait équilibre les unes avec les autres, et de la belle harmonie qui en règle les parties diverses, faisant résulter un ensemble régulier et majestueux.

6. Dans la 2e homélie, S. Basile s'élève avec éloquence contre les partisans de l'éternité de la matière. Bossuet a rendu l'esprit de ce passage dans les lignes suivantes :

O Dieu! quelle a été l'ignorance des sages du monde, qu'on appelle philosophes, d'avoir cru que vous, parfait architecte, et absolu formateur de tout ce qui est, vous aviez trouvé sous vos mains une matière qui vous était co-éternelle, informe néanmoins, et qui attendait de vous sa perfection! Aveugles! qui n'entendaient pas que d'être capable de forme, c'est déjà quelque forme, c'est quelque perfection que d'être capable de perfection. Et si la matière avait d'elle-même ce commencement de perfection, elle en pourrait aussitôt avoir d'elle-même l'entier accomplissement. (*Ib.*, 1re élév.)

7. Après avoir traité du firmament dans l'homélie 3e, S. Basile, dans la 4e, s'occupe de l'assemblage des eaux. Quel charme dans le début!

Il est des villes, dit l'éloquent orateur, qui, depuis le lever du jour jusqu'au soir, repaissent leurs regards du spectacle de mille jeux divers; elles ne se lassent pas d'entendre des chants dissolus qui font germer la volupté dans les ames; et souvent on nomme heureux de tels hommes parce que, laissant les soins du commerce et les arts utiles à la vie, ils passent dans la mollesse et le plaisir le temps qui leur est assigné sur la terre. Ils ne savent pas que le théâtre de ces jeux impurs est une école de vice pour ceux qui s'y rassemblent.

Quelques autres qui sont passionnés pour les courses de chevaux, croient combattre en songe, attèlent des chars, changent leurs écuyers, et dans le sommeil, ils ne sont pas délivrés de la folie qui les tourmente le jour; nous que le Seigneur, le grand artisan des merveilles, appelle à la contemplation de ses ouvrages, nous lasserons-nous de les regarder, ou serons-nous paresseux d'entendre les paroles de l'Esprit-

Saint? Ne nous presserons-nous plutôt autour de ce grand atelier de la puissance divine, et reportés en esprit vers les temps passés, ne saurons-nous pas embrasser d'un regard tout l'ensemble de la création ?

Cette même homélie est pleine d'aperçus délicats, de conjectures heureuses, de vues grandes et élevées. Ecoutez comme il commente ces paroles : *Et Dieu vit que cela était beau.*

Καὶ εἶδεν ὁ Θεὸς ὅτι καλόν... Ἡδὺ μὲν γὰρ θέαμα λευκαινομένη θάλασσα, γαλήνης αὐτὴν σταθερᾶς κατεχούσης· ἡδὺ δὲ καὶ ὅταν πραείαις αὔραις τραχυνομένη τὰ νῶτα, πορφύρουσαν χρόαν ἢ κυανῆν τοῖς ὁρῶσι προςβάλλῃ· ὅτε οὐδὲ τύπτει βιαίως τὴν γείτονα χέρσον, ἀλλ' οἷον εἰρηνικαῖς τισιν αὐτὴν περιπλοκαῖς κατασπάζεται. Οὐ μὲν οὕτω καὶ Θεῷ οἴεσθαι χρὴ τὴν γραφὴν εἰρηκέναι καλὴν καὶ ἡδεῖαν ὠφθῆναι τὴν θάλασσαν, ἀλλὰ τὸ καλὸν ἐκείνῳ τῷ λόγῳ τῆς δημιουργίας κρίνεται. Πρῶτον μὲν ὅτι πηγὴ τῆς περὶ γῆν ἁπάσης νοτίδος ἐστὶ τὸ τῆς θαλάσσης ὕδωρ... Καλὴ ἡ θάλασσα τῷ Θεῷ, διότι ποταμῶν οὖσα δοχεῖον εἰς ἑαυτὴν τὰ πανταχόθεν καταδέχεται ῥεύματα, καὶ μένει τῶν ὅρων εἴσω τῶν ἑαυτῆς· καλὴ καὶ διότι τοῖς ἀερίοις ὕδασιν ἀρχή τίς ἐστι καὶ πηγὴ, θαλπομένη μὲν τῇ ἀκτῖνι τοῦ ἡλίου, ἀποτιθεμένη δὲ τὸ λεπτὸν τοῦ ὕδατος διὰ τῶν ἀτμῶν· ὅπερ ἑλκυσθὲν εἰς τὸν ἄνω τόπον, εἶτα καταψυχθὲν διὰ τὸ ὑψηλότερον γενέσθαι τῆς ἀπὸ τοῦ ἐδάφους ἀνακλάσεως τῶν ἀκτίνων, κα ὁμοῦ τῆς ἐκ τοῦ νέφους σκιᾶς τὴν ψύξιν ἐπιτεινούσης, ὑετὸς γίνεται καὶ πιαίνει τὴν γῆν... Καλὴ δὲ καὶ ἄλλως παρὰ Θεῷ, ὅτι περισφίγγει τὰς νήσους, ὁμοῦ μὲν κόσμον αὐταῖς, ὁμοῦ δὲ καὶ ἀσφάλειαν παρεχομένη δι' ἑαυτῆς. Ἔπειτα καὶ ὅτι τὰς πλεῖστον ἀλλήλων διεστώσας ἠπείρους συνάπτει δι' ἑαυτῆς, ἀκώλυτον τοῖς ναυτιλλομένοις τὴν ἐπιμιξίαν παρεχομένη, δι' ὧν καὶ ἱστοριᾶς τῶν ἀγνοουμένων χαρίζεται, καὶ πλούτου πρόξενος ἐμπόροις γίνεται, καὶ τὰς τοῦ βίου χρείας ἐπανορθοῦται ῥᾳδίως, ἐξαγωγὴν μὲν τῶν περιττῶν τοῖς εὐθηνουμένοις παρεχομένη, ἐπανόρθωσιν δὲ τοῦ λείποντος χαριζομένη τοῖς ἐνδέεσι.

Et certes, c'est un beau spectacle que présente la mer, lorsque, dans le calme, on la voit blanchissante; lorsque sa surface, ridée par des vents doux, offre une teinte de pourpre ou d'azur; qu'elle ne bat point avec violence la terre qui l'avoisine, mais qu'elle semble lui porter de pacifiques embrassements. Oui, Dieu a jugé que cette œuvre était belle par ses rapports avec les autres. C'est l'eau de la mer qui est la source commune de tout ce qu'il y a d'humidité sur la terre, où elle se distribue par d'imperceptibles et innombrables canaux. Belle, parce qu'étant le réservoir de nos rivières, elle reçoit de partout les eaux sans jamais dépasser ses bornes; belle, parce qu'elle fournit les

vapeurs qui se résolvent en pluies bienfaisantes pour nos campagnes; belle, parce qu'elle enchaîne les îles dont elle est tout à la fois la parure et le rempart; parce qu'elle rapproche les contrées les plus éloignées, et que par les avantages de la navigation et du commerce, elle enrichit l'histoire, fournit abondamment aux besoins de la vie, et, par le transport des différentes productions dans les pays divers, répare ce qui manque aux uns par ce qu'il y a de trop dans les autres.

8. La création des plantes est l'objet de la 5e homélie; l'orateur s'y montre tout à la fois poète, savant et moraliste. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans son discours, ou ces brillantes descriptions dans lesquelles il nous peint la terre, auparavant aride et stérile, s'agitant tout-à-coup, et produisant de son sein des fleurs et des fruits; ou ces hautes pensées du philosophe chrétien qui passe subitement de la contemplation de la nature à des considérations d'un ordre plus élevé et s'écrie à la vue d'une fleur : Voilà l'image de la gloire humaine! ou bien ces discussions savantes sur la naissance, l'accroissement et les propriétés des plantes, qui supposent dans l'auteur un grand esprit d'observation, une sagacité merveilleuse, et des connaissances non moins étendues que celles des plus célèbres naturalistes anciens.

Fénelon, dans son traité *De l'existence de Dieu*, a traduit, mais comme traduisent les grands maîtres, un passage de cette admirable homélie:

Admirez les plantes qui naissent de la terre; leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre; elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts aussi anciennes que le monde? les arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines comme leurs branches s'élèvent vers le ciel; leurs rameaux les défendent contre les vents, et vont chercher, comme de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protègent de leurs ombres contre les rayons du soleil; en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle; les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moin-

dre légume contient en petit volume, dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

9. L'homélie 6e traite de la création des corps lumineux. On y trouve, comme dans toutes les autres, l'expression de ce spiritualisme auquel la nature sert de texte et d'explication. Cette homélie se termine par cette belle réflexion :

Εἴποτε οὖν ἐν αἰθρίᾳ νυκτερινῇ πρὸς τὰ ἄῤῥητα κάλλη τῶν ἄστρων ἐνατενίσας, ἔννοιαν ἔλαβες τοῦ τεχνίτου τῶν ὅλων, τίς ὁ τοῖς ἄνθεσι τούτοις διαποικίλας τὸν οὐρανὸν, καὶ ὅπως ἐν τοῖς ὁρωμένοις πλέον τοῦ τερπνοῦ τὸ ἀναγκαῖον ἐστί. Πάλιν ἐν ἡμέρᾳ εἰ νήφοντι τῷ λογισμῷ κατέμαθες τὰ τῆς ἡμέρας θαύματα, καὶ διὰ τῶν ὁρωμένων ἀνελογίσω τὸν οὐχ ὁρώμενον, ἐμπαράσκευος ἥκεις ἀκροατὴς καὶ πρέπων τῷ πληρώματι τοῦ σεμνοῦ τούτου καὶ μακαρίου θεάτρου. Δεῦρο δὴ οὖν, ὥςπερ οἱ τοὺς ἀήθεις τῶν πόλεων τῆς χειρὸς λαβόμενοι περιηγοῦνται, οὕτω δὴ καὶ αὐτὸς ἐπὶ τὰ κεκρυμμένα θαύματα ὑμᾶς τῆς μεγάλης ταύτης πόλεως ξεναγήσω.

Si quelquefois, dans la sérénité de la nuit, portant des yeux attentifs sur l'inexprimable beauté des astres, vous avez pensé au créateur de toutes choses; si vous vous êtes demandé quel est celui qui a semé le ciel de telles fleurs; si quelquefois dans le jour vous avez étudié les merveilles de la lumière, et si vous vous êtes élevé par les choses visibles, à l'être invisible, alors vous êtes un auditeur bien préparé et vous pouvez prendre place dans ce magnifique amphithéâtre; venez : de même que, prenant par la main ceux qui ne connaissent pas une ville, on la leur fait parcourir; ainsi je vais vous conduire, comme des étrangers, à travers les merveilles de cette grande cité de l'univers.

S. Basile conclut par cette belle pensée :

Comparés à celui qui les a faits, le soleil et la lune, ces grands corps de lumière, sont à peine comme la fourmi et le moucheron; aussi impuissants, avec toutes leurs grandeurs, pour vous donner la plus légère idée de l'immensité et de la majesté de Dieu, que le sont les plus faibles des animaux, et les plantes qui se perdent sous vos pieds.

10. Dans l'homélie 7e, ainsi que dans la 8e et la 9e, l'orateur parcourt les différentes classes d'animaux, et fait connaître leur nature, leurs mœurs, leur instinct,

leurs voyages, entremêlant ces intéressantes descriptions de réflexions morales.

11. S. Basile, en finissant l'homélie 9e, annonce qu'il traitera plus particulièrement de la formation de l'homme. C'était le complément nécessaire de l'Hexaéméron, et l'on peut croire que S. Basile n'avait pas manqué de remplir sa promesse. Cependant les deux homélies que nous avons sous le titre de *De structurâ hominis*, lui sont contestées par la plupart des critiques. Ces homélies renferment bien des choses opposées à la manière de S. Basile; mais il en est aussi beaucoup qu'il n'aurait pas désavouées, telles que le passage suivant.

Dieu a dit de l'homme : *Qu'il commande*. Dès lors tout a été assujetti à l'empire de l'homme, et l'est jusqu'à la consommation des siècles :

> O homme né pour le commandement, pourquoi te ranges-tu sous le joug des passions [1]? Pourquoi dégrades-tu la dignité de ton être, en te laissant asservir par le péché et enchaîner par le démon? Tu fus créé pour donner des lois et tu renonces au titre de ta noblesse originelle! Élevé au rang de maître du monde, tu es appelé par un rigoureux devoir à maintenir ton ame et ta raison dans l'indépendance, à la rendre maîtresse de ses passions et de ses penchants déréglés, pour n'être pas le jouet et la risée de tes sujets quand ils verront leur souverain et leur monarque indignement asservi, traité comme un vil esclave, comme un captif misérable.

12. Partout les vérités morales viennent se mêler dans l'Hexaéméron aux descriptions que trace l'orateur; et quand il a parcouru le spectacle du monde matériel et de la nature vivante, il revient à ses auditeurs par des allocutions d'un charme inexprimable.

A-t-il, dans l'homélie 4e, expliqué devant le peuple de Césarée la création et les mouvements de la mer, il termine par ces paroles pleines d'un enthousiasme oriental :

[1] Bossuet, par un mouvement semblable : « Homme, animal qui te ravilis *jusqu'à te rendre semblable aux bêtes*, et souvent te mettre au dessous, il faut aujourd'hui que tu comprennes ta dignité par les singularités admirables de ta création. » (*Élévat.*, 4e sem., 5e élév.)

Mais puis-je apercevoir la beauté de l'Océan, tel qu'il parut aux yeux de son créateur? Que si l'Océan est beau et digne d'éloges devant Dieu, combien n'est pas plus beau le mouvement de cette assemblée chrétienne, où les voix des hommes, des enfants, des femmes, confondues et retentissantes comme les flots qui se brisent au rivage, s'élèvent au milieu de nos prières jusqu'à Dieu lui-même!

13. S. Basile avait composé, sur toute l'Écriture, une suite d'homélies qu'il prêchait à son peuple. Il ne nous en reste plus que des fragments qui justifient l'éloge donné par S. Grégoire de Nazianze à ces commentaires :

Quand je lis les explications qu'il a composées sur les Livres Saints, je ne m'arrête pas à l'œuvre extérieure de la lettre; je vais plus avant, j'entre avec lui de profondeur en profondeur, et d'un abîme j'invoque un abîme, jusqu'à ce que je sois enfin parvenu au sommet de la vérité.

14. Après une éloquente introduction sur l'éloquence de tout le Psautier, S. Basile entre en matière et il arrive bientôt au tableau de la vie humaine:

Ὁδὸς μὲν οὖν ὁ βίος εἴρηται διὰ τὴν πρὸς τὸ τέλος ἑκάστου τῶν γεννηθέντων ἔπειξιν. Ὥσπερ γὰρ οἱ ἐν τοῖς πλοίοις καθεύδοντες αὐτομάτως ἀπὸ τοῦ πνεύματος ἐπὶ λιμένας ἄγονται, κἂν αὐτοὶ μὴ αἰσθάνωνται, ἀλλ' ὁ δρόμος αὐτοὺς πρὸς τὸ τέλος ἐπείγει· οὕτω καὶ ἡμεῖς, τοῦ χρόνου τῆς ζωῆς ἡμῶν παραῤῥέοντος, οἷόν τινι κινήσει συνεχεῖ καὶ ἀπαύστῳ πρὸς τὸ οἰκεῖον ἕκαστος πέρας τῷ λανθάνοντι δρόμῳ τῆς ζωῆς ἡμῶν κατεπειγόμεθα. Οἷον καθεύδεις; καὶ ὁ χρόνος σε παρατρέχει. Ἐγρήγορας, καὶ ἄσχολος εἶ τὴν διάνοιαν; ἀλλ' ὅμως ἡ ζωὴ δαπανᾶται, κἂν τὴν αἴσθεσιν ἡμῶν διαφεύγῃ. Δρόμον οὖν τινα τρέχομεν πάντες ἄνθρωποι, πρὸς τὸ οἰκεῖον τέλος ἕκαστος ἐπειγόμενοι. Διὰ τοῦτο πάντες ἐσμὲν ἐν ὁδῷ. Καὶ οὕτω δ' ἂν λάβοις τῆς ὁδοῦ τὴν ἔννοιαν· ὁδοιπόρος ἐφέστηκας τῷ βίῳ τούτῳ; παρέρχῃ, πάντα κατόπιν σου γίνεται. Ἴδες ἐπὶ τῆς ὁδοῦ φυτὸν ἢ πόαν ἢ ὕδωρ, ἢ ὅ, τι ἂν τύχῃ τῶν ἀνίων θεάματος· μικρὸν ἐτέρφθης, εἶτα παρέδραμες. Πάλιν ἐνέτυχες λίθοις καὶ φάραγξι καὶ κρημνοῖς καὶ σκοπέλοις, ἥπου καὶ θηρίοις καὶ ἀκάνθαις καὶ ἑρπετοῖς, καί τισιν ἄλλοις τῶν ὀχληρῶν; μικρὸν ἠνιάθης, εἶτα κατέλιπες. Τοιοῦτος ὁ βίος, οὔτε τὰ τερπνὰ μόνιμα, οὔτε τὰ λυπηρὰ διαρκῆ κεκτημένος. Ἡ ὁδὸς οὐκ ἔστι σὴ, ἀλλ' οὐδὲ τὰ παρόντα σά· Ἐπὶ τῶν ὁδευόντων ὁμοῦ τε ὁ πρῶτος τὸ ἴχνος ἐκίνησε, καὶ εὐθὺς ὁ μετ' αὐτὸν τὴν βάσιν ἤνεγκε, καὶ μετ' ἐκεῖνον ὁ ἐφεπόμενος. Σκόπει δὲ καὶ τὰ τοῦ βίου εἰ μὴ παραπλήσια· σήμερον τὴν γῆν σὺ ἐγεώργησας, καὶ αὔριον ἄλλος, καὶ μετ' ἐκεῖνον ἕτερος. Ὁρᾷς τοὺς ἀγροὺς τούτους καὶ τὰς πολυτελεῖς οἰκίας; πόσα ἤδη ὀνόματα τούτων ἕκαστον

ἤμειψε; τοῦ δεῖνος ἐλέγετο· εἶτα μετωνομάσθη πρὸς ἕτερον· πρὸς τὸν δεῖνα μετῆλθεν· εἶτα νῦν ἄλλου γένεται. Ἆρ' οὐχ ὁδὸς ἡμῶν ὁ βίος, ἄλλοτε ἄλλον μεταλαμβάνων, καὶ πάντας ἔχων ἀλλήλοις ἐφεπομένους.

La vie humaine est un chemin qui commence, pour chacun de nous, à son entrée dans le monde et qui se termine au tombeau. Voyez ceux qui, faisant route sur mer, dorment dans le navire; le vent les pousse de lui-même vers le port, et bien qu'ils ne se sentent point portés, ils n'en arrivent pas moins insensiblement vers le terme. Il en est ainsi du cours de notre vie : elle s'écoule, poussée par un mouvement continuel qui nous entraîne vers la fin, sans que nous nous en apercevions. Vous dormez : durant votre sommeil, le temps court et vous fuit; vous veillez et votre esprit s'agite : la vie ne vous en échappe pas moins sans que vous y pensiez. Chacun de nous, engagé dans la vie, fournit donc sa course et avance vers le terme. Vous n'êtes ici-bas que voyageurs; tout passe, tout fuit derrière vous. Vos regards s'arrêtent un moment sur l'herbe ou le ruisseau de la prairie, sur les objets divers qui vous enchantent; vous avez goûté quelque plaisir à les voir, et déjà vous avez passé outre. A la suite de ces riants aspects, des rochers, des ravins, des précipices, des sentiers raboteux, escarpés; quelquefois des animaux féroces, des bêtes venimeuses, des épines qui déchirent, des rencontres funestes; on s'en désole un moment, et bientôt tout a disparu. Voilà la vie : ni ses plaisirs, ni ses chagrins, rien n'y est durable. Ce chemin, il n'est pas à vous; rien de ce qui s'est offert à vous sur la route ne vous appartient. D'anciens voyageurs ont passé; d'autres sont venus qui ont suivi la même route, et après tous ceux-là, bien d'autres encore qui les suivront.

La même allégorie se trouve reproduite dans une homélie morale de S. Basile *sur le mépris des choses de ce monde*. Nous la citerons aussi, parce que des deux morceaux réunis, Bossuet a composé l'un des plus admirables mouvements de l'éloquence française :

Ἢ οὐχὶ καὶ ὑμῖν δοκεῖ συνεχής τις ὁδὸς ὑφηπλῶσθαι ἡ παροῦσα ζωὴ, καὶ πορεία διειλημμένη ταῖς ἡλικίαις καθάπερ σταθμοῖς· ἀρχὴν μὲν ἑκάστῳ τῆς ὁδοιπορίας παρέχουσα τὰς τῶν μητρῶν ὠδῖνας· τέρμα δὲ ὑποδεικνῦσα τοῦ δρόμου τὰς τῶν τάφων σκηνὰς, καὶ πρὸς ἐκείνας ἅπαντας ἄγουσα· τοὺς μὲν θᾶττον, τοὺς δὲ βραδύτερον· καὶ τοὺς μὲν διὰ πάντων τῶν τοῦ χρόνου διαστημάτων ὁδεύσαντας· τοὺς δὲ οὐδὲ τοῖς πρώτοις ἐναυλισθέντας τοῦ βίου σταθμοῖς. Τὰς μὲν οὖν ἄλλας ὁδοὺς, ὅσαι πρὸς πόλιν ἐκ πόλεως ἄγουσιν, ἔστιν ἐκκλῖναι καὶ μὴ ὁδεῦσαι τὸν μὴ βουλόμενον· αὕτη δὲ, κἂν ἡμεῖς ἀναβάλλεσθαι βουληθῶμεν τὸν δρόμον, περιλαβοῦσα πρὸς βίαν, ἐπὶ τὸ τεταγμένον τοῦ δεσπότου πέρας ἕλκει τοὺς ἐπ' αὐτῆς. Καὶ οὐκ ἔστιν, ἀγαπητοὶ, τὸν ἅπαξ ὑπεκδραμόντα τὴν ἐπὶ τόνδε

τὸν βίον φέρουσαν πύλην, καὶ τῆς ὁδοῦ ταύτης ἐπιβάντα, μὴ καὶ πρὸς τὸ τέλος ταύτης ἐλθεῖν· ἕκαστος δὲ ἡμῶν μετὰ τοῦ τοὺς μητρώους κόλπους ἀποφυγεῖν, εὐθὺς τοῖς τοῦ χρόνου ῥεύμασιν ἐνδεθεὶς ὑποσύρεται· κατόπιν ἀεὶ τὴν βεβιωμένην ἡμέραν ἐῶν, καὶ πρὸς τὴν χθὲς ἐπανελθεῖν οὐδέποτε, κἂν θελήσοι, δυνάμενος. Ἡμεῖς δὲ, ἡδόμεθα ἐπὶ τὰ πρόσω φερόμενοι, καὶ τὰς ἡλικίας ἀμείβοντες, ὥς τι προςλαμβάνοντες, χαίρομεν, καὶ μακάριον κρίνομεν, ὅταν ἐκ παιδὸς μὲν ἀνὴρ, ἐκ δὲ ἀνδρὸς γένηταί τις πρεσβύτης· ἀγνοοῦμεν δὲ ἄρα, τοσοῦτον ἀπολλύντες ἑκάστοτε τῆς ζωῆς, ὅσον ἐζήσαμεν. Καὶ οὐκ αἰσθανόμεθα δαπανωμένου τοῦ βίου, καί τοι γε ἀεὶ μετροῦντες αὐτὸν ἀπὸ τοῦ παραδραμόντος καὶ παραῤῥεύσαντος, οὐδὲ ἐννοοῦμεν ὡς ἄρα ἄδηλον, ὁπόσον ὁ πρὸς τὴν ὁδοιπορίαν ταύτην ἐκπέμψας ἡμᾶς, ἐνδοῦναι τῷ δρόμῳ χρόνον βουλήσεται, καὶ πότε ἑκάστῳ τῶν δρομέων ἀνοίξει τῆς εἰσόδου τὰς πύλας, καὶ ὅτι δεῖ παρεσκευασμένους ἐφ' ἡμέραν εἶναι πρὸς τὴν ἐντεῦθεν ἀποδημίαν ἡμᾶς, καὶ τὸ τοῦ δεσπότου νεῦμα περιμένειν ἑστῶσι τοῖς ὀφθαλμοῖς.

La vie présente est une longue route continue, distinguée par les différents âges, comme par autant de haltes où s'arrêtent les voyageurs. On y entre au sortir du sein maternel, on en sort par le tombeau où il faut tous descendre, les uns plus tôt, les autres plus tard. Les uns la parcourent tout entière, les autres sont arrêtés dès le commencement et ne vont pas même jusqu'aux premières stations de la vie. On est libre de choisir parmi les chemins divers qui conduisent à une ville; mais le chemin de la vie, du moment où nous y sommes engagés, nous ne sommes plus libres d'y ralentir notre marche; il nous saisit, il nous entraîne vers le terme que le Seigneur a fixé pour chacun de nous. On a beau faire, il nous faut tous invinciblement arriver à ce terme. Vainement voudrait-on retourner en arrière, la chose est impossible. On se réjouit à mesure que l'on avance; on se félicite de la progression de ses années, comme d'une augmentation de biens; c'est un bonheur d'arriver de l'enfance à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse; et l'on ne réfléchit pas que chaque jour que l'on a vécu est autant de moins dans la vie; on ne sent pas que la vie se dépense à tout moment, on ne la mesure que par le temps qui s'est écoulé; on ne songe pas combien peu l'on doit compter sur la durée de l'espace qui reste encore à parcourir; mais encore s'occupe-t-on de se tenir prêt pour le signal du départ?

L'image est plus frappante dans Bossuet, par la perspective du gouffre affreux où tout va s'abîmer, et sur les bords duquel l'ombre de la mort perce à travers tous les enchantements; il développe les idées accessoires et anime toute la scène par un dialogue vif et pathétique qui montre l'homme luttant en vain contre la force invin-

cible qui l'entraîne; enfin il donne à ses expressions une teinte plus poétique :

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès les premiers pas : mais la loi est portée; il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière : Marche, marche. Un poids invincible, une force irrésistible nous entraînent; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille peines, mille traverses nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non. Il faut marcher, il faut courir. Telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter. Marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé. Fracas effroyable! inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant : enchantement! illusion! toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux; déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins riantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins brillantes, les eaux moins claires; tout se ternit; tout s'efface. L'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent; il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyens; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. (*Sermons.*)

15. L'homélie sur le psaume 7e a fourni de magnifiques développements à Massillon dans son sermon *sur le jugement universel.* Voici le passage de S. Basile :

De tous les châtiments des réprouvés, le plus sensible sera la honte et la confusion qu'ils auront à souffrir dans l'examen auquel ils seront exposés en présence de toute la nature..... Ils verront comme dans un miroir les effroyables taches de leurs péchés, ils en porteront les cicatrices, et dès que le juge aura ouvert le livre seul de leur conscience, leurs souillures et leurs infamies seront connues de toutes les créatures.

16. A la suite des homélies sur les psaumes se trouve un Commentaire sur la prophétie d'Isaïe, dont l'authenticité est contestée et qui n'a point en effet le mérite des autres productions du saint docteur.

17. Les *Homélies morales* de S. Basile ont inspiré les lignes suivantes à son illustre ami :

Quand je lis les harangues qu'il a prononcées sur la règle et la conduite des mœurs, mon cœur, ma chair elle-même, purifiés, se transforment en un temple consacré par la présence du Très-Haut, en un instrument dont l'Esprit saint anime les cordes pour chanter sa gloire et sa puissance. Ces pieux écrits m'apprennent à me corriger de mes défauts, à armer mon cœur des vertus chrétiennes, à devenir tout différent de moi-même par un changement tout divin.

A la tête des homélies morales, on en lit deux *sur la foi*, pleines d'une théologie profonde, et dont Bossuet paraît avoir emprunté, dans ses Elévations, les raisonnements, les similitudes, les expressions même. On peut en dire autant de l'homélie *sur les premières paroles de l'évangile de S. Jean.*

18. Viennent ensuite d'autres homélies sur *le baptême*, contre *les Ariens*, sur cette vérité *que Dieu n'est pas l'auteur du mal*, sur *le jeûne*, sur ces paroles de Moïse : *Prends garde à toi;* sur l'*action de grâce*, sur l'*humilité*, sur le *mépris des choses de ce monde.*

Après quelques réflexions sur la parole en général, et en particulier sur les paroles de l'Ecriture, l'orateur explique ce passage du discours de Moïse : *Prends garde à toi;* et il en tire d'excellents avis pour les différentes conditions et circonstances de la vie. Cette homélie est un modèle d'amplification.

Cétait un usage assez fréquent, dans les premiers siècles, de ne recevoir le baptême qu'à un âge avancé. Si quelquefois les néophytes n'avaient d'autre intention que de se mieux préparer à ce grand sacrement, souvent aussi ce délai avait un motif moins louable. Les péchés commis par les personnes baptisées les rendaient sujettes à la sévérité des pénitences canoniques, au lieu que ceux commis avant le baptême n'attiraient aucune pénitence de ce genre. Il y avait donc des personnes qui différaient leur baptême jusqu'à la mort, afin de pouvoir pécher impunément. S. Basile s'élève fortement contre cet abus dans son homélie sur le baptême.

19. L'homélie sur le mépris des choses de ce monde. qui nous a déjà fourni l'éloquent tableau de la vie hu-

maine, nous présente une transition aux admirables homélies de S. Basile sur l'aumône :

Ne dédaignons pas ces pauvres Lazares que nous voyons autour de nous, implorant notre pitié ; ne leur envions pas les miettes de pain tombées de notre table et qui suffiront à les rassasier... Le pauvre est votre frère et vous pouvez devenir pauvre comme lui. Nul homme sur la terre dont la vie soit toujours heureuse. Voyez-vous un fleuve dont l'onde soit toujours pure ?

Puis vient un morceau presque traduit par Bossuet :

Nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine et cette origine est bien petite ; leurs années se poussent successivement comme des flots ; ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tout ensemble se confondre dans un abîme, etc. (*Or. fun. de la reine d'Angleterre.*)

20. On l'a dit il y a long-temps, S. Basile est le *prédicateur de l'aumône*. Père des pauvres et ami des malheureux, cet homme, qui brûlait de la charité de J.-C., de celui *qui n'avait passé sur la terre que pour faire du bien*, s'était fait pauvre lui-même pour subvenir aux besoins de ses frères. Dans une famine qui affligea la Cappadoce, il avait donné tout son bien pour nourrir les indigents ; et quand il fut élevé à l'épiscopat, il ne vivait que de pain et de grossiers légumes, pour avoir plus de moyens de subvenir à leur misère. Mais quand il n'a plus de pain à donner à ses enfants, c'est à la porte des riches qu'il va frapper ; il prêche l'aumône au nom de J.-C. Quelle éloquence dans ses exhortations ! Eloquence énergique et passionnée, qui prie, qui menace, jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'obole de la charité. On dirait que S. Basile ne plaide plus la cause des autres, mais la sienne propre. De quels moyens n'use-t-il pas pour parvenir à son but ? Il montre à l'homme opulent les soucis et les inquiétudes qu'entraîne la richesse, afin d'en détacher son cœur ; il lui représente la fragilité de ses trésors pour l'engager à les mettre là où ils seront à l'abri des vers et de la rouille ; il lui rappelle l'incertitude

d'une vie courte et éphémère, qui doit lui ôter le désir de se préparer de longues jouissances; il lui peint les misères du pauvre, et cherche à l'attendrir par le tableau déchirant de la faim consumant ses victimes; il lui parle du plaisir que l'on éprouve à soulager les malheureux; il lui promet le ciel, afin de lui arracher quelque aumône sur la terre. Et si le cœur du riche se ferme à sa prière, si loin de secourir l'indigent il ose trafiquer de son indigence, si au lieu d'être le dispensateur des dons de la Providence, il ne cherche qu'à grossir les trésors qu'il enfouit dans la terre; alors l'orateur s'anime, sa voix s'élève, il menace, il tonne, et réveille par l'éclat de la foudre cette ame engourdie dans la mollesse et endurcie par l'avarice; il lui rappelle les jours de la justice du Seigneur; il le fait comparaître devant le tribunal de Dieu, entouré de tous les pauvres qui réclament son châtiment; il lui montre la malédiction du souverain juge tombant sur sa tête, et les peines réservées au riche impitoyable s'emparant de son ame et de tout son corps.

21. Les homélies où S. Basile traite particulièrement de l'aumône sont au nombre de trois :

1° Sur ces paroles de l'Évangile : *Je détruirai mes greniers pour en bâtir de plus grands.*

2° *Contre les riches.*

3° *Dans un temps de sécheresse et de famine.* Cette homélie, prononcée l'an 366 à Césarée, procura aux pauvres d'abondantes aumônes.

22. La première présente le désespoir et les incertitudes d'un père forcé de vendre un de ses enfants pour avoir du pain. Et ce n'est point ici, dit M. Villemain, une fiction oratoire. La misère, née de la tyrannie, rendait ces exemples communs : la loi les permettait (au temps où écrivait S. Basile, l'esclavage subsistait encore). N'était-ce pas alors une providence que la voix de l'orateur qui s'élevait pour prohiber ces barbares commerces, pour consoler le pauvre, pour émouvoir le riche?

Σὺ δὲ πρὸς μὲν τὸν χρυσὸν ἀποβλέπεις, τὸν δὲ ἀδελφὸν οὐ προσβλέπεις· καὶ τοῦ μὲν νομίσματος ἐπιγινώσκεις τὸ χάραγμα, καὶ τοῦ δοκίμου διακρίνεις τὸ κίβδηλον, τὸν δὲ ἀδελφὸν παρὰ τὴν χρείαν παντελῶς ἀγνοεῖς. Καὶ ἡ μὲν εὔχροιά σε τοῦ χρυσοῦ ὑπερήδει· ὅσος δέ σοι ἀκολουθεῖ τοῦ ἐνδεοῦς ὁ στεναγμὸς, οὐ λογίζῃ.

Πῶς σοι ὑπ' ὄψιν ἀγάγω τὰ πάθη τοῦ πένητος; Ἐκεῖνος περισκεψάμενος τὰ ἔνδον, ὁρᾷ ὅτι χρυσὸς μὲν αὐτῷ οὔτε ἐστὶν, οὔτε γενήσεται πώποτε· σκεύη δὲ καὶ ἐσθὴς τοιαῦτα, οἷα ἂν γένοιτο πτωχῶν κτήματα, ὀλίγων τὰ πάντα ὀβολῶν ἄξια. Τί οὖν; ἐπὶ τοὺς παῖδας λοιπὸν ἄγει τὸν ὀφθαλμὸν, ὥστε αὐτοὺς ἀγαγὼν εἰς τὸ πρατήριον, ἐντεῦθεν εὑρέσθαι τοῦ θανάτου παραμυθίαν. Νόησον ἐνταῦθα μάχην, ἀνάγκης, λιμοῦ, καὶ διαθέσεως πατρικῆς. Ἡ μὲν τὸν οἴκτιστον θάνατον ἀπειλεῖ· ἡ δὲ φύσις ἀνθέλκει συναποθανεῖν τοῖς τέκνοις πείθουσα· καὶ πολλάκις ὁρμήσας· καὶ πολλάκις ἀνακοπείς· τελευταῖον ἐκρατήθη ὑπὸ τῆς ἀναγκαίας καὶ ἀπαραιτήτου χρείας ἐκβιασθείς. Καὶ οἷα βουλεύεται ὁ πατήρ; τίνα πρῶτον ἀπεμπολήσω; τίνα δὲ ἡδέως ὁ σιτοπώλης ὄψεται; ἐπὶ τὸν πρεσβύτατον ἔλθω; ἀλλὰ δυσωποῦμαι αὐτοῦ τὰ πρεσβεῖα. Ἀλλὰ τὸν νεώτατον; ἀλλ' ἐλεῶ αὐτοῦ τὴν ἡλικίαν ἀναισθητοῦσαν τῶν συμφορῶν. Οὗτος ἐναργεῖς σώζει τῶν γονέων τοὺς χαρακτῆρας· ἐκεῖνος ἐπιτεδείως ἔχει πρὸς τὰ μαθήματα. Φεῦ τῆς ἀμηχανίας. Τίς γένωμαι; τίνι τούτων προσκρούσω; ποίαν θηρίου ψυχὴν ἀναλάβω; πῶς τῆς φύσεως ἐπιλάθωμαι; ἐὰν πάντων ἀντίσχωμαι, πάντας ὄψομαι δαπανωμένους τῷ πάθει· ἐὰν ἕνα πρόωμαι, ποίοις ὀφθαλμοῖς τοὺς λειπομένους προσίδω, ὕποπτος αὐτοῖς ἤδη γεγενημένος εἰς ἀπιστίαν; πῶς οἰκήσω τὴν οἰκίαν, ἐμαυτῷ κατασκευάσας τὴν ἀπαιδίαν; πῶς ἐπὶ τὴν τράπεζαν ἔλθω, ἐκ τοιαύτης προφάσεως τὴν εὐπορίαν ἔχουσαν; Καὶ ὁ μὲν μετὰ μυρίων δακρύων τὸν φίλτατον τῶν παίδων ἀπεμπολήσων ἔρχεται.

Vous savez bien, dit-il aux riches, apprécier la valeur du métal, distinguer la bonne d'avec la mauvaise monnaie; mais votre frère, quand il est dans le besoin, vous ne le connaissez plus. L'éclat de l'or vous charme, et vous ne pensez pas à cette foule de malheureux qui vous assiégent de leurs plaintes déchirantes.

Quel tableau puis-je vous faire de la misère du pauvre? Il proméne ses regards autour de lui; sa maison dépouillée ne lui laisse entrevoir aucune ressource; pas une pièce d'argent, pas même l'espérance de s'en pouvoir procurer. Tout son mobilier, tous ses vêtements consistent en de misérables lambeaux qu'il ne vendrait pas quelques oboles. Quel parti prendre? et ses yeux se sont détournés sur ses enfants. S'il allait les exposer sur la place publique et trouver un acheteur: peut-être ce secours suspendrait-il la mort qui le menace.—Il s'y rend.—Arrêtons-nous un moment pour contempler le combat qui déchire ce malheureux partagé entre la faim qui le pousse et l'affection paternelle. La faim se présente à lui avec les angoisses de la mort. La nature réclame, elle

veut qu'il meure avec ses enfants. Tantôt c'est l'une, tantôt c'est l'autre qui triomphe. Enfin, le poids de la nécessité l'entraîne, il cède en gémissant. Mais quelle incertitude nouvelle plus accablante encore! De ces enfants lequel vendrai-je le premier? Sera-ce l'aîné? Mais son droit d'aînesse demande grâce. Sera-ce le plus jeune? mais serai-je sans pitié pour un âge si tendre qui ne sent pas encore son malheur? Celui-ci retrace chacun des traits de ceux qui lui ont donné le jour: celui-là, la nature l'a fait pour les sciences. Affreuse perplexité! Que devenir? Infortuné! à qui m'en prendre? auquel des animaux féroces vais-je ressembler? Oserai-je étouffer le cri de la nature? Mais si je veux les conserver tous, je les verrai tous périr de faim. Si j'en livre un seul, de quels yeux verrai-je les autres? Eux-mêmes, hélas! de quel œil verront-ils un père dont ils n'auront que trop le sujet de suspecter les sentiments? Comment habiterai-je ma maison pour n'y plus revoir un fils que tout m'accusera d'avoir perdu moi-même? Comment irai-je m'asseoir à une table où le pain que je mangerai m'aura coûté mon fils?

Et le malheureux est parti en versant un torrent de larmes; il s'est déterminé dans la nécessité qui le presse, à vendre le plus chéri de ses enfants; c'est à vous qu'il vient l'offrir.

25. La plupart des maximes, si éloquemment développées dans cette homélie et la suivante contre le mauvais emploi des richesses, ont été empruntées par nos plus célèbres prédicateurs, Le Jeune, Massillon, Bourdaloue, Neuville, Bossuet, La Rue, etc. La 3[e] offre un effrayant tableau de la faim:

Τὸ τοῦ λιμώττοντος νόσημα, λιμὸς, οἰκτρὸν πάθος ἐστί. Λιμὸς ἀνθρωπίνων συμφορῶν ὑπάρχει τὸ κεφάλαιον, πάντων θανάτων μοχθηρότερον τέλος οὗτος. Ἐπὶ μὲν γὰρ τῶν ἄλλων κινδύνων, ἢ ξίφους ἀκμητὴν τελευτὴν ὀξέως ἐφίστησιν, ἢ πυρὸς ὁρμὴ συντόμως τὸ ζῆν ἀποσβέννυσιν, ἢ θηρία τοῖς ὀδοῦσι διασπαράξαντα ὅσα καίρια τῶν μελῶν οὐ συγχωρεῖ τῇ παρολκῇ τῆς ὀδύνης τιμωρηθῆναι. Λιμὸς δὲ ἀργὸν ἔχει τὸ κακὸν, παρέλκουσαν τὴν ἀλγηδόνα, ἐγκαθεμένην τὴν νόσον καὶ ἐμφωλεύουσαν, θάνατον ἀεὶ παρόντα, καὶ ἀεὶ βραδύνοντα. Τὸ γὰρ κατὰ φύσιν ὑγρὸν ἐκδαπανᾷ· τὸ θερμὸν καταψύχει, τὸν ὄγκον συστέλλει· τὴν δύναμιν κατ' ὀλίγον ἀπομαραίνει. Ἡ σὰρξ ὡς ἀράχνιον τοῖς ὀστέοις περίκειται· ὁ χροῦς ἄνθος οὐκ ἔχει· τὸ μὲν γὰρ ἐρυθρὸν φεύγει, ἐκτηκομένου τοῦ αἵματος· τὸ λευκὸν οὐκ ἔστι, τῇ ἰσχνότητι τῆς ἐπιφανείας μελαινομένης. Πελιδνὸν δὲ τὸ σῶμα, ὠχρότητι καὶ τῷ μέλανι ἐλεεινῶς ἐκ τοῦ πάθους κρινόμενον. Γόνατα οὐ βαστάζοντα, ἀλλὰ πρὸς βίαν ἑλκόμενα· φωνὴ λεπτὴ καὶ ἀδρανής· ὀφθαλμοὶ ἐνασθενοῦντες ταῖς κοιλότησιν, εἰκῆ ταῖς θήκαις ἐναποκείμενοι, ὡς τὰ τοῖς ἐλύτροις ἐμψυγέντα τῶν ἀκροδρύων· γαστὴρ κενὴ καὶ συμπεπτωκυῖα, καὶ ἄμορφος,

οὐκ ὄγκον, οὐ φυσικὴν τῶν σπλάγχνων ἐπίτασιν ἔχουσα, τοῖς ὀστέοις δὲ τοῦ νώτου προσπεπλασμένη. Ὁ οὖν τοιοῦτον σῶμα παρατρέχων, πόσων κολάσεων ἄξιος; τίνα δὲ ὠμότητος ὑπερβολὴν καταλείψει; πῶς δὲ οὐκ ἄξιος τοῖς ἀνημέροις τῶν θηρίων συναριθμεῖσθαι, ὁρᾶσθαι δὲ, ὡς ἐναγὴς καὶ ἀνδροφόνος; ὁ γὰρ ἔχων ἐν ἐξουσίᾳ τὴν τοῦ κακοῦ θεραπείαν, ἑκὼν δὲ καὶ πρὸς πλεονεξίαν ὑπερτιθέμενος, εἰκότως ἂν ἐν τῷ ἴσῳ τῶν αὐτοχείρων καταδικάζοιτο. Τὸ τοῦ λιμοῦ πάθος κατηνάγκασε πολλοὺς πολλάκις καὶ τοὺς ὅρους κινῆσαι τῆς φύσεως· ἅψασθαι μὲν ἀνθρώπων τῶν ὁμοφύλων σωμάτων· μητέρα δὲ παῖδα, ὃν ἐκ τῆς γαστρὸς προήγαγε, πάλιν τῇ γαστρὶ κακῶς ὑποδέξασθαι. Καὶ τοῦτο τὸ δρᾶμα Ἰουδαϊκὴ ἐτραγῴδησεν ἱστορία (ἣν Ἰώσηπος ἡμῖν ὁ Ἰουδαῖος συνεγράψατο), ὅτε τὰ δεινὰ πάθη τοὺς Ἱεροσολυμίτας κατέλαβε, τῇ εἰς τὸν κύριον δυσσεβείᾳ ἐνδίκους τιμωρίας τιννύντας.

Ὁρᾷς καὶ αὐτὸν τὸν ἡμέτερον Θεὸν, τὰ μὲν ἄλλα τῶν παθῶν πολλάκις παρατρέχοντα, ἐπὶ δὲ τοῖς πεινῶσι συμπαθῶς σπλαγχνιζόμενον.

L'épouvantable maladie que la faim! De toutes les maladies humaines, c'est la plus affreuse; elle est de toutes les morts la plus cruelle: le tranchant de l'épée vous tue en un instant; l'activité du feu ne vous laisse pas languir; les bêtes féroces qui vous déchirent ont bientôt dévoré leur proie. Mais la faim est un long martyre; c'est une agonie prolongée, un poison qui couve sourdement au fond des entrailles et qui les mine; c'est une mort qui sans cesse frappe sans abattre, et sans cesse suspend le dernier coup. La faim altère à la fois tous les principes de la vie, glace la chaleur naturelle, ronge par degrés la substance du corps; consume les forces que bientôt elle anéantit. La chair appauvrie et desséchée, s'attache aux os; la peau se flétrit; le sang raréfié n'y porte plus les vives couleurs qui l'animaient; ce n'est plus seulement de la pâleur, c'est une teinte noirâtre qui vient se répandre sur le visage livide, sur tout le corps; le voilà bientôt semblable à un cadavre; ses pieds débiles lui refusent leur office et ne se traînent que péniblement. La voix est grêle, entrecoupée; les yeux obscurcis, éteints, semblent prêts à s'échapper de leur orbite; le ventre sec et défaillant, sans soutien, sans équilibre, tombe et ne tient plus qu'à la colonne chancelante des vertèbres. Quiconque peut passer froidement près de ce malheureux, est un barbare digne de tous les supplices; c'est une bête féroce, c'est le plus cruel des meurtriers.

A quelles extrémités la faim ne pousse-t-elle pas ceux qu'elle poursuit! Elle étouffe les sentiments de la nature, le dernier cri de l'humanité. On a vu des mères dévorer leurs propres enfants et leur donner pour tombeaux le sein même qui les avait fait naître. Témoin l'histoire de Josèphe. Épouvantables tragédies, digne accompagnement des calamités de tout genre dont les habitants de Jérusalem furent frappés en punition de leur déicide. Et ne leur ressemblez-vous pas, vous qui tuez par votre insensibilité le pauvre, l'image de J.-C.?

24. Ce n'est plus seulement contre l'avarice que tonne l'orateur; l'envie, la colère, l'ivrognerie, tous ces vices si déshonorants pour l'humanité, sont tour à tour retracés et flétris dans les discours de l'éloquent et vertueux pontife. Libanius portait juqu'à l'enthousiasme son admiration pour l'homélie du saint évêque *sur l'ivrognerie;* et en effet il est difficile de dire si jamais cette hideuse passion a été dépeinte avec des couleurs plus vives. Quelle énergie dans la description de ce festin, d'où il faut emporter la plupart des convives sur les bras! Avec quelle vérité, avec quelle liberté d'expression l'orateur raconte ces indécentes orgies! Il semble qu'il ait épuisé dans ce discours tout ce que son idiome lui offrait de plus fort et de plus riche :

Τίνι διενήνοχας τῶν ἀλόγων, ὦ ἄνθρωπε; οὐ τῇ δωρεᾷ τοῦ λόγου ἣν λαβὼν παρὰ τοῦ κτίσαντός σε, ἄρχων καὶ κύριος ἐγένου πάσης τῆς κτίσεως; ὁ τοίνυν ἀφελόμενος ἑαυτοῦ τὴν φρόνησιν διὰ τῆς μέθης, παρασυνεβλήθη τοῖς κτήνεσι τοῖς ἀνοήτοις, καὶ ὡμοιώθη αὐτοῖς. Μᾶλλον δὲ καὶ τῶν βοσκημάτων φαίην ἂν ἔγωγε ἀλογωτέρους εἶναι τοὺς ἐν τῇ μέθῃ..... Ποῖον γὰρ βόσκημα οὕτω παραβλέπει καὶ οὕτω παρακούει ὡς ὁ μεθύων;

Dites-moi, ô hommes! en quoi vous différez des animaux? N'est-ce point par le privilége de la raison qui vous a été donnée et qui vous assujettit toutes les créatures? L'homme dans qui l'ivresse éteint le flambeau de son intelligence et de sa raison, se rend semblable aux bêtes. Que dis-je? ne se met-il pas même au dessous? En perdant, je ne dis pas seulement la raison, mais jusqu'à l'usage de ses sens, ne se ravale-t-il pas évidemment au dessous de la brute, qui conserve du moins l'emploi des siens?

Suit la description circonstanciée des effets divers que l'ivresse produit et que nous nous abstiendrons de reproduire pour donner quelques traits des repas de débauche:

Εἶτα πόῤῥω προϊόντος τοῦ πότου, ἅμιλλαι περὶ τοῦ πλείονος, φιλονεικίαι καὶ ἀγωνίσματα, ἀλλήλους ὑπερβάλλεσθαι φιλοτιμουμένων κατὰ τὴν μέθην· καὶ ὁ ἀγωνοθετῶν αὐτοῖς ὁ διάβολος· καὶ ἆθλον τῆς νίκης ἡ ἁμαρτία. Ὁ γὰρ πλείονα τὸν ἄκρατον ἐγχεάμενος, οὗτος φέρεται κατὰ τῶν ἄλλων τὰ νικητήρια· ὄντως ἡ δόξα ἐν τῇ αἰσχύνῃ αὐτῶν. Φιλονεικοῦσι μὲν γὰρ ἀλλήλοις, ἀμύνονται δὲ ἑαυτούς. Ποῖος λόγος ἐφικέσθαι τῆς αἰσχρότητος τῶν γινομένων δύναται; πάντα ἀλογίας γέμει, πάντα

συγχύσεως· οἱ ἡττηθέντες, μεθύουσιν· οἱ νικῶντες, μεθύουσιν· οἱ ὑπηρέται καταγελῶσιν, ἡ χεὶρ ἀπείρηκε, τὸ στόμα οὐχ ὑποδέχεται, ἡ γαστὴρ διαῤῥήγνυται, καὶ τὸ κακὸν οὐχ ὑφίησι· τὸ ἄθλιον σῶμα, τοῦ φυσικοῦ τόνου παραλυθὲν, ἀπόῤῥυτόν ἐστι πανταχόθεν, τὴν ἐκ τῆς ἀμετρίας βίαν μὴ ὑπομένον. Ἐλεεινὸν θέαμα Χριστιανῶν ὀφθαλμοῖς· ἀνὴρ ἀκμάζων καθ' ἡλικίαν, σφριγῶν τῷ σώματι, στρατωτικοῖς καταλόγοις ἐμπρέπων, φοράδην οἴκαδε κομιζόμενος, μὴ δυνάμενος ὀρθοῦσθαι, μηδὲ τοῖς ἰδίοις ποσὶν ἀπιέναι· ἀνὴρ φοβερὸς εἶναι ὀφείλων τοῖς πολεμίοις, γέλωτός ἐστιν ἀφορμὴ τοῖς κατ' ἀγορὰν παιδίοις, ἄνευ σιδήρου καταβέβληται, ἄνευ πολεμίων πεφόνευται· ἀνὴρ ὁπλίτης, αὐτὸ τῆς ἡλικίας ἄγων τὸ ἄνθος, οἴνου γέγονε παρανάλωμα, ἕτοιμος παθεῖν τοῖς ἐχθροῖς ὅσα βούλονται. Μέθη, λογισμῶν ὄλεθρος, ἰσχύος διαφθορὰ, γῆρας ἄωρον, ὀλιγοχρόνιος θάνατος. Τί γὰρ ἄλλο εἰσὶν οἱ μεθύοντες, ἢ τὰ εἴδωλα τῶν ἐθνῶν; ὀφθαλμοὺς ἔχουσι, καὶ οὐ-βλέπουσιν· ὦτα ἔχουσι, καὶ οὐκ ἀκούουσι· χεῖρες παραλέλυνται· οἱ πόδες ἀπενεκρώθησαν. Τίς ὁ ταῦτα ἐπιβουλεύσας; τίς ὁ τῶν κακῶν τούτων αἴτιος; τίς ὁ τὸ τῆς μανίας ἡμῖν φάρμακον ἐγκεράσας; ἄνθρωπε, παράταξιν ἐποίησας τὸ συμπόσιον. Ἐκβάλλεις τοὺς νεανίσκους χειραγωγουμένους, ὡς τραυματίας ἀπὸ πολέμου· ἐνέκρωσας τὴν ἀκμὴν τῆς νεότητος ἀπὸ οἴνου· καὶ καλεῖς μὲν ὡς φίλον ἐπὶ τὸ δεῖπνον, ἐκβάλλεις δὲ νεκρὸν οἴνῳ τὴν ζωὴν αὐτοῦ κατασβέσας.

Ce n'est plus un besoin qu'on satisfait, ce n'est plus même un plaisir qu'on savoure : les sens blasés n'en connaissent d'autres que celui de boire..... Echauffés par l'ivresse, les convives poussent l'extravagance jusqu'à se défier entre eux à qui se montrera le plus insensé..... Vainqueurs et vaincus, tous présentent également le spectacle le plus déplorable...... Tels que les simulacres de la gentilité, ils ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, des pieds et des mains appesantis, incapables de mouvement. Il faut les emporter comme des morts, à travers les insultes publiques. O homme! tu fais d'une salle de festin un champ de bataille. Qui donc a ourdi cette trame, disposé ces meurtrières batteries? Qui donc avait apprêté ce breuvage empoisonné? Les jeunes gens que tu avais invités à ta table, tu les renvoies chancelants, hors d'état de se soutenir, comme s'ils venaient d'être blessés dans un combat. Tu les appelles au nom de l'amitié et tu les repousses ensuite comme des cadavres....

25. Parmi les ouvrages les plus célèbres de S. Basile, il faut mettre le traité *sur la manière de lire avec fruit les auteurs profanes*. On y voit, dans les nombreuses citations dont il est parsemé, par quelles études Basile avait développé ses talents et s'était formé à cette mâle éloquence qui le caractérise. Cet intéressant écrit est

sous la forme d'un discours adressé par l'auteur à quelques jeunes gens qui fréquentaient les écoles. On y trouve les préceptes les plus sages, un style pur et élégant, et la gravité chrétienne unie aux charmes d'une imagination brillante et d'une élocution fleurie. En voici l'analyse :

Dans son exorde, l'orateur indique les motifs qui l'engagent à s'adresser aux jeunes gens. Il les invite à recevoir ses conseils comme ceux d'un père qui n'a en vue que le bien de ses enfants, et à profiter des leçons de son expérience, en apprenant de lui la manière de lire avec fruit les ouvrages du paganisme.

Quoique les livres sacrés, dit-il, soient la seule véritable source de toute connaissance sur la vie future et sur la félicité éternelle, cependant il ne faut pas entièrement négliger les écrits profanes, dont la lecture peut servir d'exercice et comme de prélude pour s'élever ensuite à la contemplation des vérités supérieures.

Que les ouvrages des païens soient ou non en harmonie avec les saintes Ecritures, ils serviront au moins à orner l'esprit, comme le feuillage sert à parer les arbres; c'est ainsi qu'en ont usé Moïse et Daniel.

Mais il est un choix à faire dans ces écrivains de tant d'espèces, poètes, orateurs et autres. Il faut laisser de côté ces passages qui célèbrent les amours, les passions, les festins des dieux et des hommes, ou du moins n'en extraire, à l'exemple des abeilles, que ce qui peut être mis à profit pour une bonne fin.

Il faut préférer à tous les autres ces auteurs dont le talent s'est principalement consacré à louer la vertu, et à donner des leçons de sagesse. Diverses citations d'Hésiode, d'Homère, de Théognis et de Prodicus prouvent en effet que l'on peut tirer de leurs écrits de puissants auxiliaires en faveur de la vertu.

Mais il ne suffit pas d'apprendre et de retenir ces admirables maximes; il faut encore les mettre en pratique, et les reproduire en quelque sorte dans ses mœurs et dans toute la conduite de sa vie; car il n'est rien de plus honteux que de louer sans cesse la vertu, en négligeant de la pratiquer, ou même en persistant dans le vice.

Les livres profanes offrent à notre admiration l'exemple de beaucoup d'hommes recommandables par leurs principes et leurs actions : ces modèles sont d'autant meilleurs à suivre qu'ils se rapprochent davantage de la pureté évangélique.

L'exemple des artisans et des athlètes nous invite à tendre avec persévérance vers un but certain, et à ne pas nous abandonner un seul instant à la paresse et à l'oisiveté.

Les anciens philosophes tant par leurs paroles que par leur conduite viennent confirmer cette vérité, d'ailleurs si forte de preuves, que

notre premier devoir est de donner tous nos soins à notre ame, et de ne point livrer notre corps aux attraits de la volupté.

Enfin nous devons faire tous nos efforts pour nous entourer de tous les secours propres à assurer notre marche, et à nous faire parvenir avec assurance à la vie future. Bien loin donc de repousser les avis de la sagesse, il faut au contraire les rechercher avec ardeur, les saisir avec empressement, et les suivre avec persévérance.

26. Les Œuvres de S. Basile renferment cinq panégyriques, savoir, en l'honneur de *sainte Julitte*, de *S. Barlaam*, des *quarante martyrs* de Sébaste, du martyr *Gordius* et de *S. Mamas*. La méthode de S. Basile, dans ces sortes de discours, est de mettre sous les yeux de ses auditeurs la vie de ceux dont il fait l'éloge. Le plus beau de ses panégyriques est sans contredit celui du martyr Gordius; on y trouve un beau modèle de narration oratoire.

27. Les ouvrages de S. Basile sur le dogme, la morale et la discipline, ont, comme tous les autres, l'éloquence qui leur convient. Si l'on n'y trouve point cette chaleur de mouvement, cette onction touchante et persuasive, cette pompe et cette fécondité d'imagination, qui distinguent ses compositions oratoires; on y voit toutes les qualités propres à la controverse : méthode dans l'exposition et l'enchaînement des parties, sagacité dans l'art de combattre les sophismes et les erreurs; solidité dans les preuves, profonde connaissance de l'Ecriture, justesse admirable dans les applications, vigueur et rapidité du raisonnement; enfin noblesse, élégance même de l'expression, également éloignée de la sécheresse et de la recherche. Les principaux ouvrages de S. Basile, dans ce genre, sont ses *livres contre Eunomius* et son *Traité du Saint-Esprit*.

28. Sous le nom général d'*Ascétiques* de S. Basile, on comprend :

Ses *Avis pour la direction de la vie chrétienne et la perfection dans la vie religieuse*. Ils sont précédés d'une sorte d'introduction composée de trois discours sur le *Jugement de Dieu*, *sur la Foi* et *sur les Devoirs de la vie religieuse*.

Les *Morales* sont tirées textuellement de l'Evangile et des livres du

Nouveau Testament. L'ouvrage est divisé en quatre-vingts règles et chaque règle en chapitres.

Viennent ensuite les *Grandes* et *Petites Règles*, connues encore sous le nom de *Canons pénitentiaux*.

29. Les *Lettres* de S. Basile, au nombre de plus de 350, forment la correspondance la plus étendue et la plus agréablement variée, non seulement avec les catholiques les plus distingués, mais encore avec des païens célèbres, tels que le philosophe Libanius, qui n'exprime jamais son estime pour S. Basile qu'avec l'accent de l'enthousiasme. Photius les vante comme un modèle de style épistolaire. L'auteur n'est jamais ni au dessus ni au dessous du sujet qu'il traite. L'aimable simplicité, la politesse, l'érudition sans recherche, les grâces naturelles y assaisonnent merveilleusement la gravité des matières et la sagesse de l'instruction.

30. Saint Grégoire de Nysse naquit en Cappadoce vers l'an 331. Frère puîné de S. Basile, il était digne de lui par ses talents et ses vertus. Il s'appliqua de bonne heure aux belles-lettres, et acquit une profonde érudition. Il professa la rhétorique avec éclat ; mais S. Grégoire de Nazianze l'engagea à quitter cet emploi pour entrer dans le clergé ; dès lors il abandonna la littérature profane, et se fit autant admirer dans l'Eglise qu'il l'avait été dans le monde. Elevé sur le siége épiscopal de Nysse, l'an 372, il gouverna avec sagesse cette Eglise pendant 24 ans, et mourut en 396, avec le surnom de *Père des Pères*.

S. Grégoire de Nysse peut être comparé aux plus célèbres orateurs de l'antiquité pour la pureté, l'aisance, la force, la fécondité et la magnificence de son style, surtout dans ses ouvrages polémiques. On lui reproche cependant d'avoir trop donné à l'allégorie, et d'avoir expliqué dans un sens figuré des passages de l'Ecriture qu'il aurait été plus naturel de prendre à la lettre.

31. Les ouvrages de S. Grégoire de Nysse sont nombreux ; en voici les principaux :

1° Un traité *de la Prière*, partagé en cinq discours.

Un traité *des huit Béatitudes*, divisé en huit homélies.

Un discours *sur la Nativité de J.-C.*

Cinq discours *sur la fête de Pâques;* on lui en conteste quatre.

Une homélie *sur l'Aumône.*

2° Les panégyriques ou éloges de *Moïse*, de *saint Étienne*, premier martyr, de *saint Basile*, de *saint Grégoire Thaumaturge*, du martyr *Théodore*, de *saint Mélèce*, de *saint Ephrem*, des *quarante martyrs* de Sébaste, de l'impératrice *Placille*, épouse de Théodose.

3° La *grande Catéchèse*, en quarante chapitres, précédée d'un prologue; la *réfutation d'Eunomius*, divisée en douze livres, chef-d'œuvre de l'auteur.

4° L'*Hexaéméron*, supplément aux homélies de saint Basile sur l'œuvre des six jours; trois discours *sur la Formation de l'homme;* deux traités *sur les Psaumes;* huit homélies *sur l'Ecclésiaste;* des homélies *sur le Cantique des Cantiques.*

5° *L'école de la Virginité*, trois traités *de la Perfection chrétienne;* des *règles de Discipline*, etc.

32. Les homélies sur la formation de l'homme renferment des vues reproduites par Bossuet dans son Histoire universelle :

Ποιήσωμεν ἄνθρωπον κατ' εἰκόνα ἡμετέραν καὶ ὁμοίωσιν. Κατάμαθε σεαυτὸν ἐντεῦθεν ἀρξάμενος, οὔπω περὶ ἄλλου τῶν κατασκευασμάτων αὕτη ἡ φωνὴ ἀνάγραπτος. Φῶς ἐγένετο, καὶ ἁπλοῦν πρόσταγμα. Εἶπεν ὁ Θεὸς, γενηθήτω φῶς. Οὐρανὸς, καὶ ἄνευ βουλῆς ὁ οὐρανός. Φωστῆρες, καὶ οὐδὲν προεβουλεύσατο περὶ τῶν φωστήρων. Θάλασσα καὶ πελάγη ἄπειρα, καὶ προσταγῇ παρήχθη εἰς τὸ εἶναι. Ἰχθύων γένη παντοδαπὰ, κελευσθέντα ἐγένετο· θηρία, καὶ κτήνη καὶ τὰ πτηνὰ, εἶπε, καὶ ἐγένετο. Ἐνταῦθα οὔπω ἄνθρωπος, καὶ βουλὴ περὶ ἀνθρώπου. Οὐκ εἶπεν ὡς περὶ τῶν ἄλλων, γενηθήτω ἄνθρωπος. Κατάμαθε σεαυτοῦ τὸ τίμιον. Οὐ προσέῤῥιψέ σου τὴν γένησιν προστάγματι, ἀλλὰ βουλευτήριον ἐν τῷ Θεῷ, πῶς μέλλει τὸ τίμιον ζῶον εἰς τὸν βίον παράγεσθαι. Ποιήσωμεν, ὁ σοφὸς βουλεύεται, ὁ τεχνίτης ἐνθυμεῖται. Ἆρα λείπει αὐτοῦ τῇ τέχνῃ, καὶ ἐκ τῆς μερίμνης βούλεται ἀπηρτισμένον καὶ τέλειον καὶ ἠκριβωμένον αὐτοῦ ποιῆσαι τὸ φιλοτέχνημα; ἢ ἵνα σοι δείξῃ ὅτι τέλειος εἶ παρὰ Θεῷ;

Ἑνὸς ἔτους ἐξουσίαν παρὰ βασιλέως λαβὼν ἄνθρωπος παρὰ ἀνθρώπου· θνητὸς παρὰ θνητοῦ, λαβὼν παρὰ τοῦ μὴ ἔχοντος. Ποίαν γὰρ ἐξουσίαν ψυχῆς λαμβάνει ἄνθρωπος! Σὺ μέντοι παρὰ Θεοῦ ἔλαβες, οὐκ ἐν ξύλοις γεγραμμένην, οὐδὲ ἐν πτυξὶ φθαρταῖς σητῶν παραναλώμασιν, ἀλλ' ἀνάγραπτον ἡ φύσις ἔχει τὴν θείαν φωνήν. Ἀρχέτωσαν. Ταῦτα σύμπαντα ἀρχῆς ἀνθρωπίνης! Ἀρχέτωσαν τῶν ἰχθύων, τῶν θηρίων τῆς γῆς, τῶν πετεινῶν τοῦ οὐρανοῦ, τῶν κτηνῶν, τῶν ἑρπετῶν, τῶν ἑρπόντων ἐπὶ τῆς γῆς.

Ἀρχικὸν εἶ ζῶον, ἄνθρωπε. Καὶ τί δουλεύεις πάθεσι; τί σεαυτοῦ ἀξίωμα καταβάλλεις καὶ δοῦλος γίνῃ τῆς ἁμαρτίας; Διὰ τί σεαυτὸν ποιεῖς αἰχμάλωτον τοῦ διαβόλου; ἄρχων κτίσεως ἐχειροτονήθης, καὶ ἀπέῤῥιψας σεμνότητα τῆς ἑαυτοῦ φύσεως; δοῦλος ἐκλήθης; τί σε λυπεῖ ἡ δουλεία τοῦ σώματος; διὰ τί οὐ μέγα φρονεῖς δεσποτείᾳ τῇ παρὰ Θεοῦ σοι δεδομένῃ, ὅτι λογισμὸν ἔχεις παθῶν δεσπότην. Ὅταν ἴδῃς τὸν δεσπότην σου δοῦλον ὄντα τῆς ἡδονῆς, σεαυτὸν δὲ σώφρονα, γίνωσκε ὅτι σὺ μὲν εἶ δοῦλος ὀνόματι μόνον· ἐκεῖνος δὲ ὀνόματι μὲν ἔχει τὴν δεσποτείαν, ἔργῳ δὲ βεβαιουμένην ἔχει τὴν δουλείαν. Ὁρᾷς ἐκεῖνον μετὰ τῆς πόρνης συρόμενον· σεαυτὸν δὲ τῆς πόρνης καταφρονοῦντα; πῶς οὐχὶ σὺ μὲν εἶ δεσπότης τοῦ πάθους, ἐκεῖνος δὲ δοῦλός ἐστι τῶν ὑπὸ σοῦ πατουμένων ἡδονῶν; Ὥστε ὅπου ἡ τοῦ ἄρχειν δύναμις, ἐκεῖ ἡ τοῦ Θεοῦ εἰκών.

Tout en l'homme respire le commandement, tout annonce le roi de la nature. Et c'est moins encore dans sa forme extérieure qu'éclate sa beauté principale, que dans la faculté d'être heureux par l'exercice de la vertu.

« Cette ame dont la vie devait être une imitation de la sienne (de Dieu), qui devait vivre comme lui de raison et d'intelligence, qui devait lui être unie, en le contemplant et en l'aimant, et qui, pour cette raison, était faite à son image, ne pouvait être tirée de la matière; l'ame donc, faite à son image et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création, elle doit venir d'en haut, et c'est ce que signifie ce souffle de vie que Dieu tire de sa bouche. »

« La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature raisonnable, dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations par lesquelles Dieu est fécond en lui-même. »

ART. VI. — SAINT ÉPHREM, SAINT CYRILLE DE CONSTANTINOPLE ET SAINT ÉPIPHANE.

1. Saint Ephrem. — 2. Caractère de son éloquence. — 3. Ses principaux ouvrages. — 4. Idée de ses Commentaires sur l'Ecriture sainte. — 5. De ses Discours sur la foi. — 6. De ses Méditations sur la mort. — 9. Saint Cyrille de Constantinople. — 8. Ses ouvrages. — 9. Saint Epiphane.

1. Saint Éphrem, natif de Nisibe, et surnommé le *Docteur des Syriens*, ne reçut le baptême qu'à l'âge de 18 ans. Bientôt après il se retira dans une solitude, près d'Edesse. S. Basile lui conféra l'ordre du diaconat.

2. S. Jérôme qui ne le connaissait que par les traductions grecques et latines de ses ouvrages, écrits en syriaque, vante la force et la pénétration de son esprit;

il l'appelle un écrivain sublime. C'est aussi le jugement qu'en porte Photius :

On a raison, dit-il, d'admirer dans ce saint personnage le pathétique profond avec lequel il remue et persuade, l'agrément qu'il a su répandre dans son élocution, et une onction affectueuse qui ne tarit jamais.

En effet personne n'a jamais su, comme lui, unir la pompe de l'expression au pathétique du sentiment. La faiblesse même de la traduction n'enlève rien à cette éloquence qu'anime la grandeur des pensées et la vivacité des images. Souvent il emprunte la forme du dialogue, et par là il ajoute à l'énergie de ses tableaux un intérêt vraiment dramatique, se mettant lui-même en scène, s'interrompant par ses larmes, se faisant interroger, et répondant par ses propres sanglots aux sanglots de son auditoire. C'est le Père Bridaine de l'antiquité[1].

3. Les principaux ouvrages de S. Ephrem sont :

1° Des commentaires sur l'Écriture sainte, savoir : sur le *Pentateuque*, sur les livres de *Josué*, des *Juges*, de *Samuel*, les *deux premiers livres des Rois*, sur *les petits Prophètes.*

2° Quatre-vingt-dix discours *sur la foi*, contre ceux qui veulent scruter la majesté de Dieu. Ce sont, comme les Elévations de Bossuet, autant d'hymnes sur les mystères de l'essence divine.

3° Quatre-vingt-cinq méditations *sur la mort.* Ce sont des espèces de chants funèbres que les églises de Syrie récitent encore à présent dans leur office des morts.

4° Soixante-seize *discours parénétiques*, exhortations à la pénitence où les instructions sont mêlées de prières comme dans les Confessions et les Soliloques de saint Augustin.

5° Un *traité des Vertus et des Vices*, suite de portraits ou de caractères qui mettent en opposition les vertus chrétiennes avec les vices qui leur sont contraires ; — des discours *contre l'Orgueil*, *contre l'Amour-propre*, *contre la Médisance*, *sur le Relâchement des mœurs* et *contre les Divertissements du monde.*

6° La *Confession de saint Ephrem ; sa Prière.*

7° Une *Exhortation à la vie spirituelle*, et divers écrits *sur Dieu et la Providence*, *sur la Puissance de Dieu*, *sur la Grâce.*

8° Un discours *sur la Transfiguration de N.-S.;* une homélie *sur le second Avènement de J.-C.;* une exhortation *à la pensée du Jugement*

[1] Voyez Traité de Littérature, *Rhétorique et Éloquence*, p. 185 et s.

dernier; un discours *sur l'Éternité des peines de l'enfer;* un autre *sur la Pensée de la mort.*

9° Un discours *contre les Hérétiques;* la *Doctrine de saint Éphrem.*

10° Des homélies *sur le Sacrifice d'Abraham, sur la Pécheresse.*

4. Les Commentaires sur l'Ecriture sainte offrent des passages admirables, tels que celui-ci sur l'homme:

Le monde s'écroule de toutes parts; l'habitant du monde n'y pense pas. L'homme ne s'en occupe pas moins à aller à la découverte des terres, des mers; il s'inquiète, il se consume à étudier ce qui est à sa portée, à rechercher ce qui est loin de lui. Qu'il vienne à perdre l'animal qui lui sert de monture, il se désole; qu'il s'expose à perdre son ame, il n'y songe pas! Avec la prodigieuse intelligence dont il est doué, quels étranges contrastes! Tout entier à la recherche de biens dont il ne jouit qu'un moment, quelle activité pour se les procurer! quelle ardeur pour des objets futiles! quelle léthargie pour les seules choses nécessaires! Rien ne lui coûte pour tout le reste; l'affaire du salut, il ne s'en embarrasse point.

Dirai-je que sa science demeure court, que ses vues soient étroites, que sa pensée ne s'étende pas loin? C'est lui qui a inventé tous les arts. Mais pour quel usage? Je l'appellerai un insecte égaré dans un palais royal où il ronge tout ce qu'il rencontre.

Il s'élève jusqu'à la cime des montagnes, détourne le cours des fleuves, plonge dans les abîmes des mers, perce l'épaisseur des forêts et l'obscurité des cavernes les plus profondes. C'est l'image de Dieu sur la terre. Il rassemble, il élève les eaux, les soutient et les suspend dans l'air. Rival de la divinité, il supplée par les prodiges de son industrie les œuvres du Créateur. Quelle foule de découvertes dans tous les genres!... Sa table seule rassemble les richesses du paradis terrestre. Mais parlez-lui de nos plus graves vérités, du dernier jugement, du rigoureux examen qui l'attend : il s'endort, il croit rêver il ne se réveille que pour courir après de nouveaux gains; et toute l'activité de son esprit se perd à conserver son argent. Ses mains envahissent tout. A-t-il des serviteurs, son orgueil les fait plier sous le joug du plus dur esclavage. A son gré, l'ouvrier n'est jamais assez diligent; l'exacteur, jamais assez impitoyable. Point de distance, si reculée qu'elle soit, qui l'arrête. Il franchit en un moment les terres et les mers; il n'y a que l'église qui ne soit jamais à sa portée. Vous l'entendez parler avec affectation de son peu de mérite. Ne l'en croyez pas sur parole; il veut paraître simple pour vous tromper. Pour comble d'orgueil, né d'hier, il veut en savoir autant que celui qui a devancé tous les siècles; il interroge sa nature, il en parle comme d'un ouvrage de ses mains; il le soumet à ses calculs, et prétend limiter la puissance de celui sans qui il n'existerait pas. Adam voulut, en mangeant du fruit de l'arbre défendu, s'égaler à son créateur. Nous ressemblons à notre premier père.

5. Voyez avec quelle élévation il parle de Dieu contre les téméraires scrutateurs de la majesté divine :

La nature de Dieu est impénétrable. Bornes de notre intelligence, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Notre ame est une énigme. Ce qui s'ignore soi-même, peut-il raisonner sur la nature de celui qui l'a fait ? L'Etre divin est quelque chose de supérieur à toutes nos conceptions. Qui cherche à l'expliquer, ne pouvant l'agrandir, le rapetisse. Heureux celui qui l'adore en silence, chante ses louanges, et célèbre ses divines perfections! Quand le Séraphin lui-même n'ose ouvrir la bouche en sa présence; comment l'homme, un vil limon, entreprendra-t-il d'en parler? Son immensité remplit le ciel, la terre, les mers. Partout la divinité se montre, et partout elle se dérobe à nos regards. Votre intelligence croit la saisir, elle lui échappe. Du sommet où vous êtes élevé pour l'atteindre, vous retombez au fond du vallon, écrasé sous le poids de sa majesté sainte. L'idée que vous avez pu vous en faire, vous ne sauriez l'exprimer. C'est un océan sans fond et sans rivages, que vous ne pouvez sonder ni parcourir jamais.

6. Où trouver un tableau plus éloquent que cette méditation sur la mort, dans un temps d'épidémie :

Quel immense trophée pour la Mort! Des peuples entiers, les rois et les gouverneurs de provinces, quels nouveaux exploits pour ce terrible conquérant du genre humain! La terre est agitée; les îles et les mers les plus reculées ont retenti des plus violentes secousses. La mort a ouvert un vaste gouffre, où tous les âges viennent se précipiter et s'engloutir. Assise sur des monceaux de cadavres, la mort siége comme sur un trône élevé, environnée d'une escorte innombrable de victimes, dont aucune n'a pu se dérober à ses coups. Aujourd'hui, confondant les morts avec les vivants, elle fait de chaque maison un sépulcre, où celui qui respire encore gît à côté de celui qui n'est plus. Ici, des habitations qui regorgent de cadavres; là, d'autres vides d'habitants. La route qui conduit au rendez-vous de la mort, seule, est fréquentée; celle qui mène à la ville, elle est déserte. La Mort et le tombeau se montrent insatiables; le sépulcre ne sait plus dire : C'en est assez. Tout est abandonné, maisons, travaux, culture des champs. Une seule pensée remplit tous les esprits, c'est que l'on va mourir. Nuit et jour on a la mort sous les yeux. C'est pour aujourd'hui; demain l'on sera mort. Chacun s'empresse de disposer pour soi-même la tombe qui va le recevoir. Le lit le plus délicat n'est rien auprès de la couche funèbre qui s'apprête. Le pauvre est tout entier à cet unique soin; le riche ne sait plus entasser l'or dont il est si avide. A force de se multiplier, les morts s'embarrassent dans la route qui mène au commun dépôt; les ravages de la contagion sont tels, que la terre manque à ceux qu'elle a déjà dévorés. Plus de bras pour ensevelir les morts; ils gisent çà et là dans les voies publiques; et parce que la

terre, comblée de morts, n'en peut plus recevoir de nouveaux, les cadavres restent sans sépulture, abandonnés à la corruption qu'ils exhalent.

La maladie se propageant par les soins donnés aux mourants, et l'image de la mort se présentant sans cesse à tous les yeux, on est tombé partout dans le découragement. Parce qu'on n'espérait plus conserver sa vie, toutes les pensées se sont tournées vers la mort. On a préféré mourir avant le temps, plutôt que d'être privé de sépulture. Trompeur espoir! Ceux qui n'avaient pas été encore atteints par le fléau, ont envié le bonheur de ceux qui les ont précédés assez à temps pour recevoir les honneurs de la sépulture. Cependant, la terre infectée par les poisons pestilentiels, corrompait l'air chargé de vapeurs meurtrières qui, en retombant sur les vivants, y déposaient les germes de la contagion. La plus florissante jeunesse a succombé. Tout ce qu'il y eut jamais de plus beau, dévoré par la mort, est aujourd'hui la proie de la corruption. Tout est devenu méconnaissable : plus de forme humaine, plus de différence dans les conditions. Tel qu'un moissonneur impitoyable, la mort a tout abattu. L'enfant encore au berceau a péri dans les bras de sa mère, sur le sein qui l'allaitait. Le jeune homme errant dans les campagnes, la vierge retirée sous le toit domestique, n'ont pas été épargnés. Les époux venaient de quitter à peine le pied de l'autel qui reçut leurs serments, qu'ils ont vu le lit nuptial changé en une couche funèbre; les chants de joie ont fait place aux cris de la douleur, et aux gémissements du deuil. Tel avait fui loin de la ville : arrêté dans sa course, il a péri; tel autre venait chercher un asile dans la maison voisine : on lui a répondu du dedans par le cri de la mort. Partout la mort; partout avec elle la souffrance, les plaintifs gémissements, le désespoir et l'épouvante. Ceux qui survivent implorent la miséricorde divine : Mettez, Seigneur, s'écrie-t-on, un terme à tant de maux! Arrêtez les ravages de la mort; du moins qu'elle épargne ce peu qui reste encore! Voyez cette terre veuve de ses habitants, délaissée, changée en une effroyable solitude. Voyez ce troupeau désolé, errant sans pasteurs, à l'aventure. O vous tous qui avez entendu le récit de nos calamités, et dans quel lieu du monde n'est-il point parvenu? vous, nos frères, n'oubliez pas quelle est la cause du fléau qui nous consume. Quel homme, eût-il un cœur de roche, ne reconnaîtrait pas ici la main vengeresse du Dieu qui châtie nos péchés?...

Il n'est pas besoin de chercher dans les histoires étrangères ni dans les contrées lointaines les tristes preuves des ravages de la mort : ils sont sous nos yeux. Nous la voyons dans nos propres maisons dévaster tous les âges. Armée de la verge de sa fureur, elle frappe ses coups, moissonnant le fils avec les auteurs de ses jours, entassant les cadavres, au point que les sépulcres ne suffisent plus au nombre des victimes. La mère voit son jeune enfant expirer sur son sein, comme la fleur tranchée par le fer; bientôt elle va le suivre dans la tombe, quand elle ne l'y a pas précédé. On le voit : et le sombre désespoir qui glace tous les cœurs, n'a pas la ressource de pleurer ni de faire

éclater ses gémissements. Les maisons sont abandonnées ; on les a fuies dans l'espoir d'éviter la mort que l'on va chercher plus loin. Dans les voies publiques, des monceaux de morts ou de mourants sans sépulture et sans secours. Les temples sont muets ; la mort a dévoré le pontife et le simple fidèle. Plus de consolateur, plus de soutien pour le vieillard expirant. Tout est la proie de la mort. Spectacle déchirant ! Epouvantable calamité ! Mort affreuse ! Il est pourtant quelque chose de plus affreux encore ; c'est la mort de l'impie, qui tombe en mourant dans ces brasiers qu'alluma la colère divine, et qui ne s'éteindront jamais. O vous, mon unique asile, Dieu tout-puissant, Dieu des miséricordes, nous ne cesserons pas d'implorer votre clémence ! Ayez pitié de nous. Ce sont nos péchés qui ont provoqué votre colère : nos iniquités étaient parvenues à leur comble ; vous nous châtiez par les plus terribles fléaux. Nous sommes pécheurs, appelez-nous à la pénitence [1].

7. SAINT CYRILLE, né l'an 315 à Jérusalem, devint patriarche de Constantinople après la mort de Maxime. Il fut plusieurs fois déposé et exilé par les intrigues des Ariens et en haine de la foi catholique. Il mourut en 386, après avoir gouverné son Eglise pendant vingt-cinq ans. Le commencement de son épiscopat est célèbre par l'apparition miraculeuse dans le ciel d'une croix éclatante qui s'étendait depuis la montagne du Calvaire jusqu'à celle des Olives. S. Cyrille, qui en avait été témoin oculaire, écrivit aussitôt à l'empereur Constance pour lui en faire part. L'Eglise grecque honore le 7 mai la mémoire de cette apparition miraculeuse.

8. Il nous reste de S. Cyrille vingt-trois Catéchèses : les dix-huit premières sont adressées aux catéchumènes, et les cinq autres aux nouveaux baptisés. Ces dernières portent le nom de *Mystagogiques*. Le style de ces instructions est simple, net, tel qu'il convient à ces sortes d'ouvrages. On les regarde comme l'abrégé le plus ancien et le mieux digéré de la doctrine chrétienne.

Outre les Catéchèses, on a sous le nom de saint Cyrille deux homélies, l'une *sur le Paralytique*, l'autre *sur la fête de la Purification* et *la Présentation de J.-C. au Temple.* Cette dernière, qui n'est probablement pas de saint Cyrille, a servi de texte à Santeuil, pour composer sa fameuse ode. *Stupete, gentes : fit Deus hostia.*

[1] Voyez plus haut, p. 132, et Traité de Littérature, *Style et Composition*, p. 406, et *Poétique*, p. 272.

9. Saint Epiphane, né vers 310 dans un hameau de la Palestine, devint archevêque de Salamine, capitale de l'île de Chypre. Tous ses ouvrages sont dirigés contre l'hérésie; tels sont l'*Ancora*, c'est-à-dire, Ancre de la Foi, ou *Grand Traité de la Foi*, en 120 chapitres, et le *Panarion*, c'est-à-dire, antidote contre les hérétiques, en 3 livres. L'érudition de S. Epiphane est vaste, mais elle manque de critique; et de tous les Pères grecs c'est celui qui s'est le plus négligé dans son style.

ART. VII. —SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

1. Saint Jean Chrysostome et sa vie. — 2. Caractère de son éloquence. — 3. Saint Basile et saint Chrysostome, en parallèle. — 4. Jugement sur saint Chrysostome. — 5. Idée du traité du Sacerdoce. — 6. Du traité de la Vie solitaire. — 7. Parallèle du monarque et du solitaire. — 8. Des deux Exhortations adressées à Théodore. — 9. Traités de la Componction du cœur. — 10. Traité de la Providence. — 11. Discours sur son ordination. — 12. Caractère de la prédication de saint Jean Chrysostome. — 13. Homélies sur la sédition d'Antioche, et idée de la 2e. — 14. Homélie sur le départ de l'évêque Flavien. — 15. Des autres Homélies jusqu'à la 21e. — 16. Homélie 21e. — 17. Autres ouvrages de saint Chrysostome avant sa promotion au siége de Constantinople. — 18. Autres ouvrages de S. Chrysostome. — 19. Homélie sur la disgrâce d'Eutrope. — 20. Homélie de S. Chrysostome sur son départ.

1. Saint Jean Chrysostome[1], c'est-à-dire *Bouche d'or*, naquit à Antioche vers l'an 344. Il fut élevé dans la foi chrétienne par sa mère; mais il n'en suivit pas moins les leçons oratoires de Libanius, célèbre rhéteur qui avait été l'ami de Julien et qui lui survivait pour célébrer sa mémoire. Le sophiste païen prit bientôt pour son jeune élève des sentiments d'admiration et d'attachement qui suivirent Chrysostome au delà des premières années de la jeunesse : on a conservé une lettre où il le félicite de ses succès au barreau. Mais des éloges si flatteurs n'empêchèrent point Chrysostome de quitter bientôt cette carrière : la lecture des Livres Saints l'avait touché. L'évêque d'Antioche s'empressa d'attacher à la société chrétienne l'espérance d'un si beau génie. Chrysostome reçut le

[1] Cette notice est presque entièrement extraite du beau travail de M. Villemain sur l'éloquence chrétienne au quatrième siècle (*Mélanges littéraires*). Quelque longue qu'elle puisse paraître, elle est une introduction nécessaire à l'examen des ouvrages de saint Jean Chrysostome; car, comme l'observe M. Villemain, *la vie de Chrysostome se lie à l'histoire de son éloquence.*

baptême des mains de ce pieux pontife, et exerça d'abord l'office de *lecteur* dans l'église d'Antioche. Son ame ardente trouva cette préparation au sacerdoce trop facile et trop faible. Un ami chrétien, zélé comme lui, Basile, voulut l'entraîner dans un désert de la Syrie, où quelques solitaires pratiquaient la pénitence.

Ce projet ne fut combattu dans le cœur de Chrysostome que par la résistance de sa mère. Il raconte lui-même cette scène touchante : jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme, plus mère encore que chrétienne. Chrysostome n'eut pas le courage de l'affliger, et renonça au projet d'un lointain voyage. Ce ne fut que long-temps après, et dans l'intention de se dérober aux instances des chrétiens qui voulaient le faire évêque, qu'il se retira dans les solitudes voisines d'Antioche. Il y composa le *traité du Sacerdoce*, ouvrage plein d'imagination et de gravité, où il s'excuse de n'avoir pas accepté l'épiscopat, en montrant qu'il en connaissait les devoirs et les dangers. Loin du monde et de son tumulte, il passa plusieurs années dans cette vie solitaire et tempérante qui ajoute aux forces de l'ame tout ce qu'elle retranche aux passions et aux faiblesses de la nature.

La vie solitaire trouvait dès lors, parmi les chrétiens mêmes, des censeurs qui couvraient leurs reproches de prétextes spécieux. Le jeune Chrysostome, du fond d'une caverne qu'il habitait, répondit à ces reproches par un éloquent *traité de la Vie solitaire*. Mais discuter avec les hommes sur les avantages de la solitude, c'est y renoncer. Le jeune apôtre, affaibli d'ailleurs par ses longues austérités, revint dans Antioche, et prit les degrés inférieurs du sacerdoce. Quelques années après, l'évêque Flavien lui conféra la prêtrise, et lui commit l'instruction du peuple dans cette ville savante et voluptueuse, l'Athènes de l'Orient.

Selon l'usage de la primitive Eglise, la prédication était le devoir de l'évêque ; mais la haute idée que l'on avait déjà des talents de S. Chrysostome engagea le patriarche

d'Antioche à lui confier cet honorable ministère. Les grands succès du jeune orateur justifièrent cette exception, et surpassèrent même les espérances qu'il avait fait concevoir. La renommée de son éloquence se répandait dans tout l'Orient ; ce n'était pas seulement les chrétiens, mais les juifs et les païens qui se pressaient dans son auditoire. Aussi Chrysostome se plaint-il souvent de voir une foule plus nombreuse à ses discours qu'aux prières publiques.

Il remplissait depuis douze ans cet apostolat, lorsqu'une grande occasion vint s'offrir à son génie. En 387, l'opulente, la voluptueuse Antioche fut troublée par une sédition violente et passagère, comme celles qui peuvent s'élever chez un peuple d'une imagination mobile et de mœurs efféminées. Au sujet d'une taxe nouvelle établie par l'empereur, on maltraita quelques uns de ses officiers, on renversa ses statues et celles de l'impératrice. L'effroi suivit bientôt une révolte sans dessein et sans courage, et la malheureuse ville attendait en silence la colère de l'empereur. Théodose envoya deux commissaires extraordinaires qui firent des enquêtes sévères sur les auteurs de la sédition, remplirent les cachots de prisonniers et multiplièrent les confiscations et les supplices.

Dans cette stupeur de tout un peuple livré sans défense aux rigueurs et aux soupçons d'une justice impitoyable, d'où viendra le secours ? Comment l'humanité se fera-t-elle entendre ? L'évêque d'Antioche, Flavien, vieillard vénérable, est parti pour aller au loin jusqu'au palais de Théodose, essayer de fléchir sa colère. Chrysostome tient dans Antioche la place du vertueux pontife ; il réunit le peuple dans le temple, il le console, le ranime et suspend ses mortels ennuis par les charmes de sa parole. Tel est le sujet d'une suite de discours, sans exemple dans l'antiquité, et qui sont à la fois pour nous un monument d'histoire et d'éloquence.

Chrysostome continua pendant dix années d'instruire le peuple dont il avait été l'appui et le consolateur ; exempt de désirs ambitieux, il eût volontiers passé sa vie

dans l'exercice de cet utile ministère; mais l'éclat de son génie avait attiré sur lui les regards de tout l'empire. Le siége patriarcal de Constantinople semblait la place désignée pour le plus grand orateur du christianisme.

Cette dignité ne fut vacante qu'après la mort de Théodose, en 397, sous le règne de ses deux fils, qui s'étaient partagé le monde romain. Arcadius, ou plutôt l'eunuque Eutrope, songea d'abord à Chrysostome, et ce fut la seule chose agréable au peuple qu'il eût faite pendant la durée de son pouvoir. Chrysostome, dont les humbles refus étaient à craindre, fut attiré dans une conférence et remis presque de force entre les mains d'un grand-officier du palais et d'un général qui le conduisirent à Constantinople.

Un concile d'évêques assemblés dans cette ville, célébra son ordination; mais tant d'honneurs ne firent que porter à l'excès la jalousie de ses ennemis. De nombreux compétiteurs avaient brigué cette dignité par des sollicitations et des présents. La cour, voluptueuse et corrompue, redoutait un censeur qui reprenait librement tous les désordres dont il était témoin. L'ambitieux Eutrope lui-même, s'apercevant bientôt que le pieux évêque ne voudrait pas être sa créature, devint un de ses plus ardents persécuteurs. Une ligue se forma pour le perdre; on y comptait des prêtres jaloux, des courtisans, de riches matrones offensées par les censures de l'orateur, enfin l'impératrice Eudoxie et peut-être l'empereur. Un concile fut convoqué pour servir leur vengeance; Théophile, patriarche d'Alexandrie, le dominait par ses intrigues et sa haine furieuse. Cependant Chrysostome parlait dans les chaires de Constantinople avec une véhémence nouvelle. Quelques unes de ses éloquentes invectives parurent désigner l'impératrice Eudoxie. Les ennemis du saint s'armèrent de cette faute ou plutôt de cette calomnie, et après avoir solennellement prononcé la déposition du patriarche pour quelques prétendus griefs de discipline ecclésiastique, ils demandèrent à l'empereur de le bannir pour un crime de lèse-majesté.

Chrysostome fut enlevé de nuit et jeté sur un navire au milieu des plaintes et des réclamations de tout le peuple; le commissaire impérial était chargé de le conduire à Prénète en Bithynie. Un tremblement de terre, qui fut ressenti la nuit suivante, parut un signe de la colère de Dieu. Arcadius fut effrayé, et l'impératrice Eudoxie, troublée du tremblement de terre et de la haine du peuple, pressa vivement le retour de celui qu'elle avait fait bannir. On fit partir, pour le rappeler, plusieurs députations successives. Théophile et les évêques de son parti prirent la fuite. Le Bosphore se couvrit de vaisseaux qui s'avancèrent pour recevoir Chrysostome. Des cierges allumés, des chants populaires célébrèrent son retour. Il refusa d'abord de reprendre les honneurs de l'épiscopat, et voulut s'arrêter dans un faubourg de Constantinople, jusqu'à ce qu'un concile, plus nombreux et plus régulier, eût cassé l'injuste arrêt porté contre lui; mais il fut obligé de céder à l'enthousiasme du peuple, et reprit le cours de ses utiles et éloquentes prédications.

Cette réconciliation du pontife avec la cour était toutefois de difficile durée. Eudoxie ne pouvait oublier sa haine et sa défaite. Les courtisans, les dames du palais excitaient sa colère. On avait préparé, pour consoler l'orgueil de la princesse, une fête à demi profane : c'était la dédicace d'une statue d'argent, élevée en son honneur, sur la place publique, entre le sénat et l'église de Sainte-Sophie. Des chants, des danses célébraient cette espèce de consécration.

Chrysostome, dans une de ses homélies, blâma vivement ces jeux qu'il accusait d'idolâtrie, et qui étaient en effet mêlés de superstitions païennes. Eudoxie, offensée, reprit toute sa colère. Chrysostome n'avait pas fait encore annuler les actes du concile qui l'avait condamné : il siégait sans être absous. Cette irrégularité apparente fut une arme nouvelle pour ses ennemis. Les évêques de la Grèce et de l'Orient sont convoqués une seconde fois à Constantinople. Théophile, sans oser y reparaître, animait cette intrigue.

Quarante évêques s'étaient déclarés pour la cause du juste persécuté; les autres, plus nombreux, pressaient l'empereur de le bannir avant la fête de Pâques; car on craignait que, dans ce jour, il ne parût trop inviolable. La veille de la fête, Chrysostome reçut l'ordre de quitter son église; mais on ne pouvait lui enlever la confiance du peuple qui, désertant alors les églises, alla tenir l'assemblée chrétienne dans les bains publics bâtis par Constantin. La cour, aussi cruelle que faible, envoya des troupes de la garde gothique pour disperser la foule. Le sang coula près de l'autel. Enfin l'empereur prononça l'exil de Chrysostome. Il fut conduit d'abord à Nicée, et de là dans une petite ville d'Arménie, séjour affreux, entouré de peuplades barbares.

Du fond de son exil, il ne cessa d'être en intelligence avec les évêques qui avaient défendu sa cause et avec ceux qui se déclarèrent pour lui dans l'Occident. Il consolait ses amis de Constantinople; il écrivit à l'évêque de Rome pour se justifier auprès de lui, et en reçut une réponse affectueuse.

Cependant la cour d'Arcadius, qui persécutait les partisans de Chrysostome sous le nom de *Joannites*, s'offensa du pouvoir que cet illustre banni conservait dans l'Orient et des hommages que lui attiraient ses vertus et ses malheurs de tous les points de l'univers. On voulut le changer d'exil et le reléguer dans un lieu plus lointain, sur les bords du Pont-Euxin. La brutalité des soldats qui le conduisirent aggrava, ou peut-être ne fit qu'exécuter les ordres de la cour de Byzance. Forcé de faire de longues marches, tête nue, à l'ardeur du soleil, insulté par ses gardes, le vieillard, déjà consumé de veilles et d'austérités, n'acheva point ce pénible voyage : il expira près de Comane, bourg du Pont, le 14 septembre de l'an 407, à l'âge de soixante-trois ans, dans les sentiments de la plus touchante résignation et de la plus vive piété.

En 438, S. Proclus, son légitime successeur, fit transporter solennellement son corps à Constantinople. Ces

vénérables reliques furent depuis transférées à Rome, où elles reposent sous l'autel qui porte le nom de Saint-Jean Chrysostome, dans l'église du Vatican.

2. On peut regarder S. Jean Chrysostome comme le Cicéron de l'Eglise grecque. Son éloquence ressemble beaucoup à celle du prince des orateurs latins. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expressions, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnements, la même élévation dans les pensées. Tout porte l'empreinte, chez l'un et chez l'autre, de ce génie heureux né pour dompter l'esprit et toucher le cœur. Parmi les Pères grecs, on peut le mettre au même rang que Basile.

3. Basile, Chrysostome, quels noms! Cependant ils ne se copient pas; les grands génies ne doivent être semblables qu'à eux-mêmes. Chrysostome se distingue par la magnificence, Basile par une gravité imposante : dans l'un il y a plus de facilité, plus d'abondance; dans l'autre, plus de concision et de brièveté. Celui-ci est généralement serré et profond; il offre souvent des traits vifs et brillants comme l'éclair; celui-là développe toujours ses pensées dans de riches et harmonieuses périodes, et les images naissent en foule à mesure qu'il parle. L'archevêque de Constantinople serait sans défaut, s'il avait un peu de la précision qui caractérise l'archevêque de Césarée.

4. Tous les siècles ont rendu hommage au génie de Chrysostome; tous les écrivains se sont exercés à l'envi à célébrer sa gloire. On peut résumer tous ces éloges dans les paroles suivantes de M. Villemain :

Nul homme n'a mieux rempli ce ministère de la parole qu'avait suscité l'Évangile. Il est le plus beau génie de la société nouvelle entée sur l'ancien monde; il est par excellence le Grec devenu chrétien.

L'éloquence de Chrysostome a sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes images empruntées à la nature y reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante et toujours égale qui brille sur les campagnes de la Syrie. Toutefois en lisant son ouvrage, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen âge.

3. Le *traité du Sacerdoce*, ἱερωσύνη, en six livres, est un dialogue entre S. Jean Chrysostome et Basile, son ami. On le regarde comme le chef-d'œuvre de son auteur. Ceux-là doivent surtout le lire, auxquels leur vocation fait un devoir de connaître la sublimité, les dangers et les devoirs de l'état ecclésiastique :

Ἡ ἱερωσύνη τελεῖται μὲν ἐπὶ τῆς γῆς, τάξιν δὲ ἐπουρανίων ἔχει ταγμάτων· καὶ μάλα γε εἰκότως. Οὐ γὰρ ἄνθρωπος, οὐκ ἀρχάγγελος, οὐκ ἄλλη τις κτιστὴ δύναμις· ἀλλ' αὐτὸς ὁ Παράκλητος ταύτην διετάξατο τὴν ἀκολουθίαν, καὶ ἔτι μένοντας ἐν σαρκὶ τὴν τῶν ἀγγέλων ἔπεισε φαντάζεσθαι διακονίαν· διὸ χρὴ τὸν ἱερωμένον ὥσπερ ἐν αὐτοῖς ἑστῶτα τοῖς οὐρανοῖς μεταξὺ τῶν δυνάμεων ἐκείνων οὕτως εἶναι καθαρόν.

Il ne s'agit pas ici, dit saint Chrysostome (l. VI), du gouvernement d'un empire ou du commandement des soldats, mais d'une fonction qui demande une vertu angélique. L'ame d'un prêtre doit être plus pure que les rayons du soleil.

Dans le premier livre du sacerdoce, on trouve le discours que tint la mère de S. Chrysostome à son fils.

Elle n'eut pas, dit-il, pressenti plus tôt mon dessein qu'elle me conduisit dans sa chambre. Là, s'étant assise auprès du lit où elle m'avait mis au monde, elle commença à verser un torrent de larmes, auxquelles succédèrent ces paroles, plus attendrissantes encore que ses pleurs :

Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je jouisse long-temps de la vertu de votre père. Sa mort, qui suivit de près les douleurs que j'avais endurées pour vous mettre au monde, vous rendit orphelin et me laissa veuve, plus tôt qu'il n'eût été utile à l'un et à l'autre. J'ai souffert toutes les peines et toutes les incommodités du veuvage, et pour les comprendre il faut les avoir éprouvées soi-même. Il n'y a point de discours qui puisse représenter le trouble et l'orage où se voit une jeune femme qui ne vient que de sortir de la maison de son père, qui ne sait point les affaires, et qui, étant plongée dans l'affliction, doit prendre de nouveaux soins dont la faiblesse de son âge et celle de son sexe sont peu capables. Il faut qu'elle supplée la négligence de ses serviteurs et se garde de leur malice; qu'elle se défende des mauvais desseins de ses proches; qu'elle souffre constamment les injures des exacteurs, et l'insolence barbare qu'ils exercent dans la levée des impôts.

Quand un père, en mourant, laisse des enfants, si c'est une fille, je

sais que c'est beaucoup de peine et de soin pour une veuve : ce soin néanmoins est supportable, en ce qu'il n'est pas mêlé de crainte ni de dépense. Mais si c'est un fils, l'éducation en est bien plus difficile, et c'est un sujet continuel d'appréhensions et d'embarras, sans parler de ce qu'il coûte pour le faire bien instruire. Tous ces maux pourtant ne m'ont point portée à me remarier, à introduire un autre époux dans la maison de votre père. Je suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tempêtes, et me confiant surtout en la grâce de Dieu, je me suis résolue de souffrir tous ces troubles que le veuvage apporte avec soi.

Mais ma seule consolation dans ces misères, a été de vous voir sans cesse, et de contempler dans votre visage l'image vivante et le portrait fidèle du mari que j'ai perdu : consolation qui a commencé dès votre enfance, lorsque vous ne saviez encore que bégayer ces premières paroles que les pères et les mères recueillent avec tant de charme de la bouche de leurs enfants.

Vous n'avez pas non plus sujet de me dire que si j'ai soutenu avec courage les maux de ma condition présente, j'ai diminué le bien de votre père, pour me tirer de ces incommodités, comme il n'arrive que trop souvent à ceux qui ont le malheur de devenir orphelins; car je vous ai conservé tout ce qu'il vous a laissé, quoique je n'aie rien épargné de ce qui vous a été nécessaire pour votre éducation. J'ai pris ces dépenses sur mon bien, et sur ce que j'ai eu de mon père en mariage : ce que je ne vous dis point, mon fils, dans la vue de vous reprocher les obligations que vous m'avez. Pour tout cela, je ne vous demande qu'une grâce; ne me rendez pas veuve une seconde fois. Ne rouvrez une plaie qui commençait à se fermer. Attendez au moins le jour de ma mort. Peut-être n'est-il pas éloigné. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; mais à mon âge je n'ai plus que la mort à attendre. Quand vous m'aurez ensevelie dans le tombeau de votre père et que vous aurez réuni mes os à ses cendres, entreprenez alors d'aussi longs voyages et naviguez sur telle mer que vous voudrez, personne ne vous en empêchera. Mais pendant que je respire encore, supportez ma présence et ne vous ennuyez point de vivre avec moi. N'attirez pas sur vous l'indignation de Dieu, en causant une douleur si sensible à une mère qui ne l'a point méritée. Si je songeais à vous engager dans les soins du monde et que je voulusse vous obliger de prendre la conduite de mes affaires, qui sont les vôtres, n'ayez plus d'égard, j'y consens, ni aux lois de la nature, ni aux peines que j'ai essuyées pour vous élever, ni au respect que vous devez à une mère, ni à aucun autre motif pareil : fuyez-moi comme l'ennemie de votre repos, et comme une personne qui vous tend des piéges dangereux. Mais si je fais tout ce qui dépend de moi afin que vous puissiez vivre dans une parfaite tranquillité, que cette considération, pour le moins, vous retienne auprès de votre mère, si toutes les autres sont inutiles. Quelque grand nombre d'amis que vous ayez, nul ne vous laissera vivre avec autant de liberté que je le fais. Aussi n'y en a-t-il point

qui ait la même passion que moi pour votre avancement et pour votre bien.

Quel accent de douleur et de vérité! C'est la simplicité d'Homère, ou plutôt celle de la nature. La loi chrétienne qui semblait contredire les affections du cœur, leur rendait quelque chose de plus pur et de plus saint. Tout le secret du cœur d'une mère est dans cette prière si humble et si vive, pour que son fils ne la sacrifie pas, même à la religion.

S. Chrysostome ne put résister à un discours si touchant, et quelques sollicitations que Basile, son ami, continuât à lui faire, il ne put se résoudre à quitter une mère si pleine de tendresse pour lui et si digne d'être aimée.

6. Le traité de la Vie solitaire, intitulé *Contre les détracteurs de la vie religieuse,* se partage en trois livres.

Dans le premier livre, Chrysostome soutient l'innocence et la sainteté de la vie religieuse, et fait voir, par la corruption du monde, combien il est utile et même nécessaire de s'en séparer. Dans le second, il répond aux accusations des païens qui déclamaient contre ce genre de vie, et s'emportaient aux derniers outrages, lorsque leurs enfants les quittaient pour se retirer dans le désert. Enfin, dans le troisième, il réfute ceux d'entre les chrétiens qui se plaignaient, en de semblables occasions, de voir périr, par la retraite de leurs enfants, leur consolation particulière et toute l'espérance de leurs familles.

Il règne dans tout cet ouvrage une ferveur d'éloquence, un entraînement de style, égal au zèle du jeune Chrysostome. En voici un passage extrait du troisième livre :

D'où viennent les désordres qui nous affligent? de ceux qui vivent religieux observateurs des lois de la morale et de la sagesse chrétienne, ou de ceux dont l'unique affaire est de servir leur sensualité, de se donner sans cesse de nouvelles jouissances? Quels sont les vrais philosophes, ceux qui sont contents de ce qu'ils ont, ou ceux qui ne s'occupent qu'à posséder ce qu'ils n'ont pas? Ceux qui ne marchent qu'escortés d'un essaim de domestiques et de flatteurs, ou ceux à qui un seul serviteur suffit? Je ne parle pas encore de la plus haute perfection, je me renferme dans les limites de celle qui est accessible à tout le monde. A ceux-là, il leur faut des honneurs, des préséances, des hommages, n'importe à quel prix. Malheur à qui ne se lève pas à leur approche, à qui ne les salue pas le premier, à qui ne baisse pas la tête et ne rampe pas en leur présence; vous les voyez

ardents à vanter leur mérite, à se préférer à tous, se croyant en droit de tout faire et de tout dire; ils ne se logent que dans de somptueux édifices, ne s'asseoient qu'aux tables les plus délicatement servies, accumulent gains sur gains, richesses sur richesses, domaines sur domaines. Les autres, humbles, modestes, ne redoutent pas d'avoir des maîtres; ils se placent sans répugnance au dernier rang, et travaillent à courber sous le joug les passions dont ils redoutent la tyrannie; ils se résignent à ne posséder pas même un pouce de terre, et bien loin de s'adonner à des spéculations usuraires, ils n'ont des biens que pour en soulager ceux qui n'en ont pas. Ils fixent continuellement leurs regards sur la bassesse de notre nature périssable : bien différents de ces hommes qui ne veulent pas même la connaître, et qui, dans leur insolent orgueil, ont peine à se reconnaître pour n'être que des hommes. Voilà, voilà les hommes qui, comme des vents furieux, repoussent ceux qui, semblables à des fanaux protecteurs dressés au milieu d'une nuit obscure, indiquent aux voyageurs égarés sur une mer orageuse, les moyens de rentrer au port et d'échapper à la tempête; et voilà aussi les hommes auxquels il faut rapporter les causes des séditions et des guerres qui désolent le genre humain, des calamités diverses dont la justice du Ciel châtie les crimes de la terre.

Joignons à cet extrait un tableau de la vie solitaire :

Le tien et le mien, différence qui porte le trouble et la dissension en toutes choses dans le monde, est banni de cette heureuse région. Tout y est commun, table, logement, habits; et, ce qui vaut mieux encore, un seul et même esprit règne parmi tous. Ils ont tous les mêmes titres de noblesse, tous obéissent à la même loi; libres de la même liberté, possédant les mêmes richesses, seules dignes de ce nom; prétendant au même héritage de cette gloire céleste, qui seule mérite le nom de gloire. Les biens dont ils jouissent ne sont pas, comme ceux du monde, des biens imaginaires, ils sont la réalité même. Ils n'ont tous qu'un même plaisir, une même joie, un même désir, un même espoir. Toutes choses sont réglées entre eux par une même règle, pesées dans une même balance. Il y règne un souverain ordre, une parfaite modération, une convenance générale, un soin merveilleux de tout ce qui peut entretenir la concorde, un continuel sujet de joie que rien n'altère et n'assombrit.

7. On peut mettre à la suite de cet ouvrage le *Parallèle d'un monarque et d'un solitaire*. L'idée que Chrysostome s'était faite de la vie solitaire lui retraçait l'image de la plus sublime philosophie. En effet, cette abnégation absolue des autres et de soi-même élève l'ame au dessus de tous les liens terrestres pour ne l'assujettir qu'à Dieu seul; indépendance vraie que le monarque ne

connaît point au sein de ses grandeurs et de son opulence. Telle est l'idée fondamentale du Parallèle où Chrysostome établit que le solitaire est seul véritablement philosophe, et que les souverains avec tout le faste de leur puissance et de leurs richesses sont au dessous de cet homme qu'on estime si peu.

8. A la même époque appartiennent les deux *Exhortations* adressées à Théodore. Ce Théodore, après avoir embrassé la vie religieuse, l'avait quittée pour rentrer dans le monde. Les lettres de Chrysostome l'en arrachèrent et le rendirent à la solitude qu'il ne quitta que pour monter sur le siége épiscopal de Mopsueste. On y trouve des tableaux d'une effrayante énergie :

Remettre au lendemain! Mais êtes-vous sûr de ce lendemain? Ne voyez-vous pas tous les jours mourir en pleine santé, au sein des plaisirs, au milieu du tourbillon du monde et de ses vaines dissipations. Que sont devenus tels et tels qui naguère venaient étaler à tous les yeux la pompe insolente d'un équipage environné d'adulateurs, qui ne se faisaient voir qu'avec des habits magnifiques, parfumés d'essences, au milieu de courtisans? Qu'ont-ils fait de toute cette pompe, de toute cette magnificence? Les banquets splendides, les joies effrénées, les jouissances de la vie, qu'est-ce que tout cela est devenu? La mort a tout dévoré. Ce corps, dont on servait les besoins et les caprices avec tant d'empressement, qui ne marchait jamais qu'avec une nombreuse escorte, où est-il allé? Cherchez-le au fond de son sépulcre. Là, cendre et poussière, vers acharnés à leur proie, lambeaux dégoûtants, cachot infect, solitude affreuse. Arrêtez-vous à ce spectacle et gémissez. Et plût au ciel que cette honteuse dégradation se terminât à la poussière du tombeau! Mais de l'aspect de ce sépulcre et de ces vers passez à la méditation de cet autre ver qui ne meurt point, de ces feux qui ne s'éteindront jamais, de cette éternité si terrible pour le crime, tandis qu'elle est si consolante pour l'innocence, etc.

9. Les deux traités de la *Componction du cœur* furent aussi composés vers ce temps, à la demande de deux solitaires, Démétrius et Stéléchius. Ils remplissent si bien leur objet, en excitant à la contrition du cœur par la confiance en la grandeur infinie de la divine miséricorde, qu'on en appela le pathétique et sage auteur : *La langue de la miséricorde et l'œil de la pénitence.* En voici quelques passages :

Les commandements, dit-on, sont difficiles. Mais la vertu s'acquiert-elle sans combats ? a-t-on droit à la couronne sans l'avoir méritée par des épreuves ? Le service du prince ou du monde n'engage-t-il pas à des sacrifices qui ne coûtent point à celui qui veut parvenir ? N'y a-t-il que la loi de Jésus-Christ qui ne doive point avoir ses difficultés? On vous propose la conquête du royaume du Ciel; et vous venez me demander s'il en coûte pour l'obtenir!... Hommes sans courage! vous parlez de gagner le Ciel et vous pensez à vous reposer sur la terre! Quand votre cœur est épris d'un objet humain, vous lui donnez toutes vos affections et toutes vos pensées ; absent, vous ne voyez que lui; point de charme comparable à celui de jouir de sa présence, ou d'en être occupé quand on en est séparé, et nous, dont le cœur devrait être embrasé d'une flamme divine, tièdes et indifférents dans notre amour, nous le partageons à des attachements terrestres, propres non seulement à l'amortir, mais à l'éteindre. (*A Démétrius.*)

C'est la solitude du cœur qu'il faut chercher plutôt que celle du désert; elle peut exister au millieu des villes et des affaires. David, engagé dans les embarras d'une vaste administration, savait se faire, au sein de ses palais, une retraite où son cœur s'abandonnait à la ferveur de la componction; c'était là qu'il répandait nuit et jour ses pleurs en abondance; là, tout roi qu'il était, il s'humiliait, il s'anéantissait en présence du Seigneur; c'était même parce qu'il était roi qu'il en avait le plus besoin. La condition des rois les expose à mille dangers : c'est le luxe des festins qui les jette dans la mollesse, c'est l'orgueil du pouvoir qui leur donne une sorte de dureté, c'est l'amour de la gloire qui leur enfle le cœur, la facilité de se procurer les jouissances de la vie qui les corrompt, et avec cela les inquiétudes inséparables du trône qui percent à travers cette opulence pour porter le trouble dans leurs ames. Comment la componction peut-elle s'y faire jour au milieu de tant d'obstacles qui la repoussent?... David cependant a fait, sur le trône, un généreux divorce avec tout ce qui l'entoure; son palais est pour lui une prison ; sa pourpre, un poids incommode ; le vêtement qu'il préfère, c'est la cendre dont il se couvre, et son cœur pénitent échappe au tumulte de sa cour pour se réfugier dans la retraite. Voilà les effets de la componction, et voici son langage : « Comme le cerf al-« téré s'élance vers les sources d'eau vive, ainsi, ô mon Dieu, mon « ame soupire vers vous. Mon ame est devant vous comme une terre « desséchée qui appelle les rosées du ciel. » (*A Stéléchius.*)

10. A la suite de ces deux ouvrages vient dans l'ordre chronologique le *traité de la Providence,* en trois livres, adressé au jeune moine Stagire. Chrysostome, s'y élevant aux plus hautes considérations, lui découvre dans les afflictions des ames pieuses de tous les temps, le témoignage d'une prédilection particulière du Seigneur à leur égard. Chrysostome y parle tour à tour d'Adam, de

Caïn et d'Abel, des hommes au temps du déluge, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, de Josué, d'Héli, de Samuel, de David et des prophètes, enfin de S. Paul. En voici un passage :

C'est un effet de la sagesse et de la providence de Dieu, de nous cacher les causes de la plupart des événements que nous voyons. Si nous en connaissions toujours le dessein et les ressorts, notre obéissance serait sans mérite, notre foi sans épreuves ; au lieu qu'en nous soumettant, avec une affection toute filiale, à chacun de ses décrets, alors même qu'ils nous laissent dans la plus profonde obscurité, notre résignation devient pour nous une source de bienfaits. Ce dont nous devons être intimement persuadés, c'est que Dieu ne veut que notre bien, dans tout ce qu'il a fait à notre égard ; quant au mode, ne nous en embarrassons point, et ne témoignons nul chagrin de n'en rien savoir. Il ne nous est ni possible ni utile de le connaître, et parce que nous sommes mortels, et parce que cette connaissance nous précipiterait dans l'orgueil. Il nous arrive souvent de tenir, à l'égard de nos enfants, une conduite, en apparence, contraire à leurs intérêts, bien qu'elle n'ait point d'autres vues ; et ils ne pensent pas même à nous en demander la raison, pas plus que nous à les prévenir de nos motifs. Tout ce que nous leur recommandons, c'est qu'ils doivent obéir à leurs parents, quels que soient les ordres qu'ils en reçoivent, sans pousser plus loin leur curiosité. Si telle est notre déférence envers nos parents qui ne sont point d'une autre nature que nous, quelle inconséquence n'est-ce pas d'oser interroger Dieu, et de murmurer de l'ignorance où il nous laisse de ses secrets, lui si fort élevé au dessus de la nature de l'homme ! N'est-ce pas là même une impiété réelle, et contre laquelle saint Paul a bien raison de réclamer, quand il dit : *O hommes, qui êtes-vous pour contester avec Dieu? Le vase de terre dit-il à celui qui l'a fait: Pourquoi m'avez-vous fait de la sorte ?* Je n'opposais, moi, que l'exemple des enfants dans leurs rapports avec leurs pères. L'Apôtre va plus loin : cette terre façonnée par la main du potier, se prête à toutes les formes qu'on veut lui imprimer, et c'est là l'image fidèle des dispositions où nous devons être, par rapport à la domination souveraine que Dieu a sur nous.

11. Tels sont les principaux ouvrages de S. Chrysostome, avant sa promotion au sacerdoce. Devenu prêtre avec la mission de prêcher, il débuta dans cette carrière par un morceau d'éclat, le *Discours sur son ordination*. Chrysostome y exprime sa surprise et son effroi, en se comparant avec les fonctions nouvelles qui viennent de lui être imposées, et se recommande à la bienveillante charité de son peuple, dans les termes d'une modestie

dont on voit bien que le principe était dans son cœur et dans la longue méditation qu'il avait faite déjà des devoirs du sacerdoce.

12. L'usage était alors de ne parler au peuple que pour lui commenter l'Evangile ou quelque autre partie de l'Ecriture. Chrysostome voulut s'y conformer, et c'est ainsi qu'il expliqua tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament; une partie de ce beau travail ne nous est point parvenue.

La manière de S. Chrysostome n'est pas moins habilement conçue qu'heureusement exécutée. Il commence par expliquer verset par verset, en expose le sens littéral ou historique pour en tirer des inductions morales ou spirituelles, et faire tourner l'instruction de l'esprit au profit de l'ame. Chez lui, pas un mot qui ne soit un élan de son cœur; pas une pensée qui ne soit un conseil utile, un reproche ou un encouragement. Fortement pénétré lui-même, il pénètre sans peine les autres; les mouvements s'y succèdent, non brusques et précipités, mais conduits et ménagés par degrés; de sorte qu'ils forment cette véhémence du discours sage et raisonnable à laquelle il est impossible de résister. Aussi, toujours maître de son sujet, il n'outre rien; animé sans emportement, sévère sans dureté, doux, infiniment simple sans négligence, pompeux et magnifique sans ostentation; presque toujours ses raisonnements sont éclairés par des comparaisons et des exemples qui les appuient, qui les rendent plus concluants et plus populaires. Il abonde tellement en pensées ingénieuses, en tableaux sublimes, dit Maury, qu'on trouve à chaque page, dans ses sermons, de beaux traits, des mouvements dramatiques, que les chaires chrétiennes peuvent reproduire avec éclat.

L'explication du texte est toujours terminée par une instruction morale, qui se rattache au commentaire par un lien immédiat, ou par des transitions naturelles.

S'il survenait des événements intéressants pour l'ordre public, ou la rencontre d'une fête de martyr, Chry-

sostome interrompait ses explications de l'Ecriture, et son instruction prenait alors un essor plus élevé, comme il paraît à la sédition d'Antioche.

15. La sédition d'Antioche donna lieu à vingt ou vingt-deux homélies.

On lisait alors dans l'église l'Epître de S. Paul. Avant de faire porter son instruction sur le commentaire, l'orateur rappelle l'événement dont tous les esprits étaient si profondément occupés. Il déplore la triste situation de sa patrie ; il essaie de relever le courage de ses concitoyens, mêlant le reproche à l'exhortation, et finit par l'explication des paroles de l'Apôtre dont on venait de faire lecture. Telle est la matière de la deuxième homélie sur les statues [1] :

Τί εἴπω καὶ τί λαλήσω; δακρύων ὁ παρὼν καιρὸς, οὐχὶ ῥημάτων· θρήνων, οὐχὶ λόγων· εὐχῆς, οὐ δημηγορίας· τοιοῦτον τῶν τετολμημένων τὸ μέγεθος, οὕτως ἀνίατον τὸ ἕλκος, οὕτω μέγα τὸ τραῦμα, καὶ πάσης ἰατρείας μεῖζον, καὶ τῆς ἄνωθεν δεόμενον βοηθείας. Οὕτω μὲν ὁ Ἰὼβ ἅπαντα ἀποβαλὼν, ἐπὶ τῆς κοπρίας ἐκάθητο· καὶ ἀκούσαντες οἱ φίλοι παρεγένοντο, καὶ ἰδόντες αὐτὸν πόῤῥωθεν, τὰ ἱμάτια διέῤῥηξαν, καὶ σποδὸν κατεπάσαντο, καὶ μέγα ἀνῴμωξαν. Νῦν τοῦτο τὰς πόλεις ἁπάσας τὰς κύκλῳ ποιῆσαι ἐχρῆν, καὶ πρὸς τὴν πόλιν τὴν ἡμετέραν ἐλθεῖν, καὶ θρηνῆσαι τὰ γεγεννημένα μετὰ συμπαθείας ἁπάσης. Ἐκεῖνος ἐπὶ τῆς κοπρίας ἐκάθητο τότε, αὕτη ἐν μεγάλῃ παγίδι κάθηται νῦν. Καθάπερ γὰρ τότε ὁ διάβολος εἰς τὰ ποίμνια καὶ τὰ βουκόλια, καὶ πᾶσαν ὠρχήσατο τοῦ δικαίου τὴν οὐσίαν· οὕτω νῦν εἰς τὴν πόλιν ἅπασαν ἐβάκχευσεν. Ἀλλ' ὁ Θεὸς καὶ τότε καὶ νῦν συνεχώρησε· τότε μὲν, ἵνα τὸν δίκαιον λαμπρότερον ποιήσῃ τῷ μεγέθει τῶν πειρασμῶν· νῦν δὲ, ἵνα ἡμᾶς σωφρονεστέρους ἐργάσηται τῇ τῆς θλίψεως ταύτης ὑπερβολῇ. Δότε μοι θρηνῆσαι τὰ παρόντα. Ἐσιγήσαμεν ἡμέρας ἑπτὰ, καθάπερ οἱ φίλοι τοῦ Ἰώβ· δότε μοι στόμα διᾶραι σήμερον, καὶ τὴν κοινὴν ταύτην ὀδύρασθαι συμφοράν.

Τίς ἡμῖν ἐβάσκηνεν, ἀγαπητοί; τίς ἡμῖν ἐφθόνησε; πόθεν ἡ τοσαύτη γέγονε μεταβολή; οὐδὲν τῆς πόλεως τῆς ἡμετέρας σεμνότερον ἦν· οὐδὲν γέγονεν ἐλεεινότερον νῦν. Δῆμος εὔτακτος οὕτω καὶ ἥμερος, καὶ καθάπερ

[1] La première homélie sur les statues n'est rangée dans cette catégorie que parce qu'elle fut prononcée une semaine avant l'événement. Elle avait pour sujet et pour texte ces paroles de saint Paul, dans son épître à Timothée : *Usez d'un peu de vin à cause de la faiblesse de votre estomac et de vos infirmités habituelles.*

ἵππος χειροήθης καὶ τιθασσὸς, ἀεὶ ταῖς τῶν ἀρχόντων εἴκων χερσὶν, ἐξαίφνης τοσοῦτον ἡμῖν ἀπεσκίρτησε νῦν, ὡς τοσαῦτα ἐργάσασθαι κακὰ, ἃ μηδὲ εἰπεῖν θέμις. Ὀδύρομαι καὶ θρηνῶ νῦν, οὐ διὰ τὸ μέγεθος τῆς προσδοκωμένης ἀπειλῆς, ἀλλὰ διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς γεγεννημένης μανίας.

Quelles paroles, quels discours attendez-vous de moi, mes fréres? Ce sont des pleurs qu'il nous faut aujourd'hui, non des paroles : des lamentations, non des discours : des supplications bien plutôt que des harangues. Nous nous sommes rendus tellement coupables, la plaie que nous nous sommes faite est si profonde, la blessure s'est étendue si loin qu'elle éloigne tout espoir de guérison, et ne nous laisse de ressource que dans la protection du Ciel... Qui donc, ô mes bien-aimés, a porté envie au bonheur dont nous jouissions? Quelles causes ont opéré un aussi funeste changement? Cette ville offrait naguère tout ce qu'il y avait au monde de plus majestueux; aujourd'hui, l'unique sentiment qu'elle inspire, c'est la pitié. Ce peuple, si distingué par sa douceur et son humanité, ce peuple, dont tous les mouvements suivaient sans efforts l'impression des mains qui le gouvernaient, tout-à-coup a rompu le frein; et méconnaissant ses maîtres, il s'est abandonné à d'inexprimables emportements Je pleure, oui je pleure; mais ce qui fait couler mes larmes, ce n'est pas la trop juste sévérité des châtiments qui nous attendent, mais l'inconcevable énormité de l'offense que nous avons commise.

Après avoir peint longuement la consternation qui régnait dans Antioche, exorde approprié si parfaitement aux dispositions de l'auditoire, l'orateur revient sur le sujet du blasphème qu'il avait traité dans l'homélie précédente. Ce crime excitait si vivement son zèle religieux, qu'il en parle dans presque tous ses discours et avec une force toujours nouvelle :

Ταῦτα προὔλεγον, ταῦτα ἐξέβη νῦν, καὶ τῆς ῥαθυμίας ἐκείνης τίνομεν δίκας. Τὸν Θεὸν ὑβριζόμενον περιεῖδες· ἰδοὺ συνεχώρησεν ὑβρισθῆναι βασιλέα, καὶ τὸν περὶ τῶν ἐσχάτων ἐπικρεμασθῆναι πᾶσι κίνδυνον, ἵνα ἐν τῷ φόβῳ τούτῳ τῆς ῥαθυμίας ἐκείνης δῶμεν δίκην. Ἆρα μὴ μάτην, μηδὲ εἰκῆ ταῦτα προὔλεγον, καὶ συνεχῶς ἠνώχλουν τῇ ὑμετέρᾳ ἀγάπῃ; Ἀλλ' ὅμως οὐδὲν γέγονε πλέον· ἀλλὰ γενέσθω νῦν, καὶ ἀπὸ τῆς παρούσης σωφρονισθέντες συμφορᾶς, ἐπισχῶμεν τὴν ἄτακτον ἐκείνων μανίαν. Ἐμφράζωμεν αὐτῶν τὰ στόματα, καθάπερ πηγὰς θανατηφόρους ἀποκλείσωμεν, καὶ πρὸς τὸ ἐναντίον μεταβάλωμεν, καὶ πάντως στήσεται τὰ κατειληφότα τὴν πόλιν κακά.

Je vous l'avais bien dit que Dieu se vengerait par quelque coup

éclatant, de votre indifférence pour la gloire de son nom. Vous avez souffert dans vos murs les blasphémateurs et les impies; vous avez permis que la majesté de Dieu fût violée au milieu de vous : il a permis que la majesté du prince y fût aussi violée, afin que le prince irrité le vengeât en se vengeant lui-même, et punît par un même coup votre lâcheté et votre insolence. Avais-je donc tort de vous faire des prédictions? N'étais-je pas trop fondé à vous exprimer mes tristes pressentiments? Et cependant on n'a rien fait. Eh bien! que l'on agisse mieux à l'avenir; que du moins nos calamités présentes nous servent de leçons pour réprimer l'insolente témérité de l'impie. Fermons-lui la bouche, il ne s'en exhale que des vapeurs pestilentielles; prenons des mesures toutes contraires, et nous verrons disparaître les maux qui sont venus fondre sur notre ville.

Ici l'orateur est interrompu par les applaudissements de la foule; puis il reprend:

Οὐκ ἔστι θέατρον ἡ ἐκκλησία, ἵνα πρὸς τέρψιν ἀκούωμεν. Ὠφεληθέντας ἐντεῦθεν ἀπιέναι χρὴ, κερδάναντάς τι πλέον καὶ μέγα, οὕτως ἀναχωρεῖν δεῖ· ἐπεὶ μάτην καὶ εἰκῆ παραγινώμεθα, εἰ πρὸς καιρὸν ψυχαγωγηθέντες οὕτως ἀναχωροίημεν, ἔρημοι καὶ κενοὶ τῆς ἀπὸ τῶν λεγομένων ὠφελείας γενόμενοι. Τί μοι τῶν κρότων ὄφελος τούτων; τί δὲ τῶν ἐπαίνων καὶ τῶν θορύβων; ἔπαινος ἐμὸς τὸ διὰ τῶν ἔργων ὑμᾶς ἐπιδεῖξαι τὰ λεγόμενα ἅπαντα. Τότε ἐγὼ ζηλωτὸς καὶ μακάριος, οὐχ ὅταν ἀποδέχησθε, ἀλλ' ὅταν ποιῆτε μετὰ προθυμίας ἁπάσης, ἅπερ ἂν ἀκούσητε παρ' ἡμῶν. Ἕκαστος τὸν πλησίον διορθούσθω. Οἰκοδομεῖτε γὰρ εἷς τὸν ἕνα, φησίν. Εἰ γὰρ μὴ τοῦτο ποιῶμεν, ἡ παρ' ἑκάστου γινομένη πλημμέλεια κοινήν τινα καὶ ἀφόρητον οἴσει τὴν βλάβην τῇ πόλει. Ἰδοὺ μηδὲν συνειδότες τοῖς γεγεννημένοις.

L'église n'est pas un théâtre où l'on vienne écouter pour le seul amusement. Que je remporte de ce temple l'assurance que mes efforts seront secondés par les vôtres, voilà ce que je veux. C'est là quelque chose de plus désirable, de plus précieux que tous vos applaudissements. Ce serait en pure perte que vous m'auriez flatté par quelques suffrages passagers, si je vous quittais sans autre fruit, et que vous n'eussiez recueilli de mes paroles aucun avantage réel. Quel avantage me revient-il, à moi, de ces bruyantes acclamations et de ces louanges tumultueuses? La seule louange à quoi j'aspire, c'est que vos œuvres fassent reconnaître la vérité de ce que je vous prêche..... Que chacun s'applique à faire rentrer son prochain dans la droite voie. Autrement, les infidélités de tel en particulier verseront sur la communauté tout entière un déluge de maux. Nous en avons la preuve dans ce qui se passe sous nos yeux.

De cette admirable transition, l'orateur passe à ces

paroles de S. Paul : *Dites aux riches de ce siècle de ne point s'enorgueillir*, texte dont le développement devait être, suivant l'usage de ces temps anciens, l'objet principal du discours. On pensera sans doute que les digressions qui précèdent sont peu conformes aux règles modernes sur l'unité du sujet. Mais ces règles sont-elles inviolables, et qui blâmerait S. Chrysostome de les avoir enfreintes?

14. L'homélie suivante a pour objet, dans son début, le départ de l'évêque S. Flavien pour Constantinople, et dans le corps du discours, le jeûne, la médisance et les blasphèmes :

En arrêtant mes regards sur cette chaire qui ne retentit plus de la voix de son évêque [1], je me sens pénétré d'un double sentiment de joie et de douleur : de douleur, à cause de l'absence de notre père; de joie, à cause du motif de son absence, déterminée par l'intérêt de notre salut, et l'espérance d'arracher ce grand peuple à la colère du prince... Espérons donc, mes bien-aimés; mais prions, supplions, conjurons, humilions-nous en présence du Seigneur : joignons le jeûne à la prière. Le jeûne sera pour nous encore un puissant intercesseur.

15. Toutes les autres homélies présentent le même art, je me trompe, la même éloquence. Tout l'art est ici dans le cœur, et c'est ce qui donne tant de puissance à la parole de S. Chrysostome. Il serait trop long d'analyser chacun de ses discours; nous nous contenterons d'indiquer le sujet de 15 d'entre eux pour nous arrêter plus long-temps sur le dernier.

4e Homélie. — Utilité des afflictions.

5e Hom. — Crainte de la mort; tristesse légitime ; contre les blasphèmes et les jurements.

6e Hom. — De l'autorité civile et de l'autorité spirituelle; utilité de l'une et de l'autre pour la répression des coupables.

7e Hom. — Sur ces paroles de la Genèse : *Adam, où es-tu?* Bonté de Dieu dans la punition des pécheurs; contre les serments.

8e Hom. — Sur ces paroles de la Genèse : *Adam se cacha;* craintes et faiblesses du pécheur; force et confiance du juste.

[1] Quoique Flavien eût choisi spécialement Chrysostome, alors simple prêtre, pour son prédicateur, il ne se dispensait pas pour cela de prêcher lui-même.

10e Hom. — Sur la providence de Dieu.

11e Hom. — Puissance de Dieu dans la formation de l'homme.

12e Hom. — Sur la providence de Dieu ; leçons utiles que les hommes peuvent tirer des animaux.

13e Hom. — Tableau du jugement et des supplices qu'ont subis les auteurs de la sédition.

15e Hom. — Contre les blasphèmes et les serments.

16e Hom. — Sur ces paroles de saint Paul : *Paul chargé de chaînes pour J.-C.* ; avantages des tribulations ; fruit des bonnes œuvres.

17e Hom. — Situation d'Antioche ; de la véritable grandeur.

18e Hom. — Dangers des prospérités.

19e Hom. — Concours des habitants d'Antioche près des tombeaux des martyrs.

20e Hom. — Pardon des injures ; amour des ennemis.

16. L'homélie vingt-unième a pour objet la narration du voyage de S. Flavien à la cour de Théodose, son discours à l'empereur et son retour.

Quand il fut arrivé dans le palais, et qu'il fut en présence du prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arrêta de loin, baissant les yeux, versant des larmes, se couvrant le visage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voilà un exorde plein d'art, et un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il aurait pu employer. Aussi S. Chrysostome remarque-t-il que, par cet extérieur lugubre et pathétique, son dessein était de préparer une entrée à son discours, et de s'insinuer peu à peu dans le cœur du prince, pour y faire succéder, aux sentiments de colère et de vengeance dont il était plein, ceux de douceur et de compassion dont sa cause avait besoin.

L'empereur le voyant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avait lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point :

Quoi ! vous venez me demander grâce pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, et qui méritent les derniers supplices ?

Mais, prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénombrement de tous les bienfaits dont il avait comblé la ville d'Antioche ; et à chacun de ces bienfaits, il ajoutait :

Est-ce donc là la reconnaissance que j'en devais attendre? Quel sujet de plainte ses citoyens avaient-ils contre moi? Quel mal leur avais-je fait? Mais pourquoi porter leur insolence jusque sur les morts? En avaient-ils reçu quelque injure? Quelle tendresse n'avais-je pas témoignée pour leur ville? Ne sait-on pas que je l'aimais plus que ma patrie même, et que c'était pour moi la joie la plus douce de penser que bientôt je serais en état d'y faire un voyage?

Pour lors, le saint évêque ne pouvant soutenir plus long-temps de si tendres reproches :

Il est vrai, dit-il en poussant de profonds soupirs, la bonté dont vous nous avez honorés, seigneur, ne pouvait aller plus loin; et c'est ce qui augmente notre crime et notre douleur. De quelque manière que vous nous traitiez, vous ne pouvez nous punir comme nous le méritons. Hélas! l'état où nous sommes est déjà pour nous une cruelle punition. Quoi! toute la terre saura notre ingratitude!

Si les Barbares avaient renversé notre ville, elle ne serait point sans ressource et sans espérance, tant qu'elle vous aurait pour protecteur. Mais à qui maintenant aura-t-elle recours, depuis qu'elle s'est rendue indigne de votre protection?

L'envie du démon, jaloux de son bonheur, l'a précipitée dans cet abîme de maux dont vous seul la pouvez tirer. J'ose le dire, seigneur : c'est votre affection même qui nous les a attirés, en excitant contre nous la jalousie de cet esprit malin. Mais, à l'exemple de Dieu, vous pouvez tirer un bien infini du mal qu'il a prétendu nous faire.

Votre clémence dans cette occasion vous fera plus d'honneur que vos victoires les plus éclatantes. On a renversé vos statues. Si vous nous pardonnez ce crime, on vous en élèvera d'autres, non de marbre ou d'airain que le temps fait périr, mais qui subsisteront éternellement dans le cœur de tous ceux qui entendront parler de cette action.

Il lui propose ensuite l'exemple de Constantin, qui, étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avaient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, et leur répondit en souriant qu'il ne se sentait point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence, et le fait souvenir d'une de ses lois, dans laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons, et qu'on fît grâce aux criminels, dans le temps de la solennité de Pâques, il avait ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pusse de même ouvrir les tombeaux, et rendre la vie aux morts!* Ce temps est venu, seigneur; vous le pouvez maintenant, etc.

Il intéresse l'honneur de la religion dans cette affaire :

Tous les Juifs et les païens, lui dit-il, ont les yeux ouverts sur vous, et attendent l'arrêt que vous allez prononcer. S'il nous est favorable, pleins d'admiration, ils s'écrieront : Certes, il faut que le Dieu des chrétiens soit bien puissant. Il met un frein à la colère de ceux qui ne reconnaissent point de maître sur la terre, et des hommes il sait en faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvait lui faire sur les suites fâcheuses qu'il y avait à craindre si ce crime demeurait impuni, et avoir montré que Théodose, par un exemple si rare de clémence, pouvait édifier toute la terre et instruire tous les siècles à venir, il continue ainsi :

Il vous sera infiniment glorieux, seigneur, d'avoir accordé ce pardon à la prière d'un ministre de Dieu ; et l'on verra bien que, sans faire attention à l'indignité de l'ambassadeur, vous n'aurez respecté en lui que la puissance du maître de la part de qui il vient.

Car ce n'est pas seulement au nom des habitants d'Antioche que je parais ici : j'y viens de la part du souverain maître des hommes et des anges, vous déclarer que si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, le Père céleste vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous, grand prince, de ce jour terrible où vous paraîtrez devant le Roi des rois pour y rendre compte de vos actions. Vous allez vous-même prononcer votre jugement. Les autres ambassadeurs ont coutume d'étaler, devant les princes vers qui on les envoie, des présents magnifiques. Pour moi, je ne présente à votre majesté que le saint livre des Évangiles ; et j'ose vous exhorter à imiter votre maître, qui, tous les jours, ne cesse de faire du bien à ceux qui l'outragent.

Enfin, il conclut tout son discours en assurant le prince que s'il refuse à cette ville infortunée la grâce qu'elle lui lui demande, il n'y rentrera jamais, et ne considérera plus comme sa patrie une ville que le prince le plus doux qui soit sur la terre regarde avec indignation, et à qui il n'aura pu se résoudre de pardonner.

Théodose ne put résister à la force de ce discours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, et, dissimulant autant qu'il pouvait son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche :

Si Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifiaient, dois-je faire difficulté de pardonner à mes

sujets qui m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel comme eux, et serviteur du même maître ?

Alors Flavien se prosterna, et lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritait par l'action qu'il venait de faire. Et comme ce prélat témoignait quelque envie de passer la fête de Pâques à Constantinople :

Allez, mon père, lui dit Théodose en l'embrassant, et ne différez pas d'un moment la consolation que votre peuple recevra par votre retour, et par les assurances que vous lui donnerez de la grâce que je lui accorde. Je sais qu'il est encore dans la douleur et dans la crainte. Partez, et portez-lui, pour la fête de Pâques, l'abolition de son crime. Priez Dieu qu'il bénisse mes armes, et soyez assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même consoler la ville d'Antioche.

Le saint prélat partit sur-le-champ, et pour avancer la joie de ses citoyens, il dépêcha un courrier plus prompt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude et de l'alarme où elle était.

17. Chrysostome, après avoir obtenu la gloire de sauver ses compatriotes, obtint celle de réformer leurs mœurs. Tant qu'il resta dans Antioche, on le vit prêcher à son peuple tous les dimanches, sans compter plusieurs jours de chaque semaine du Carême, les fêtes des Martyrs, et diverses occasions extraordinaires. C'est à son séjour dans cette ville que se rapportent ses homélies sur la *Genèse*, sur les *Psaumes*, sur *Isaïe*, sur *Jérémie*, sur les *évangiles de S. Jean et de S. Matthieu*, sur les *épîtres de S. Paul aux Romains, aux Corinthiens, aux Hébreux, à Timothée*, sur les *actes des Apôtres*, sur le *tremblement de terre d'Antioche*, de même qu'un grand nombre d'autres sermons ou traités sur les principaux points du dogme et de la morale chrétienne, tels que ses *discours contre les Anoméens*, ou plutôt les Eunomiens, déjà combattus par S. Basile et S. Grégoire de Nysse (p. 255, 257).

18. Outre ces ouvrages, il nous reste encore de saint Chrysostome :

1° Des *Panégyriques* de divers saints où l'on trouve, malgré l'uniformité du sujet, beaucoup de traits d'une vive et féconde éloquence.

2° Des *Traités* sur divers points de discipline ou de morale chré-

tienne. On compte parmi les meilleurs ceux qui sont *contre les Gentils*, ses *Avis aux veuves*.

3° Si c'est principalement dans les correspondances familières que l'homme se montre tout entier, les *Lettres* de saint Jean Chrysostome ajouteront encore à la haute idée que fait concevoir de lui la lecture de ses autres ouvrages. On lira surtout avec un vif intérêt celles qu'il écrivit du lieu de son exil.

19. Le zèle de Chrysostome ne se ralentit pas à Constantinople, et son éloquence répondit toujours dignement à son zèle. La disgrâce d'Eutrope fournit à son génie l'occasion de se montrer avec un nouvel éclat.

Eutrope, favori tout-puissant de l'empereur Arcadius, gouvernait absolument l'esprit de son maître. Ce prince, aussi faible à soutenir ses ministres qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de S. Jean Chrysostome, qu'il avait souvent maltraité, et dans l'asile sacré des autels qu'il s'était efforcé d'abolir par diverses lois, et où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'église pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la faiblesse des hommes et du néant des grandeurs humaines. Le saint évêque parla sur ce sujet d'une manière si vive et si touchante qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avait pour Eutrope en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de S. Chrysostome était de parler aux grands et aux puissants, même dans le temps de leur plus grande prospérité, avec une force et une liberté vraiment épiscopales :

Ἀεὶ μὲν, μάλιστα δὲ νῦν, εὔκαιρον εἰπεῖν· « Ματαιότης ματαιοτήτων ! τὰ πάντα ματαιότης. » Ποῦ νῦν ἡ λαμπρὰ τῆς ὑπατείας περιβολή ; ποῦ δὲ αἱ φαιδραὶ λαμπάδες ; ποῦ δὲ οἱ κρότοι καὶ οἱ χοροὶ, καὶ αἱ θαλίαι, καὶ αἱ πανηγύρεις ; ποῦ οἱ στέφανοι καὶ τὰ παραπετάσματα ; ποῦ ὁ τῆς πόλεως θόρυβος, καὶ αἱ ἐν ἱπποδρομίαις εὐφημίαι, καὶ τῶν θεατῶν αἱ κολακεῖαι ; Πάντα ἐκεῖνα οἴχεται· καὶ ἄνεμος πνεύσας ἀθρόον τὰ μὲν φύλλα κατέβαλε, γυμνὸν δὲ ἡμῖν τὸ δένδρον ἔδειξε, καὶ ἀπὸ τῆς ῥίζης αὐτῆς σα-

λευόμενον λοιπόν. Τοιαύτη γὰρ τοῦ πνεύματος γέγονε προσβολὴ, ὡς καὶ πρόῤῥιζον ἀπειλεῖν ἀνασπᾶν, καὶ αὐτὰ διασαλεῦσαι τοῦ δένδρου τὰ νεῦρα. Ποῦ νῦν οἱ πεπλασμένοι φίλοι; ποῦ τὰ συμπόσια καὶ τὰ δεῖπνα; ποῦ ὁ τῶν παρασίτων ἑσμὸς, καὶ ὁ δι' ὅλης ἡμέρας ἐγχεόμενος ἄκρατος, καὶ αἱ ποικίλαι τῶν μαγείρων τέχναι, καὶ οἱ τῆς δυναστείας θεραπευταὶ, οἱ πάντα πρὸς χάριν ποιοῦντες καὶ λέγοντες; Νὺξ ἦν πάντα ἐκεῖνα καὶ ὄναρ, καὶ ἡμέρας γενομένης ἠφανίσθη· ἄνθη ἦν ἐαρινὰ, καὶ παρελθόντος τοῦ ἔαρος ἅπαντα κατεμαράνθη· σκιὰ ἦν, καὶ παρέδραμε· καπνὸς ἦν, καὶ διελύθη· πομφόλυγες ἦσαν, καὶ διεῤῥάγησαν· ἀράχνη ἦν καὶ διεσπάσθη. Διὸ ταύτην τὴν πνευματικὴν ῥῆσιν ἐπᾴδωμεν συνεχῶς ἐπιλέγοντες· « Ματαιότης ματαιοτήτων! τὰ πάντα ματαιότης. » Ταύτην γὰρ τὴν ῥῆσιν καὶ ἐν τοίχοις, καὶ ἐν ἱματίοις, καὶ ἐν ἀγορᾷ, καὶ ἐν οἰκίᾳ, καὶ ἐν ὁδοῖς, καὶ ἐν θύραις, καὶ ἐν εἰσόδοις, καὶ πρὸ πάντων ἐν τῷ ἑκάστου συνειδότι συνεχῶς ἐγγράφθαι δεῖ, καὶ διαπαντὸς αὐτὴν μελετᾶν. Ἐπειδὴ ἡ τῶν πραγμάτων ἀπάτη, καὶ τὰ προσωπεῖα, καὶ ἡ ὑπόκρισις, ἀλήθεια παρὰ τοῖς πολλοῖς εἶναι δοκεῖ, ταύτην καθ' ἑκάστην ἡμέραν καὶ ἐν δείπνῳ, καὶ ἐν ἀρίστῳ, καὶ ἐν συλλόγοις ἐπιλέγειν ἕκαστον τῷ πλησίον ἐχρῆν, καὶ παρὰ τοῦ πλησίον ἀκούειν, ὅτι· « Ματαιότης ματαιοτήτων! τὰ πάντα ματαιότης. »

Si l'on a dû jamais s'écrier : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité;* certainement c'est dans la conjoncture présente. Où est maintenant cet éclat des plus hautes dignités ? Où sont ces marques d'honneur et de distinction? Qu'est devenu cet appareil des festins et des jours de réjouissance? Où se sont terminées ces acclamations si fréquentes et ces flatteries si outrées de tout un peuple assemblé dans le cirque pour assister au spectacle? Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de toutes ses feuilles, et, après l'avoir ébranlé jusque dans ses racines, l'a arraché en un moment de la terre. Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour, et à témoigner par leurs actions et leurs paroles un servile dévouement ? Tout cela a disparu, et s'est évanoui comme un songe, comme une fleur, comme une ombre. Nous ne pouvons donc trop répéter cette sentence du Saint-Esprit : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Elle devrait être écrite en caractères éclatants dans toutes les places publiques, aux portes des maisons, dans toutes nos chambres : mais elle devrait encore bien plus être gravée dans nos cœurs, et faire le continuel sujet de nos entretiens.

N'avais-je pas raison, dit saint Chrysostome en s'adressant à Eutrope, de vous représenter l'inconstance et la fragilité de vos richesses? Vous connaissez maintenant par votre expérience que, comme des esclaves fugitifs, elles vous ont abandonné, et qu'elles sont même en quelque sorte devenues perfides et homicides à votre égard, puisqu'elles sont la principale cause de votre désastre. Je vous répétais souvent que vous deviez faire plus de cas de mes reproches, quelque amers qu'ils vous parussent, que de ces fades louanges dont vos flat-

teurs ne cessaient de vous accabler, parce que « les blessures que fait celui qui aime valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait. » Avais-je tort de vous parler ainsi ? Que sont devenus tous ces courtisans ? ils se sont retirés : ils ont renoncé à votre amitié : ils ne songent qu'à leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous. Nous avons souffert vos emportements dans votre élévation ; et dans votre chute nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'Eglise à qui vous avez fait la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir ; et les théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné et trahi.

Je ne parle pas ainsi pour insulter au malheur de celui qui est tombé, ni pour rouvrir et aigrir des plaies encore toutes sanglantes, mais pour soutenir ceux qui sont debout, et leur faire éviter de pareils maux. Et le moyen de les éviter, c'est de se bien convaincre de la fragilité et de la vanité des grandeurs humaines. De les appeler une fleur, une herbe, une fumée, un songe, ce n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont au dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une plus haute élévation ? N'avait-il pas des biens immenses ? Lui manquait-il quelque dignité ? N'était-il pas craint et redouté de tout l'empire ? Et maintenant plus abandonné et plus tremblant que les derniers des malheureux, que les plus vils esclaves, que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots ; n'ayant devant les yeux que les épées préparées contre lui, que les tourments et les bourreaux, privé de la lumière du jour au milieu du jour même, il attend à chaque moment la mort, et ne la perd point de vue.

Vous fûtes témoins hier, quand on vint du palais pour le tirer d'ici par force, comment il courut aux vases sacrés, tremblant de tout le corps, le visage pâle et défait, faisant à peine entendre une faible voix entrecoupée de sanglots, et plus mort que vif. Je le répète encore, ce n'est point pour insulter à sa chute que je dis tout ceci, mais pour vous attendrir sur ses maux, et pour vous inspirer des sentiments de clémence et de compassion à son égard.

Mais, disent quelques personnes dures et impitoyables, qui même nous savent mauvais gré de lui avoir ouvert l'asile de l'église, n'est-ce pas cet homme-là qui en a été le plus cruel ennemi, et qui a fermé cet asile sacré par diverses lois ? Cela est vrai, répond saint Chrysostome ; et ce doit être pour nous un motif bien pressant de glorifier Dieu de ce qu'il oblige un ennemi si formidable de venir rendre lui-même hommage, et à la puissance de l'Église, et à sa clémence. A sa puissance, puisque c'est la guerre qu'il lui a faite qui lui a attiré sa disgrâce ; à sa clémence, puisque, malgré tous les maux qu'elle en a reçus, oubliant tout le passé, elle lui ouvre son sein, elle le cache sous ses ailes, elle le couvre de sa protection comme d'un bouclier, et le reçoit dans l'asile sacré des autels, que lui-même avait plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoires, point de trophées, qui pussent faire tant

d'honneur à l'Église. Une telle générosité, dont elle seule est capable, couvre de honte et les Juifs et les infidèles. Accorder hautement sa protection à un ennemi déclaré, tombé dans la disgrâce, abandonné de tous, devenu l'objet du mépris et de la haine publique; montrer à son égard une tendresse plus que maternelle; s'opposer en même temps et à la colère du prince et à l'aveugle fureur du peuple : voilà ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

Vous dites avec indignation, qu'il a fermé cet asile par diverses lois. O hommes! qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant: *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font?* Et cet homme, prosterné au pied de l'autel, et exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abroger ses lois et en reconnaître l'injustice? Quel honneur pour cet autel, et combien est-il devenu terrible et respectable, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchaîné! C'est ainsi que ce qui rehausse l'éclat de l'image d'un prince, n'est pas qu'il soit assis sur un trône, revêtu de pourpre et ceint du diadême, mais qu'il foule aux pieds les Barbares vaincus et captifs...

Je vois dans notre temple une assemblée aussi nombreuse qu'à la grande fête de Pâques. Quelle leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe maintenant; et combien le silence même de cet homme réduit en l'état où vous le voyez est-il plus éloquent que tous nos discours! Le riche, en entraut ici, n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître la vérité de cette parole : « Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle. » Et le pauvre apprend ici à juger de son état tout autrement qu'il ne fait, et, loin de se plaindre, à savoir même bon gré à sa pauvreté, qui lui tient lieu d'asile, de port, de citadelle, en le mettant en repos et en sûreté, et le délivrant des craintes et des alarmes dont il voit que les richesses sont la cause et l'origine.

Le but qu'avait S. Chrysostome en tenant tout ce discours, n'était pas seulement d'instruire son peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faisait une peinture si vive. Aussi eut-il la consolation de faire fondre en larmes tout son auditoire, quelque aversion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardait avec raison comme l'auteur de tous les maux publics et particuliers. Quand il s'en aperçut il continua ainsi :

Ai-je calmé vos esprits? Ai-je chassé la colère? Ai-je éteint l'inhumanité? Ai-je excité la compassion? Oui, sans doute; et l'état où je vous vois, et ces larmes qui coulent de vos yeux, en sont de bons garants. Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une ardente charité en a

fondu la glace et amolli la dureté, allons donc tous ensemble nous jeter aux pieds de l'empereur; ou plutôt prions le Dieu de miséricorde de l'adoucir, en sorte qu'il nous accorde la grâce entière.

Ce discours eut son effet, et S. Chrysostome sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après, ayant eu l'imprudence de sortir de l'église pour se sauver, il fut pris et banni en Chypre, d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Chalcédoine; et il y fut décapité.

20. Chrysostome à son tour tomba, mais pour ses vertus, dans la disgrâce de la cour. Avant de partir pour l'exil, il dit à son peuple dans une noble et touchante homélie :

Voici, mes frères, une violente tempête qui gronde sur nous. Les vagues agitées menacent de nous engloutir; mais nous ne craignons pas de faire naufrage; nous sommes assis sur la pierre. La mer a beau se soulever, les flots ont beau se déchaîner, la barque qui porte J.-C. surnagera par dessus les vagues. Eh! de quoi m'effraierais-je? de la mort? *J.-C. est ma vie, ce me serait un gain de mourir.* De l'exil et du bannissement? *Toute la terre est au Seigneur.* De la perte de mes biens? Nous n'avons rien apporté avec nous dans ce monde, et nous savons bien qu'il ne nous sera pas possible d'en rien emporter avec nous. Tout ce que le monde a de plus terrible à m'offrir ne m'épouvante pas. Tout ce qu'il a de plus séduisant ne m'émeut pas davantage. Je ne crains pas d'être pauvre, ni ne désire d'être riche; je n'appréhende pas plus de mourir que je ne souhaite de vivre; je n'ai qu'un souhait dans le cœur, c'est que vous soyez heureux; je n'ai qu'une parole à la bouche, c'est que la volonté de Dieu soit faite. S'il commande que je reste au milieu de vous, grâces lui en soient rendues; quelque part qu'il m'envoie, je l'en remercie...

Le même sentiment se retrouve dans l'homélie qu'il prononça à son retour :

Que vous dirai-je? Quel langage tenir? Dieu soit béni! C'est là ce que je disais en m'éloignant de vous. C'a été le texte de mes adieux; ce sera là encore le texte de mon retour. Les circonstances ont pu changer, mais non mon cœur ni mon langage. Les saisons diverses ont toutes une même fin, la prospérité des champs. Béni soit Dieu qui a permis mon exil! Béni soit Dieu qui a ordonné mon rappel! Béni soit Dieu, et quand il envoie la tempête, et quand il fait succéder le calme à l'orage.

Telles furent aussi les dernières paroles du saint et

éloquent confesseur : *Dieu soit loué de tout*, dit-il, et il expira.

ART. VIII. — S. CYRILLE D'ALEXANDRIE, THÉODORET, S. NIL, S. BASILE DE SÉLEUCIE, S. JEAN DAMASCÈNE ET S. ANDRE DE CRÈTE.

1. Saint Cyrille d'Alexandrie. — 2. Ses principaux ouvrages. — 3. Extrait d'un traité contre les Manichéens — 4. Théodoret. — 5. Ses principaux ouvrages. — 6. Idée de son Histoire ecclésiastique. — 7. De ses Homélies sur la Providence. — 8. Saint Nil. — 9. Saint Basile de Séleucie. — 10. Saint Jean Damascène. — 11. Saint André de Crète.

1. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, que d'injustes préventions armèrent contre la mémoire de saint Jean Chrysostome, eut du moins la gloire de combattre avec succès les Juifs et les Novatiens. Il a laissé beaucoup d'ouvrages. Sans méthode dans la composition, sans élégance ni politesse dans le style, l'ardeur de son caractère s'empreint dans ses écrits impétueux et peu châtiés. L'abondance de son érudition, présentant sans cesse à sa dialectique de nombreux faisceaux d'arguments et de témoignages, il les entasse avec une profusion qui écrase l'adversaire, mais qui fatigue le lecteur. On peut lui reprocher en outre d'aimer trop l'allégorie dans ses explications de l'Ecriture. Enfin S. Cyrille est un diamant brut qui n'aurait besoin que d'un peu d'art pour briller du plus vif éclat.

2. Les principaux ouvrages de S. Cyrille sont :

1° Un *Traité de l'Adoration en esprit et en vérité*, composé de 17 livres, sous forme de dialogue. C'est une explication mystique de divers passages du Pentateuque.

2° Les *Glaphyres* [1], en 13 livres, autre commentaire allégorique du Pentateuque.

3° Des *Commentaires allégoriques*, en 3 livres, *sur Isaïe et les douze petits Prophètes ;* on y trouve plus de méthode dans le plan.

4° Un *Commentaire sur l'Évangile de Saint Jean*, en 12 livres.

5° Le *Trésor*, en 35 livres, ainsi nommé des nombreuses vérités qui s'y trouvent établies. Cet ouvrage est plus connu sous le titre de : *La sainte et consubstantielle Trinité.*

6° Trois *Traités sur la Foi*, contre les hérétiques.

7° Cinq *livres contre Nestorius*, qui refusait à la Sainte Vierge le titre de *Mère de Dieu*, Θεοτόκος.

[1] C'est-à-dire, élégants ou profonds.

8° Vingt-neuf *Homélies pascales*, roulant pour la plupart sur les avantages du jeûne.

9° La *Réfutation de l'empereur Julien*, en 10 livres. C'est le plus célèbre de tous ses ouvrages.

3. Citons un morceau de S. Cyrille contre les Manichéens qui admettaient deux créateurs, l'un pour la lumière, l'autre pour les ténèbres :

O homme! pourquoi t'élèves-tu contre lui? pourquoi te plaindre des moments qui t'ont été accordés pour ton corps? Quel est le serviteur qui obtiendrait de son maître quelque relâche à ses travaux, si la nuit ne venait établir entre l'un et l'autre une sorte de trève nécessaire? Fatigués des travaux du jour, n'est-ce pas à la faveur de la nuit que nous trouvons la vigueur que nous avions perdue? Quoi de plus favorable que la nuit à nous faire avancer dans la sagesse? C'est le temps des saintes pensées qui élèvent notre esprit vers l'auteur de tous biens; c'est alors que nous pouvons nous livrer plus librement à la lecture et à la méditation de ses divins oracles. N'est-ce point pendant la nuit que nous trouvons dans notre ame une plus grande ardeur pour la prière et dans notre voix des accents plus religieux pour chanter les cantiques sacrés? Quel est le temps où le souvenir de nos péchés se présente plus vivement à nous? N'est-ce pas la nuit? Gardons-nous donc d'avoir la pensée coupable que l'auteur du jour n'est pas le même que celui de la nuit.

Ce n'est pas assez de considérer la structure et les usages admirables du soleil, portons aussi nos regards sur le chœur innombrable des étoiles. Soit qu'elles suivent constamment la marche qui leur a été tracée, soit qu'elles nous semblent plus libres dans leurs courses; elles ont chacune, pour paraître sur l'horizon, des temps qui leur sont propres, de manière qu'elle deviennent pour nous des signes qui nous annoncent les saisons, le temps de semer, l'époque favorable aux voyages maritimes, et c'est encore les yeux tournés sur les étoiles que l'homme dirige la marche de son vaisseau. Remarquez en outre par quelle gradation merveilleuse il a plu à Dieu de nous distribuer la lumière du jour : ce n'est point tout-à-coup et par un mouvement subit que le soleil se lève et vient frapper nos regards; mais une faible lumière le précède et s'accroît doucement afin que notre œil se prépare en quelque sorte par cet accroissement successif à supporter tout l'éclat de ses rayons. N'oubliez pas non plus cette douce clarté de la lune qui répand du charme sur les ombres de la nuit et en tempère la profonde obscurité.....

Il te reste encore une chose à faire, ô homme! c'est de te considérer toi-même et d'apprendre par ta propre nature à connaître celui qui en est l'auteur... O homme! je te le répète : dans ces merveilles reconnais l'ouvrier qui les a faites, admire sa sagesse profonde, et tombant à genoux devant ce sublime auteur de toutes choses visibles et

invisibles, loue Dieu, que ta bouche reconnaissante le bénisse sans jamais se lasser. Dis-lui du fond de ton cœur : *O Dieu! que vos œuvres sont magnifiques! vous avez tout fait dans votre sagesse!* A vous l'honneur, la gloire et la magnificence, maintenant et dans tous les siècles. (*Trad. par M. l'abbé de La Mennais.*)

4. Théodoret, évêque de Cyr en Syrie, naquit à Antioche, d'une famille illustre, dans les dernières années du quatrième siècle. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des langues, et se forma à l'éloquence auprès de S. Chrysostome. Il se retira, fort jeune encore, dans un monastère près d'Apamée; mais il en fut tiré en 423 pour être élevé sur le siége de Cyr. Parmi les vertus qui signalèrent son épiscopat, on admire sa charité envers les pauvres, son zèle pour la gloire de la maison de Dieu, son ardeur à extirper les hérésies dont la Syrie était infectée. Modeste pour sa personne, il se montra magnifique à l'égard de la ville de Cyr, qui lui dut des bains publics, des aquéducs et d'autres établissements utiles. Un nuage passager vint pourtant obscurcir la gloire de ce grand homme : il écrivit en faveur de Nestorius contre les douze anathèmes que S. Cyrille d'Alexandrie avait fait publier au concile d'Ephèse, et il s'unit à Jean, patriarche d'Antioche, et à plusieurs autres évêques, pour déposer de son siége le prélat qui avait condamné son ami. Mais il y avait dans sa conduite plus de précipitation que de mauvaise foi; dès qu'il eut ouvert les yeux à la vérité, il se réconcilia avec S. Cyrille, et dans la suite même il souscrivit aux anathèmes lancés contre Nestorius. Il combattit les Eutychiens avec tant de force que ces hérétiques cherchèrent tous les moyens d'exciter contre lui la colère de Théodose II, et le déposèrent dans le conciliabule d'Ephèse; mais il fut rétabli avec gloire sur son siége par l'empereur Marcien, et le concile de Chalcédoine, en 451, le confirma dans cette dignité. Il mourut vers 458, avec la réputation d'un des plus savants hommes qui eussent éclairé l'Eglise.

5. Théodoret a écrit des *Commentaires* fort estimés sur la Bible; une *Histoire des hérésies*, en cinq livres; plu-

sieurs *Dialogues contre les Eutychiens;* la *Vie de trente solitaires* de son temps; douze *Discours contre les Grecs,* où tous les systèmes de la théologie païenne sont exposés avec clarté et combattus avec éloquence. On a aussi de lui un grand nombre de *Lettres,* courtes et intéressantes; mais les plus beaux ouvrages de ce père sont l'*Histoire ecclésiastique* et son *Traité sur la Providence,* en dix homélies.

6. L'Histoire ecclésiastique de Théodoret commence à l'an 324 et finit à l'an 427; embrassant ainsi tout le temps qui s'est écoulé depuis la naissance de l'arianisme jusqu'à la mort de Théodose. Théodoret ne fait que continuer la narration d'Eusèbe, mais son style est supérieur à celui de cet historien. On lui reproche cependant des fautes de chronologie.

7. Les *dix homélies sur la Providence* sont sans contredit le meilleur ouvrage que l'antiquité nous ait laissé sur ce sujet. On y trouve du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de la force et de la suite dans le raisonnement. L'auteur y démontre la vérité de la Providence par les merveilles de la nature, la structure du corps humain, les découvertes des arts, la domination que l'homme exerce sur les animaux. Il réfute ensuite les objections tirées de l'inégalité des conditions, et du mélange des biens et des maux, en faisant voir l'harmonie qui en résulte pour la société tout entière.

8. SAINT NIL, courageux ami de S. Jean Chrysostome, ne s'est pas rendu moins célèbre par ses traités ascétiques, écrits avec beaucoup de chaleur et semés de réflexions judicieuses. Les principaux sont :

Le *Traité de la Vie monastique;* — les livres *de la Pauvreté volontaire;* — le traité *de l'excellence de la Vie religieuse;* — des *Maximes spirituelles;* — le traité intitulé *Peristeria* ou *des Vertus à pratiquer et des vices à fuir;* — des *Lettres* au nombre de 355.

Ses Maximes spirituelles sont remarquables par leur concision. En voici quelques unes :

Pour arriver à connaître Dieu, commencez à vous connaître vous-même.

Il est beau de faire du bien à tout le monde, mais surtout à ceux qui ne peuvent vous payer de retour.

Le cœur de l'homme sans reproche est le vrai sanctuaire de la divinité.

9. S. Basile, savant évêque de Séleucie en Isaurie, fut déposé l'an 451, dans le concile général de Chalcédoine, pour avoir eu la faiblesse de souscrire le faux concile d'Ephèse, en faveur d'Eutychès; mais ayant bientôt reconnu sa faute, il fut rétabli et reçu à la communion des catholiques. On a de lui quarante *Homélies* qui roulent, pour la plupart, sur des sujets de l'Ancien Testament. Il mit aussi en vers la vie de sainte Thècle; mais cet ouvrage n'existe plus.

Le style de ses discours est, dit Photius, figuré, plein de feu, et d'une cadence plus égale que celle d'aucun autre écrivain grec. Il ne manque ni de clarté, ni d'harmonie; mais l'excessive accumulation des ornements en rend la lecture fatigante.

10. Saint Jean Damascène, savant prêtre, fut instruit dans les sciences par un religieux italien, nommé *Cosme*, qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins. Le khalife prit Jean pour son premier ministre; mais il quitta cet emploi, et se retira au monastère de Saint-Sabas, près de Jérusalem, et y mourut vers l'an 760. Ses ouvrages ont de l'érudition, de la netteté et de la précision ; mais sa critique n'était pas assez forte ni assez éclairée pour l'empêcher d'adopter quelquefois de pieuses fables. Ses quatre livres *de la Foi orthodoxe* et ses *traités Théologiques* sont ses principaux ouvrages. On a de lui plusieurs odes sous le nom de proses et d'hymnes, sur différentes fêtes chrétiennes.

11. Saint André, dit de Crète, parce qu'il était archevêque de cette île, ou le *Hiérosolymitain*, parce qu'il s'était retiré dans un monastère de Jérusalem, était de Damas, et mourut en 720, ou, selon d'autres, en 723. Il a laissé des Commentaires sur quelques livres de l'Ecriture et des Sermons qui ont en général du feu et de l'action. Le père Combefis en a donné une édition, avec

la traduction latine et des notes; il y a joint les œuvres de S. Amphiloque et de S. Méthodius.

ART. IX. — POÈTES CHRÉTIENS GRECS.

1. Caractère poétique de cette époque et de Synésius. — 2. Hymnes de Synésius. — 3. Nonnus, Georges Pisidès, Psellus, Cosme l'Ancien et Josèphe.

1. Un caractère remarquable du quatrième siècle de cette époque, environnée de si près par la Barbarie, c'est que les génies suscités par le christianisme se reproduisaient à la fois sur tous les points du monde romain. Cet idéalisme, qui remplaçait la mythologie, et dont Grégoire de Nazianze offrit de si beaux modèles dans ses vers, ne se montre pas avec un éclat moins original dans les hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs et contemporain de Chrysostome. Ses ouvrages sont un monument curieux de la civilisation qui régnait encore au quatrième siècle, dans la Cyrénaïque, contrée de l'Afrique septentrionale, anciennement colonisée par les Spartiates, quelque temps rivale de Carthage, tombée dans la suite sous la domination des Ptolémées d'Egypte, et léguée par l'un d'eux en héritage aux Romains, qui d'abord la déclarèrent libre, et ne tardèrent pas à la soumettre aux préteurs de l'île de Crète.

2. Il nous reste dix Hymnes de Synésius. Voici le premier avec la traduction qu'en a donnée M. Villemain, dans ses *Mélanges littéraires :*

Ἄγε μοι, λίγεια φόρμιγξ,
μετὰ Τηΐαν ἀοιδὰν,
μετὰ Λεσβίαν τε μολπὰν,
γεραρωτέροις ἐφ' ὕμνοις
κελάδει Δώριον ᾠδὰν,
ἁπαλαῖς οὐκ ἐπὶ νύμφαις
ἀφροδίσιον γελώσαις,
θαλερῶν οὐδ' ἐπὶ κούρων
πολυηράτοισιν ἥβαις.
Θεοκύμονος γὰρ ἁγνὰ
σοφίας ἄχραντος ὠδὶς
μέλος ἐς θεῖον ἐπείγει
κιθάρας μίτους ἐρέσσειν,
μελιχρὰν δ' ἄνωγεν ἄταν
χθονίων φυγεῖν ἐρώτων.
Τί γὰρ ἀλκὰ, τί δὲ κάλλος,
τί δὲ χρυσὸς, τί δὲ φάμα,
βασιλήϊοί τε τιμαὶ,
παρὰ τὰς Θεοῦ μερίμνας;
Ὁ μὲν ἵππον εὖ διώκοι.
ὁ δὲ τόξον τιταίνοι,
ὁ δὲ θημῶνας φυλάσσοι
κτεάνων, χρύσειον ὄλβον·
ἑτέρῳ δ' ἄγαλμα χαίτη
καταειμένη τενόντων,
πολύϋμνος δέ κεν εἴη

παρὰ κούροις, παρὰ κούραις,
ἀμαρύγμασιν προσώπων·
ἐμὲ δ' ἀψόφητον εἴη
βιοτὰν ἄσημον ἕλκειν,
τὰ μὲν ἐς ἄλλους ἄσημον,
τὰ δὲ πρὸς θεὸν εἰδότα.
Σοφία δέ μοι παρείη
ἀγαθὰ μὲν νεότατα,
ἀγαθὰ δὲ γῆρας ἕλκειν,
ἀγαθὰ δ' ἄνασσα πλούτου.
Πενίαν δ' ἄμοχθος οἴσει
σοφία γελῶσα, πικραῖς
ἄβατον βίου μερίμναις·
μόνον εἰ τόσον παρείη
ὅσον ἄρκιον καλιῆς
ἀπὸ γειτόνων ἐρύκειν,
ἵνα μὴ χρεώ με κάμπτοι
ἐπὶ φροντίδας μελαίνας.
Κλύε καὶ τέττιγος ᾠδὰν,
δρόσον ὀρθρίαν πιόντος·
ἴδε μοι βοῶσι νευραὶ
ἀκέλευστα, καί τις ὀμφὴ
περί τ' ἀμφί τέ με ποτᾶται.
Τί ποτ' ἄρα τέξεταί μοι
μέλος ἁ θέσκελος ὠδίς;
Ὁ μὲν, αὐτόσσυτος ἀρχὰ,
ταμίας πατήρ τ' ἐόντων,
ἀλόχευτος, ὑψιθώκων
ὑπὲρ οὐρανοῦ καρήνων
ἀλύτῳ κύδεϊ γαίων,
Θεὸς ἔμπεδος θαάσσει,
ἑνονήτων ἑνὰς ἁγνὴ,
μονάδων μονάς τε πρώτη,
ἁπλότητας ἀκροτήτων
ἑνώσασα καὶ τεκοῦσα
ὑπερουσίοις λοχείαις·
ὅθεν αὐτὴ προθοροῦσα
διὰ πρωτόσπορον εἶδος,
μονὰς ἄῤῥητα χυθεῖσα
τρικόρυμβον ἔσχεν ἀλκάν.
Ὑπερούσιος δὲ παγὰ
στέφεται κάλλεϊ παίδων
ἀπὸ κέντρου τε θορόντων,
περὶ κέντρον τε ῥυέντων.
Μένε μοι, θρασεῖα φόρμιγξ,
μένε, μηδὲ φαῖνε δήμοις
τελετὰς ἀνοργιάστους.
Ἴθι, καὶ τὰ νέρθε φώνει·
τὰ δ' ἄνω σιγὰ καλύπτα.
Ὁ δὲ νοῦς οἴοισιν ἤδη
μέλεται νόοισι κόσμοις.
Ἀγαθὰ γὰρ ἔνθεν ἤδη
βροτέου πνεύματος ἀρχὰ
ἀμερίστως ἐμερίσθη,
ὁ καταιβάτας ἐς ὕλαν
νόος ἄφθιτος, τοκήων
θεοκοιράνων ἀποῤῥὼξ,
ὀλίγα μὲν, ἀλλ' ἐκείνων.
Ὅλος οὗτος εἷς τε πάντη
ὅλος εἰς ὅλον δεδυκὼς,
κύτος οὐρανῶν ἑλίσσει.
Τὸ δ' ὅλον τοῦτο φυλάσσων
νενεμημέναισι μορφαῖς
μεμερισμένος παρέστη·
ὁ μὲν ἀστέρων διφρείαις,
ὁ δ' ἐς Ἀγγέλων χορείας·
ὁ δὲ καὶ ῥέποντι δεσμῷ
χθονίαν εὕρετο μορφὰν,
ἀπὸ δ' ἐστάθη τοκήων.
Δνοφερὰν ἤρυσε λάθαν,
ἀλαωπῆσι μερίμναις
χθόνα θαυμάσας ἀτερπῆ,
θεὸς ἐς θνητὰ δεδορκώς.
Ἔνι μὰν ἔνι τι φέγγος
κεκαλυμμέναισι γλήναις·
ἔνι καὶ δεῦρο πεσόντων
ἀναγώγιός τις ἀλκὰ,
ὅτε κυμάτων φυγόντες
βιοτησίων, ἀκηδεῖς
ἁγίας ἔστειλαν οἴμους
πρὸς ἀνάκτορον τοκῆος.
Μάκαρ, ὅστις βορὸν ὕλας
προφυγὼν ὕλαγμα, καὶ γᾶς
ἀναδὺς, ἅλματι κούφῳ

ἴχνος ἐς θεὸν τιταίνει.
Μάκαρ, ὅστις μετὰ μοίρας,
μετὰ μόχθους, μετὰ πικρὰς
χθονογηθεῖς μελεδῶνας,
ἐπιβὰς νόου κελεύθων,
βυθὸν εἶδεν θεολαμπῆ.
Πόνος εἷς ὅλαν τανῦσαι
κραδίαν ὅλοισι ταρσοῖς
ἀναγωγίων ἐρώτων.
Μόνον ἐμπέδωσον ὁρμὰν
νοεροφόροισιν ὁρμαῖς·
ἁ δέ τοι πέλας φανεῖται
γενέτας χεῖρας ὀρεγνύς.
Προθέοισα γάρ τις ἀκτὶς
καταλάμψει μὲν ἀταρποὺς,
πετάσει δέ τοι νοητὸν
πεδίον, κάλλεος ἀρχάν.
Ἄγε μοι, ψυχὰ, πιοῖσα
ἀγαθοῤῥύτοιο παγᾶς,
ἱκετεύσασα τοκῆα,
ἀνάβαινε, μηδὲ μέλλε,
χθονὶ τὰ χθονὸς λιποῖσα·
τάχα δ' ἂν μιγεῖσα πατρὶ
θεὸς ἐν Θεῷ χορεύσαις.

Viens donc, lyre harmonieuse; après les chansons du vieillard de Téos, après les accents de la Lesbienne, redis sur un ton plus grave des vers qui ne célèbrent pas les jeunes filles au gracieux sourire, ni la beauté des jeunes amants.

La pure inspiration de la divine sagesse me presse de plier les cordes de la lyre à de pieux cantiques; elle m'ordonne de fuir la douceur empoisonnée des terrestres amours. Qu'est-ce, en effet, que la force, la beauté, l'or, la réputation, les pompes des rois, au prix de la pensée de Dieu?

Qu'un autre presse un coursier; qu'un autre sache tendre un arc; qu'un autre garde des monceaux d'or; qu'un autre se pare d'une chevelure tombant sur ses épaules; qu'un autre soit célébré parmi les jeunes hommes et parmi les jeunes filles pour la beauté de son visage!

Pour moi, qu'il me soit donné de couler en paix une vie obscure, inconnue des autres mortels, pourvu que je connaisse les choses de Dieu!

Puisse venir à moi la sagesse, excellente compagne du jeune âge comme des vieux ans, et reine de la richesse! La sagesse supporte en riant la pauvreté, la pauvreté inaccessible aux soucis amers de la vie. Que j'aie seulement assez pour n'avoir pas besoin de la chaumière du voisin, et pour que la nécessité ne me réduise pas à de tristes inquiétudes.

Entends le chant de la cigale qui boit la rosée du matin. Regarde; les cordes de ma lyre ont retenti d'elles-mêmes. Une voix harmonieuse vole autour de moi. Que va donc enfanter en moi la divine parole?

Celui qui est à soi-même son commencement, le conservateur et le père des êtres, sur les sommets du ciel, couronné d'une gloire immortelle, Dieu repose inébranlable.

Unité des unités, monade primitive, qui engendre dans un enfantement sublime et rassemble en un faisceau les simples sommités. De là, jaillissant sous sa forme originelle, la monade mystérieusement répandue reçoit une triple puissance.

La source suprême se couronne de la beauté des enfants qui, du centre sortis, roulent autour de ce centre divin.

Arrête, lyre audacieuse, arrête; ne montre pas aux peuples les mystères très saints. Chante les choses d'ici-bas, et que le silence couvre les merveilles d'en haut.

Mais l'ame ne s'occupe plus que des mondes intellectuels, car c'est de là qu'est venu sans mélange le souffle de l'humaine pensée.

Cette ame, tombée dans la matière, cette ame immortelle est une parcelle de ses divins auteurs, bien faible, il est vrai; mais l'ame qui les anime eux-mêmes, unique, inépuisable, tout entière partout, fait mouvoir la vaste profondeur des cieux, et, tandis qu'elle conserve cet univers, elle existe sous mille formes diverses.

Une partie anime le cours des étoiles; une autre, le chœur des anges; une autre, pliant sous des chaînes pesantes, a reçu la forme terrestre, et, plongée dans ce ténébreux Léthé, admire ce triste séjour, dieu rabaissé vers la terre.

Il reste cependant, il reste toujours quelque lumière dans ses yeux voilés; il reste dans ceux qui sont tombés ici, une force qui les rappelle aux cieux, lorsque, échappés des flots de la vie, ils entrent dans la voie sainte qui conduit au palais du Père souverain.

Heureux qui, fuyant les cris affamés de la matière, et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu d'une course rapide! Heureux qui, libre des travaux et des peines de la terre, s'élançant sur les routes de l'ame, a vu les profondeurs divines!

C'est un grand effort de soulever son ame sur l'aile des célestes désirs.

Soutiens cet effort par l'ardeur qui te porte aux choses intellectuelles. Le Père céleste se montrera de plus près à toi, te tendant la main. Un rayon précurseur brillera sur la route, et r'ouvrira l'horizon idéal, source de la beauté.

Courage, ô mon ame [1], abreuve-toi dans les sources éternelles; monte par la prière vers le Créateur, et ne tarde pas à quitter la terre. Bientôt, te mêlant au Père céleste, tu seras Dieu dans Dieu même.

3. NONNUS, l'auteur des *Dionysiaques* [2], se convertit au christianisme et publia une paraphrase poétique de l'Évangile de Saint Jean; mais cet essai chrétien ne vaut pas mieux que le poème profane.

GEORGE PISIDÈS écrivit un poème sur la Création, un autre sur la Vanité de la vie humaine.

PSELLUS laissa des traités, en vers iambiques, sur les vertus et les vices, sur l'opération des démons, etc.

COSME L'ANCIEN, maître de saint Jean Damascène, s'exerça

[1] Courage, enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta céleste origine.
(M. DE LAMARTINE, *Méditations poét.*)

[2] V. Hist. de la Littérature grecque, p. 387, 389, 390 pour Nonnus, George Pisidès et Psellus.

comme lui dans la poésie. L'Église grecque lui attribue la plupart des hymnes qu'elle a fait entrer dans sa liturgie.

JOSÈPHE, surnommé l'*Hymnographe*, poète du xe siècle, composa des hymnes pour chacune des fêtes de la Sainte-Vierge.

§ 3. — *Pères Dogmatiques latins.*

Principaux pères Dogmatiques latins.

Les principaux pères Dogmatiques latins sont : *S. Hilaire, S. Zénon, S. Ambroise, S. Optat, S. Pacien, Tyrannius Ruffin, S. Jérôme, S. Augustin, S. Léon-le-Grand, S. Fulgence, S. Salvien, S. Grégoire-le-Grand.* Nous y joindrons quelques autres écrivains ecclésiastiques et les poètes sacrés.

ART. Ier. — SAINT HILAIRE ET SAINT ZÉNON.

1. Saint Hilaire. — 2. Caractère de son éloquence. — 3. Ses ouvrages. — 4. Son épitaphe. — 5. Saint Zénon.

1. S. HILAIRE de Poitiers naquit vers la fin du troisième siècle de J.-C. Après avoir étudié sous les plus habiles philosophes de son temps, il embrassa le christianisme. Ses vertus et son zèle contre l'arianisme lui firent décerner l'épiscopat par ses compatriotes. Il fut dans la suite exilé en Phrygie, puis rappelé dans les Gaules. S. Hilaire mourut vers l'an 370, âgé d'environ 80 ans.

2. Ce que S. Athanase fut pour l'Eglise d'Orient, le chef des Orthodoxes et le défenseur de la foi contre les Ariens, son contemporain S. Hilaire le fut pour l'Occident. S. Jérôme nous a donné la plus haute idée de son éloquence, en le comparant au plus rapide de nos fleuves, *eloquentiæ latinæ Rhodanus.* Cette noble image n'a rien que de juste sous tous les rapports; sa dialectique vigoureuse, abondante dans ses raisonnements, nourrie de la doctrine qui vient d'en haut, vive, pressante, impérieuse dans sa marche, soutenue par le nombre et par la pompe de ses périodes accumulées, par l'harmonie éclatante de son expression, se précipite et roule avec majesté, renversant, entraînant toutes les résistances.

3. Le plus important de ses ouvrages est un *traité sur la Trinité,* en douze livres, écrit pendant son exil. C'est

le plus ample, le plus méthodique et le plus complet que nous ayons sur ce dogme. Les siècles suivants n'ont rien ajouté à sa démonstration, tant sur le fond des choses que sur la manière dont elles sont exprimées.

On trouve dans saint Hilaire plusieurs ouvrages relatifs à l'arianisme :

Le *Traité des Synodes* ou *de la Foi des Orientaux*, qui, comme le précédent, est un fruit de son exil; l'auteur y expose les formules de foi faites par les Orientaux depuis le concile de Nicée.

Le *livre contre Auxence*, évêque arien de Milan.

Les 2 *Livres* ou *Requêtes à l'empereur Constance*. L'intitulé de ces deux requêtes exaspéra l'empereur, et c'est alors qu'il écrivit contre Constance cette invective célèbre, dont le style n'est propre qu'à un homme qui a le martyre dans le cœur, comme il le témoignait lui-même par les paroles suivantes : *Ad martyrium per eas voces exeamus.*

Tempus est loquendi, quia jam præteriit tempus tacendi. Christus exspectetur, quia obtinuit anti-christus. Clament pastores, quia mercenarii fugerunt. Ponamus animas pro quibus, quia fures introierunt, et leo sæviens circumit. Ad martyrium per eas voces exeamus, quia angelus satanæ transfiguravit se in angelum lucis. Intremus per januam, quia nemo vadit ad Patrem, nisi per Filium. Manifestentur in pace suâ pseudoprophetæ, quia in hæresi et schismate manifestabuntur probati. Sustineatur tribulatio, qualis non fuit a constitutione mundi : sed intelligantur breviandi dies propter electos Dei. Impleta prophetia est, dicens : Erit tempus quandò sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros scalpentes aures, et a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Sed exspectetur promissio protestantis : Beati estis cùm maledicent, et persequentur, et dicent omne malum adversùm vos propter justitiam. Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlo. Sic enim persecuti sunt prophetas qui erant antè vos. Stemus antè judices et potestates pro Christi nomine, quia beatus est, qui usque ad finem perseveraverit. Non timeamus eum qui potest corpus occidere, animam autem non potest, sed timeamus eum qui corpus potest occidere et animam in gehennâ. Nec solliciti de nobis simus, quia capilli capitis nostri numerati sunt : et per Spiritum Sanctum sequamur veritatem ne per spiritum erroris credamus mendacio. Et commoriamur Christo, ut Christo coregnemur. Ulteriùs enim tacere, dissidentiæ signum est, non modestiæ ratio, quia non minùs periculi est, semper tacuisse quam nunquam.

Enfin on a de saint Hilaire des *Commentaires sur les Psaumes* et *sur l'Évangile de saint Mathieu.*

4. On trouve dans un ancien manuscrit l'épitaphe suivante sur S. Hilaire :

Hilarius jacet hâc Pictavus Episcopus urnâ,
Defensor nostræ terrificus fidei;
Ipsius aspectum serpentes ferre nequibant;
Nescio quæ in vultu spicula sanctus habet.

5. S. ZÉNON, évêque de Vérone, sous Julien, eut à combattre les païens, les Juifs et les Ariens qui tous formaient un parti commun contre l'Eglise catholique. Ses vertus lui méritèrent les éloges de S. Ambroise, et ses sermons une place distinguée parmi les prédicateurs du 4e siècle. Ces sermons sont au nombre de seize; il faut y joindre soixante-dix-sept discours de peu d'étendue. Ils se font remarquer par une certaine éloquence, mais non par des idées neuves.

ART. II. — SAINT AMBROISE, SAINT OPTAT ET SAINT PACIEN.

1. Saint Ambroise. — 2. Caractère de son éloquence. — 3. Ses ouvrages. — 4. Idée de son Hexaéméron. — 5. Autres livres sur l'Ecriture sainte. — 6. Traité des Offices; des avantages de la mort et de la Fuite du monde. — 7. Livre de la Virginité. — 8. Livre des Veuves, des Mystères, de la Pénitence, de la Foi, Lettres et Oraisons funèbres. — 9. Oraison funèbre de Satyre et de Valentinien. — 10. Oraison funèbre de Théodose. — 11. Poésies de saint Ambroise. — 12. Saint Optat. — 13. Saint Pacien.

1. A la même époque où les trois célèbres amis, saint Grégoire de Nazianze, S. Basile et S. Grégoire de Nysse, s'opposaient en Orient aux progrès de l'arianisme, SAINT AMBROISE le combattait en Occident avec le même zèle et le même succès. Personne ne le surpassait en courage, quand il s'agissait de soutenir contre les princes[1] les droits de l'Eglise et de l'humanité. Son infatigable activité, son éloquence, la célébrité qu'il acquit comme docteur de la foi et qu'augmentèrent ses ouvrages, l'éclat d'une vie passée au milieu des grands et sur le théâtre du monde enfin la sainteté de ses mœurs et sa piété ardente ont attaché à son nom une autorité que partagent avec lui S. Jérôme et S. Augustin.

Après la mort d'Auxence, son prédécesseur, S. Ambroise fut élu par le peuple, qui le désigna d'une voix

[1] L'histoire de la fermeté de saint Ambroise à l'égard de Théodose, est trop connue pour que nous la répétions ici. Voyez du reste mon Histoire Romaine, 3e édit., p. 361-2.

unanime pour lui succéder (374 de J.-C.). Il n'était que catéchumène : on le baptisa, on l'ordonna prêtre, et on le sacra en quelques jours. S. Ambroise déploya dans son ministère la fermeté la plus rare et les plus grandes vertus. Il mourut en 397, à l'âge de 57 ans.

2. Si Tertullien est le Bossuet des Pères de l'Eglise latine, S. Ambroise en est le Fénelon. Il est fleuri, doux, abondant, et, à quelques défauts près qui tiennent à son siècle, ses ouvrages offrent une lecture non moins agréable qu'elle est instructive.

3. Les ouvrages de S. Ambroise se partagent en cinq classes principales : 1° les Livres sur les Ecritures saintes ; 2° les Œuvres morales et théologiques ; 3° les Oraisons funèbres; 4° les Lettres ; 5° les Poésies.

4. L'*Hexaéméron* de S. Ambroise, même après les ouvrages de S. Basile et de son frère sur le même sujet (p. 215, 237), présente quelques aperçus nouveaux dont Bossuet a profité. Nous donnerons le texte de S. Ambroise et la traduction paraphrasée, si l'on veut, mais fidèle, de Bossuet.

Dieu dit : Que la terre pousse de l'herbe qui porte de la graine, etc. :

Audiamus verba veritatis, quorum series salus est audientium. Prima enim illa vox Dei singulis creaturis impertita gignendis, lex naturæ est, quæ terris in omne ævum remansit, futuræ successionis datura præscriptum, quemadmodùm vel generandi, vel fructificandi in reliquum usus adolesceret. Prima itaque germinatio est, quandò nascentia videntur erumpere; deindè cùm eruperit et profecerit germen, fit herba : herba quoque ubi paululùm processerit, fit fœnum. Quàm utilis, quàm fecunda vox !... Solent plerique dicere : Nisi clementior solis calor tepefecerit terras et quodammodò radiis suis foverit, non poterit germinare terra ; et prepterea gentes divinum honorem deputant soli ; quòd virtute caloris sui terrarum penetret sinus sparsaque foveat semina, vel rigentes gelu venas arborum relaxet. Audi ergò Deum velut hanc vocem emittentem : Conticescat ineptus sermo hominum qui futurus est ; facessat vana opinio. Antequàm solis fiat luminare, herba nascatur : antiquior ejus sit prærogativa quàm solis. Ne error hominum convalescat, germinet priùs terra quàm fœtum solis accipiat. Sciant omnes solem auctorem non esse nascentium.

Cette conduite de Dieu nous fait voir que tout sort immédiatement de

sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre, mêlée avec l'eau et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avait produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont grossièrement trompés. L'Écriture nous a fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend fertiles. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air, n'auraient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avait fait et préparé la matière, ne l'avait encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avait donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles. Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur; mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes, avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu. Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière avant même de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits. (*Disc. sur l'Hist. univ.*, 2e part.)

3. Le livre *sur le Paradis terrestre* a pour but particulier de mettre en garde les simples contre les artifices dont les hérétiques se servaient pour les surprendre et les engager dans l'erreur par de fausses interprétations des Écritures.

Les livres *sur Caïn et Abel*, traitent de leur naissance, de leur vie, de leurs mœurs et surtout de leurs sacrifices.

L'*Histoire du Déluge et de la vie de Noé* ne nous est point parvenue en entier.

Le traité *sur Abraham* se partage en deux livres, dont le premier est historique; l'autre traite des événements qui remplissent la vie du patriarche, et renferme des inductions morales et mystiques sur les divers sujets de la vie spirituelle et les moyens d'arriver à la perfection.

Le livre d'*Isaac et de l'Ame* est une ampliation plutôt qu'un abrégé du traité précédent.

Les deux livres *de Jacob et de la Vie heureuse*, renferment un admirable récit du martyre héroïque d'Éléazar et des Machabées.

Le livre *du patriarche Joseph*, contient l'explication morale des principaux traits de sa vie.

Le traité *des Bénédictions des Patriarches* présente une suite de leçons intéressantes:

Prærogativa parentûm disciplina est filiorum. Honora ergò patrem, ut benedicat te. Honoret pius patrem propter gratiam, ingratus propter timorem. Et si pauper est pater, et non habet divitiarum copias quas relinquat filiis, habet tamen ultimæ benedictionis hæreditatem, quâ

sanctificationis spes successoribus largiatur. Et multò plus est beatum quàm divitem fieri.

La vraie prérogative des pères, c'est l'obéissance de leurs enfants. Honorez votre père afin qu'il vous bénisse. Que le fils sensible honore son père en vue de la récompense; que le cœur ingrat l'honore par la crainte du châtiment. Un père n'aurait d'autre bien à léguer à ses enfants que sa bénédiction, il ne les laissera point sans héritage. Il vaut mieux être heureux que riche.

Le livre d'*Élie et du Jeûne*, est un recueil d'homélies prêchées, partie avant, partie pendant le carême, pour préparer les catéchumènes au baptême.

Le livre *de Naboth* offre d'éloquentes invectives contre l'avarice et l'abus des richesses :

Parietes vestitis, nudatis homines. Clamat antè domum tuam nudus, et negligis : clamat homo nudus, et tu sollicitus es quibus marmoribus pavimenta tua vestias. Pecuniam pauper quærit, et non habet panem; postulat homo, et equus tuus aurum sub dentibus mandit. Sed delectant te ornamenta pretiosa, cùm alii frumenta non habeant. Populus esurit, et tu horrea tua claudis : populus deplorat, et tu gemmam tuam versas. Infelix, cujus in potestate est tantorum animas à morte defendere, et non est voluntas. Totius vitam populi poterat annuli tui gemma servare.

Vous couvrez de riches tapisseries les murs de vos maisons et vous laissez nus les pauvres qui sont vos frères. Vous êtes sourds à leurs cris : ils vous demandent une obole que vous leur refusez et vous donnez à vos chevaux de l'or pour orner les tresses de leur crin; il vous faut à vous-mêmes de riches parures, tandis que les malheureux manquent de tout. Tout un peuple meurt de faim, et vos greniers sont clos comme votre cœur! Il dépend de vous de sauver la vie à tant d'infortunés, et vous ne le voulez pas! Un seul de vos diamants arracherait à la mort des familles entières.

Massillon a répété ce mot à la cour de Louis XV (PETIT CARÊME, *Sermon sur l'humanité des grands*).

On trouve dans le livre de Naboth un mot heureux sur la gloire :

Qu'est-ce que la gloire humaine? — Elle n'est qu'un éclat extérieur qui n'est pas si recommandable par lui-même que par la peine qu'il coûte à soi ou aux autres : *Non tam sua gratia quàm hominum pœna commendat!*

Le livre *de Tobie* présente son histoire, l'éloge de sa charité et de sa résignation, avec une dissertation approfondie sur l'usure.

L'*Interpellation de Job et de David*, c'est-à-dire, le livre des plaintes exprimées par ces deux patriarches sur la faiblesse et les misères de l'homme, se divise en 2 parties, composées chacune de 2 livres. L'homme est sans cesse exposé au danger des tentations, aux persécutions des méchants, aux maladies, aux infortunes; entraîné dans le désordre et des excès dont un jour il faudra rendre un compte sévère au souverain juge.

L'*Apologie du roi David* est une sorte d'introduction au *Commentaire sur les Psaumes,* qui passe pour être un des plus beaux ouvrages de S. Ambroise. On estime surtout son *exposition* du 118e psaume, composée d'une suite de 22 sermons. En voici un extrait :

A l'occasion de ces paroles du prophète : Le Seigneur est dans son saint temple! que la terre se taise en sa présence : *Dominus in templo sancto suo : sileat à facie ejus omnis terra* (Habac. 11, 20), S. Ambroise ajoute :

En effet, qu'avons-nous prétendu faire en construisant des temples au Dieu du ciel? Était-ce seulement pour écouter ses louanges, pour lui adresser vos vœux et vos prières? Partout vous pouvez remplir ce devoir; vos maisons sont un sanctuaire où vous pouvez prier; votre cœur est un autel où vous pouvez sacrifier. Était-ce pour nous rappeler simplement l'idée et le souvenir d'un Être suprême? Toute la nature, tous ses ouvrages célèbrent sa gloire; et pour rappeler sa mémoire, faut-il à Dieu d'autres voix que le concert de toutes les créatures? L'univers est son temple, et l'homme en est le prêtre. Si l'homme (continue le saint docteur) n'eût pas été ingrat et rebelle, le spectacle de tant de merveilles aurait suffi pour lui rappeler ses devoirs envers son Dieu. Et l'aurore, chaque jour ouvrant sa carrière brillante; les fleuves, sans tarir, tombant des montagnes et serpentant dans les plaines; l'azur du firmament; l'émail des prairies; les trésors des moissons; tout, depuis le cèdre superbe jusqu'à l'arbrisseau des vallées, depuis l'aigle qui fend la nue jusqu'à l'insecte rampant sous terre, ont été pour l'homme une source continuelle d'adoration et de louange envers l'Être suprême. Mais devenu insensible à ces miracles chaque jour renaissants, plongé dans le sommeil de l'indifférence au milieu de tant de merveilles, et les astres n'annonçant plus à l'homme ingrat la gloire de leur auteur; il a fallu appeler l'art au secours de la nature; et que le nom de Dieu, effacé de son cœur, parût gravé sur le frontispice des temples; que chaque jour, chaque instant, on y entonnât publiquement des hymnes et des cantiques, pour le ramener malgré lui au culte qu'il doit à la divinité, ranimer sa reconnaissance, et confondre son ingratitude. La gloire du Dieu du ciel publiée, reconnue, attestée dans ses temples, sur la terre, voilà donc le vœu de

tous les peuples, l'intention de tous les hommes, le but de la religion. C'est dans cette pensée que le prophète, frappé d'une juste admiration, ordonne à l'univers de se taire devant lui : *Sileat à facie ejus omnis terra.*

Le commentaire *sur l'Évangile de saint Luc*, partagé en 10 livres, a pour objet principal de concilier les apparentes contradictions qui se rencontrent entre les Évangélistes, soit dans la généalogie de J.-C., soit en d'autres circonstances, dont les païens et les Juifs croyaient tirer avantage pour décrier la religion chrétienne.

6. A l'imitation de Panétius et de Cicéron, S. Ambroise écrivit, pour les ministres chrétiens, un *traité des Offices, de Officiis ministrorum*, en trois livres. Le plan de cet ouvrage est simple et lumineux. Les offices ou devoirs de la vie chrétienne sont partagés en deux classes : l'une, comprend les préceptes obligatoires, embrasse toutes les conditions et toutes les circonstances de la vie; l'autre, relative aux conseils évangéliques, s'élève jusqu'au plus haut degré de la spiritualité.

Le livre premier traite particulièrement de la Providence, et le second, des moyens d'être heureux; le troisième roule sur la comparaison et la concurrence de l'honnête et de l'utile.

Le livre *des avantages de la Mort* et celui *de la Fuite du monde* ont été mis à contribution et presque traduits par divers prédicateurs, Bourdaloue, Clément, Colombière, Lenfant, Bossuet, Molinier, etc.

7. Les trois livres *de la Virginité* [1] sont adressés par S. Ambroise à sa sœur Marcelline. Ils étincellent de pensées délicates et d'expressions brillantes. Il y a mis, dit M. de Châteaubriand, tous les charmes de son éloquence, et il s'en excuse en disant qu'il l'a fait ainsi pour gagner l'esprit des vierges par la douceur de ses paroles (l. II, c. 1, n° 4). Il appelle la virginité une exemption de toute souillure; il fait voir combien sa tranquillité est préférable aux soucis du mariage; il dit aux vierges :

[1] Outre ces 3 livres, saint Ambroise a écrit encore *le livre de la Virginité* et *l'Éducation d'une Vierge.*

La pudeur, en colorant vos joues, les rend excellemment belles. Retirées loin de la vue des hommes, comme des roses solitaires, vos grâces ne sont point soumises à leurs faux jugements; toutefois vous descendez aussi dans la lice pour disputer le prix de la beauté, non de celle du corps, mais de celle de la vertu : beauté qu'aucune maladie n'altère, qu'aucun âge ne fane et que la mort même ne peut ravir. Dieu seul s'établit juge de cette lutte des vierges; car il aime les belles ames, même dans les corps hideux. Une vierge est le don du ciel et la joie de ses proches. Elle exerce dans la maison paternelle le sacerdoce de la chasteté : c'est une victime qui s'immole chaque jour pour sa mère.

Le livre troisième contient une belle narration; c'est celle de la mort de S. Jean-Baptiste :

Le roi, transporté de plaisir en voyant danser Hérodiade, lui dit : *Demandez-moi tout ce que vous voudrez et je vous le donnerai;* et il ajouta avec serment : *Oui, je vous le donnerai, quand ce serait la moitié de mon royaume.* Des royaumes, pour prix d'une danse! Voilà l'estime que les gens du monde même font des royaumes et des grandeurs humaines! D'après les secrètes instructions de sa mère, celle-ci demanda la tête de Jean-Baptiste, et l'Écriture remarque que le roi *fut contristé de cette demande.* Non qu'il en témoignât du repentir, ce n'était que le remords du crime qu'il allait commettre. Mais, ajoute l'Évangéliste, *par considération pour les assistants*, pour ne pas contrarier ceux qu'il avait à sa table, il va tremper ses mains dans le sang; quelle lâcheté! *et à cause du serment qu'il avait fait.* Jésus-Christ a-t-il tort de défendre dans son Evangile tout serment, de peur que l'habitude que l'on en contracte, n'amène le parjure, et une sorte de nécessité de se rendre criminel? Pour ne pas devenir parjure, le prince se fait meurtrier d'un innocent. Le parjure eût-il été moins odieux qu'une aussi étrange délicatesse?

Un officier du prince quitta la table du festin pour se rendre à la prison; qui n'aurait cru qu'il y allait mettre le prophète en liberté? tout portait à le croire. C'était le jour de la naissance d'Hérode; il donnait aux grands de son royaume un festin solennel; on avait droit de lui demander tout ce que l'on voudrait. Qu'a de commun la cruauté avec les plaisirs? Quel rapport entre le meurtre et la volupté? Le prophète est condamné dans la joie d'un festin; son supplice est résolu dans un temps où il n'aurait pas voulu de sa grâce. Un glaive tranche ses jours; sa tête, déposée dans un plat, est mise sous les yeux du prince. Spectacle digne en effet de ce barbare; mets affreux, bien fait pour un tyran, à qui les victimes vulgaires de sa férocité ne pouvaient plus suffire? Contemple-le donc ce spectacle, bien digne du repas où il fut ordonné. Étends la main pour y recevoir le sang qui coule de cette tête sacrée : tu n'avais pas assez, ni de ces mets délicats, ni de ces vins si recherchés dont ta table était couverte pour rassasier ta faim ni pour étancher ta soif. Eh bien! cruel, bois-le ce sang qui ruisselle

de cette tête égorgée. Fixe ces yeux, qui, même en mourant, te reprochent ton inceste, et qui ne se cachent sous leurs paupières, que pour n'avoir point l'aspect de tes criminelles voluptés. Ils sont couverts moins des ombres de la mort, que de l'horreur que leur inspire ta débauche. Toute muette qu'elle est, cette bouche vénérable dont tu n'osas soutenir le reproche, elle porte encore l'épouvante dans ton cœur; sa langue palpitante accuse encore l'infamie de ton adultère. La cruelle Hérodiade, la complice de ton iniquité, se réjouit, et tressaille d'allégresse en recevant la tête de saint Jean-Baptiste; mais qu'elle ne croie pas avoir échappé au châtiment, pour avoir réduit son juge au silence.

Prenez-y garde, dit Fénelon, et vous trouverez cette fin sublime.

8. Le livre *des Veuves* s'attache à relever l'excellence du veuvage qu'il présente comme préférable au mariage, bien qu'il soit inférieur à la virginité.

Le livre *des Mystères* ou *des Initiés* explique aux catéchumènes la nature et les cérémonies du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie. C'est un des plus précieux monuments de l'antiquité chrétienne. On voit assez quel est l'objet des six livres *des Sacrements*; mais ils ne paraissent pas être de S. Ambroise.

Dans les deux livres *de la Pénitence,* S. Ambroise a pour objet de combattre la dureté des Novatiens qui rejetaient les grands pécheurs, sans avoir égard à leur pénitence, et prétendaient que l'Eglise n'avait pas le pouvoir de les absoudre.

Les cinq livres *sur la Foi* sont un des ouvrages les plus importants de S. Ambroise. Ils furent composés à la sollicitation de l'empereur orthodoxe Gratien, qui avait demandé un exposé de la doctrine chrétienne, et surtout de la doctrine de la Rédemption. S. Ambroise y combat les Ariens, ainsi que dans les trois livres *du Saint-Esprit.* Le traité *de l'Incarnation* est dirigé contre d'autres sectaires.

Il existe de S. Ambroise quatre-vingt-onze *Lettres* intéressantes pour l'histoire du temps, et *trois Oraisons funèbres,* de son frère Satyre, de Valentinien et de Théodose.

9. L'oraison funèbre de Satyre est un traité plutôt qu'un discours; elle est partagée en deux livres. Dans le premier, c'est l'expression vive de la tendresse qui gémit sur la perte d'un frère; c'est la douleur véhémente de David pleurant la mort de Jonathas. L'autre est une homélie sur la foi de la résurrection, à l'occasion du même événement.

L'oraison funèbre de Valentinien est un *traité de Consolation,* comme son titre le porte : *De obitu Valentiniani Consolatio*. Elle semble avoir été plus travaillée que la précédente : la méthode en est plus régulière; les traits historiques, les citations de l'Ecriture y répandent plus de variété, et l'allégorie fournit à l'imagination, comme à la sensibilité de l'orateur, d'heureux développements.

10. Thomas ne rappelle guère l'oraison funèbre de Théodose que pour faire remarquer des défauts de goût et quelques phrases peut-être ou faibles ou barbares. Sans doute ce n'est point là un éloge à la manière de Bossuet. L'évêque de Meaux se croit obligé de raconter des faits, et l'historien devient panégyriste. S. Ambroise les dédaigne, et sacrifie à l'instruction de ses auditeurs les louanges de son héros. En voici la fin, traduite par M. Villemain :

Ne craignez pas que ces restes d'un grand monarque passent sans honneur dans les lieux qu'ils doivent traverser. Tels ne sont pas les sentiments de l'Italie, qui a vu les triomphes de Théodose, et qui, deux fois affranchie de ses tyrans, honore l'auteur de sa liberté. Ainsi ne pense pas Constantinople, qui l'avait vu partir une seconde fois pour la victoire. Maintenant, il est vrai, elle attendait, avec le retour de son prince, des solennités triomphales et des monuments de gloire. Elle attendait le maître du monde, suivi d'une armée vaillante, escorté de toutes les forces de l'univers soumis. Mais, aujourd'hui Théodose revient plus puissant, reconduit par la troupe des anges et suivi du chœur des bienheureux.

11. S. Ambroise, comme S. Grégoire, cultiva la poésie. C'est lui qui donna une nouvelle forme au chant de l'Eglise. Lorsqu'il passa avec son troupeau plusieurs nuits dans une église que l'impératrice Justine voulait le forcer d'abandonner aux Ariens, il ordonna aux fidèles

de chanter des hymnes et des psaumes pour soutenir leur courage. Depuis ce temps, l'usage du plain-chant et des antiennes resta dans l'Eglise latine, qui l'appela le chant ou l'office de S. Ambroise, pour le distinguer de celui qui fut introduit par le pape Grégoire I[er]. Tout ce qui reste de l'institution de S. Ambroise, c'est une suite de trente hymnes sacrées; mais il n'y en a que douze d'authentiques.

12. S. Optat, évêque de Milève en Afrique, mort en 384 sous Valentinien, composa en latin sept livres *contre le schisme et l'hérésie des Donatistes*[1]. Le style d'Optat est bien supérieur à son siècle; beaucoup de noblesse, de véhémence et de concision s'y font remarquer.

13. S. Pacien, évêque de Barcino (*Barcelonne*), florissait sous le règne de Valens. Il mourut vers l'an 390, sous Théodose-le-Grand, après s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il reste de lui: 1° trois *Lettres* au donatiste Sempronien; 2° une *Exhortation à la pénitence*, instruction familière pour disposer à ce sacrement; 3° un *Discours sur le baptême*, discours méthodique, subordonné à un plan régulier, à des divisions savantes et rigoureusement remplies. Son latin est élégant et pur, son raisonnement juste.

ART. III. — TYRANNIUS RUFFIN ET SAINT JÉROME.

1. Tyrannius Ruffin. — 2. Ses principaux ouvrages. — 3. Saint Jérôme. — 4. Ses ouvrages et leur caractère. — 5. Ses Lettres. — 6. Lettres de la 1re classe. — 7. De la 2e classe. — 8. De la 3e classe.

1. Tyrannius Ruffin, natif de Concordia, florissait vers le milieu du IV[e] siècle de Jésus-Christ. Il se lia d'une amitié étroite avec S. Jérôme, qu'il rencontra à Aquilée; mais dans la suite ils se brouillèrent à cause de la divergence de leur opinion sur Origène; ce qui donna lieu à une dispute longue et vive où S. Jérôme surtout se signala. Ruffin fit ensuite deux voyages, l'un en Egypte, l'autre

[1] Les *Donatistes* étaient ainsi nommés de Donat, évêque de Carthage, qui prétendait que le baptême conféré ailleurs que dans sa société était nul, etc.

en Palestine vers l'an 378. Revenu à Aquilée vers l'an 399, il y resta jusqu'en 408, époque à laquelle les fréquentes incursions des Barbares l'ayant dégoûté de l'Italie, il s'embarqua pour retourner en Palestine. Il mourut dans la traversée, sur les côtes de la Sicile.

2. On a de lui un nombre assez considérable d'ouvrages. Le plus important est sa *Traduction et Continuation de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe.* On peut citer aussi son *Exposition du Symbole apostolique,* plusieurs *Vies des Pères du désert,* et une de ses *Apologies contre S. Jérôme.*

3. Saint Jérome naquit à Stridon, sur les confins de la Dalmatie, où Eusèbe, son père, tenait un rang distingué. Dans cette ville et à Rome, il étudia avec un succès éclatant l'éloquence et les lettres. Sa jeunesse ne fut pas sans faiblesses; mais à peine eut-il reçu le baptême qu'il changea de conduite, et se consacra entièrement à l'étude et à la prière. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et de l'Asie-Mineure, il alla s'ensevelir dans les solitudes de la Syrie. Mais la jalousie et les calomnies des moines, qui l'accusaient de n'être pas orthodoxe, lui firent quitter ce désert où il voulait finir ses jours. Il alla à Jérusalem et ensuite à Alexandrie, où il fut ordonné prêtre, et enfin à Rome. C'est là qu'il forma à la religion un grand nombre de Romains illustres, et qu'il écrivit contre Pélage, Jovinien et Vigilance. Il se brouilla avec les Origénistes, qu'il avait d'abord soutenus. Il mourut le 30 septembre 420.

4. S. Jérôme joignait à une érudition très variée une connaissance approfondie de l'hébreu. C'est à lui qu'on doit cette version latine de la Bible, faite sur le texte hébreu, et reconnue par l'Eglise sous le nom de *Vulgate.* On lui doit aussi un *Catalogue raisonné des écrivains ecclésiastiques,* depuis les Apôtres jusqu'à son temps, modèle d'une biographie éloquente et rapide; une *Traduction* et *une Continuation de la Chronique d'Eusèbe;* des *Vies des Pères du désert,* des *Commentaires sur les Ecritures,* des *Ouvrages polémiques* et des *Lettres.* On lui

reproche un peu d'emportement. Son style est plus pur que celui de la plupart des écrivains ecclésiastiques latins ; on voit qu'il s'est formé par l'étude des bons classiques.

5. Le recueil de ses Lettres est un des monuments les plus curieux et les plus instructifs de la littérature des Pères. On peut les partager en trois classes : 1° lettres sur divers sujets de religion et de morale ; 2° lettres contenant des éloges funèbres ; 3° lettres sur l'éducation.

6. Les lettres de la première classe respirent l'enthousiasme de la vertu chrétienne. Elles ont toutes pour objet d'exciter à la plus sublime perfection les ames qu'il dirigeait dans les voies du salut. De ce sentiment, comme d'un foyer intarissable de lumière et de chaleur, qui l'éclaire et qui l'embrase, partent à tout moment des traits de feu qui jaillissent de sa plume éloquente. Il aime à peindre la nature et la solitude. Du fond de sa grotte de Béthléem, il voyait la chute de l'Empire : vaste sujet de réflexions pour un saint anachorète ; aussi la mort et la vanité de nos jours sont-elles sans cesse présentes à S. Jérôme :

Nous mourons et nous changeons à toute heure, écrit-il à l'un de ses amis, et cependant nous vivons comme si nous étions immortels. Le temps même que j'emploie ici à dicter, il le faut retrancher de mes jours. Nous nous écrivons souvent, mon cher Héliodore ; nos lettres passent les mers ; et à mesure que le vaisseau fuit, notre vie s'écoule, chaque flot en emporte un moment.

Ailleurs, il dit au même Héliodore pour lui faire l'éloge du désert :

O desertum, Christi floribus vernans ! ô solitudo in quâ illi nascuntur lapides, de quibus, in Apocalypsi, civitas magni Regis exstruitur ! ô Eremus familiariùs Deo gaudens ! Quid agis, frater, in seculo, qui major es mundo ? Quandiù te tectorum umbræ premunt ? Quandiù fumosarum urbium carcer includit ? Crede mihi, nescio quid plus lucis aspicio. Libet, farcinâ corporis abjectâ, ad purum ætheris evolare fulgorem.....

O désert, toujours émaillé des fleurs du Christ ! O solitude, où naissent les pierres dont est construite, dans l'Apocalypse, la cité du grand Roi ! O retraite admise à l'intime familiarité de Dieu ! Que faites-vous dans le siècle, frère, vous qui êtes plus grand que le monde ? Jusques

à quand voulez-vous demeurer à l'ombre des maisons? Jusques à quand voulez-vous rester emprisonné dans les villes enfumées? Croyez-moi, la lumière a je ne sais quoi de plus brillant ici. Ici, l'on aime à déposer le poids du corps pour s'envoler aux pures et resplendissantes régions de l'éther.

7. Les lettres qui contiennent des éloges funèbres portent un tout autre caractère. Ce Jérôme, si dur à lui-même et parfois aux autres, sait trouver des paroles tendres pour leurs douleurs. Telles sont plusieurs lettres adressées à des veuves, à des personnes affligées, et qui sont autant de modèles en ce genre. Nous citerons un morceau de la lettre 22e :

A Paula, sur la mort de Blésilla, sa fille.

Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo, non ut ait Jeremias, *vulneratos populi mei* (IX, 1); nec ut Jesus, miseriam Jerusalem; sed plorabo sanctitatem, misericordiam, innocentiam, castitatem; plorabo omnes pariter in unius morte defecisse virtutes. Non quòd lugenda sit illa quæ abiit, sed quòd nobis impatientiùs sit dolendum, qui talem videre desivimus. Quis enim, siccis oculis, recordetur viginti annorum adolescentulam tam ardenti fide crucis levâsse vexillum? Quis sine singultibus transeat orandi instantiam, nitorem linguæ, memoriæ tenacitatem, acumen ingenii?....... Sed quid agimus? Matris prohibituri lacrymas, ipsi plangimus. Confiteor affectus meos, totus hic liber fletibus scribitur. Flevit et Jesus Lazarum, quia amabat illum... Testor, mî Paula, Jesum, quem Blesilla nunc sequitur; testor sanctos Angelos, quorum consortio fruitur, eadem me dolorum perpeti tormenta quæ pateris, patrem esse spiritu, nutritium charitate, et interdum dicere : *Pereat dies illa in quâ natus sum.*

Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes, et je pleurerai, non pas, comme dit Jérémie, *les morts de mon peuple*, ni, comme Jésus, les malheurs de Jérusalem; mais je pleurerai la sainteté, la miséricorde, l'innocence, la chasteté, je pleurerai toutes les vertus ensevelies dans un même tombeau avec Blésilla. Ce n'est pas qu'il faille donner des pleurs à celle qui s'en est allée, mais l'on ne saurait trop s'affliger de ce que nous avons cessé de voir celle qui réunissait tant de perfections. Comment, en effet, se rappeler sans répandre des larmes, cette jeune femme de vingt ans, qui porta l'étendard de la croix avec une foi si ardente? Comment redire, sans gémissements, et son assiduité à la prière, et la grâce de son langage, et la fidélité de sa mémoire, et la pénétration de son esprit?..... Mais que fais-je là? Je veux arrêter les larmes d'une mère et je pleure moi-même. J'a-

vouerai ma faiblesse, ce livre est écrit tout entier avec mes larmes. Jésus lui aussi pleura Lazare, parce qu'il l'aimait .. Ma chère Paula, j'en atteste et Jésus que Blésilla suit maintenant, et les saints anges en la société desquels elle se trouve, je ressens les mêmes douleurs que vous; j'étais son père selon l'esprit, son nourricier selon la charité, et je ne puis ne pas dire quelquefois avec Job : *Périsse le jour où je suis né...*

8. Les lettres relatives à l'éducation furent adressées par S. Jérôme, de sa solitude, à plusieurs dames romaines de la plus haute distinction. Ces lettres peuvent être regardées comme des modèles excellents dont Fénelon, Rollin et plusieurs autres écrivains ont reproduit les précieuses leçons.

ART. IV. — SAINT AUGUSTIN.

1. Coup d'œil sur l'état de l'Afrique au IVe siècle. — 2. Vie de saint Augustin. — 3. Classification de ses ouvrages. — 4. Caractère de ses écrits et de son éloquence. — 5. Ouvrages de la 1re classe. — 6. Forme et idée de ces ouvrages. — 7. Livres contre les Académiciens. — 8. Traité de la Vie heureuse. — 9. Livre sur l'Ordre ou la Providence. — 10. Traités de l'Ame et de son Origine, de l'Etendue de l'ame. — 11. Livres de la Musique et du Maître. — 12. Les Soliloques. — 13. Traité sur la Manière d'instruire les catéchumènes. — 14. Livres de la Doctrine chrétienne. — 15. Autres ouvrages de la 1re classe. — 16. Idée de l'Enchiridion. — 17. Ouvrages de la 2e classe. — 18. Plan de la Cité de Dieu. — 19. Extraits de cet ouvrage. — 20. Ecrits dogmatiques et controversistes contre les hérétiques. — 21. Ecrits sur l'Ancien et le Nouveau Testament. — 22. Ouvrages de la 6e classe. — 23. Idée des Confessions de saint Augustin. — 24. Ses Sermons. — 25. Ses Lettres.

1. Nous arrivons à l'homme le plus étonnant de l'Eglise latine, à celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique; ce fut S. AUGUSTIN. Jamais homme ne fut doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, il a tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire comme il raisonne. Son éloquence, quelquefois entachée d'affectation et de barbarie, est souvent neuve et simple; sa morale est austère, et ses ouvrages sont la plus vive image de la société chrétienne, à la fin du IVe siècle.

Eh quoi! était-ce à Carthage, transformée en colonie romaine? Etait-ce à Hippone, à Tagaste, à Madaure,

petites villes sans nom? Était-ce sur cette côte d'Afrique, aujourd'hui si barbare, que florissait cet homme éloquent et ingénieux, ce hardi métaphysicien, souvent supérieur à Platon, et qui donnait des idées à Bossuet!

On a besoin, pour concevoir ce phénomène, de reporter les yeux sur la civilisation de l'Afrique, depuis la conquête romaine et surtout depuis le christianisme. On ne se figure ordinairement d'autre Carthage que celle d'Hannibal. Mais il ne faut pas oublier que l'ancien territoire de cette république formait une vaste contrée où se conservait une partie du peuple indigène, et quelques restes des mœurs et de la langue punique; mais où le gouvernement, les tribunaux, les spectacles, le luxe étaient importés de Rome. Carthage, plusieurs fois rebâtie par les Romains, était, par la magnificence et par la richesse, une des premières villes de l'Empire, rivale d'Antioche et d'Alexandrie. Elle avait des écoles nombreuses et célèbres, où l'on enseignait l'éloquence et la philosophie. Elle avait aussi des théâtres empruntés aux Romains, où l'on représentait les plus beaux ouvrages dramatiques de l'ancienne Rome et les meilleures imitations de la tragédie grecque.

Il paraît même que ces imaginations d'Afrique se passionnaient pour les arts avec une étonnante ardeur et un enthousiasme aussi vif que celui des peuples de la Grèce. Au second siècle, Carthage était appelée la *Muse d'Afrique*. On se pressait en foule sur la place publique pour entendre un sophiste, un rhéteur célèbre.

Bientôt le christianisme fit paraître à Carthage une autre espèce d'orateurs qui parlaient avec plus de force et de sérieux, pour des intérêts plus élevés. On allait les écouter dans les cavernes et les tombeaux; le culte devint public, fut persécuté et chaque jour plus puissant :

Que ferez-vous, disait Tertullien, de tant de milliers d'hommes, de femmes de tout âge, de tout rang qui présentent leurs bras à vos chaînes? de combien de feux, de combien de glaives n'aurez-vous pas besoin? Décimerez-vous Carthage?

Tel fut le progrès de cet enthousiasme que là, comme ailleurs, la cruauté des gouverneurs romains fut vaincue par la foule des victimes. Toute la province d'Afrique se remplit d'églises, d'évêques. Le nombre, la richesse des chrétiens s'accroissaient dans les époques de tolérance. Le zèle et la foi s'exaltaient dans les jours de persécution, et cette alternative favorisait ainsi doublement l'essor du nouveau culte.

Dès le temps de S. Cyprien, au milieu du IIIe siècle, l'Eglise d'Afrique comptait plus de 200 évêques qui présidaient dans toutes les villes la société chrétienne, chaque jour plus nombreuse. Une bourgade auparavant à demi-sauvage, une petite ville reculée et voisine du désert, recevait par l'apostolat chrétien le même symbole, les mêmes livres et quelque chose de la science dont le christianisme s'appuyait à Rome et dans la Grèce.

A la vérité, les querelles suivaient cette lumière nouvelle. Il y avait des schismes, des hérésies à Tagaste et à Madaure. Nulle part les disputes sur le dogme ou même sur quelques points de discipline, ne furent aussi vives qu'en Afrique. La principale secte fut celle des Donatistes, espèce de rigoristes et de mystiques sanguinaires, dont les maximes et les fureurs offrent plus d'un rapport avec celles des Anabaptistes et des Indépendants[1].

Nulle part encore la secte des Manichéens qui, partie des confins de la Perse, s'était répandue presque partout sur les pas du christianisme, n'avait plus de partisans et de plus habiles missionnaires. Il n'était pas rare de trouver dans une petite ville de la province d'Afrique un évêque catholique, un évêque donatiste et un évêque manichéen, animant chacun ses sectateurs, se disputant la foi des peuples, et distribuant des livres et des symboles.

2. C'est au milieu de cette agitation des esprits que naquit, en 354, S. Augustin, avec une imagination ardente, insatiable de sciences et de plaisirs. Sa mère,

[1] Voyez mon Histoire moderne, t. Ier, p. 362, 372, et t. II, p. 179.

sainte Monique, était catholique fervente; son père, nommé Patrice, païen ou indifférent; un de ses parents, donatiste. Tagaste où il naquit, avait récemment passé de la secte de Donat à la communion de Rome.

S. Augustin étudia d'abord dans la ville de Madaure, puis à Carthage. L'éloquence ne lui suffisait pas; il avait besoin de croire et cherchait la vérité. Il crut la voir dans la secte des Manichéens, dont la métaphysique subtile et merveilleuse plaisait à son esprit. Sa mère, pleine d'horreur pour cette secte, suppliait les évêques chrétiens de le voir et de le ramener; l'un d'eux lui dit ces belles paroles : *Allez en paix, et continuez de prier pour lui; car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais.*

Augustin était revenu près de sa mère à Tagaste, où il enseignait la rhétorique; mais le regret qu'il eut de la mort d'un ami l'éloigna de nouveau de cette ville et le fit retourner à Carthage, toujours maître d'éloquence, manichéen peu convaincu et philosophe emporté par les plaisirs. Ses doutes religieux redoublèrent par des conférences avec un docteur manichéen.

Lassé de tout, il vint à Rome, puis à Milan où il fut envoyé par Symmaque pour enseigner l'éloquence. Touché des paroles de S. Ambroise, il se retira dans la solitude et fixa dans le christianisme la longue inquiétude de son esprit et de son cœur. Que pouvait alors offrir le monde profane pour retenir un génie tel que celui d'Augustin? Le christianisme, au contraire, nourrissait son ame de spéculations divines, l'enivrait de cet amour idéal qu'il avait cherché jusque dans les plaisirs des sens, et lui promettait cette jouissance si douce de régner sur les ames. C'est dans les propres écrits d'Augustin, c'est dans le plus original de tous, dans ses *Confessions*, qu'il faut chercher la première partie de sa vie, qui n'est autre que l'histoire de ses passions et de ses pensées.

Entré dans une foi nouvelle, Augustin quitta le monde. Il se retira dans une maison de campagne avec sa mère, ses amis Alype et Nébride, et deux jeunes élèves dont il

voulut surveiller les études. La méditation, la promenade et les entretiens de philosophie religieuse occupaient la petite société.

S. Augustin écrivit beaucoup dans cette retraite tout en prenant soin de l'éducation de ses élèves. Son premier ouvrage fut un traité *contre la Secte Académique* dont le scepticisme ne convenait pas à l'état de son ame. Il écrivit ensuite *sur la Vie Heureuse*, à laquelle il se croyait enfin parvenu; *sur l'Ordre*, c'est-à-dire sur la Providence, et les *Soliloques*, dans lesquels il converse avec la raison.

Telles étaient les méditations d'Augustin se préparant au christianisme. Après quelques mois de retraite à la campagne, il revint à Milan, et reçut le baptême des mains de S. Ambroise (387 de J.-C.). Il résolut alors de retourner en Afrique suivi de sa famille et de ses amis. Il vint à Ostie pour s'embarquer; mais là, sa mère tomba malade et mourut au bout de quelques jours. Sa douleur fut extrême : *J'ai senti*, dit-il dans une lettre, *déchirer cette double vie, composée de la sienne et de la mienne.* Il renonça d'abord à son voyage et s'arrêta quelque temps à Rome où il écrivit un traité *des Mœurs de l'Eglise catholique*, et combattit les Manichéens dont il avait si long-temps étudié la croyance.

La victoire de Théodose sur Maxime ayant pacifié tout l'empire, Augustin repassa en Afrique, et après quelque séjour à Carthage, il se retira près de Tagaste, sa patrie, dans une terre qu'il avait; il s'y livrait, avec ses amis, à la méditation des Ecritures et à la prière. Augustin, dans ses contemplations religieuses, n'aspirait pas même au sacerdoce; mais une circonstance l'ayant conduit à Hippone, l'évêque de cette ville, touché de son mérite et de ses vertus, résolut de l'ordonner prêtre, afin de trouver un secours dans son zèle et dans son éloquence.

On conçoit assez combien les écrits d'Augustin, déjà célèbres dans l'Eglise d'Occident, devaient avoir d'éclat aux yeux des chrétiens d'une petite ville d'Afrique. Le

peuple d'Hippone se saisit d'Augustin, malgré ses refus, et le demanda pour prêtre. L'évêque Valère le fit prêcher dans son église à sa place, comme Chrysostome avait remplacé Flavien dans l'église d'Antioche. Augustin parlait avec une émotion extraordinaire; il s'attendrissait jusqu'aux larmes. Ses discours animés de vives images saisissaient l'esprit des Africains. C'est ainsi qu'il fit abolir l'usage des festins sur les tombeaux des martyrs, en retenant par ses paroles le peuple dans l'église, le jour même où se célébrait d'ordinaire cette fête licencieuse[1]. En même temps il s'occupait d'élever de jeunes enfants; il adoucissait le sort des esclaves, il communiquait par ses lettres avec les diverses sociétés chrétiennes de l'Afrique.

Valère vieillissant le fit nommer son coadjuteur, avec le titre d'évêque. Augustin continua de conduire le peuple d'Hippone, prêchant l'union et la charité, et donnant par sa vie l'exemple de sa foi. Il fit bâtir dans cette ville un hospice pour les étrangers. Il établit l'usage de donner chaque année des vêtements aux pauvres; il fit vendre une fois les vases sacrés, pour racheter les captifs.

Il quittait rarement Hippone, et seulement pour aller à Carthage ou à Madaure, dont les habitants étaient encore en partie attachés au paganisme; mais de son modeste asile, Augustin portait ses regards et ses travaux sur tout le monde chrétien. Rien ne peut donner l'idée de cet ardent apostolat, de ce pontificat universel qui prenait sur lui le travail de tous les évêques : prédication morale, livres de philosophie, controverses avec les païens, les sectaires et les docteurs de sa communion; interprétation des Livres Saints, institution des lois canoniques, réforme des monastères, lettres aux empereurs, correspondances suivies à Rome avec les papes; à Nole avec S. Paulin; en Palestine avec S. Jérôme; à Milan avec S. Ambroise et Simplicien; en Espagne avec

[1] Voyez mon Traité de Littérature, *Rhétorique et Éloquence*, p. 323.

Orose; dans les Gaules avec S. Prosper, Lazare d'Arles, Hilaire de Narbonne; à Constantinople avec Maxime, Longinien, Dioscore, tous les gens de lettres du Bas-Empire qui l'appelaient de concert *le représentant de la postérité*, il suffisait à tout.

S. Augustin continua, pendant 31 ans, de gouverner avec le plus grand éclat l'église d'Hippone. Parvenu à l'âge de 73 ans, il fit une révision générale de ses ouvrages, et en publia un catalogue raisonné en deux livres, sous le titre de *Retractationes*. Il les y indique tous, à l'exception de ses homélies et de ses lettres; il fait connaître l'objet de chacun, les erreurs qu'il a commises en les rédigeant, et qu'il désirerait en faire disparaître.

Les derniers moments de sa vie furent troublés par la vue des malheurs de sa patrie. Boniface, comte d'Afrique, vaincu par les Vandales qu'il avait appelés dans sa province[1], vint s'enfermer dans les murs d'Hippone. Augustin, alors âgé de 76 ans, l'esprit encore occupé de controverses sur la prédestination et la grâce, prodigua ses soins aux combattants et aux blessés; il les animait de sa foi; son nom était vénéré même des Vandales. Ces Barbares attaquèrent faiblement des murs défendus par la présence du saint pontife, et bientôt consacrés par sa mort (430 de J.-C.); car dans le troisième mois du siége, accablé d'inquiétudes et de soins, il expira le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette Cité céleste dont il avait écrit précédemment la merveilleuse histoire.

3. Les ouvrages de S. Augustin peuvent se partager en sept classes :

1° Ouvrages de philosophie, de critique, de rhétorique, d'érudition;

2° Livres sur l'Ancien et le Nouveau Testament;

3° Ouvrages dogmatiques;

4° Ouvrages de controverse : Traités contre les Juifs, les Ariens, les hérétiques Manichéens, Pélagiens, Priscillianistes, Origénistes, Donatistes;

[1] Voyez mon Histoire Romaine, p. 368.

5° Traités particuliers et Livres ascétiques;

6° Ouvrages oratoires, Sermons et Homélies;

7° Lettres qui s'étendent à toutes les matières de religion, de morale, de philosophie et de critique.

4. Dans l'immensité de ces écrits, dans la variété de ces controverses, on voit ce caractère d'universalité religieuse qui n'a été reproduit que par Bossuet dans les siècles modernes. En effet, malgré le mérite inégal, malgré tout ce que la rouille du IVe siècle mêle au génie d'Augustin, la vie et les travaux de Bossuet font seuls comprendre l'évêque d'Hippone, avec cette différence que, jeté dans un siècle plein de catastrophes et de désordres, Augustin eut besoin d'un caractère plus actif et plus hardi, et que son imagination effarouchée par tant de désastres fut souvent aussi bizarre que celle de Bossuet est sublime.

A quinze siècles de distance, ces deux hommes ont marqué du sceau de leur génie deux grandes époques de l'humanité. On ne retrouve pas dans l'évêque d'Hippone ce beau langage et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle pas pour Antioche et pour Césarée; il est plus sérieux et plus inculte; mais son ame est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces, accoutumés à s'entre-déchirer dans une fête annuelle[1]. Nul art, nulle méthode ne règne dans ses discours. Lorsqu'il parlait dans Carthage, son style devenait plus pompeux et plus fleuri; mais sa puissance était toujours la même, celle qu'il demande à l'orateur chrétien, le don des larmes. Cette tendre vivacité d'ame revit jusqu'au milieu des épines de sa théologie. Moins élevé, moins brillant que les Basile et les Chrysostome, il a quelque chose de plus profond. Il est moins éloquent, mais plus évangélique; car il parle davantage au cœur de l'homme.

5. Les ouvrages de la première classe comprennent les

[1] Traité de Littérature, *Rhétorique et Éloquence*, p. 328.

traités de philosophie, savoir : Trois livres *contre les Académiciens;* le traité *de la Vie Heureuse;* deux livres *sur l'Ordre* ou *la Providence;* le traité *de l'Ame et de son Origine,* en quatre livres; le traité *de l'Etendue de l'ame.*

6. Quatre de ces ouvrages, les trois premiers et le dernier, sont en forme de dialogue. S. Augustin introduit, comme interlocuteurs, tantôt ses deux amis, tantôt ses jeunes élèves. Les détails en sont pleins de charmes. L'entretien commence quelquefois dans la salle des bains, quelquefois par un beau soleil d'hiver, dans une prairie voisine de la maison; on l'interrompt pour lire un demi-volume de Virgile, *dimidium volumen Virgilii audire*, charmante préoccupation que S. Augustin ne se reprochait pas encore. La vive ardeur des deux jeunes gens, cet emportement de leur âge qui contraste avec la gravité de leurs études, les petits incidents de la dispute et les mouvements de l'amour-propre, tout est rendu avec une grâce infinie.

Augustin appelle même sa mère à ses entretiens et croit remarquer en elle une rare sagacité pour la philosophie : lui-même parle avec beaucoup d'élévation et de subtilité sur Dieu, l'ame et la vérité; mais il ramène tout à la foi chrétienne et à la règle des mœurs :

Dieu, dit-il, ne nous écoutera pas, si nous ne sommes vertueux; ainsi, demandons à Dieu, non pas des richesses, ou des honneurs, ou toutes ces choses périssables qui cèdent au moindre obstacle, mais ces biens de l'ame qui peuvent nous rendre bons et heureux; et pour que de tels vœux soient énoncés avec ardeur, je t'en charge, ô ma mère, aux prières de qui j'ai surtout confiance; et je m'assure alors que Dieu aura disposé mon ame de telle sorte que je ne préfère rien à la découverte de la vérité, et que je n'aie d'autre volonté, d'autre pensée, d'autre amour.

7. Les livres *contre les Académiciens* traitent de la béatitude. L'Académie soutenait que pour être heureux il suffit de chercher la vérité. Licentius, l'un des interlocuteurs, s'en tient à ce principe. Trigetius veut que, non seulement on recherche la vérité, mais encore qu'on la connaisse parfaitement. Mais où la trouver cette vérité?

Ce n'est point dans les écoles humaines, c'est à l'école de J.-C., la seule qui donne la vraie science. Elle seule a pu, dit S. Augustin, arracher le monde aux ténèbres de l'ignorance, à la servitude du vice, ainsi qu'aux vaines disputes de la philosophie :

Tous les efforts de cette orgueilleuse raison humaine, n'auraient pu réussir jamais à délivrer le genre humain des ténèbres où il était plongé ni de la fange du vice où il croupissait, si le grand Dieu, dans un mouvement d'une bonté toute populaire, *populari quâdam clementiâ*, n'était venu parmi les hommes, courbant et assujettissant l'autorité de sa divine intelligence dans une chair humaine, nous donnant non seulement des préceptes, mais ses propres exemples, pour réveiller nos ames, les faire rentrer en elles-mêmes et les ramener à la patrie, sans tout le vain étalage des disputes de la philosophie.

Bossuet, à qui nous devons la traduction de ce passage, a développé dans un beau commentaire cette simple et profonde image, *populari quâdam clementiâ* (Sermons).

8. Le traité *de la Vie Heureuse* est un corollaire du précédent. Les interlocuteurs y sont les mêmes, à l'exception d'Alype. Sainte Monique intervient dans la conférence. L'auteur commence par cette image éclatante :

Tous ceux qui désirent aborder la région que le bonheur habite, rencontrent à l'entrée du port une montagne élevée, pleine de défilés étroits et bordée d'écueils à travers lesquels on n'avance qu'avec les plus grandes précautions. Autour d'elle brille une lumière vive, mais trompeuse, qui attire le voyageur, et lui fait croire que le chemin où il s'engage va le conduire au terme désiré. Cependant sortent du port des voix qui l'avertissent de son erreur et l'engagent à venir chercher le bonheur dans un lieu plus sûr.

Quelle est, après tout, la véritable théorie du bonheur? Grande question que S. Augustin réduit à ce seul principe :

Le bonheur de l'ame ne doit pas être distingué de la perfection, et celle-ci s'obtient par l'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité.

Hæc est beata vita quæ vita perfecta est, ad quam nos festinantes posse perduci solidâ fide, alacri spe, flagranti caritate præstandum est.

Bossuet a développé ce principe avec éloquence dans son *sermon pour la Fête de tous les Saints.*

9. Les deux livres *sur l'Ordre* ou *la Providence* annoncent déjà cette profondeur d'esprit qui distingue l'évêque d'Hippone. On y trouve aussi un grand nombre d'idées neuves et frappantes :

Comment le désordre physique et moral peuvent-ils se concilier avec l'ordre? Par les vues secrètes de la Providence, qui enchaîne toutes les parties à un ordre général et fait concourir toutes les dispositions particulières à la régularité de l'ensemble. On peut justifier cette conduite par ce qui se passe au sein des sociétés humaines. Est-il rien de plus repoussant que l'idée du bourreau? et pourtant tous les codes de législation en reconnaissent la nécessité pour le maintien de la sûreté publique. Telle chose nous semble défectueuse qui, dans la place qu'elle occupe, est une beauté réelle. Otez cette apparente imperfection et vous affaiblissez le mérite de l'ouvrage.

C'est là le germe de tout ce qu'on a dit de mieux sur la Providence. M. de Maistre en a surtout profité dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

10. Un jeune Maurétanien, simple laïque, nommé Victor, d'abord engagé dans l'hérésie, mais revenu depuis à l'Eglise catholique, conservait pourtant des doutes qu'il exposa dans deux livres où S. Augustin n'était pas ménagé. Ils furent envoyés à l'évêque d'Hippone qui y répondit par le traité *de l'Ame et de son Origine*. Fénelon en a traduit un long passage dans son traité *de l'Existence de Dieu*, chap. IV : Les parties internes de notre corps, etc.

Le livre *de l'Étendue de l'ame* (De quantitate animæ) est un dialogue entre Evode et S. Augustin. Il y est question de l'origine de l'ame, de sa nature, pourquoi elle existe unie au corps, quel changement il lui arrive, etc.

11. Les livres *de la Musique* et *du Maître* ne sont, à proprement parler, l'un qu'un traité de prosodie, l'autre de grammaire. Le dialecticien habile et le théologien profond s'y montrent avec autant d'éclat que le professeur de rhétorique. L'objet du premier ouvrage est d'élever graduellement l'esprit et l'ame des lecteurs, du sentiment général de l'harmonie, à la connaissance et à

l'amour de celui qui doit être aimé par dessus tout, comme principe essentiel d'ordre, d'harmonie et de vérité. Le but du second est de montrer que la vérité éternelle, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, doit être notre seul et véritable maître.

12. Les *Soliloques* ont une singularité qui plaît. Jamais on ne réunit tant de fine dialectique et de sensibilité rêveuse; le tour subtil de l'imagination s'y mêle à une sorte de curiosité naïve : *Je veux*, dit Augustin, *savoir Dieu et l'ame*. Et il entend la raison qui lui répond : *Ne veux-tu rien savoir de plus?* Le génie du philosophe africain jette de vifs traits de lumière sur ces grandes questions; et il y a quelque chose de sublime dans la manière dont il prouve l'immortalité de l'ame par la nature immortelle de la vérité, dont notre ame est le sanctuaire et le juge.

13. Le traité *sur la Manière d'instruire les catéchumènes* contient d'excellents préceptes. Le plan que S. Augustin y trace est celui que Fénelon indique dans son *Education des filles* et dans ses *Dialogues sur l'éloquence;* celui que La Bruyère et Rollin ne cessent de recommander aux prédicateurs eux-mêmes; celui que l'abbé Fleury a suivi avec tant de succès dans son *Catéchisme historique.*

14. Les livres *de la Doctrine chrétienne* sont au nombre de quatre. Dans le premier, S. Augustin montre que toutes les études sur l'Ecriture doivent avoir pour double objet, la découverte des choses soumises à notre intelligence, et la manière d'exposer ces choses pour le profit des autres. Le second livre traite des signes, c'est-à-dire, du texte sacré et des livres canoniques. Le troisième ne comprend guère qu'une discussion critique et grammaticale sur le fond ou les expressions de quelques versets de la Bible. Le quatrième renferme une rhétorique dont Rollin a formé son chapitre de l'*Eloquence de la chaire* [1].

[1] Nous en avons fait également usage dans notre Traité de Littérature, *Rhétorique et Éloquence*, p. 170.

15. Les livres de l'*utilité de la Foi*, *de la véritable Religion*, des *Mœurs de l'Eglise catholique*, de la *Croyance aux choses que l'on ne voit pas*, et l'*Enchiridion* ou *Manuel* complètent la seconde classe des écrits de S. Augustin.

16. L'*Enchiridion* de S. Augustin diffère de celui d'Epictète autant par la forme que par l'esprit. Le manuel du philosophe stoïcien ne se compose que de pensées et de maximes jetées sans ordre, à la suite l'une de l'autre [1]. Celui de l'auteur chrétien est un traité méthodique où tout s'enchaîne et se développe graduellement. Les plus hautes questions de la foi et de la morale y sont discutées, approfondies et résolues. L'auteur y ramène toute la doctrine chrétienne aux trois vertus principales, la foi, l'espérance, la charité, qui servent de division naturelle à cet excellent Catéchisme ou Traité de théologie familière.

17. Les ouvrages de la troisième classe sont les moins nombreux, mais les plus importants : la *Cité de Dieu* et le *livre de la Divination*.

« Alaric avait deux fois rançonné Rome sans la prendre. Il lui donna même un roi, tandis que le faible Honorius cachait dans Ravenne sa pourpre impériale. Enfin lassé de faire de Rome un jouet, il la brisa. Chose singulière ! avant ce dernier coup, Rome était redevenue presque païenne. La peur s'était réfugiée vers les antiques idoles. Des cérémonies défendues par les lois de Gratien et de Théodose avaient publiquement reparu. Le préfet de Rome avait appelé des aruspices toscans; et le dernier de ces consuls, vain simulacre de l'ancienne république, ressuscita, par une autre parodie, les cérémonies augurales le jour de son installation. Cette année même, en 410, Rome fut prise d'assaut, et désolée par le meurtre et le pillage; il n'y eut d'asile que dans les églises chrétiennes. »

« La manière dont cette calamité fut ressentie par tous les peuples chrétiens est un des traits mémorables de

[1] V. Hist. de la Littérature grecque, p. 379.

cette époque. Beaucoup de familles illustres avaient fui, et elles portaient avec elles, en Asie et en Afrique, le récit et l'image de ce grand désastre; mais le monde, ce monde romain composé de vaincus, apprit avec une sorte de joie la chute de la ville enivrée du sang des martyrs. On aperçoit ce sentiment à travers l'éloquente pitié qu'exprime l'évêque d'Hippone dans plusieurs discours prononcés à cette époque. Cependant une grande récrimination s'élevait de la part de tous ceux qui n'étaient pas chrétiens. Ils reprochaient au christianisme la dernière catastrophe de l'Empire; ils rappelaient les anciennes prospérités de Rome sous le culte des dieux. S. Augustin qui recevait en Afrique, avec la plus généreuse charité, les victimes échappées du sac de Rome, voulut répondre à ces reproches par un grand ouvrage d'histoire et de philosophie; c'est la *Cité de Dieu*, monument immortel et curieux d'érudition et de génie! Les infatigables travaux de l'ambition, les conquêtes, la gloire y sont jugées par l'abnégation chrétienne; c'est l'oraison funèbre de l'empire romain prononcée dans un cloître. Une ardente conviction anime tout l'ouvrage, et cette conviction est l'arrêt de mort de l'ancienne société. Il est peu de livres où l'on puisse découvrir plus de détails précieux sur les mœurs et la philosophie antique; mais un plus grand objet nous saisit : on regarde cette Cité céleste que la croyance des peuples substituait aux intérêts de gloire et de patrie; on conçoit alors que l'Empire devait périr quand tout ce qui restait d'énergie morale dans le monde civilisé se tournait vers ces pieuses contemplations, et cédait l'univers aux Barbares[1]. »

18. S. Augustin trace lui-même, dans ses *Retractationes* (l. II, c. 143), le plan de sa Cité :

Rome ayant été prise et saccagée par les Goths sous la conduite de leur roi Alaric, les païens rejetèrent ce malheur sur la religion chrétienne et en prirent occasion de blasphémer contre le vrai Dieu. Me sentant plein du zèle de sa maison, je résolus de les combattre par cet

[1] M. Villemain, *Mélanges historiques et littéraires*, t. III.

ouvrage, divisé en 22 livres, dont les 5 premiers réfutent ceux qui croient que le culte de plusieurs dieux est nécessaire au bien du monde, et rapportent à l'opinion contraire les malheurs survenus depuis peu. Dans les 5 suivants, je combats ceux qui, tout en convenant que ces malheurs sont arrivés dans tous les temps, prétendent que le culte des divinités païennes est utile pour l'autre vie. Les 10 premiers livres ont donc pour but de répondre à ces deux chimériques opinions contraires à notre foi chrétienne. Mais en combattant les sentiments d'autrui, il fallait établir les nôtres. C'est là l'objet de la seconde partie de cet ouvrage, qui comprend 12 livres, dont les 4 premiers contiennent la naissance des deux cités, celle de Dieu et celle du monde; les 4 d'ensuite, leurs progrès, et les 4 derniers, leurs fins. Ainsi, tous les 22 livres, traitant également de ces deux cités, se sont trouvés réunis sous un titre général.

19. Citons quelques passages de cette belle œuvre. Dans le livre premier, S. Augustin approfondit les faits si célèbres de Lucrèce et de Brutus, se donnant la mort, l'une pour ne pas survivre à la perte de sa chasteté, l'autre à celle de leur patrie :

Non quid sit virtus cognoscitis. Lucretiam magnis semper effertis laudibus. Sed hæc causa ex utroque latere coarctatur, ut si extenuatur homicidium, adulterium confirmetur; si purgatum adulterium, homicidium cumuletur! nec omninò invenitur exitus, ubi dicitur : si adulterata, cur laudata? Si pudica, cur occisa?

Vous n'avez point d'idée de la vertu, dit-il aux païens; vous nous citez sans cesse avec emphase l'exemple de Lucrèce. Cet exemple prouve contre vous; car si Lucrèce a conservé son honneur, pourquoi s'est-elle poignardée? Et si elle a été déshonorée, pourquoi l'avez-vous tant prônée? Chaste, elle n'a pas dû se tuer; impure, vous n'avez pas dû la louer.

Ce qu'il dit de Brutus n'est pas moins remarquable:

Ce farouche républicain, Brutus, réputé le plus sage de Rome, se détruit lui-même, et plein d'indignation contre la vertu, dont il avait fait son idole, il s'écrie : O vertu, non, tu n'es qu'un misérable fantôme et une douloureuse chimère! Ce n'était pas sans doute la vertu qui manquait à ces grands personnages (il parle de Caton et de Brutus), puisqu'ils s'élevaient au dessus de l'humanité; c'étaient eux qui manquaient à la vertu, en ne s'élevant pas jusqu'à son auteur; et leur sagesse ne portant que sur elle-même, sur la nature aveugle ou corrompue, dégénérait ou en hypocrisie, ou en faiblesse, ou en férocité.

S. Augustin, dans le livre second, dit en parlant des dieux :

Romani probris et injuriis poëtarum subjectam vitam famamque habere noluerunt, capite etiam sancientes tale carmen condere, si quis auderet. Quod ergà se quidem satìs honestè constituerunt, sed ergà deos suos superbè et irreligiosè.... Itàne pluris tibi habenda visa est existimatio Curiæ vestræ quàm Capitolii, imò Romæ unius quàm Cœli totius, ut linguam maledicam in cives tuos exercere poëtæ etiam lege prohiberentur, et in deos tuos securi tanta convicia, nullo senatore, nullo censore, nullo principe, nullo pontifice prohibente, jacularentur? Indignum videlicet fuit, ut Plautus aut Nævius Publio et Cneio Scipioni, aut Cæcilius M. Catoni malediceret, et dignum fuit, ut Terentius vester flagitio Jovis optimi maximi adolescentium nequitiam concitaret?

Quoi! vous trouvez qu'il est beau d'avoir interdit sous peine de mort, aux poètes, d'attaquer aucun des Romains, pendant qu'on leur laisse toute liberté de déchirer les dieux! conduite sans doute assez juste pour vous-mêmes, mais bien étrange par rapport à vos divinités. Est-ce que vous estimez plus la dignité de votre sénat que celle de votre Capitole? Vous préférez donc Rome au Ciel et votre réputation à celle des dieux. Vous liez la langue des poètes quand il s'agit de décrier vos citoyens et vous leur permettez de se déchaîner sous vos yeux mêmes contre les dieux, sans que ni sénateur, ni censeur, ni pontife, s'oppose à une telle licence. Vous trouvez qu'il aurait été indigne qu'un Plaute ou un Nævius eût osé mal parler des Scipion ou des Caton, et vous souffrez que votre Térence décrie impunément et déshonore Jupiter, en le donnant aux jeunes gens pour maître et pour précepteur dans le crime!

Pour donner une idée de l'éloquence avec laquelle S. Augustin poursuit les fausses divinités du paganisme, citons un fragment pris au hasard dans le troisième livre, et qu'on nous dise si Démosthènes est plus véhément dans ses Philippiques, et Cicéron plus orateur dans ses Catilinaires ou ses Verrines :

Nec in deos eorum horribiliora nos dicimus, quàm eorum identidem auctores quos legunt et prædicant : quandoquidem et ex ipsis, quæ diceremus, accepimus, et nullo modo dicere, vel talia, vel cuncta sufficimus. Ubi ergò erant illi dii, qui propter exiguam fallacemque hujus mundi felicitatem colendi existimantur; cùm Romani, quibus se colendos mendacissimâ astuciâ venditabant, tantis calamitatibus vexarentur? Ubi erant, quandò Valerius consul ab exulibus et servis incensum Capitolium cùm defensaret, occisus est? Faciliùsque ipse prodesse potuit ædi Jovis, quàm illi turba tot numinum cum suo maximo atque optimo rege, cujus templum liberaverat, subvenire. Ubi erant, quandò densissimis fatigata civitas seditionum malis, cùm legatos Athenas missos ad leges mutuandas paululùm quieta opperiretur, gravi

fame pestilentiâque vastata est? Ubi erant, quandò rursùs populus, cùm fame laboraret, præfectum annonæ primum creavit; atque illâ fame invalescente, Spurius Mœlius, qui esurienti multitudini frumenta largitus est, regni affectati crimen incurrit, et à Quinto Servilio magistro equitum cum maximo et periculosissimo tumultu civitatis occisus est? Ubi erant, quandò, pestilentiâ maximâ exortâ, diis inutilibus sine remedio populus diù multùmque fatigatus nova lectisternia, quòd nunquam anteà fecerat, exhibenda arbitratus est? Ubi erant, quandò per decem continuos annos malè pugnando crebras et magnas clades apud Veios exercitus romanus acceperat, nisi per Furium Camillum tandem subveniretur, quem posteà civitas ingrata damnavit? Ubi erant, quandò Galli Romam ceperunt, spoliaverunt, incenderunt, cædibus impleverunt? Ubi erant, quandò alia pestilentia gravis de venenis matronarum exorta credita est, quarum suprà fidem multarum atque nobilium mores deprehensi sunt omni pestilentiâ graviores? Vel quandò in furculas Caudinas à Samnitibus obsessi ambo cum exercitu consules fœdus cum eis fœdum facere coacti sunt; ità ut equitibus romanis sexcentis obsidibus datis, cæteri, amissis armis, aliisque spoliati privatique tegminibus, sub jugum hostium cum vestimentis singulis mitterentur? Vel quandò intolerabili pestilentiâ Æsculapium ab Epidauro quasi medicum deum Roma advocare atque adhibere compulsa est, quoniam regem omnium Jovem, qui jam dici in Capitolio sedebat, multa stupra, quibus adolescens vacaverat, non permiserant fortassè discere medicinam? Vel cùm, etc.....? An suos cultores dii possunt defendere, cùm semetipsos nequeunt? Vestam enim ipsam ab incendio liberare non potuisset, ni Metellus pontifex, suæ quodam modo salutis oblitus, irruens eam semiustulatus abripuisset. Homo igitur potiùs sacris Vestæ, quàm illa homini prodesse potuerunt.

Nous ne disons point de leurs dieux des choses plus étranges que leurs écrivains, qu'ils lisent et qu'ils estiment tant, n'en disent eux-mêmes, puisque nous prenons d'eux ce que nous disons, et que nous ne pouvons pas même en rapporter tout ce qu'ils en ont écrit? Où donc étaient-ils ces dieux qu'on croit servir pour cette chétive et trompeuse félicité du monde, lorsque le Romain, dont ils se faisaient adorer par leurs fourbes et leurs impostures, souffrait de si grandes calamités? Où étaient-ils, quand le consul Valérius fut tué en défendant le Capitole, dont les bannis et les esclaves s'étaient emparés; car il lui fut plus aisé de secourir le temple de Jupiter, qu'à cette troupe de divinités et à leur Jupiter même, ce dieu, ce roi si fort, si puissant, de l'assister? Où étaient-ils, quand Rome, abattue par tant de séditions, attendant avec quelque sorte de calme le retour des députés qu'elle avait envoyés à Athènes pour en emprunter les lois, fut désolée par les épouvantables fléaux de la famine et de la peste? Où étaient-ils, quand Spurius Mélius, pour avoir distribué du blé au peuple mourant de faim, accusé pour son bienfait même d'aspirer à la royauté, fut massacré par Servilius avec un tumulte effroyable de toute la ville?

Où étaient-ils, quand Rome, travaillée par les horreurs de la contagion, après avoir vainement épuisé tous les secours de l'art, imagina la fête sacrilége des *Lectisternia*? Où étaient-ils, quand les armées romaines, épuisées de sang et de forces par une guerre de dix ans contre les Véiens, allaient succomber sous tant de désastres, si Camille, depuis condamné à l'exil par son ingrate patrie, ne fût venu à leur secours? Où étaient-ils, quand les Gaulois, maîtres de Rome, la pillèrent, la saccagèrent, et la réduisirent en cendres? Où étaient-ils, quand une nouvelle peste exerça les plus affreux ravages, provoqués sans doute par le crime de plusieurs dames romaines des plus qualifiées qui, par un attentat incroyable et pire encore que tous les fléaux, firent périr par le poison les premiers citoyens de la république? ou quand l'armée romaine, assiégée par les Samnites avec ses deux consuls dans les Fourches Caudines, fut obligée de recevoir de si honteuses conditions, et de passer sous le joug, après avoir donné six cents chevaliers en otage? ou bien encore, quand une autre peste, plus meurtrière que les précédentes, obligea les Romains de faire venir d'Épidaure Esculape, parce que Jupiter, qui, depuis long-temps, faisait sa résidence dans le Capitole, n'avait pas eu le temps d'apprendre la médecine, pour avoir perdu sa jeunesse en de sales débauches? Où étaient-ils, etc.? Si de cruels désastres ne forcent pas aussi les dieux à rougir de leur impuissance ou de leur indifférence, il faut convenir qu'ils sont aussi impassibles que leurs statues. Que dis-je? Le moyen qu'ils secourussent leurs sectateurs, quand ils ne pouvaient se défendre eux-mêmes : témoin l'incendie qui dévora le temple de Vesta, et n'aurait pas épargné la déesse elle-même, si le pontife Métellus ne s'était jeté à travers la flamme, pour sauver, à demi consumé lui-même, les restes de l'idole à demi brûlée? Un homme fut donc plus puissant pour secourir une déesse qu'une déesse ne le fut pour assister un homme.

20. Mais le plus grand combat de S. Augustin était contre les hérétiques, Ariens, Manichéens, Donatistes, Pélagiens; aussi ses écrits de cette catégorie sont-ils les plus nombreux et les plus étendus. En voici les titres.

Livres contre l'hérésie en général et diverses hérésies :

Traité des hérésies.
Contre les Juifs.
Contre les Ariens, et Réfutation du discours en faveur de l'arianisme.
Deux livres contre Maximin, évêque arien.
Conférences avec Pascentius et autres Ariens.
Quinze livres sur la Trinité.
Contre les Priscillianistes et les Origénistes.

Livres contre les Manichéens:

Livre de la Foi et du Symbole.
Des Mœurs des Manichéens.
Traité des deux Ames.
Livre contre l'Épître du fondement.
Réfutation de Fauste le Manichéen, en trente-trois livres.
De la nature du bien.
Actes et Conférences contre Fortunat le Manichéen. Conférence avec Félix. Livre contre Secondin.
Deux livres contre l'adversaire de la loi et des prophètes. Contre Adimante.

Livres contre les Pélagiens :

De la grâce de J.-C.
Du péché originel.
De la nature et de la grâce.
Lettre à Sixte.
De la grâce et du libre arbitre, adressé aux moines d'Adrumète.
De la correction et de la grâce, adressé aux mêmes. Lettre à Vital.
Du baptême des enfants, ou des mérites et de la rémission des péchés.
Livre de l'esprit et de la lettre.
Livre des actes de Pélage. Quatre livres au pape Boniface contre les deux lettres des Pélagiens.
Six livres contre Julien.
Livres du mariage et de la concupiscence.
Livre de la prédestination des saints.
Du don de la persévérance.
Deux livres à Simplicien.
De l'ouvrage imparfait, contre Julien, en six livres.
Traité du libre arbitre.

Livres contre les Donatistes :

Trois livres contre la lettre de Parménien, troisième évêque des Donatistes de Carthage, le même que saint Optat de Milève a réfuté.
Sept livres du baptême contre les Donatistes.
Trois livres contre les lettres de Pétilien.
Livre contre l'unité de l'Église, ou Épître contre les Donatistes.
Réponse au grammairien Cresconius, donatiste, en 4 livres.
Abrégé de la conférence avec les Donatistes.
Livres de Gaudence, évêque donatiste.

21. Les écrits de S. Augustin sur l'Ancien et le Nouveau Testament sont :

Du livre imparfait de la Genèse, expliqué selon la lettre.

Douze livres sur la Genèse à la lettre.

Des questions sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome, Josué et les Juges.

Questions sur quelques endroits de l'Évangile, particulièrement de saint Matthieu et de saint Luc.

Commentaire sur l'Évangile de saint Jean, sous le nom de Traités ou Conférences, au nombre de 124.

Commentaire sur l'Épître de saint Jean.

Commentaire sur l'Épître aux Galates.

Des 83 questions adressées à saint Augustin sur des points de morale, de dogme, de métaphysique.

Commentaire sur le livre des Psaumes, en 2 parties.

Bossuet a dit en parlant de ces ouvrages : De tous les Pères, S. Augustin est celui qui a donné le plus de principes pour entendre la Sainte Ecriture et pour y trouver la saine doctrine dont elle est le trésor (*Défense de la Tradition et des saints Pères*).

Le Commentaire des psaumes a servi de guide à tous ceux qui ont voulu les expliquer après lui. Ainsi, l'abbé Duguet, les Pères Morel et Bertier, Massillon et Bossuet, n'ont fait que le traduire et le développer ou l'analyser. C'est en faire assez l'éloge.

22. La sixième classe des ouvrages de S. Augustin comprend divers traités concernant le dogme, la morale et la discipline, tels que :

De l'accord des évangélistes, en quatre livres. Concordance entre les quatre Évangiles.

Du combat chrétien.

De la foi et des œuvres. De la pénitence. Pensées diverses sur la pénitence.

Des soins que l'on doit aux morts.

Traité de la patience.

Des avantages du jeûne.

Du bien du mariage.

Traité de la sainte Trinité.

Du bien du mariage, adressé à Julienne, mère de Démétriade.

Livre de la continence.

Des mariages adultères.

Du mensonge.

Contre le mensonge.

Sur la ruine de Rome.

De l'ouvrage des moines.
Règle de saint Augustin, adressée aux serviteurs de Dieu.
Confessions de saint Augustin.

23. Montaigne et Rousseau nous ont donné leurs *Confessions*. Le premier s'est moqué de la bonne foi de ses lecteurs; le second a révélé de honteuses turpitudes, en se proposant, même au jugement de Dieu, pour un modèle de vertus. C'est dans les Confessions de S. Augustin qu'on apprend à connaître l'homme tel qu'il est. Le Saint ne se confesse point à la terre, il se confesse au Ciel; il ne cache rien à celui qui voit tout. C'est un chrétien à genoux dans le tribunal de la pénitence, qui déplore ses fautes et qui les découvre, afin que le médecin applique le remède sur la plaie. Il ne craint point de fatiguer par des détails celui dont il a dit ce mot sublime: *Il est patient parce qu'il est éternel.* Et quel portrait ne nous fait-il point du Dieu auquel il confie ses erreurs :

Vous êtes infiniment grand, dit-il, infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment juste. Votre beauté est incomparable, votre force irrésistible, votre puissance sans bornes. Toujours en action, toujours en repos, vous soutenez, vous remplissez, vous conservez l'univers; vous aimez sans passion, vous êtes jaloux sans trouble; vous changez vos opérations et jamais vos desseins..... Mais que vous dis-je ici, ô mon Dieu! et que peut-on dire en parlant de vous?

24. Les *Sermons* forment la septième classe des ouvrages de S. Augustin. Ils sont au nombre de 364 authentiques :

183 sur divers passages de l'Écriture.
88 sur les principales fêtes de l'année, sous le nom de *Sermons du temps.*
69 sur les fêtes des saints, particulièrement des martyrs.
23 sur divers sujets de dogme et de morale.
1 sur le sermon de la Montagne, prêché par saint Augustin, lorsqu'il n'était encore que prêtre.

Les Sermons de S. Augustin ont plus d'abondance que d'élévation, plus de saillies que de mouvements. On y trouve le langage habituel de la conversation, et ce n'est pas là de la négligence; c'est ce qu'il fallait à la popu-

lation d'Hippone, presque toute composée de mariniers. Mais le fonds n'en est pas moins riche en lumières, en vérités, en principes : ils abondent en conseils utiles ; en pensées profondes ou délicates, en effusions d'un saint zèle, et l'on y voit toujours ce caractère admirable d'onction et de charité qui distingue l'illustre évêque.

25. Les *Lettres* de S. Augustin portent, pour la plupart, sur le manichéisme, le pélagianisme, la grâce, la prédestination, le libre arbitre, le caractère de la véritable Eglise, etc. D'autres ont trait aux événements politiques du temps. Nous ne citerons que quelques extraits des dernières. Ce sera dignement terminer l'éloge de ce grand homme.

Après avoir rappelé au comte Boniface les promesses qu'il avait faites de protéger l'Eglise, promesses bientôt oubliées, S. Augustin touche avec un art singulier à la trahison du gouverneur :

Que dirai-je de la désolation de l'Afrique, du ravage que font les Barbares, pendant que tu n'ordonnes rien pour détourner ces maux ? Qui aurait supposé, qui aurait craint que Boniface, comte du palais et de l'Afrique, occupant cette province avec une si grande armée et une si grande puissance, les Barbares deviendraient si hardis, avanceraient si loin, désoleraient un si grand espace, et rendraient déserts tant de lieux habités ? Qui n'aurait dit quand tu prenais la puissance de comte, que non seulement les Barbares seraient domptés, mais qu'ils deviendraient tributaires de la puissance romaine? Et maintenan tu vois à quel point l'espérance des hommes est démentie; et je n'a pas besoin de t'en parler devant eux; car tu peux penser à cet égard plus que je ne puis te dire.

S. Augustin combat le ressentiment que le général romain avait contre les ministres de l'Empire. Il n'oppose point à sa colère des principes de devoirs politiques et de fidélité; mais seulement le pardon des injures prêché par l'Evangile :

Ne sois pas tenté, dit-il, d'être un de ces fléaux par lesquels Dieu frappe les hommes qu'il veut punir. Songe qu'il garde des peines éternelles à ces méchants qu'il emploie pour infliger aux autres des peines temporelles. Tourne-toi vers Dieu ; contemple le Christ qui a fait tant de bien et souffert tant de maux. Tous ceux qui veulent faire partie de son royaume aiment leurs ennemis, font du bien à ceux qui les

haïssent et prient pour ceux qui les persécutent. Si tu as reçu de l'empire romain des bienfaits, quoique terrestres et périssables, car il ne peut donner que ce qu'il a lui-même; ne rends pas le mal pour le bien. Si au contraire tu en as reçu d'injustes traitements, ne rends pas le mal pour le mal. Laquelle est vraie de ces deux suppositions, je ne veux pas l'examiner, je ne puis le juger; je parle à un chrétien et je lui dis : Ne rends pas le mal pour le bien, ni le mal pour le mal.

Ces idées de perfection religieuse, seules puissantes à cette époque, agirent sur le cœur du général romain. Il rompit sa coupable alliance; mais il était trop tard.

Une autre lettre de S. Augustin donne mieux que toutes les histoires une idée des maux que l'Afrique eut à souffrir des Vandales. Elle s'adresse à des prêtres qui demandaient s'il leur était permis de fuir et de quitter leurs diocèses à l'approche de l'ennemi. La réponse est qu'ils ne doivent se retirer qu'avec le peuple et qu'après le peuple. Il faut « qu'ils se trouvent à ce dernier moment « de péril, où la foule se presse dans l'église, les uns de- « mandant le baptême, les autres le sacrement de péni- « tence, tous la consolation et les secours célestes. » Telle était l'image de cette société mourant sous les coups des Barbares.

S. Augustin réfute ensuite l'excuse égoïste de quelques prélats qui prétendaient se réserver pour le reste du peuple :

Pourquoi, dit-il, supposons-nous, dans un péril commun, sous le fer de l'ennemi, que tous les prêtres vont périr et que tous les laïques ne périront pas? Pourquoi n'espérons-nous pas qu'il survivra quelques laïques et aussi quelques prêtres pour leur donner des secours? Et cependant s'il doit s'élever un combat entre les ministres de Dieu, pour savoir qui doit fuir ou rester, afin que l'Église ne soit pas entièrement désertée ou par la fuite ou par la mort de tous ses prêtres, cette contestation, à mon avis, doit être réglée par le sort, qui désignera ceux qui peuvent fuir et ceux qui doivent rester.

On a vu que S. Augustin prit pour lui-même le conseil de dévouement qu'il donnait. Gloire donc à son courage comme à ses écrits!

ART. V.—SULPICE-SÉVÈRE, S. LÉON-LE-GRAND, ETC., SALVIEN, S. VINCENT, CASSIODORE, S. GRÉGOIRE-LE-GRAND.

1. Sulpice Sévère. — 2. Saint Léon le Grand. — 3. Fabius Marius Victorinus. — 4. Pierre Chrysologue. — 5. Saint Maxime.—6. Orose. — 7. Julien Pomère. — 8. Saint Hilaire d'Arles. — 9. Saint Fulgence. — 10. Saint Eucher. — 11. Salvien. — 12. Saint Vincent de Lérins. — 13. Gennadius. — 14. Ennodius. — 15. Saint Césaire d'Arles. — 16. Cassiodore. — 17. Saint Grégoire le-Grand. — 18. Idée de sa dernière Homélie sur Ezéchiel.

1. SULPICE-SÉVÈRE, l'un des écrivains ecclésiastiques les plus remarquables du IVe siècle, naquit vers l'an 363 dans les Gaules, probablement à Tolosa (*Toulouse*), ou à Elusa (*Lausun*), d'une famille riche et distinguée. Il fut d'abord jurisconsulte; mais la perte de sa femme l'ayant engagé à renoncer au monde, il donna l'usufruit de son bien aux pauvres, et vécut dans la solitude et l'abstinence jusqu'à l'an 420 environ, époque à laquelle il mourut. On lui reproche d'avoir pendant quelque temps donné dans les erreurs du pélagianisme; mais il s'en repentit ensuite et y renonça formellement. Ce fut dans sa retraite que Sulpice-Sévère composa son célèbre *Abrégé de l'Histoire sacrée,* qui va depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 400 de J.-C. La pureté du style en est le mérite principal, et la rapidité avec laquelle l'historien a passé en revue les événements lui a valu le surnom de Salluste chrétien. Cet auteur a laissé de plus une *Vie de S. Martin de Tours,* dont il avait été le disciple chéri, et *trois Dialogues,* dont deux sur les vertus de S. Martin, et le troisième sur le mérite des moines d'Orient.

2. SAINT LÉON-LE-GRAND, pape de l'an 440 à l'an 461, fut un des prélats les plus illustres du Ve siècle. Il reste de lui quatre-vingt-seize Sermons et cent treize Épîtres qui lui donnent un rang distingué comme écrivain ecclésiastique.

3. FABIUS MARIUS VICTORINUS, né en Afrique, enseigna vers 354 la rhétorique à Rome avec un si grand succès qu'on lui érigea une statue. Long-temps défenseur zélé du paganisme, il se convertit dans son âge mûr. On a de lui plusieurs traités relatifs à la rhétorique, des ouvrages théologiques et des poésies.

Les écrits des deux dernières classes se ressentent de l'âge avancé auquel l'auteur les composa. Ce sont pour la prose : *Sur la Trinité contre Arius*, ouvrage prolixe, obscur et rempli de subtilités dialectiques; un *Traité contre les Manichéens*, beaucoup plus intéressant, etc.; et pour les vers : trois *Hymnes à la Trinité*, qui ont peu de mérite, et le *Carmen de Macchabœis*.

4. Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, mort en 450, a laissé cent soixante-seize Sermons courts, simples et clairs. Il y explique les endroits de l'Ecriture qu'on avait lus dans l'église le jour où il prêchait. Quelquefois il traite des mystères et déclame contre les vices.

5. Saint Maxime *de Turin*, ainsi nommé parce qu'il fut évêque de cette ville vers l'an 460, fut un des ornements de l'Eglise d'Occident par sa piété et son éloquence. Il nous reste de lui quarante-neuf Homélies.

6. Orose, auteur espagnol qui vivait vers l'an 416 de J.-C., a composé en latin, sous le titre énigmatique d'*Hormeste*, une *Histoire universelle*, divisée en sept livres, dans laquelle il embrasse tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à son temps. Il s'y est proposé le même but que S. Augustin dans la Cité de Dieu. On a encore de lui une *Apologie* contre Pélage.

7. Julien Pomère, né en Maurétanie, enseigna la rhétorique à Arles vers la fin du Ve siècle. On a de lui un ouvrage sur la vie contemplative : *De vitâ contemplativâ, sive de futuræ vitæ contemplatione.*

8. Saint Hilaire d'Arles, successeur de S. Honorat dans l'épiscopat de cette ville (429), présida plusieurs conciles, et composa entre autres ouvrages des *Homélies* et une *Vie* de son prédécesseur.

9. Saint Fulgence, évêque de Ruspe en Afrique, naquit en 468 et mourut en 532. Bossuet l'appelle le plus grand théologien de son temps. Les ouvrages de S. Fulgence sont nombreux, et presque tous polémiques ; on y retrouve le style et la manière de S. Augustin, dont il avait fait une étude particulière. En voici les titres :

Les trois *livres des deux Prédestinations*, à Monime ;—*Réponse aux 10 objections des Ariens*, proposées par Thrasamond, roi des Vandales ; — trois *livres sur divers points de foi*, adressés au même prince ; —

Livre de la Foi orthodoxe, à Donat; —Livre *de l'Incarnation du Fils de Dieu*; — livre *de la Trinité*, à Félix; — 2 livres *de la rémission des péchés*; — trois livres *de la vérité de la Prédestination et de la grâce de Dieu*; — le livre *de la Foi*; — 10 *Sermons* ou *Homélies*.

10. Saint Eucher, archevêque de Lyon, mort en 449, a laissé plusieurs Lettres intéressantes, éloquentes même. L'une a pour titre *l'éloge de la solitude*, et l'autre est une *exhortation au mépris du monde*.

11. Salvien, prêtre de Marseille, dans le Ve siècle, se distingua par l'élégance de son style. Parmi ses ouvrages, on remarque surtout son traité sur la *Providence* ou le *Gouvernement de Dieu*, en huit livres, où Bossuet a peut-être puisé l'idée primitive de la deuxième partie de son *Histoire universelle*. Salvien y a pour but de laver le christianisme des reproches que lui faisaient les païens d'être la cause des calamités qui affligèrent l'empire romain, et de dissiper en même temps les doutes que quelques chrétiens avaient conçus sur la Providence.

Les autres écrits de Salvien sont un *Traité contre l'avarice* ou l'*esprit d'intérêt* et des *Lettres*.

12. Vincent de Lérins, ainsi nommé du monastère fondé par S. Honorat dans une île de la Méditerranée, publia, sous le titre d'Avertissement, *Commonitorium*, une défense de la doctrine catholique contre les hérétiques, particulièrement Photin, Apollinaire et Nestorius. Il mourut vers l'an 450.

13. Gennadius, évêque de Marseille, mourut en 492. Parmi les ouvrages qu'il composa, on distinguait surtout un livre *De Viris illustribus*, qui est une continuation de l'Histoire littéraire des chrétiens de S. Jérôme.

14. Ennodius Magnus Félix, écrivain ecclésiastique du VIe siècle, allié aux familles les plus illustres de Rome, fut enrichi par un mariage brillant et décoré du consulat (511). Ennodius renonça à tous ces avantages pour entrer dans l'état ecclésiastique où il remplit plusieurs fonctions importantes. Il mourut, en 521, laissant neuf livres de Lettres, un Panégyrique de Théodoric prononcé en 506 ou 507 à Ravenne, en présence du roi;

un Discours apologétique du synode de Rome, adressé à ceux qui avaient écrit contre ce synode; la Vie de saint Epiphane, évêque de Pavie; celle de S. Antoine, moine de Lérins; un Traité intitulé *Eucharisticum*; des Déclamations intitulées *Dictiones;* quelques Sermons; enfin un recueil de poésies et d'épigrammes. Tous ces écrits portent le caractère de la barbarie et de l'affectation de son siècle; mais souvent on peut y puiser des lumières sur l'histoire de son temps.

15. S. Césaire, archevêque d'Arles, ayant été calomnié à la cour d'Alaric et de Théodoric, rois des Goths, se justifia victorieusement auprès de ces princes. Il présida le concile d'Agde et le second d'Orange; il mourut l'an 544 de J.-C. Nous avons de lui plus de deux cents *Homélies.*

16. M. Aurélius Cassiodore, homme d'état et écrivain distingué, contemporain de Boèce, et comme lui né à Rome, fut premier ministre du roi Théodoric, consul en 514, puis préfet du prétoire; il quitta le monde à l'âge de soixante-dix ans, pour se retirer dans un monastère de la Lucanie. Il y mourut l'an de J.-C. 562, âgé de cent ans. Il est surtout connu par un Abrégé de la logique d'Aristote, qui fut long-temps le seul manuel de l'Occident, et qui est le type sur lequel se forma l'enseignement scolastique. Il a aussi laissé un *Commentaire sur les psaumes,* une *Introduction à la lecture des saintes Ecritures,* une *Histoire ecclésiastique* et un *Traité de l'ame.*

17. S. Grégoire-le-Grand, pape de 590 à 604, est la dernière lumière de l'Eglise, en ces temps de décadence: il a beaucoup écrit, quelquefois avec force et dignité, le plus souvent avec l'obscurité et le mauvais goût de son siècle. Il est le terme de la littérature sacrée en Occident.

On a de lui le *livre des Morales* ou *Commentaires sur Job*, divisé en 6 parties ou 35 livres; la *Règle pastorale* ou *Instruction pour les ministres de la religion;* un recueil de *Dialogues,* en 4 livres, *sur la vie et les miracles des saints Pères;* 40 *Homélies* sur les Évangiles; 22 autres sur Ezéchiel; enfin des *Lettres.*

18. Sa dernière homélie sur Ezéchiel offre des traits

d'une véritable éloquence : il la prêchait devant le peuple romain au moment où la ville, pressée par l'armée des Lombards, était réduite aux plus affreuses extrémités. Voici ses dernières paroles :

Ne vous assemblez plus pour m'entendre, mon cœur est flétri par la douleur. Nous ne voyons plus autour de nous que le glaive et la mort. Nos citoyens nous sont enlevés par le massacre ou l'esclavage ceux qui rentrent dans Rome n'y rapportent que les malheureux restes de leurs corps mutilés par le fer ennemi. Non, je ne vous parlerai plus ; ma voix se glace et ne forme que des soupirs ; mes yeux ne sont ouverts qu'aux larmes ; mon ame s'afflige de ma vie.

Ce morceau est remarquable par une teinte de tristesse que l'on sent du reste dans toutes les productions de cette époque. On dirait que l'ame des écrivains et surtout des écrivains ecclésiastiques réfléchit tout ce qu'il y avait de douleur dans ces grandes catastrophes, qui, en amenant la destruction de l'empire romain, préparaient les malheurs de la Barbarie, et en même temps la gloire de la Religion destinée à faire revivre l'humanité, la littérature et les arts dans le moyen âge.

ART. V. — POÈTES CHRÉTIENS LATINS.

1. Juvenius ; extrait de sa Vie de J.-C. — 2. Saint Damase. — 3. Saint Paulin de Nole, et ses rapports avec Ausone. — 4. Poèmes de saint Paulin ; extraits. — 5. Exhortation à l'aumône de saint Paulin. — 6. Proba Faltonia. — 7. Saint Prosper. — 8. Extraits de son poème sur la Grâce. — 9. Dracontius. — 10. Claudius Victor. — 11. Paulinus Petrocorius. — 12. Alcimus Ecdicius Avitus et ses ouvrages. — 13. Prudence. — 14. Ses ouvrages. — 15. Extraits de Prudence. — 16. Cœlius Sedulus. — 17. Extrait de son Carmen paschale. — 18. Sidoine Apollinaire. — 19. Claudius Mamertus. — 20. Fortunat. — 21. Arator. — 22. Orientius. — 23. Boëce.

1. CAIUS-VETTIUS-AQUILINUS-JUVENIUS, l'un des premiers poètes chrétiens du IVe siècle, naquit en Espagne et composa vers 329, sous Constantin, entre autres poèmes, *la Vie de J.-C.* en quatre livres, ouvrage qui est parvenu jusqu'à nous. Ce poème est estimable moins par la beauté des vers et l'élégance de la latinité que par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle l'auteur a suivi le texte des Evangiles. En voici le début :

Quòd si tam longam meruerunt carmina famam,
Quæ veterum gestis hominum mendacia nectunt,

Nobis certa fides æternæ in secula laudis
Immortale Deus tribuat, meritumque rependet;
Nam mihi carmen erunt Christi vitalia gesta.

Si les chants des poètes ont pu conserver à travers les siècles la mémoire des fictions antiques, ne sommes-nous point fondés à promettre une durée immortelle à des chants consacrés à la vérité, et à l'honneur de celui qui est le principe de la vie.

Juvenius termine son poème en félicitant Constantin de la paix qu'il avait rendue à l'Eglise, et le loue d'être le seul des rois qui n'eût pas voulu souffrir qu'on lui donnât des titres qui ne conviennent qu'à Dieu :

Qui solus regum sacri sibi Numinis horret
Imponi pondus.

2. S. Damase, pape en 366, après la mort de Tibère II, montra un grand zèle contre les Ariens. Il reste de lui plusieurs Lettres synodales contre l'arianisme dont on conteste l'authenticité, et quelques poésies que S. Jérôme estimait : *Elegans in componendis versibus ingenium habuit.* Parmi ces poésies, il y en a une en vers rimés.

3. Saint Paulin, né dans l'ingénieuse ville de Bordeaux, vers l'an 353, sortait d'une famille sénatoriale, et remplit les premières dignités de l'Empire. Il fut consul avec le poète Ausone, près duquel il avait étudié l'éloquence. Il épousa une femme des plus riches de la province d'Espagne, et il réunit sur sa tête tout ce qu'un homme pouvait avoir alors de crédit, de richesses et de félicité. Mais il s'en dégoûta dans la maturité de l'âge, reçut le baptême, et alla vivre quelque temps à Barcelone.

Pendant ce séjour, Ausone lui écrivit en vers pour le rappeler au monde et à la littérature profane. Paulin lui répondit également en vers pour le consoler un peu. Rien de plus poétique et de plus intéressant que ce contraste :

Pourquoi, dit-il, rappelles-tu en ma faveur les muses que j'ai répudiées ? Ce cœur consacré maintenant à Dieu n'a plus de place pour elles ni pour Apollon. Je fus d'accord avec toi, jadis, pour appeler, non pas avec le même génie, mais avec la même ardeur, un Apollon, sourd dans sa grotte de Delphes, et pour nommer les Muses des divi-

nités, en demandant aux bois et aux montagnes ce don de la parole qui n'est accordé que par Dieu. Maintenant une autre force, un plus grand Dieu subjugue mon ame.

Il y a surtout un grand charme dans les derniers vers d'une seconde épître de Paulin à Ausone; c'est le spiritualisme au lieu de la mythologie; c'est l'amitié ennoblie par une espérance pure et céleste :

Rien ne t'arrachera de mon souvenir, écrit Paulin à son ami; pendant toute la durée de cet âge accordé aux mortels, tant que je serai retenu dans ce corps, quelle que soit la distance qui nous sépare, je te porterai dans le fond de mon cœur. Partout présent pour moi, je te verrai par la pensée, je t'embrasserai par l'ame; et lorsque délivré de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, dans quelque astre du ciel que me place le Père commun, là je te porterai en esprit; et le dernier moment qui m'affranchira de la terre ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour toi; car cette ame qui survivant à nos organes détruits, se soutient par sa céleste origine, il faut bien qu'elle conserve ses affections comme elle garde son existence. Pleine de vie et de mémoire, elle ne peut oublier non plus que mourir.

Ego te, per omne quod datum mortalibus
Et destinatum seculum est,
Claudente donec continebor corpore,
Discernar orbe quolibet,
Tenebo fibris insitum;
Videbo corde, mente complectar piâ
Ubique præsentem mihi.
Et cùm, solutus corporali carcere
Terrâque, prævolavero,
Quâ me locârit axe communis Pater,
Illìc quoque te animo geram.
Neque finis idem, qui meo me corpore,
Et amore laxabit tuî.
Mens quippe lapsis quæ superstes artubus
De stirpe durat cœliti,
Sensus necesse est et affectus suos
Teneat æquè ut vitam suam.
Et ut mori, sic oblivisci non capit,
Perennè vivax et memor.

Paulin repassa en Italie, visita S. Ambroise à Florence, vint à Rome et se retira dans une maison de campagne, près de Nole. Il y vécut 16 ans avec sa femme Thérasie, unissant le goût des lettres et les vertus de l'Evangile. Le

peuple de Nole ayant perdu son évêque, le choisit pour lui succéder. C'était le temps de l'horrible invasion des Goths dans l'Italie. Nole fut prise d'assaut. L'évêque tomba dans les mains des Barbares; mais ils lui rendirent la liberté, par respect pour ses vertus. Alors il employa ses biens à racheter les autres captifs et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années.

4. Les poèmes de S. Paulin, au nombre de trente-huit, forment le principal titre de son éloge littéraire. On y trouve une diction pure, élégante, enrichie d'images et de comparaisons. Nous én citerons encore quelques vers

Dans une prière, adressée à Dieu pour conserver les fruits du baptême, il dit :

Da, pater, hæc nostro fidei rata vota precatu :
Nil metuam, cupiamque nihil; satìs hoc rear esse
Quod satìs est; nil turpe velim; nec causa pudoris
Sim mihi; nec faciam cuiquam quæ tempore eodem
Nolim facta mihi; nec vero crimine lædar
Nec maculer dubio.....

(*Poëm.* v.)

Père des hommes, exauce ma prière et ce vœu de ma foi : donne-moi de ne rien craindre, comme de ne rien désirer; fais que ce qui suffit à mes besoins suffise à mon cœur; que mes souhaits n'aspirent jamais à rien de honteux, et que jamais je n'aie à rougir de moi-même; que je ne fasse à personne rien que je ne voudrais m'être fait à moi-même, et que le crime n'approche point de moi pour me déchirer ni le soupçon pour me flétrir.

Sur le concours des peuples aux lieux où les reliques des martyrs étaient déposées, il s'écrie :

Ecce vias vario plebs discolor agmine pingit;
Urbes innumeras unâ miramur in urbe.

(*Poëm.* XIII.)

Voilà qu'une foule immense forme, par sa couleur variée, un tableau vivant, et que vingt cités à la fois sont réunies dans une seule.

Il nous reste aussi de Paulin quelques paraphrases de psaumes, pleines de précision et d'élégance. Voici en partie celle du psaume deuxième :

Cur gentes fremuêre et inania cur meditati
Sunt populi? Astiterunt proceres cum regibus acti,
Adversùm Dominum et Christum vesana ferentes :
Vincula rumpamus, juga discutiamus eorum.
Qui manet æterno totis moderamine cœlis,
Irridebit eos, justâque loquetur in irâ,
Terribilique minax verbo turbabit iniquos.
Ast ego rex ab eo parili ditione creatus
Præceptum Domine super almum prædico Sion.
Ipse ad me Dominus : Meus, inquit, filius es tu,
Teque hodiè genui. Pete; sic mihi gentibus hæres,
Et tua fundatur totis possessio terris.
Ferrea virga tibi est, valido quia jure trementes
Orbe reges toto populos, ceu vasa recocto
Ficta luto frangens, corda ut meliora reformes.
Et nunc ecce, omnes, stratis advertite, reges,
Mentibus, et quicumque hominum famulantia corda
Judicio regitis, rerumque tenetis habenas :
Deservite Deo trepidi, mixtoque fideles
Exsultate metu : fiat discordia concors,
Dissimiles socians affectus pectore in uno,
Ne timor affligat mentes vel gaudia solvant.....
Discite justitiam, rectosque capessite mores,
Et justo trepidate Deo, gaudete benigno.

5. Il ne nous reste de S. Paulin qu'un seul Discours : c'est une éloquente *Exhortation à l'aumône.* L'orateur fait de la charité le premier devoir du chrétien, et le premier titre devant Dieu. Ainsi, sur tous les points du monde, le christianisme était l'espoir des malheureux ; et leur nombre même augmentait sa puissance.

6. PROBA FALTONIA, muse chrétienne, native d'Orta, florissait sous le règne de l'empereur Honorius; elle composa une vie de J.-C. avec des centons de Virgile, imprimée sous le titre de *Probæ Faltoniæ centones ex Virgilio.*

7. S. PROSPER, d'Aquitaine, secrétaire du pape Léon-le-Grand, mourut vers l'an 466. Il a laissé quelques poëmes, un entre autres *sur la Grâce,* contre les Pélagiens et Semipélagiens, et des *Pensées morales* tirées de S. Augustin. Son style, généralement remarquable par l'élégance, la pureté et la grâce, manque un peu de coloris et de vivacité. D'ailleurs, l'aridité des controverses

théologiques qu'il agite est peu compatible avec la versification. S. Prosper écrivit aussi une *Chronique*, qui n'est presque qu'un extrait de celle d'Eusèbe et de celle de S. Jérôme.

8. Voici quelques extraits du poème *sur la Grâce* dont le poème de L. Racine n'est qu'une imitation.

S. Prosper exalte ainsi le siége de Rome :

Sedes Roma Petri, quæ pastoralis honoris
Facta caput mundi, quidquid non possidet armis
Relligione tenet.

La ville de Pierre, Rome, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, Rome s'assujettit par la religion tout ce qu'elle n'avait pu subjuguer par les armes. (*Trad. par Bossuet*, Serm. sur l'Unité.)

Cette ville, autrefois maîtresse de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre,
Domina si long-temps sur toute nation,
Rome domine encor par la religion.
L. Racine, *Poëme de la Religion*, c. III.

Plus loin il rend hommage à S. Augustin :

An alium in finem posset procedere sanctum
Concilium, cui dux Aurelius, ingeniumque
Augustinus erat? Quem Christi gratia cornu
Uberiore rigans nostro lumen dedit ævo,
Accensum vero de lumine : nam cibus illi
Et vita et requies Deus est; omnisque voluptas
Unus amor Christi est; unus Christi est honor'
Et dùm nulla sibi tribuit bona, fit Deus illi
Omnia, et in sancto regnat sapientia templo.

Racine le fils, dans son *Poëme de la Grâce*, c. II, parle ainsi du maître et du disciple :

De ce grand défenseur le Ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ses droits.
Augustin tonne, frappe, et confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les fidèles;
Rome, tout l'univers admire ses écrits.....
. . . .
Disciple d'Augustin et marchant sur sa trace,
Prosper s'unit à lui pour défendre la Grâce;

Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours,
Et contre elle des vers emprunta le secours.

9. Dracontius, auteur espagnol du v[e] siècle, a laissé un poème en style dur et presque barbare *sur la Création*, et une Élégie adressée à l'empereur Théodose le Jeune.

10. Claudius Victor, mort vers l'an 450, professa la rhétorique à Marseille. On a de lui deux poèmes en vers hexamètres, un *Commentaire sur la Genèse en trois chants*, qui va jusqu'à la destruction de Sodome, et une *Épître sur les mœurs perverses de son siècle.*

11. Paulinus, surnommé Pétrocorius, parce qu'il était de Petrocorium (Périgueux), composa un poème en six chants *sur la Vie de S. Martin*, qui n'est qu'une mauvaise traduction de la prose de Sulpice Sévère.

12. Alcimus Ecdicius Avitus, neveu de l'empereur de ce nom, mourut en 523. Il écrivit en hexamètres un poème intitulé : *de Mosaïcæ historiæ gestis.* Il est en cinq chants [1].

Le premier traite de la Création; le deuxième, du Péché originel; le troisième, de la sentence rendue par Dieu contre Adam après son péché; le quatrième est une description du Déluge, et le cinquième, un panégyrique de la virginité : on y trouve des morceaux qui montrent que ce poète avait fait une bonne étude des modèles de l'antiquité. Voici comme il décrit les vains efforts de hommes, poursuivis sans relâche par l'inondation qu les atteint jusque sur les plus hautes montagnes :

Tunc major strepitu tanto mortalibus ægris
Fit metus : ascendunt turres et celsa domorum
Culmina, præsentemque juvat vel tempore parvo
Sic differre necem; multos, dùm scandere tentant,
Crescens unda trahit; quosdam montana petentes
Consequitur, letoque fugam dependit inanem.
Ast alii longo jactantes membra natatu
Defessi exspirant animas, aut, pondere nimbi
Obruta, flumineas commixta per æquora lymphas,

[1] Nous en parlerons avec plus de détails au tome I[er] de l'Histoire de la Littérature française.

In quocumque bibunt morientia corpora monte.
Ædibus impulsis alii periêre ruinâ,
Inque undas venêre simul dominique domusque.
It fragor in cœlum sonitu collectus ab omni,
Quadrupedumque greges humanâ in morte cadentûm
Augent confusos permixtâ voce tumultus.

Hæc inter miseri ferventia funera mundi,
Prægravis insanis pulsatur motibus Arca,
Compagesque fremunt, stridens junctura laborat.
Non tamen obstructam penetrat vis improba, quanquàm
Verberet, et solidam fluctu feriente fatiget.

Non aliter crebras Ecclesia vera procellas
Sustinet, et sævis sic nunc vexatur ab undis.
Hinc gentilis agit timidos sine more furores,
Hinc Judæa fremit, rabidoque illiditur ore;
Provocat indè furens hæresum vesana Charibdys;
Turgida Graïorum sapientia philosophorum
Inter se tumidos gaudet committere fluctus.
Obloquiis vanos sufflant mendacia ventos;
Sed clausam vacuo pulsant impunè latratu.

On lui attribue une épigramme assez élégante dans laquelle Virgile est comparé à Homère :

Maronio vati qui par aut proximus esset,
Consultus Pæan risit et hæc cecinit :
Si potuit nasci quem tu sequereris, Homere,
Nascetur, qui te possit, Homere, sequi.

13. Prudence (Aurelius Prudentius Clemens), né à Calagurris, ou, selon une opinion moins probable, à Cæsarea Augusta (Saragosse), en Espagne, florissait vers l'an 392 de J.-C. Il fut successivement avocat, magistrat, homme de guerre, et se distingua dans toutes ces professions. A l'âge de 57 ans, il se retira du monde pour vivre dans le recueillement et la piété. Ce fut à cette époque qu'il composa ses ouvrages, qui lui ont valu le titre de *Prince des poètes chrétiens*.

14. Ces ouvrages sont les uns du genre lyrique, et les autres du genre didactique. Parmi ceux-ci, il faut ranger le poème de *la Divinité* ou *Apothéose*, dirigé contre les Sabelliens, l'*Origine du péché* (Hamartigénie), la *Psychomachie,* ou description des combats que se livrent le

devoir et la passion dans le cœur de l'homme, et ses deux *livres contre Symmaque*, lorsque ce sénateur présenta au nom d'un grand nombre de Romains une pétition pour relever l'autel de la Victoire. Quant à ses poésies lyriques, elles forment deux collections : l'une, intitulée Καθημερινῶν *liber*, contient douze hymnes pour les différentes parties du jour et pour des jours de fête; l'autre, nommée *de Coronis,* renferme quatorze hymnes en l'honneur d'autant de martyrs. Prudence ne manquait ni d'esprit ni d'imagination; mais son style est âpre et incorrect, sa versification pesante, uniforme et même fautive. De temps en temps cependant on trouve de la légèreté et de la délicatesse dans ses hymnes, surtout dans celles qui sont écrites en vers élégiaques.

15. Nous citerons dans la langue originale un morceau de Prudence, où il compare la voie de Dieu à celle du démon :

Simplicis ergò viæ dux est Deus; ille per unam
Ire jubet mortale genus, quam dirigit ipse,
Sublimem dextro celsa ad fastigia clivo.
Prima viæ facies inculta, subhorrida, tristis,
Difficilis, sed fine suî pulcherrima, et amplis
Prædita divitiis, et abundans luce perenni,
Et quæ præteritos possit pensare labores.
Multiplici Dæmon, sed adest qui parte sinistrâ
Centifidum confundit iter; trahit indè sophistas
Barbatos trahit hinc opibus, vel honore potentes
Illicit, et volucrum linguis, et aruspice fallit,
Involvit mathesi, magicas impellit in artes,
In magicas artes trahit involvitque mathesin,
Omine sollicitat, capit augure, territat extis.
Cernis ut una via est, multis anfractibus errans,
Talem passa ducem, qui non sinat ire salutis
Ad Dominum, sed mortis iter per devia monstret.

(*Contra Symmach.*, lib. 2.)

16. Cœlius Sedulus, poète chrétien du ve siècle, ne nous est connu que par un poème en cinq chants, intitulé *Mirabilia divina* ou *Carmen paschale.* Cet ouvrage, écrit en vers hexamètres, se distingue par un style en général facile et coulant. Sedulus imite souvent les an-

ciens, et avec assez de bonheur; mais il est totalement dépourvu de génie et d'imagination. A la sollicitation de Macédonius, à qui son poème est dédié, il le traduisit en prose, et c'est cette version qu'on désigne spécialement par le nom d'*Opus paschale*. On a encore de cet auteur une élégie *de Collatione veteris et novi Testamenti* et des *Hymnes à J.-C.*, dont quelques unes sont insérées dans le Bréviaire romain.

17. Sedulus commence ainsi son *Carmen paschale*. On y verra qu'il s'éloigne moins de la belle versification que de la belle latinité :

Cùm sua gentiles, studeant figmenta poëtæ
Grandicsonis *pompare* modis, tragicoque boatu
Sæva nefandarum renovant contagia rerum,
Et scelerum monimenta canunt, rituque magistro
Plurima Niliacis tradant mendacia biblis :
Cur ego, Davidicis assuetus cantibus odas
Chordarum resonare decem, sanctoque verenter
Stare choro, et placidis cœlestia psallere verbis,
Clara salutiferi taceam miracula Christi ?
Cùm possim manifesta loqui, Dominumque tonantem
Sensibus et toto delectat corde fateri,
Qui sensus et corda dedit; cui convenit uni
Facturam servare suam; cui, jure perenni,
Arcibus æthereis, una est cum patre potestas,
Par splendor, communis apex, sociale cacumen,
Æquus honor, virtus, sine tempore regnum,
Semper principium, sceptrum juge, gloria consors,
Majestas similis. Hæc est via namque salutis,
Hæc firmos ad dona gradus paschalia ducit;
Hæc mihi carmen erit.

Dans ce premier chant, Sedulus parcourt les principaux événements qui servirent d'introduction à l'histoire du Messie; dans les quatre autres, il fait l'histoire de ses miracles.

18. Sidoine Apollinaire (C. Sollius Apollinaris Modestus Sidonius), poète chrétien du v[e] siècle, naquit l'an de J.-C. 427, d'une illustre famille de Lyon. Son aïeul et son père avaient été préfets du prétoire dans les Gaules, et Papianilla, sa femme, était fille d'Avitus, qui depuis fut empereur. Il jouit de la plus grande considération

sous le règne d'Avitus, ainsi que sous ses deux successeurs, Majorien et Anthémius, qui le nommèrent préfet de Rome, patrice et sénateur. Revenu dans les Gaules, il se fixa chez les Arverni (en Auvergne), qui l'élurent, quoique encore laïque, pour évêque d'Augustonemetum (Clermont). Il abandonna alors ses biens et ses places à son fils, et se livra avec zèle aux fonctions épiscopales qu'il exerça jusqu'à sa mort, en 487. Il avait alors environ 60 ans. Il nous reste de cet auteur vingt-quatre poèmes, dont les plus remarquables sont trois Panégyriques, l'un d'Avitus, l'autre de Majorien, le troisième d'Anthémius, et quelques Epithalames dans le genre héroïque. Le poète, quoique souvent bizarre et exagéré, parvient à plaire et à intéresser. On a encore de lui une *Collection de lettres* en neuf livres, où il avoue assez naïvement qu'il a voulu imiter Pline le Jeune ; mais il est resté bien au dessous de son modèle.

Thomas ne connaissait pas sans doute la vie de Sidoine, lorsqu'il s'étonne des honneurs dont le gendre d'Avitus fut revêtu, et l'on serait tenté de croire qu'il n'avait pas lu les vers de ce poète, lorsqu'il les qualifie de *plats, durs* et *barbares* [1].

19. CLAUDIANUS MAMERTUS, prêtre de Vienne, dans les Gaules, mort en 474, passe pour l'auteur de l'hymne *sur la Passion du Seigneur*, qui commence par ces mots : *Pange lingua gloriosi prælium certaminis*, et d'un poème contre la vanité des poètes ; mais il est plus connu par un écrit en prose contre Fauste de Riez, intitulé : *de la Nature de l'ame*. Sidoine Apollinaire le qualifie ainsi dans son épitaphe :

Orator, dialecticus, poëta,
Tractator, geometra musicusque.

20. S. FORTUNAT, poète chrétien du VIe siècle, étudia long-temps les belles-lettres et la jurisprudence à Ravenne. Les dernières invasions des Barbares l'engagèrent

[1] Essai *sur les Éloges*, c. XXIII. — V. Mon Histoire de la Littérature française, t. Ier.

à quitter l'Italie, et à chercher un asile dans les Gaules, où il fut reçu avec enthousiasme, et fait évêque de Pictavi (Poitiers). Ses œuvres poétiques se composent de poésies diverses en onze livres, d'une *Vie de S. Martin* de Tours en hexamètres et en trois livres, d'une *élégie sur la Destruction du royaume de Thuringe,* qu'il met dans la bouche de Radegonde, princesse thuringienne, et de quelques autres morceaux, entre autres l'hymne *Vexilla regis prodeunt.* Le style est en général meilleur que celui des écrivains de son siècle; mais ils fourmillent de solécismes et de fautes contre le mètre. Fortunat a donné aussi dans le nouveau genre d'imiter, par la forme de ses vers, des objets qui existent dans la nature, comme des croix, des autels, etc.

Fortunat parle ainsi du jugement dernier :

Tunc ibi quis terror, cœli assistente senatu?
   Quid dicturæ animæ Judicis in facie?
Mox aut pœna manet miseros, aut palma beatos.
   Quisque suæ vitæ semina jacta metit.
Sunt dicturi alii : Cade mons, et comprime corpus :
   Sed jussi colles ferre sepulcra negant.....
Spe vacui, paleæ similes mittentur in ignes,
   Pascendis flammis fit caro nostra cibus.
Vivunt ad pœnas, æterno ardente camino,
   Ut cruciet graviùs, mors mala non moritur.....
Parte aliâ, meritis felicibus acta tenentes
   Fulgebunt justi, sol velut arce poli.
Digni lumen habent, damnati incendia deflent,
   Illos splendor alit, hos vapor igne coquit.

21. Arator, Ligurien, secrétaire et intendant des finances de Théodoric, roi des Goths, mit les Actes des Apôtres en vers latins. Ce poème est divisé en deux chants.

22. Orientius, écrivain ecclésiastique et évêque d'Elvire en Espagne, dans le VIe siècle, cultiva la philosophie morale et la poésie. On a de lui des *Avertissements aux fidèles,* en vers dont la poésie est faible, mais relevée par l'excellence des préceptes.

23. Boece (Anicius Manlius Torquatus Severinus),

naquit peu d'années avant la chute d'Augustule et de l'Empire. Théodoric, roi des Visigoths en Italie, l'éleva successivement aux premières places, et Boëce fut pendant vingt ans, par son intégrité et ses lumières, une des colonnes de son empire; mais son zèle pour la religion catholique le fit soupçonner d'une correspondance criminelle avec l'empereur d'Orient, Justin. Il fut condamné sans jugement, et subit la mort l'an 525 de J.-C. Boëce avait embrassé la doctrine d'Aristote, et composé de nombreux ouvrages sur la théologie, l'astronomie, la musique et les sciences : on distingue surtout le traité qu'il écrivit dans les fers, et qu'il intitula de la *Consolation de la philosophie.* Dans ce morceau, qui est composé de prose et de vers, se trouvent de belles idées, de beaux sentiments, un style noble et souvent élégant : et les fautes qui le déparent n'empêchent pas qu'on ne puisse le citer comme le chef-d'œuvre littéraire du VIe siècle.

Les vers de Boëce sont de mètres divers, et chacun a le genre qui lui convient. En voici quelques uns de charmants :

Nubibus atris
Condita nullum
Fundera possunt
Sidera lumen.
Si mare volvens
Turbidus auster
Misceat æstum;
Vitrea dudùm
Parque serenis
Unda diebus,
Mox resoluto
Sordida cœno
Visibus obstat;
Quique vagatur
Montibus altis
Defluus amnis
Sæpè resistit,
Rupe soluti
Objice saxi.
Tu quoque, si vis
Lumine claro
Cernere verum,
Tramite recto
Carpere saltem;
Gaudia pelle,
Pelle timorem,
Spemque fugato,
Nec dolor adsit.
Nubila mens est,
Vinctaque frenis,
Hæc ubi regnant.

Voilés sous des nuages sombres, les astres ne peuvent plus répandre leur lumière au dehors. Que le vent orageux du midi, venant à souffler sur les mers, en bouleverse les flots, l'onde, auparavant transparente à l'égal de l'air, dans un beau jour dont rien ne trouble la sérénité, chargée tout-à-coup d'un limon fangeux, n'y laisse plus pénétrer les

regards. Le fleuve qui, se précipitant du haut des monts, s'abandonne à sa pente rapide, vient-il à rencontrer un rocher? il recule, et brise son impétuosité. Voulez-vous de même découvrir la vérité pure? voulez-vous marcher dans ses voies, sans craindre de vous égarer? Loin de vous les joies dissolues, les frayeurs pusillanimes, les espérances présomptueuses, les douleurs immodérées. L'ame s'obscurcit, elle est sous le joug, et perd sa liberté du moment où ces passions dominent.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

LITTÉRATURE BIBLIQUE OU HÉBRAIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE CHRÉTIENNE OU LITTÉRATURE DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES OBJETS TRAITÉS ET DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

(Tout ce qui n'est pas nom d'auteur est imprimé en caractères italiques.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

Z.

FIN.

